



HAL
open science

La figure féminine dans l'œuvre chinoise d'Alfonso Vagnoni (c.1568-c.1640)

Rui Sang

► **To cite this version:**

Rui Sang. La figure féminine dans l'œuvre chinoise d'Alfonso Vagnoni (c.1568-c.1640). Littératures. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2017. Français. NNT : 2017TOU20040 . tel-02068241

HAL Id: tel-02068241

<https://theses.hal.science/tel-02068241>

Submitted on 14 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE

En vue de l'obtention du doctorat de l'Université Toulouse Jean Jaurès

Titre :

La figure féminine dans l'œuvre chinoise d'Alfonso VAGNONI (c.1568-c.1640)

Premier volume (Tome 1/2)

Présentée et soutenue par

Rui SANG

à Toulouse, le 28 juin 2017

École doctorale:

ED ALLPH@ - Lettres modernes

Unité de recherche :

Il Laboratorio (EA4590)

Directeur de Thèse :

Monsieur le Professeur Jean-Luc NARDONE

Jury :

GUO Lina

Professeure des Universités, Université Sun Yat-sen

MOUREAU François

Professeur émérite, Université Paris IV Sorbonne

NARDONE Jean-Luc

Professeur des Universités, Université Toulouse Jean Jaurès

TEILHET Vanessa

Maître de conférence, Université Toulouse Jean Jaurès

Remerciements

À l'issue de la rédaction de ma recherche, je demeure persuadée qu'une thèse n'est jamais un travail solitaire; elle ne serait pas réalisée sans le soutien d'un grand nombre de personnes.

J'aimerais tout d'abord exprimer mes sincères remerciements à mon directeur de thèse, M. Jean-Luc NARDONE, qui m'a chaleureusement accueillie dans l'équipe de recherche Il Laboratorio. Il m'a accordé beaucoup de temps, m'a toujours fait confiance, et ses conseils, ses encouragements, m'ont été très précieux.

J'exprime aussi mes remerciements à mes professeurs de l'Université Sun Yat-sen, qui m'ont appris initialement la langue française. Sans eux, je n'aurais pas pu découvrir aussi intensément cette culture si riche et si brillante. Je remercie notamment Mme Lina GUO qui a accepté de participer à ce jury de thèse.

Je remercie également M. François MOUREAU qui a dirigé mon mémoire de master à l'Université Paris IV. Le travail de mon master m'a enthousiasmée, et m'a encouragée à continuer dans le travail doctoral.

Ma reconnaissance s'adresse également à Mme Vanessa TEILHET et à toute la section Chinois de l'Université Toulouse Jean Jaurès. Merci de m'avoir donné l'occasion d'enseigner le chinois à l'Université. Cette expérience d'enseignement est toujours précieuse pour moi.

La réalisation de ce travail s'appuie également sur un environnement qui est essentiel. À ce titre, je voudrais remercier l'école doctoral ALLPHA et son personnel.

Je voudrais aussi remercier tous mes amis de notre équipe de recherche. Je garderai de très bons souvenirs des discussions animées au cours des repas pendant les journées des doctorants.

Pendant mon séjour en France, je voudrais remercier vivement à M. Farid OTMANE, qui m'a accordé beaucoup d'aides et de soutiens. Merci à la famille COLINOT qui m'a accueillie très chaleureusement.

Je remercie tous mes autres amis français et internationaux avec lesquels j'ai passé de très bons moments. Je remercie également mes amis chinois qui se sont beaucoup impliqués pour m'aider dans ma vie de tous les jours en France. Avec eux, nous, qui nous trouvons parfois si loin de notre pays natal, avons partagé nos joies et nos peines.

Merci au Chinese Scholarship Council (CSC) pour l'aide financière absolument nécessaire pour la réalisation de ce doctorat.

Je désire exprimer ma profonde gratitude et affection à mes parents. Tout au long de ma recherche, ils m'ont toujours soutenue, encouragée et aidée. Enfin, j'adresse mille mercis à mon époux Ran ZHAO qui est toujours à mes côtés.

Introduction

Il y a plus de quatre cents ans, loin de l'Europe qui l'avait vu naître, à l'autre extrémité du monde, Matteo Ricci (1552-1610) écrit :

Pacifier l'empire et gouverner le pays reposent sur le principe de l'Un. C'est pourquoi les sages exhortent les sujets à la loyauté, c'est-à-dire à ne pas servir deux princes à la fois. La première des cinq relations morales concerne le prince, et la principale des trois règles hiérarchiques gouverne la relation entre le prince et ses sujets. Un homme juste comprend cela et le met en pratique.

Dans le passé, la situation chaotique d'un pays venait de ce que des seigneurs de guerre se disputaient le pouvoir. Avant qu'un souverain ne soit désigné, ceux qui aspiraient à la justice choisissaient soigneusement leur candidat pour le pouvoir légitime, au service duquel ils se dévouaient de façon irrévocable, au point même de lui sacrifier leur vie.

Ainsi l'on voit que tous les pays ont un seigneur. Serait-il possible que seul le monde lui-même n'en ait point ? Puisqu'un pays est gouverné par un seul seigneur, comment l'univers pourrait-il en avoir deux ? C'est pourquoi tout homme de bien (*junzi*) doit reconnaître à l'origine du monde un maître de la création et s'élever en pensée vers lui.¹

Les extraits ci-dessus émanent de la préface de l'ouvrage chinois *Tian Zhu Shi Yi* 天主实义 [Le Sens réel du « Seigneur du ciel »]. Initialement publié en 1595, c'est le premier ouvrage chinois de ce père italien qui était reconnu comme un authentique « lettré » et comme l'un des rares étrangers à être considéré comme père fondateur de l'histoire chinoise². En effet, le premier livre chinois publié par un Européen est *Tian Zhu Sheng Jiao Shi Lu* 天主圣教实录 [Véritable exposé de la religion chrétienne] de Michele Ruggieri (1543-1607)³, et celui de Matteo Ricci est généralement considéré comme une révision de ce premier⁴. Cependant, si l'on se souvient que le livre de

¹ Matteo Ricci, *Le Sens réel du « Seigneur du Ciel »*, texte établi, traduit et annoté par Thierry Meynard, Paris, les Belles Lettres, 2013, p. 1b.

² Au « Millennium Center » de Pékin, le bas-relief consacré à l'histoire de la Chine ne comporte que deux étrangers, tous deux italiens : Marco Polo à la cour de Kubilaï Khan et Matteo Ricci scrutant le ciel et habillé comme un mandarin confucéen.

³ Écrit en 1584.

⁴ Cf. Introduction du *Sens réel de « Seigneur du ciel »*, traduit et annoté par Thierry Meynard, p.XV-XVII. « Non seulement Ricci a gardé la forme dialoguée utilisée par Ruggieri, mais il a aussi emprunté directement une trentaine de passages » « Ricci a puisé des éléments dans l'œuvre de Ruggieri, mais il a complètement refondu la structure du

Ruggieri fut achevé avec l'aide d'interprètes chinois⁵, celui rédigé par Ricci revêtit donc une grande signification : pour la première fois, un missionnaire européen rédigea lui-même une œuvre en chinois, une langue totalement différente de celle parlée par les jésuites. Il constitue ainsi une référence incontournable dans le dialogue intellectuel entre la Chine et l'Occident. Destiné au lecteur chinois pour qui le christianisme semblait tout nouveau, ce livre lui permettait de prendre connaissance des dogmes chrétiens, comme Ricci le dit :

Les néophytes aussi longtemps qu'ils étaient catéchumènes semblaient pouvoir être assez instruits par les leçons du catéchisme, & après qu'ils étaient unis à Jésus-Christ, par des fréquentes exhortations. Par quoi toute la discipline de cet œuvre consistait plutôt en arguments tirés de la lumière naturelle, qu'en autorité de l'Écriture sainte. Car par ce moyen on aplanissait le chemin pour parvenir aisément aux mystères qui dépendent de la foi, & à la science divinement révélée.⁶

Possédant une profonde sympathie pour la civilisation chinoise, afin que le lecteur chinois pût accepter les opinions chrétiennes plus facilement, Ricci emprunta pour son œuvre un certain nombre de termes chinois employés souvent par les écrivains chinois. En réalité, il y avait deux principaux moyens d'évangélisation adoptés par les premiers jésuites en Chine : l'évangélisation orale et celle par écrit, et cette dernière, en outre, permettait une propagation orale plus aisée. Ricci attachait toujours une grande importance à la rédaction en chinois. Dès son arrivée en Chine, il remarqua vite la préférence des Chinois pour la lecture :

Vu que l'étude des lettres fleurit en ce royaume (comme nous avons dit au premier livre), il s'en trouve fort peu entre iceux, qui ne soient plus ou moins adonnés à l'acquisition d'icelles ;

livre et le mode d'argumentation. »

⁵ Cf. Xu Zongze, *Jesuits in the Ming and Qing translation between the feed* 明清间耶稣会士译著提要, Shanghai, Shanghai Century Publishing Group, 2010, p. 8; Le père Henri Bernard, *Aux portes de la Chine. Les Missionnaires du XVIe siècle, 1514-1588*, Hautes Études, 1933, p. 239 ; Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, entreprise par les Pères de la Compagnie de Jésus*, tirée des mémoires de Matthieu RICCI (1552-1610) par Nicolas TRIGAULT (1577-1628), et traduite en français par David Floris de Riquebourg-Trigault, Lille, Imprimerie de Pierre de Rache, 1617, p. 419.

⁶ SEMEDO Álvaro, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, composée en italien par Semedo et traduite par Louis Coulon, Paris, chez Sebastien Cramoisy et Garbriel Cramoisy, 1645 p.419.

voire même, ce qui est particulier à ce royaume, on voit assez que toutes les sectes ont été plutôt publiées par livres écrits que par prédications faites au peuple. Car comme ils haïssent extrêmement de faire des assemblées, ils ont eu recours à ce moyen pour faire entendre quelque chose nouvelle.⁷

En même temps, Ricci nota que dans les pays voisins de la Chine, les livres chinois pouvaient circuler presque sans obstacle :

Et encore que leur façon d'écrire soit longue, & difficile à apprendre, toutefois le travail assidu & l'industrie, moyennant la grâce de Dieu, firent que toutes leurs peines & fâcheries leur semblaient être bien employées ; principalement parce que c'est une chose qui serait autre part estimée admirable, & du tout inusitée au reste du monde, qu'un livre une fois mis en lumière, non seulement court avec grande utilité par toutes les quinze très amples provinces de ce royaume, mais encore est entendu des Japans & Corians, voire aussi des Caucincinois, Leuchiens & habitants des autres royaumes, aussi bien que des Chinois même, encore qu'ils soient tous entièrement différents de langage, ce qui arrive parce que chaque caractère hiéroglyphique dénote chaque chose. Et si tout le monde s'accordait en cela, observant cette même façon, nous eussions pu exprimer, & faire entendre les conceptions de notre esprit à ceux auxquels nous ne pouvons parler à cause de la diversité du langage.⁸

Ainsi, Ricci montrait qu'il mesurait parfaitement l'influence considérable de la langue chinoise et des écrits chinois dans le royaume du Milieu ainsi que dans ses pays voisins. Il décida donc de rédiger et publier un grand nombre d'ouvrages en chinois, et de les utiliser pour prendre contact avec les lettrés chinois et prêcher ainsi la foi chrétienne. Inspiré par Ricci, de plus en plus de jésuites commencèrent à étudier le chinois et à écrire en langue chinoise. Satisfaisant le goût des lettrés et des mandarins autochtones, ils traduisaient des archives occidentales en chinois, et les prenaient comme truchements entre les deux civilisations.

Du point de vue géographique, les jésuites qui rédigèrent les œuvres chinoises venaient de différents pays européens : l'Italie, la Belgique, la France, l'Allemagne,

⁷ Idem, p. 417.

⁸ Idem p. 417-418.

l'Espagne, le Portugal, etc. Du point de vue temporel, de la publication du premier ouvrage chinois que fut le *Véritable exposé de la religion chrétienne* en 1584 à Zhaoqing, jusqu'au milieu du règne de l'empereur Qianlong de la dynastie des Qing, l'âge d'or des publications en langue chinoise dura environ deux siècles. Les motivations de rédaction variaient selon le contexte historique que les jésuites trouvaient, et les idées transférées par ces œuvres se diversifiaient également. De plus, les différents niveaux du chinois des jésuites firent accroître la variété de l'écriture de ces œuvres. Il y avait des œuvres dont le langage était complexe et contenu, et il existait également beaucoup d'œuvres qui étaient faciles à comprendre pour les lecteurs ordinaires. De plus, l'attitude des jésuites envers la situation sociale et culturelle chinoise influença aussi les opinions qu'ils exprimaient dans leurs œuvres chinoises.

Les œuvres chinoises rédigées par les jésuites appartenaient, en général, à trois domaines au sens large : le domaine scientifique, celui social, et celui religieux.

Selon des documents historiques⁹, pendant les deux cents années des dynasties Ming et Qing, les jésuites en Chine rédigèrent près de 130 ouvrages dans le domaine des sciences naturelles. Ces ouvrages représentent 30% de l'ensemble des traductions des archives occidentales. Les sciences occidentales étaient considérées comme un outil utilisé par les jésuites pour attirer les lettrés chinois. Cela s'accordait également bien avec les souhaits de certains mandarins et lettrés chinois qui, avec leur esprit ouvert, montraient une grande passion pour l'étude des sciences. Afin de bien saisir l'occasion de promouvoir leur mission en Chine, les jésuites traduisirent un grand nombre d'archives scientifiques provenant de l'Occident.

Les ouvrages scientifiques rédigés par les jésuites portaient sur plusieurs thèmes, tels que les mathématiques, l'astronomie, la géographie, la biologie, la médecine, etc.

⁹ Qian Cunxun 钱存训, *Influences des traductions des archives occidentales sur la modernisation de la Chine* 近代译书对中国现代化的影响, Wenxian, 1986.

Par exemple, dans le domaine mathématique, Matteo Ricci et le lettré chinois Paul Xu coopèrent à la traduction des *Éléments d'Euclide*. En outre, Matteo Ricci réalisa également la traduction et la rédaction des *Tong Wen Suan Zhi* 同文算指 [*Traité d'arithmétique*] et *Ce Liang Fa Yi* 測量法儀 [*Théorie et méthode de mesures*] qui introduisirent respectivement la technologie d'arithmétique et celle des mesures auprès des Chinois. Dans le domaine de l'astronomie et du calendrier, Giacomo Rho (1593-1638) traduisit un certain nombre d'ouvrages, y compris *Huang Chi Zheng Qiu* 黃赤正球 [*le Globe Ecliptique-équatorial*], *Yue Li Biao* 月離表 [*Études sur le mouvement de la lune*], etc. En géographie, les jésuites dessinèrent nombre de cartes de la Chine et du monde. En 1602, Matteo Ricci dessina le *Kun Yu Wan Guo Quan Tu* 坤輿万国全图 [*Carte géographique complète de tous les pays du monde*], qui était la première carte en chinois comportant l'Amérique. Michele Ruggieri fit le *Zhong Guo Di Tu Ji* 中国地图集 [*Recueil des cartes de la Chine*], alors que Giulio Aleni dessina les *Wan Guo Quan Tu* 万国全图 [*Cartes du monde*] en 1623. Tous ces ouvrages ont joué un rôle important dans l'histoire du développement des sciences en Chine, et ont également suscité la passion des lettrés chinois pour l'étude.

Le philosophe et réformiste chinois Liang Qichao¹⁰ loua, dans son *Histoire académique chinoise des 300 dernières années*, les mérites des jésuites qui avaient apporté aux Chinois de nombreux ouvrages scientifiques :

Matteo Ricci, Diego de Pantoja, Sabatino de Ursis, Niccolò Longobardi, Johann Schreck, Manuel Diaz, Giulio Aleni, Johann Adam Schall von Bell... Dès les dernières années du règne de l'empereur Wanli, ils entrèrent en Chine l'un après l'autre, les lettrés chinois, tels que Paul Xu et Léon Li, se lièrent d'amitié avec eux, et ces derniers exercèrent des recherches

¹⁰ Liang Qichao 梁启超, surnommé Zhuoru (卓如) et aussi connu sous le pseudonyme de Rengong (任公), né le 23 février 1873 et mort le 19 janvier 1929 à Pékin est un universitaire, journaliste, philosophe et réformiste chinois de la dynastie Qing (1644–1911). Ses écrits ont inspiré les intellectuels chinois et les mouvements de réforme.

scientifiques dans plusieurs domaines. [...] Dans ce nouvel environnement, l'air académique se rafraîchit. Plus tard, les lettrés de la dynastie des Qing s'intéressaient à toutes les sciences, et ils aimaient le plus discuter des sciences les plus praticables, grâce à l'influence profonde des lettrés précédents comme Paul Xu. Il est donc évident que toute notre culture se renforça à l'aide des Européens.¹¹

En outre, il y avait une cinquantaine d'œuvres dans le domaine des sciences humaines, représentant 13% de l'ensemble des œuvres des jésuites. Ces œuvres concernaient la littérature, la philosophie, l'éducation et d'autres domaines. Par exemple, le *Xi Zi Qi Ji* 西字奇迹 [*Étranges exemples d'écriture occidentale*] rédigé par Matteo Ricci est considéré comme le début de la romanisation de la langue chinoise. Dans le domaine de l'éducation, *Tong You Jiao Yu* 童幼教育 [*Manière de bien élever la jeunesse*] publié par Vagnoni en 1620 fut le premier livre sur les méthodes éducatives des enfants occidentaux. À travers ces ouvrages, les jésuites apportèrent aux Chinois les pensées occidentales sur les sciences humaines, et cela fut significatif pour les échanges culturels entre la Chine et le monde occidental.

Il ne fait aucun doute que le premier but de ces jésuites européens consistait à convertir les Chinois, et les livres furent pris par eux comme un outil efficace pour leur prosélytisme. Si on dit que les œuvres scientifiques et sociales possédaient de multiples fonctions, les œuvres religieuses démontraient la tâche primordiale des jésuites : à savoir de prêcher le dogme chrétien sur la terre immense de l'empire du Milieu. C'est pourquoi au début, face aux Chinois qui vivaient dans une civilisation complètement différente de celle de l'Europe et qui connaissaient très peu la religion chrétienne, Michele Ruggieri et Matteo Ricci rédigèrent leurs ouvrages théologiques chrétiens, soit le *Tian Zhu Sheng Jiao Shi Lu* 天主圣教实录 [*Véritable exposé de la religion chrétienne*] et le *Tian Zhu Shi Yi* 天主实义 [*Le sens réel du « Seigneur du ciel »*].

¹¹ Liang Qichao, *Histoire académique chinoise des 300 dernières années*, premièrement publié en 1926, Taiyuan, Shanxi Ancient Books Publishing House, 2001, p.13-14. C'est nous qui traduisons.

Néanmoins, comme le bouddhisme et le taoïsme avaient exercé une influence profonde sur les Chinois, ces derniers se plongeaient parfois, aux yeux des jésuites, dans des activités superstitieuses. Tenant compte que les Chinois avaient une réticence envers le christianisme, les jésuites se jetèrent dans la rédaction d'une diversité d'œuvres chinoises au sujet de la doctrine chrétienne. Dans l'ensemble, on peut classer ces œuvres religieuses en plusieurs catégories :

1. Le catéchisme, tels que *Qi Ke* 七克 [*Sept péchés capitaux à surmonter*]¹², *Shi Jie Quan* 十诫劝 [*Dix commandements du Seigneur du Ciel légués par nos ancêtres*]¹³, *Tian Zhu Sheng Jiao Wen Da* 天主圣教问答 [*Questions et réponses sur la religion chrétienne*]¹⁴, *Gao Jie Yuan Yi* 告解原义 [*Du sacrement de la pénitence*]¹⁵, etc. Contenant l'instruction de la doctrine et de la morale chrétiennes, ces œuvres servaient d'outils de base pour la catéchèse qui est une des composantes de la mission évangélique du christianisme.

2. Les exposés attaquant les autres religions en Chine. Par exemple, le *Qi Ren Shi Pian* 畸人十篇 [*Dix chapitres d'un homme étrange*]¹⁶ par Matteo Ricci. Introduisant une nouvelle doctrine auprès des Chinois, les missionnaires chrétiens étaient toujours regardés avec malveillance par les bouddhistes et les taoïstes. Concurrents de ces deux religions, notamment le bouddhisme qui était également une religion provenant de l'étranger, les jésuites cherchaient à les attaquer par leurs écrits, dans l'espoir que le lecteur pût renoncer à leurs activités superstitieuses et revenir de l'impasse pour prendre le bon chemin.

¹² Rédigé par Diego de Pantoja en 1604.

¹³ Rédigé par Manuel Dias, publié en 1642.

¹⁴ Rédigé par Philippe Couplet, publié en 1675.

¹⁵ Rédigé par Ferdinand Verbiest.

¹⁶ Première publication en 1608.

3. Les exposés sur la comparaison entre le christianisme et le confucianisme, tels que *Tian Xue Ben Yi* 天学本义 [Idée primitive du ciel]¹⁷, *Tian Ru Tong Yi Kao* 天儒同异考 [Ressemblances et différences entre le christianisme et le confucianisme]¹⁸, etc. S'étant développé pendant plus de deux millénaires à partir de l'œuvre attribuée au philosophe Confucius, le confucianisme était profondément enraciné dans le cœur des Chinois. Ne le prenant pas pour une religion comme le bouddhisme ou le taoïsme, les jésuites essayèrent de persuader le lecteur que les idées du confucianisme et du christianisme s'accordaient bien l'une avec l'autre. D'ailleurs, ils cherchaient toujours à prouver que le confucianisme manquait de la divinité et que la foi chrétienne pouvait réparer cette faiblesse.

4. Les exposés expliquant le sacerdoce, tels que *Chao Xing Xue Yao* 超性学要, *Sheng Shi Li Dian* 圣事礼典, etc. Bien que le système de la religion chrétienne en Chine à la fin des Ming fût loin d'être complet, se montrant prévoyants, les jésuites n'hésitèrent point à écrire des œuvres qui expliquaient les diverses fonctions ecclésiastiques des ministres du culte chrétien.

5. Vie de Jésus, de la Sainte Vierge ou des saints. Il est possible que cette catégorie, par rapport aux autres mentionnées ci-dessus, fût la plus intéressante pour le lecteur. Sans parler de la théorie, les vies de Jésus et des saints proposaient aux convertis chinois de bons modèles à suivre, et leur apportaient toujours courage et confiance. Les exemples de cette catégorie étaient les traductions des Évangiles, le *Sheng Mu Xing Shi* 圣母行实 [Vie de la Sainte Vierge]¹⁹ ainsi que notre corpus de recherche, l'ouvrage *Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi* 天主圣教圣人行实 [Vies des saints de l'Église catholique] d'Alfonso Vagnoni.

¹⁷ Rédigé par Joachim Bouvet en 1703.

¹⁸ Auteur inconnu, publié en 1715.

¹⁹ Rédigé par Alfonso Vagnoni, publié en 1631.

Pourquoi avons-nous choisi cette œuvre chinoise de Vagnoni ?

Premièrement, Vagnoni est un jésuite qui est relativement moins étudié. En consultant les travaux des chercheurs, il n'est pas difficile de constater que certains d'entre les premiers jésuites européens en Chine, tels que Matteo Ricci, Giulio Aleni (1582-1649), Johann Adam Schall von Bell (1591-1666) et Ferdinand Verbiest (1623-1688), ont suscité beaucoup d'intérêt et de nombreuses recherches. Leurs œuvres, lettres, journaux et récits de voyage sont régulièrement réédités et traduits, et un grand nombre de livres et articles sur leurs vies et contributions culturelles ont été publiés. Cependant, le père Alfonso Vagnoni qui occupe une place importante dans l'histoire de la communication culturelle entre la Chine et l'Occident restait souvent négligé.

Né en 1568 à Trofarello, près de Turin, et arrivé en Chine en 1604, Vagnoni y consacra une trentaine d'années de sa vie, jusqu'à sa mort en 1640. Il est considéré comme l'un des premiers jésuites qui pénétrèrent dans les villes et les villages chinois pour sa mission d'évangélisation. Respectant les traditions et la culture chinoises, il se passionnait pour l'apprentissage du chinois. Jouissant d'un haut prestige parmi les jésuites européens de son époque en Chine, il était même considéré par les Chinois comme le jésuite le mieux intégré²⁰. De plus, pendant son long séjour en Chine, il rédigea vingt œuvres chinoises, et il est donc un des jésuites qui laissèrent le plus grand nombre d'ouvrages en langue chinoise : seuls Matteo Ricci et Giulio Aleni le dépassent avec chacun vingt-deux œuvres chinoises. Touchant plusieurs domaines, tels que la théologie, les sciences naturelles, la philosophie et la science éthique, ses œuvres apportèrent aux Chinois des connaissances scientifiques et culturelles occidentales, et ouvrirent leurs esprits. Il est donc un jésuite qui mérite des recherches approfondies.

²⁰ Cf. Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Tome 1, XVIe et XVIIe siècle, Shanghai, Impr. de la Mission catholique, 1932, p. 88.

Cependant, par rapport à la réception en Europe des œuvres chinoises du pionnier de la mission jésuite Matteo Ricci, celle d'Alfonso Vagnoni est loin de suffire. Parmi les vingt-deux œuvres chinoises²¹ de Ricci, quatre ont été traduites en langues occidentales, à savoir *Jiao You Lun* 交友论 [De l'amitié]²², *Kun Yu Wan Guo Quan Tu* 坤輿万国全图 [Carte géographique complète des monts et des mers]²³, *Tian Zhu Shi Yi* 天主实义 [Véritable signification (de la doctrine) du Seigneur du Ciel]²⁴, et *Ji*

²¹ Cf. Vito Avarello, *l'Œuvre italienne de Matteo Ricci, Anatomie d'une rencontre chinoise*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p.690-692. Les vingt-deux œuvres chinoises sont (dans l'ordre de parution) :

Zu Chuan Tian Zhu Shi Jie 祖传天主十诫 *Dix commandements du Seigneur du Ciel légués par nos ancêtres*, Zhaoqing, 1584 ;

Yu Di Shan Hai Quan Tu 輿地山海全图 *Carte géographique complète des monts et des mers*, Zhaoqing, 1584 ;

Jiao You Lun 交友论 *De l'amitié*, Nanchang, 1595 ;

Si Yuan Xing Lun 四元行论 *Essai sur les quatre éléments*, Nankin, 1599-1600 ;

Shan Hai Yu Di Quan Tu 山海輿地全图 *Carte géographique complète des monts et des mers*, Nankin, 1600 ;

Jing Tian Gai 经天 *Traité des constellations*, Pékin, 1601 ;

Kun Yu Wan Guo Quan Tu 坤輿万国全图 *Carte géographique complète de tous les pays du monde*, Pékin, 1602 ;

Liang Yi Xuan Lan Tu 两仪玄览图 *Mystérieuse carte illustrée du monde entier*, Pékin, 1603 ;

Tian Zhu Shi Yi 天主实义 *Véritable signification [de la doctrine] du Seigneur du Ciel*, Pékin, 1603 ;

Er Shi Wu Yan 二十五言 *Vingt-cinq sentences*, Pékin, 1605 ;

Tian Zhu Jiao Yao 天主教要 *Abrégé de la doctrine du Seigneur du Ciel*, Pékin, 1605 ;

Xi Zi Qi Ji 西字奇迹 *Étranges exemples d'écriture occidentale*, Pékin, 1605 ;

Ri Qiu Da Yu Di Qiu Da Yu Yue Qiu 乾坤体仪 *Disque solaire plus grand que le globe terrestre et celui-ci plus grand que le disque lunaire*, Pékin, s.d., (postérieurs à 1606-1607) ;

Hun Gai Tong Xian Tu Shuo 浑盖通宪图说 *Astrolabe et sphère avec figures et commentaires*, 1607 ;

Ji He Yuan Ben 几何原本 *Éléments de géométrie*, Pékin, 1607 ;

Ji Ren Shi Pian 畸人十篇 *Dix chapitres d'un homme étrange*, Pékin, 1608 ;

Xi Qin Qu Yi Ba Zhang 西琴八曲 *Huit chansons pour clavecin occidental*, Pékin, 1608 ;

Huang Rong Jiao Yi 圆容较义 *Traité de figures iso périmétriques*, Pékin, 1609 ;

Tong Wen Suan Zhi 同文算指 *Traité d'arithmétique*, Pékin, 1613 ;

Bian Xue Yi Du 辩学遗牘 *Dispute contre les sectes idolâtres*, 1604 ;

Ce Liang Fa Yi 测量法仪 *Théorie et méthode des mesures*, 1617 ;

Xi Guo Ji Fa 西国记法 *Mnémotechnique Occidentale*, s.d., (postérieurs à 1625).

²² Traduction en français: *Traité de l'amitié*, traduction Philippe Che, Ermenonville Éditions Noé (distribution Les Belles Lettres), 2006 ; Traduction en italien: *Dell'amicizia*, Filippo Mignini (dir.), Macerata, Quodlibet, 2005.

²³ Traduction en italien : *Mappamondo cinese del padre matteo Ricci S.I.* (Terza edizione, Pechino, 1602) conservato presso la Biblioteca Vaticana, commentato tradotto e annotato dal P. Pasquale M. D'Elia S.I., Rome, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1938 ;

²⁴ Traduction en français : *Le Sens réel de « Seigneur du ciel »*, texte établi, traduit et annoté par Thierry Meynard, Paris, les Belles Lettres, 2013 ; Traduction en anglais : *The True Meaning of the Lord of Heaven (T'ien-chushb-i)*, Introduction by Douglas Lancashire, Peter Hu Kuo-chen. Edited by Edward J. Malatesta, Taipei / Hong Kong, Institute of Jesuit Sources, 1985 ; Traduction en italien : *Il vero significato del "Signore del cielo"*, traduction

Ren Shi Pian 畸人十篇 [*Dix chapitres d'un homme étrange*]²⁵. La traduction des œuvres chinoises est significative. Les versions traduites en langues européennes permettent à ceux qui ne connaissent pas la langue chinoise de faire connaissance de ces œuvres et même d'exercer des recherches scientifiques et comparatives sur elles. Plus les œuvres de Ricci sont traduites en langues européennes, plus elles sont étudiées dans le monde entier. Quant aux œuvres de Vagnoni, l'étude semble plus difficile pour les Européens, puisqu'elles ont été très rarement traduites en d'autres langues. Jusqu'à ce jour, parmi les vingt œuvres chinoises de Vagnoni, il n'existait qu'une traduction : la traduction en anglais de *Da Dao Ji Yan* 达道纪言 [*Recueil d'instructions*]²⁶, ouvrage dans lequel Vagnoni apporta une théorie occidentale classique à la fin de l'époque Ming en rédigeant 355 maximes et paroles avec l'aide du savant chinois Han Yun, par Meynard Thierry et Li Sher-Shiueh. Dans leur travail *Jesuit chreia in late Ming China : two studies with an annotated translation of Alfonso Vagnone's Illustrations of the Grand Dao*²⁷, ils ont traduit ce livre en anglais, et ont commenté chaque maxime avec des notes. Ce travail est extrêmement intéressant pour les chercheurs interdisciplinaires sur la littérature chinoise, la littérature comparée, la sinologie, les études classiques occidentales, l'étude du christianisme, la philosophie, etc.

Comme il existe très peu de versions en langues européennes des œuvres de Vagnoni, l'étude sur ses œuvres chinoises reste limitée, et Vagnoni reste lui-même beaucoup moins connu en Europe. À part la traduction anglaise du *Da Dao Ji Yan* 达道纪言 [*Recueil d'instructions*] mentionnée ci-dessus, parcourons d'autres livres et articles concentrés à l'étude des œuvres de Vagnoni.

Alessandra Chiricosta, Cite du Vatican, Urbana University Press, 2006.

²⁵ Traduction en italien : *Dieci capitoli di un uomo strano*, Wang Suna et Filippo Mignini (dir.), Macerata, Quodlibet, 2010 ;

²⁶ Publié en 1636 à Jiangzhou.

²⁷ Meynard Thierry, Li Li Sher-Shiueh, *Jesuit chreia in late Ming China : two studies with an annotated translation of Alfonso Vagnone's Illustrations of the Grand Dao*, Bern, Peter Lang, 2014.

Le chercheur chinois Jin Wenbing a publié en 2014 un livre intitulé *A Study on Alfonso Vagnoni and the Spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*²⁸. Dans ce livre comprenant 250 pages, l'auteur a minutieusement travaillé sur plusieurs œuvres de Vagnoni. Tout d'abord, il a fait une comparaison entre les œuvres rhétoriques chinoises de Vagnoni *Li Xue Gu Yan* 励学古言 [*Exhortation à l'étude et à l'amour de la vertu*], *Da Dao Ji Yan* 达道纪言 [*Recueil d'instructions*] et *Pi Xue* 譬学 [*Livres des similitudes*] et les œuvres occidentales que sont les *Moralia* de Plutarque (45-120), et les *Adagia*, *Parabola*e sive *similia* et *Apophthegmata* d'Erasmus (1466-1536), afin de prouver que ces dernières étaient probablement les sources auxquelles Vagnoni puisa. Ensuite, il a travaillé sur les œuvres scientifiques *Kong Ji Ge Zhi* 空际格致 [*Traité de la composition matérielle de l'univers*] et *Fei Lu Da Hui* 斐录汇答 [*Questions philosophiques*], en les comparant avec la philosophie naturelle aristotélicienne. Dans la dernière partie, il s'est concentré sur les œuvres philosophiques *Xiu Shen Xi Xue* 修身西学 [*De la manière de se bien gouverner soi-même, ou de la perfection (éthique, morale)*], *Xi Xue Zhi Ping* 西学治平 [*De la manière de bien gouverner la famille selon les Européens*] et *Tong You Jiao Yu* 童幼教育 [*De la manière de bien gouverner la famille selon les Européens*], et sur l'histoire de l'introduction de la théorie morale occidentale en Chine. Traitant en même temps de sept œuvres de Vagnoni, le travail de Jin est considéré comme celui dont le contenu est le plus substantiel de ces dernières années.

Comme Jin Wenbing, le chercheur français Thierry Meynard travaille également sur les œuvres rhétoriques, philosophiques et morales de Vagnoni. Spécialiste du

²⁸ Jin Wenbing, *A Study on Alfonso Vagnoni and the Spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty* 高一志与明末西学东传研究, Xiamen, Xiamen university Press, 2014.

chinois, il a rédigé plusieurs articles en chinois et en anglais : *Encounter between Chinese and Western Ethics in the Late Ming dynasty: From the Nicomachean Ethics to Late Ming's Western Study of Personal Cultivation*²⁹; *Aristotelian ethics in the land of Confucius: a study of Vagnone's Western Learning on Personal Cultivation*³⁰; *Eastern Transmission of Western Politics: the Political Vision Contained in the <Da Dao Ji Yan>*³¹; *L'éducation à la fin des Ming, étude préliminaire sur le Tong You Jiao Yu d'Alfonso Vagnoni*³²; etc.

Quant au chercheur taïwanais Li Sher-Shiueh, il s'intéresse particulièrement aux œuvres théologiques et sur la traduction en chinois des archives occidentales par les jésuites de la fin des Ming. Auteur de plusieurs livres en chinois comme *European Literature in Late-Ming China*³³, *Transwriting : Translated Literature and Late-Ming Jesuits*³⁴, etc, il est également le seul chercheur qui ait publié des articles sur notre corpus de recherche - *Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi 天主圣教圣人行实 [Vies des saints de l'Église catholique] : A Preliminary Study of 224 Alfonso Vagnone's Chinese Translation of Legenda Aurea in Ming China*³⁵, *The Golden Legend : Alfonso Vagnoni's Chinese Translation of the Legenda Aurea in Late Ming China*³⁶. Dans ces

²⁹ Thierry Meynard, *Encounter between Chinese and Western Ethics in the Late Ming dynasty: From the Nicomachean Ethics to Late Ming's Western Study of Personal Cultivation*, 晚明中西伦理学的相遇：从<尼各马可伦理学>到晚明<修身西学>, *Journal of Chinese literature and philosophy*, Vol 39, 2011, p. 99-141.

³⁰ Thierry Meynard, *Aristotelian ethics in the land of Confucius: a study of Vagnone's Western Learning on Personal Cultivation*, *Antiquorum Philosophia*, Vol 7, 2013, p.145-169

³¹ Thierry Meynard, *Eastern Transmission of Western Politics: the Political Vision Contained in the <Da Dao Ji Yan>* 西方政治观的东渐——<达道纪言>中所表达的政治观, *Presse de l'Université Sun Yat-sen*, Vol 6, Guangzhou, 2009, p. 137-147.

³² Thierry Meynard, *L'éducation à la fin des Ming, étude préliminaire sur le Tong You Jiao Yu d'Alfonso Vagnoni* 晚明中国的文艺复兴教育, 关于耶稣会士高一志<童幼教育>的初步研究, *Social Sciences in Guangdong*, Vol.7, Guangdong 2014.

³³ Li Sher-Shiueh, *European Literature in Late-Ming China* 中国晚明与欧洲文学, Pékin, SDX Joint Publishing Company, 2010.

³⁴ Li Sher-Shiueh, *Transwriting : Translated Literature and Late-Ming Jesuits* 译述：明末耶稣会翻译文学论, Hong Kong, Research Centre for Translation, Institute of Chinese Studies, 2012.

³⁵ Li Sher-Shiueh, *A Preliminary Study of 224 Alfonso Vagnone's Chinese Translation of Legenda Aurea in Ming China* 圣徒、魔鬼、忏悔：高一志译《天主圣教圣人行实》初探, Chapitre VI du « Transwriting : Translated Literature and Late-Ming Jesuits », Research Centre for Translation, Institute of Chinese Studies, 2012, p. 206-253.

³⁶ Li Sher-Shiueh, *The Golden Legend : Alfonso Vagnoni's Chinese Translation of the Legenda Aurea in Late Ming*

deux articles, il a proposé pour la première fois que les *Vies des saints* de Vagnoni était une traduction de la fameuse *Légende Dorée*. Avec une étude comparative, en citant les exemples de saint Augustin, saint Antoine et sainte Marie-Madeleine, il a analysé les sens différents du « saint » et du « démon » dans les deux civilisations, ainsi que les moyens de repentance.

De plus, on trouve d'autres articles rédigés en anglais sur les œuvres chinoises de Vagnoni. Giulia Falato, doctorante en Italie, a publié en 2016 un article intitulé *The concept of friendship in Alfonso Vagnone S.J.'s work "Tongyou Jiaoyu 童幼教育 (On the Education of Children, c.1632)"*³⁷, en travaillant sur la notion d'amitié dans l'ouvrage *Tong You Jiao Yu 童幼教育 [Manière de bien élever la jeunesse]*. Et nous avons fait une présentation d'un article intitulé *Alfonso Vagnoni and the Female Saints in His Chinese Work: A Preliminary Study on the Last Two Volumes of Tianzhu Shengjiao Shengren Xingshi*, au colloque international organisé en avril 2016 par l'Université de Toronto dont le sujet était « Italy and China, Europe and East Asia: Centuries of Dialogue »³⁸.

À travers ces livres et articles, nous constatons que tous ont été publiés après 2000, voire après 2010. Il faut se réjouir qu'il y ait enfin de plus en plus de regards qui se croissent sur les œuvres de Vagnoni. Il en résulte que la plupart des recherches sur les œuvres chinoises de Vagnoni sont rédigées en chinois, et n'ont pas toutes été traduites en Occident. Et s'il existe des articles publiés en anglais, il n'existe pas encore de livre ni d'article en français sur ce jésuite qui est pourtant important dans l'histoire des échanges entre Europe et Chine. Il faut donc remarquer le contraste entre ce manque de recherches en français sur les œuvres de Vagnoni et l'abondance des recherches en

China 黄金传说：高一志译述《天主圣教圣人行实》再探，« Studies in translation history », Shanghai, Presse de l'Université de Fudan, 2001, p.17-54.

³⁷ Giulia Falato, *The concept of friendship in Alfonso Vagnone S.J.'s work "Tongyou Jiaoyu 童幼教育 (On the Education of Children, c.1632)"*, International Communication of Chinese Culture, Mars 2016, Volume 3, Issue 1, p. 95–106.

³⁸ Le recueil des articles de la conférence sera publié très prochainement.

France sur les autres jésuites célèbres. Le désir de remplir cette lacune et l'intérêt particulier pour les œuvres chinoises de Vagnoni nous motivent à entamer cette recherche.

Et pourquoi avons-nous choisi les derniers volumes des *Vies des saints* comme corpus de recherche?

Premièrement, parmi les vingt œuvres chinoises de Vagnoni, plus de la moitié appartiennent au domaine religieux. Cela montre directement le but de son séjour en Chine. Par rapport à ses autres œuvres sur la philosophie ou sur la rhétorique qui ont été étudiées par plusieurs chercheurs, ses œuvres religieuses restent en retrait, et il n'y a que Li Sher-Shiueh qui ait publié des articles sur les *Vies des saints* et sur la *Vie de la Sainte Vierge*. Pourtant, l'ouvrage des *Vies des saints* joue un rôle important parmi les écrits des jésuites, parce qu'il est considéré comme la première collection des récits hagiographiques des jésuites en Chine. L'hagiographie était fort répandue dès le Moyen-Âge dans les pays européens et c'était un genre littéraire très important pendant le premier millénaire du christianisme. Racontant les vies et les nombreux miracles faits par les saints, les hagiographes essayaient toujours d'établir des modèles à imiter pour le peuple. Face à un monde pour qui la religion chrétienne semblait complètement étrange, Vagnoni choisit, pour la première fois, d'apporter à son lecteur une collection des légendes des saints qui jouaient d'une bonne réputation en Europe. Comparativement aux autres genres des œuvres religieuses, le genre d'hagiographie était sans aucun doute le plus accessible pour le peuple chinois. Un catéchisme semblait éventuellement ennuyeux pour un lecteur qui commençait à connaître cette nouvelle religion, mais un lecteur qui avait lu les légendes des saints, touché par leurs grandes vertus, avait parfois davantage de passion et de curiosité pour exercer des études approfondies. La valeur de cet ouvrage ne devrait pas être ignorée.

Deuxièmement, les sujets des deux derniers volumes de cet ouvrage étaient les

vierges et les veuves. C'est une grande originalité, parce que c'est la première œuvre chinoise des jésuites qui mentionne les femmes, ce qui était plus ou moins étonnant pour cette époque-là. Dans les *Vies des saints*, non seulement Vagnoni raconta vingt-quatre vies des saintes, à savoir environ un tiers des personnages du livre du point de vue quantitatif, mais encore il classa ces saintes en deux catégories particulières. Dans une certaine mesure, cela montre l'importance que Vagnoni accorda à la conversion des femmes chinoises. Dans la société de la fin des Ming, les femmes chinoises se trouvaient toujours inférieures aux hommes. Dans ce contexte, Vagnoni leur apporta une vingtaine de modèles. Aujourd'hui, nous insistons sur l'égalité entre hommes et femmes, et les femmes décrites par Vagnoni il y a plus de quatre cents ans a ainsi attiré notre intérêt.

Pendant cette étude des deux derniers volumes des *Vies des saints* ont surgit certaines questions récurrentes. À travers les archives actuelles, est-ce qu'on peut établir une biographie de Vagnoni ? Quelles étaient ses stratégies de l'évangélisation ? Quelle est le style de cette œuvre ? S'agit-il d'une traduction des œuvres occidentales existantes ? Est-ce que *La Légende Dorée* est sa source ? Qui était le lecteur de ce livre ? Quel est le niveau du chinois de ce livre ? Quelles sont les images des saintes dans les deux derniers volumes ? Est-ce qu'elles ont la même image qu'en Europe ? Que signifient leurs expériences ? Est-ce que ces saintes étaient imitables par les femmes de la fin des Ming ? Quelle image Vagnoni espérait que les femmes chinoises possèdent ? Est-ce que ce livre reflète la méthode d'adaptation proposée par Matteo Ricci ? L'ensemble de ces interrogations nous a conduit à concevoir cette recherche ainsi que les directions dans lesquelles nous l'avons orientée.

Ces points, ayant été précisés, ce travail comprend trois parties. Dans la première partie, nous essayons d'établir une biographie la plus complète possible d'Alfonso Vagnoni, à l'aide des archives historiques en chinois et en français. Nous cherchons également à résumer les stratégies d'évangélisation utilisées par Vagnoni. Nous

ajoutons à cette partie une liste de ses œuvres chinoises. Dans la deuxième partie, nous traduisons tout d'abord, pour la première fois en français, le manuscrit de notre corpus de recherche qui est conservé à la Bibliothèque nationale de France. Et nous essayons d'analyser le style de cet ouvrage. Dans la troisième partie, par une comparaison avec le contexte social chinois, nous analysons l'image des saintes sous la plume de Vagnoni. Au fur et à mesure de ce travail, les caractères de l'ouvrage prennent donc toute leur consistance et nous permettent de mettre en perspective, dans le cadre spécifique d'un prosélytisme tourné vers les femmes chinoises, le rôle d'Alfonso Vagnoni dans la mission jésuite d'évangélisation de la Chine du XVII^e siècle.

Première Partie

I. Alfonso Vagnoni (c. 1968 – c. 1640) : éléments biographiques

I.1 Documents de référence

Les missionnaires qui abordèrent le monde chinois à la fin de la dynastie Ming ont établi les fondements des missions chrétiennes et ont pris les premiers contacts avec la civilisation chinoise, qui était différente et indépendante du monde chrétien. Parmi tous les missionnaires envoyés en Chine, les jésuites occupèrent une place prépondérante. La plupart des jésuites restèrent longtemps en Chine, et certains d'entre eux moururent même en cette terre étrangère, dont le Père Alfonso Vagnoni. Vagnoni débarqua à Macao en 1604 et pénétra en 1605 dans la partie continentale de Chine. Au cours des trente-six années suivantes, il parcourut plusieurs provinces de la Chine, telles que Guangdong, Jiangxi, Jiangsu et Shanxi, pour propager la foi chrétienne. Pendant cette période, il vécut plusieurs grands événements de l'histoire du christianisme en Chine, tels que la persécution antichrétienne à Nankin et l'établissement des missions chrétiennes à Jiangzhou (Shanxi). Avec plus de vingt œuvres écrites en chinois, il est considéré comme un des premiers jésuites qui ont laissé les œuvres les plus nombreuses en langue chinoise. En 1640, Vagnoni rendit l'âme à soixante-douze ans à Jiangzhou, dans la province de Shanxi. Dans un certain sens, la vie de Vagnoni reflète la persévérance des jésuites qui cherchaient à étendre toujours l'évangélisation en Chine.

Il existe de nombreuses recherches sur les activités et les écrits des missionnaires en Chine. Ces œuvres attachent de l'importance aux jésuites qui sont considérés comme des intermédiaires et qui contribuèrent grandement à la communication interculturelle. Ce sont des documents précieux pour la recherche sur les relations entre la Chine et l'Europe. Pourtant, les études spécialisées sur la vie et les ouvrages du Père Alfonso Vagnoni restent limitées.

Le sinologue français Louis Pfister (1833-1891) a rédigé, en onze pages dans ses *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*³⁹, une biographie brève d'Alfonso Vagnoni avec un catalogue des ouvrages de ce dernier. Cette biographie établie par Louis Pfister est principalement basée sur la partie de l'histoire de la Compagnie de Jésus par Daniel Bartoli (1608-1685) qui concernait la Chine et qui parut à Rome à 1663. Daniel Bartoli était un savant distingué et il ne fit jamais visite en Chine. En tant qu'historien officiel de la Compagnie de Jésus à laquelle il appartenait, il composa la troisième partie de l'*Asie* dans *Dell' Historia della Compagnia di Giesù la Cina*⁴⁰. Cette partie de ce grand ouvrage qui concerne l'histoire de la mission jésuite en Chine a été rééditée en italien en 1997⁴¹. Pfister a également cité des extraits dans l'*Histoire universelle du grand royaume de la Chine* composée par le Père Álvaro Semedo (1585-1658)⁴². S'appuyant sur le travail de Louis Pfister, un autre sinologue, Joseph Dehergne (1903-1990), a ajouté des détails supplémentaires dans son *Répertoire des Jésuites de Chine de 1552 à 1800*⁴³. En outre, le chercheur américain George H. Dunne (1906-1998) a narré de nombreuses activités d'Alfonso Vagnoni dans son livre *Generation of giants : the story of the Jesuits in China in the last Decades of the Ming dynasty*⁴⁴. C'est un livre dont l'influence est assez grande sur les recherches des sinologues contemporains. Dans ce livre, Dunne a raconté dans un langage vivant les histoires des premiers jésuites en Chine, y compris des détails de la persécution antichrétienne à Nankin ainsi que des activités de Vagnoni à Jiangzhou pendant sa deuxième période en Chine. Dunne a également souligné la position importante de Vagnoni dans les relations internationales entre l'Europe et la Chine au début du XVII^e siècle. Ce livre a été réédité plusieurs fois et a été traduit en

³⁹ Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Tome 1, XVI^e et XVII^e siècle, Shanghai, Impr. De la Mission catholique, 1932.

⁴⁰ Daniello Bartoli, *Dell' Historia della Compagnia di Giesù la Cina, terza parte dell' Asia*, Rome, stamp. del Varese, 1663.

⁴¹ Daniello Bartoli, *La Cina*, édité par Mortara Garavelli, Bice, Milano, Bompiani, 1997.

⁴² Álvaro Semedo, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, composée en italien par Semedo et traduite par Louis Coulon, chez Sebastien Cramoisy et Garbriel Cramoisy, Paris, 1645.

⁴³ Joseph Dehergne, *Répertoire des Jésuites de Chine de 1552 à 1800*, Rome, Institutum historicum S. J. [Societatis Jesu], Paris, Letouzey et Ané, 1973.

⁴⁴ George H. Dunne, *Generation of giants : the story of the Jesuits in China in the last Decades of the Ming dynasty*, Notre Dame, Indiana, University of Notre Dame press, 1962.

français en 1964 sous le titre de *Chinois avec les Chinois : le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVIIe*⁴⁵. Le chercheur chinois Jin Wenbing a publié en chinois en 2015 un livre intitulé *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*⁴⁶. Dans ce livre, Jin Wenbing a révisé brièvement la vie d'Alfonso Vagnoni, et il a particulièrement travaillé sur plusieurs ouvrages de Vagnoni, tels que *Pi Xue* 譬学 [livres de similitudes], *Kong Ge Ji Zhi* 空际格致 [Traité de la composition matérielle de l'univers] et *Xi Xue Qi Jia* 西学齐家 [De la manière de bien gouverner la famille, selon les Européens]. Le travail de Jin Wenbing est l'étude la plus récente sur Vagnoni.

Il existe également des documents de première main dans lesquels le nom ou les expériences d'Alfonso Vagnoni sont mentionnés. En premier lieu, ce sont les écrits des jésuites de la même époque que celle de Vagnoni. Par exemple, l'*Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine*. Cet ouvrage fut essentiellement écrit par Matteo Ricci en italien à Pékin entre 1608 et 1611. Il s'agissait des journaux de Ricci ainsi que sa correspondance avec ses supérieurs et ses amis. Comme son titre l'indique, cet ouvrage est le compte rendu authentique de la fondation des missions jésuites en Chine. Après la mort de Ricci, le Père Nicolas Trigault (1577-1628), qui œuvra pour la romanisation de l'écriture chinoise, réorganisa et traduisit l'œuvre de Ricci en latin en 1613-1614. La version rédigée par Nicolas Trigault fut aussitôt traduite en français et en allemand et fut rééditée plusieurs fois⁴⁷. L'*Histoire universelle du grand royaume de la Chine* d'Álvaro Semedo est aussi un document historique précieux dans lequel le Père Semedo relata avec détails son expérience à Nankin avec Alfonso Vagnoni.

⁴⁵ George H. Dunne, *Chinois avec les Chinois : Le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVIIe*, traduit par G. Serve, Paris, Éditions du centurion, 1964.

⁴⁶ Jin Wenbing 金文兵, *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*, Xiamen, Xiamen University Press, 2015.

⁴⁷ La version à laquelle nous faisons référence dans cette thèse est celle publiée en 1978 : Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, 1582-1610*. Introduction par Joseph SHIH, s. j., établissement du texte et annotations par Georges BESSIÈRE, tables et index par Joseph DEHERGNÉ, s. j. Paris, Desclée de Brouwer, Bellarmin, 1978.

D'ailleurs, si l'on consulte des œuvres historiques en chinois, telles que *Ming Shi* 明史 [L'histoire de Ming], *Sheng Chao Po Xie Ji* 圣朝破邪集 [Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie], on peut aussi trouver les noms chinois de Vagnoni⁴⁸. Ces œuvres nous permettent de voir les activités de Vagnoni du point de vue des Chinois de la dynastie Ming.



Figure 1 : Carte de la dynastie des Ming⁴⁹

1.2 La biographie d'Alfonso Vagnoni

1.2.1 L'Arrivée d'Alfonso Vagnoni en Chine

⁴⁸ On le dit ainsi parce qu'Alfonso Vagnoni prit deux noms différents pendant ses deux périodes en Chine, comme on le verra plus loin.

⁴⁹ Source : http://www.voyagesphotosmanu.com/ming_chine.html. Nous avons indiqué sur cette carte les principales villes que nous mentionnons dans cette thèse.

Alfonso Vagnoni naquit en 1568⁵⁰ dans une famille noble à Trofarello, commune située dans la province de Turin. À 16 ans, il entra au noviciat des jésuites le 24 octobre 1584. Sorti du noviciat, il s'appliqua à l'enseignement de la rhétorique à l'académie de Brera pendant cinq ans. Plus tard, il resta à Milan pendant trois ans pour enseigner la philosophie. L'éducation systématique qu'il avait reçue et ses expériences d'enseignement avant d'entrer en Chine ont jeté les bases intellectuelles de ses activités en Chine ainsi que de la rédaction d'œuvres ultérieures.

Quel était le visage de Vagnoni ? Après la persécution antichrétienne de Nankin⁵¹, Vagnoni fut accusé et arrêté. Dans l'ouvrage *Sheng Chao Po Xie Ji* 圣朝破邪集 [Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie]⁵², on trouve dans un procès-verbal d'un interrogatoire une description du visage de Vagnoni :

Alfonso Vagnoni : visage blanc et rouge, sourcils blancs et longs, yeux enfoncés, nez pointu, barbe blonde.⁵³

En effet, aux yeux des Chinois de la dynastie des Ming, les « yeux enfoncés » et le « nez pointu » étaient les caractéristiques communes des Occidentaux. Dans *I Gesuiti alla corte di Pechino* de Fernando Bortone, on trouve un portrait de Vagnoni. Nous pouvons ainsi comparer son portrait avec la description des Chinois sur le visage de Vagnoni.

⁵⁰ Au sujet de l'année de naissance de Vagnoni, les avis sont partagés dans les différents documents historiques. Même dans les articles publiés après 2000, les mentions de son année de naissance divergent. Selon Louis Pfister, Vagnoni naquit en 1566. Mais Joseph Dehergne a indiqué que l'année de naissance de Vagnoni était 1568, et il a écrit : « Il est le frère de Bernardino Vagnoni, co-seigneur de « Truffarello », dit un acte du 17 avril 1580 (lettre du Comte Francesco Vagnoni au P. D'Elia, 18 août 1953) et fils du Comte Niccolo Vagnoni di Trofarello e Celle. N. vers 1568 car le catal. De 1597 lui donne 29 ans en janv. 1597; et celui de 1600, 31 ans en janv. 1599. »

⁵¹ On le verra plus loin.

⁵² Sur *Sheng Chao Po Xie Ji*, voir infra. p. 35-36.

⁵³ XU Changzhi, *Sheng Chao Po Xie Ji* 圣朝破邪集 Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie, réédité par Xia Guiqi, Hong Kong, China Alliance Press, 1996, p.121.



Figure 2: Portrait de Vagnoni⁵⁴

L'époque où Alfonso Vagnoni vivait était pour le christianisme une époque d'expansion. Dès la fondation du christianisme, les missionnaires, de génération en génération, cherchaient à répandre le salut dans le monde entier : l'Asie de l'Ouest, l'Europe, l'Amérique, et puis l'Extrême-Orient. Mais ce n'est qu'à partir des XVe et XVIe siècles que se forma le mouvement de prédication bien organisé, international, et aussi d'une grande envergure. En prêchant les doctrines chrétiennes, ces religieux enthousiastes favorisèrent les échanges entre les continents, les pays et les nations disséminés du monde. La force principale de cette expansion du christianisme était les jésuites. Comme Le récit de Marco Polo⁵⁵ (1254-1324) influença profondément

⁵⁴ Fernando Bortone, *I Gesuiti alla corte di Pechino*, Rome, Desclée et Editori pontifici, 1969.

⁵⁵ Marco Polo était un marchand italien, célèbre pour son intitulé *Livre des merveilles*. Ce livre a fait connaître l'Asie aux Européens et a eu un succès considérable.

Christophe Colomb et d'autres voyageurs, ainsi que les missionnaires chrétiens, la Chine de l'époque était une destination à laquelle les jésuites désiraient ardemment parvenir. Comme nous le savons, l'Espagne et le Portugal étaient les premiers pays colonisateurs. De ce fait, les jésuites de ces deux pays furent les premiers groupes qui mirent le pied sur les territoires de l'Extrême-Orient. Par exemple, en 1552, le jésuite espagnol François Xavier débarqua dans l'île de Sancian, au large de Canton en Chine. Après une tentative infructueuse d'entrer en Chine, il mourut la même année à Sancian. En même temps, les Portugais fondèrent un point de prédication à Macao, en cherchant toujours à étendre l'influence de la foi chrétienne jusqu'à l'intérieur de la Chine. Ceux qui firent que le christianisme finalement s'enracina en terre chinoise étaient les Italiens qui marchaient sur les pas des Espagnols et des Portugais.

Il est hors de doute que le développement du christianisme en Chine dans les premières années est inséparable des efforts des jésuites italiens. Alessandro Valignano (1539-1606), jésuite italien, fit des travaux précurseurs sur la propagande en Chine de la foi chrétienne. Ce fut lui qui, en parcourant toutes les Indes, remarqua l'importance d'entrer en Chine. Ce fut également lui qui proposa initialement la stratégie d'adaptation à la culture chinoise et la nécessité d'apprendre la langue chinoise :

Alexandre Valignanus, prêtre italien de notre Compagnie que le Père général avait dénommé visiteur de toutes les Indes, était venu d'Europe et, ayant déjà visité cette partie d'Inde que les Européens appellent de deçà le Gange, il s'était embarqué pour aller voir celle de delà le Gange ; et, étant finalement porté au port d'Amacao, il faisait dessein de passer au Japon. Mais, empêché par la difficulté du passage et les lois de la navigation, il n'avait pas arrêté moins de dix mois en notre maison d'Amacao. Là ayant de nouveau considéré plus diligemment l'affaire de la Chine, il ralluma les zélés desirs et l'ardeur éteinte de ce voyage. Et, par la grandeur de l'empire, noblesse de ce peuple, grande et longue paix de plusieurs siècles, prudence des magistrats, et administration de la République, il estimait, non en vain, que les Chinois, ingénieux et adonnés aux études de tous bons arts et sciences, pourraient bien enfin être persuadés de laisser vivre en leur royaume quelques personnages excellents en vertu et en lettres, et principalement tels qui savaient maintenant parler le langage naturel du pays et avaient connaissance de leurs lettres ; et non cela seulement, mais encore il avait bon espoir

qu'il arriverait un jour que les statuts de notre très sainte foi peut-être seraient agréables à ce peuple, vu que non seulement ils ne troublent pas l'administration politique de la république, ainsi au contraire qu'ils servent aussi de beaucoup à son établissement. Et pour ce il espérait encore qu'il arriverait que ce peuple, se repentant peut-être de sa vanité, prendrait quelque désir des biens célestes et aspirerait à l'éternité. Pour ces causes donc et plusieurs autres, il résolut du tout de désigner quelques-uns des nôtres pour apprendre les lettres et le langage des Chinois, afin que ceux-ci furent préparés, si d'aventure on découvrait quelque voie par laquelle un trompette évangélique se pût jeter en cette plaine.⁵⁶

À la demande d'Alessandro Valignano, un plus grand nombre de jésuites italiens furent envoyés à Macao, y compris Michele Ruggieri (1543-1607) et Matteo Ricci (1552-1610). Selon l'exigence de Valignano, ces derniers dépensèrent beaucoup de temps pour apprendre la langue chinoise. Plus tard, grâce aux efforts de ces jésuites italiens, leurs activités d'évangélisation en Chine permirent des avancées substantielles. Non seulement les jésuites obtinrent la permission de prêcher leur foi à l'intérieur de la Chine, mais ils établirent aussi plusieurs centres de prédication dans les villes comme Zhaoqing, Shaozhou, Nankin, etc. En 1601, Matteo Ricci fut autorisé à résider dans la capitale. Dès lors, le champ d'apostolat en Chine s'élargissait. À part Michele Ruggieri et Matteo Ricci, les autres jésuites italiens, tels que Lazzaro Cattaneo (1560-1640), Niccolò Longobardi⁵⁷ (1559-1654) et Francesco Pasio (1554-1612), étaient tous bien connus en Chine. On peut dire que ces jésuites italiens qui abordèrent le monde chinois à la fin de la dynastie Ming ont établi les fondements de la mission chrétienne en Chine. Comme c'était un pays qui avait une très forte population, le nombre de jésuites était loin de suffire pour les besoins de la mission. Ainsi, ils demandèrent à plusieurs reprises à la Compagnie de Jésus d'envoyer plus de jésuites sur cette terre orientale. C'est dans ce contexte qu'Alfonso Vagnoni commença son voyage vers la Chine.

⁵⁶ Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine*, entreprise par les Pères de la Compagnie de Jésus, tirée des mémoires de Matthieu RICCI (1552-1610) par Nicolas TRIGAULT (1577-1628), et traduite en français par David Floris de Riquebourg-Trigault, Lille, Imprimerie de Pierre de Rache, 1617, p. 347-348.

⁵⁷ Niccolò Longobardi (1559-1654) (龙华民) arriva en Chine en 1597, et il fut envoyé dans la région de Shaozhou. Il devint le successeur de Matteo Ricci en 1610 comme supérieur général de la mission jésuite en Chine.

Le 9 avril 1603, sous l'ordre de la Compagnie de Jésus, avec deux compagnons portugais Felicia da Silva (1578-1614) et Emmanuel Diaz (1574-1644), Alfonso Vagnoni partit de Lisbonne, s'embarqua sur le navire São João et se dirigea vers la Chine. Après être resté cinquante-deux mois sur les océans, ils arrivèrent à Macao en juillet 1604. Là, Vagnoni logea provisoirement dans l'église de la Mère-de-Dieu de Macao qui devint ultérieurement une position importante où les nouveaux jésuites séjournèrent pour apprendre la langue chinoise. Selon la règle de la Compagnie de Jésus, un jésuite qualifié devait non seulement recevoir une formation systématique à long terme, mais aussi maîtriser autant que possible la langue locale de la destination de sa mission. Ainsi, en attendant qu'on lui assignât une mission particulière, Alfonso Vagnoni apprit le chinois au collège Saint-Paul pendant cinq mois. Ensuite, il fut envoyé en Chine continentale, avec Felicia da Silva, afin de prêcher l'Évangile sur cette nouvelle terre, alors que Emmanuel Diaz restait à Macao. Vagnoni et Da Silva arrivèrent tout d'abord dans la ville de Shaozhou. Ensuite, ils se rendirent vers Nanchang et y séjournèrent pour une courte durée. À la fin, ils arrivèrent à Nankin et y commencèrent leur entreprise.

La ville de Nankin⁵⁸ jouait un rôle important à la dynastie Ming. Comme centre économique et culturel des régions proches de l'embouchure du Fleuve Bleu, elle avait attiré l'attention des jésuites européens depuis longtemps, comme le décrit Matteo Ricci dans sa fameuse *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine* :

Cette ville métropolitaine s'appelle *Nanquin*, encore que les Portugais, qui ont ouï la renommée de cette ville très noble des habitants de la province de *Fuquium*, la nomment *Lanckin*. Car en cette province on a accoutumé changer la lettre N, en L. D'autant que c'est une contrée on la nomme du nom commun *Intienfu*, parce que le gouverneur de la province fait là sa demeure. C'est ici cette fameuse ville, laquelle au jugement des Chinois passe en beauté et grandeur toutes les autres villes du monde. Et certes elle ne peut être estimée inférieure à beaucoup d'autres. Car elle est pleine de très grands palais, temples, tours et ponts,

⁵⁸ Voir la position géographique de Nankin dans la figure 1 – Carte de la dynastie des Ming.

ce qui toutefois en semblable chose est entièrement surmonté par notre Europe. Mais elle surpasse en d'autres choses plus les nôtres. La température de l'air est aussi plus excellente, comme la fertilité du terroir, bonté des esprits, douceur des mœurs, élégance du langage, multitude d'habitants de toute qualité, du vulgaire, des lettrez, & des Magistrats ; dont les derniers sont accomparés à ceux de Pequin en nombre & en dignité, encore que par l'absence du Roy ceste égalité est rendue inégale. Et ainsi tout le Royaume de la Chine, & les Royaumes voisins étant vulgairement compris en un, on estime que ceste ville est la première de toutes. »⁵⁹

Matteo Ricci essaya sans répit d'étendre les missions sur la terre chinoise. Outre Pékin, Nankin était également un endroit où il caressait l'espoir d'y semer l'Évangile. Cependant, il ne put venir pour la première fois à Nankin qu'en 1595. La propagation du christianisme à Nankin pendant les premières années ne fut pas facile. Arrivé à Nankin, il chercha à établir un centre chrétien dans la ville. Pourtant, son espoir fut rapidement déçu à cause de l'opposition des magistrats de la ville, et il fut obligé de se tourner vers une autre ville nommé Nanchang. Après d'incertaines péripéties, en 1599, à l'aide du lettré chinois Qu Taisu⁶⁰, Ricci put revenir à Nankin et y s'installa. Il commença à prêcher la foi chrétienne en profitant de ses relations avec les lettrés chinois. Grâce aux efforts de Matteo Ricci, lorsqu'il se réinstalla à Pékin, Nankin était déjà un centre chrétien où le nombre des convertis chinois devenait stable. Après le départ de Ricci, les pères Lazzaro Cattaneo (1560-1640) et Jean de Rocha (1566-1623) furent successivement responsables de l'Église de Nankin. Ces deux pères ont apporté une grande contribution à l'expansion des influences du christianisme autour de Nankin.

Deux ans après qu'Alfonso Vagnoni fut venu à Nankin, il prit en charge l'Église de Nankin. Comme Matteo Ricci, il propageait la foi en attachant de l'importance aux

⁵⁹ Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *op.cit.*, p. 387.

⁶⁰ Qu Taisu 瞿太素 (1549-1612) était un fonctionnaire et mathématicien chinois. Il était l'une des plus proches personnalités chinoises à Matteo Ricci. Après avoir étudié les mathématiques avec Matteo Ricci pendant deux ans en 1589-1590, il présenta les sciences européennes aux cercles de mandarins à Nanchang, Nankin et Pékin. Ce fut avec lui que Ricci commença la traduction de son premier livre des *Éléments de géométrie* (la traduction des six premiers livres de l'ouvrage d'Euclide). Qu se convertit au christianisme en 1605 et prit le nom d'Ignace en l'honneur d'Ignace de Loyola, fondateur et le premier Supérieur général de la Compagnie de Jésus.

échanges culturels avec les Chinois, et ses mesures se montraient efficaces. Dans *L'histoire des Ming*⁶¹, on peut trouver la mention ci-dessous :

Alfonso Vagnoni trompait les gens en vantant la religion chrétienne. Tant les lettrés que le peuple furent leurré par lui. ⁶²

Bien que ce soit évidemment un commentaire péjoratif, on pourrait estimer encore le résultat des efforts de Vagnoni. Le nombre des convertis augmenta progressivement jusqu'à cent. À ce moment-là, l'Église de Nankin était considérée comme l'un des diocèses les plus prospères.

En 1611, avec le soutien des lettrés convertis comme Léon Li (Li Zhizao)⁶³, Vagnoni fit construire à Nankin une cathédrale ouverte au public qui était la deuxième cathédrale élevée par les jésuites sur le sol chinois⁶⁴, et y organisa une célébration solennelle. Selon les recherches de Jin Wenbin, la cathédrale de Pékin fut construite sur la base d'une *Shuyuan* (une Académie de lettres), mais celle de Nankin fut une construction complètement nouvelle de l'époque. Il pense que la cathédrale élevée par Alfonso Vagnoni fut en effet le premier édifice du style occidental à l'intérieur de la Chine.⁶⁵

L'année suivante, Vagnoni baptisa un grand nombre de nouveaux croyants, dont des lettrés très renommés dans la ville de Nankin. Les convertis à Nankin montraient

⁶¹ *L'histoire des Ming* est un des livres de l'histoire officielle chinoise appelée *Vingt-Quatre Histoires*. Il compte 332 volumes et rapporte l'histoire de la dynastie Ming de 1368 à 1644, écrite par un certain nombre de fonctionnaires mandatés par la cour de la dynastie Qing, avec Zhang Tingyu pour principal éditeur. La compilation commencée sous l'ère de l'empereur Shunzhi est achevée en 1739 de temps de l'empereur Qianlong, bien que l'essentiel des volumes soit rédigé sous le règne de l'empereur Kangxi.

⁶² *L'Histoire des Ming*, chapitre 326. C'est nous qui traduisons.

⁶³ Sur Li Zhizao, voir infra.p.51.

⁶⁴ Cf. Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Tome 1, XVIe et XVIIe siècle, 1932, Shanghai, Impr. de la Mission catholique, 1932, p. 86 « Le 3 mai 1611, il dédia au vrai Dieu le premier temple qui lui ait été élevé dans cette capitale, la seconde du Royaume. La première cathédrale construite par les jésuites fut l'actuelle cathédrale de l'Immaculée-Conception de Pékin qui fut élevé par Matteo Ricci en 1610. »

⁶⁵ Cf. Jin Wenbin, *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*, Xiamen, Xiamen University Press, 2015, p.21. Malheureusement, cette cathédrale fut détruite en 1617 pendant la persécution antichrétienne.

un grand enthousiasme pour leur nouvelle croyance. Ils se donnèrent avec zèle pour faire l'aumône et aider les pauvres. À part un temple chrétien, Vagnoni institua une congrégation pour les converties féminines chinoises, « sous la protection de la Reine des Anges »⁶⁶, afin que les femmes pussent également se rassembler régulièrement pour faire des prières ensemble. De plus, Vagnoni divisa la ville en trois quartiers, et il désigna dans chaque quartier un endroit pour que les croyants pussent s'y réunir et prier ensemble. En 1612, Nankin était déjà la ville où se trouvaient les croyants chrétiens les plus nombreux. Louis Pfister a apprécié l'excellente situation de l'Église de Nankin dans son œuvre. Il a décrit que le Nankin de l'époque était « un jardin où fleurissaient toutes les vertus »⁶⁷. Niccolò Longobardi jugeait que Nankin était « au moins à égalité avec Pékin pour l'estime dont y jouissaient les pères et l'excellente opinion qu'on y avait de la foi »⁶⁸. Tout cela montre que la résidence de Nankin, dirigée par Vagnoni, était la plus prometteuse des missions en Chine.

Dans une certaine mesure, Matteo Ricci posa la première pierre de l'Église de Nankin, les pères Lazzaro Cattaneo et Jean de Rocha en renforcèrent la base, et ce fut Alfonso Vagnoni qui promut le développement rapide de la mission d'évangélisation à Nankin.

I.2.2 La persécution antichrétienne à Nankin

Malgré le développement rapide de l'Église de Nankin, à mesure que la situation sociale changeait, le père Vagnoni reçut de plein fouet la persécution antichrétienne qui éclata à Nankin en 1616 provoquée par Shen Que (? -1624), l'assesseur du tribunal des rites de Nankin.

⁶⁶ Louis Pfister, *op.cit.*, p. 86.

⁶⁷ Idem. p.86.

⁶⁸ George H. Dunne, *Chinois avec les Chinois : Le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVIIe*, traduit par G. Serve, Paris, Éditions du centurion, 1964, p.151.

La persécution antichrétienne de Nankin fut la première persécution que les jésuites rencontrèrent en Chine et aussi le plus grand revers que le Père Alfonso Vagnoni subit. Sur cette affaire, on ne trouve pas de trace dans les œuvres de Vagnoni puisque presque toutes ses œuvres furent rédigées en chinois, dans l'objectif de présenter l'Europe aux Chinois. Pourtant, grâce à d'autres documents historiques rédigés en chinois ou en langues occidentales, nous avons la possibilité de mieux nous rendre compte de cette persécution. Ici, les deux principaux documents auxquels nous faisons référence sont l'*Histoire Universelle du Grand Royaume de la Chine*⁶⁹ et *Sheng Chao Po Xie Ji*⁷⁰.

L'*Histoire Universelle du Grand Royaume de la Chine* est une grande œuvre écrite par le Père Álvaro Semedo. Álvaro Semedo (en chinois Zeng Dezhao 曾德昭 ou Xie Wulu 谢务禄), né en 1585 à Nisa et décédé le 18 juillet 1658 à Canton, était un prêtre jésuite portugais, missionnaire en Chine, sinologue et écrivain. Il fut envoyé à Macao en 1613 et ensuite passa à Nankin. Il était en compagnie d'Alfonso Vagnoni lors de la vague de persécutions antichrétiennes de Nankin en 1616. À la suite de cet événement, il fut renvoyé à Macao où il résida jusqu'en 1621. Après que la situation se fut calmée, il pénétra à nouveau en Chine impériale sous un nouveau nom chinois. Il continua ainsi son évangélisation dans les régions méridionale et centrale de l'empire. En 1649, il vint à Canton et fut désigné vice-provincial des jésuites de la mission de Chine.

Après vingt-deux ans de séjour en Chine, Semedo fit un voyage de Macao en Europe en 1637, et commença à écrire son long rapport intitulé *l'Histoire Universelle du Grand Royaume de la Chine*. Il en termina la rédaction l'année suivante en Goa (Inde) et l'apporta jusqu'au Portugal. Le manuscrit était en portugais. En 1642, on le

⁶⁹ Álvaro Semedo, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, composée en italien par Semedo et traduite par Louis Coulon. Chez Sebastien Cramoisy et Garbriel Cramoisy, à Paris, 1645.

⁷⁰ Xu Changzhi, *Sheng Chao Po Xie Ji 圣朝破邪集 Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie*, réédité par Xia Guiqi, Hong Kong, China Alliance Press, 1996.

traduisit en espagnol, et en 1643, il fut publié pour la première fois en italien. Plus tard, il fut traduit en français et anglais. Semedo passa le reste de sa vie à Canton où il mourut en 1658.

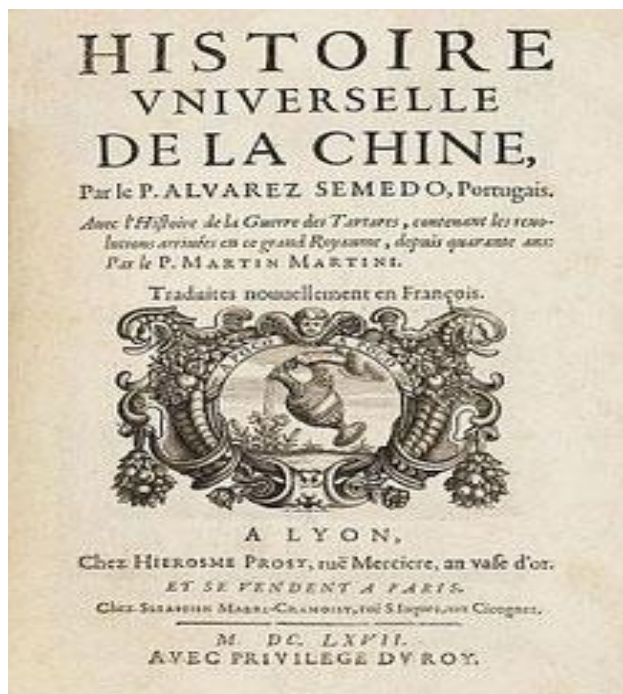


Figure 3 : La couverture de *l'Histoire Universelle du Grand Royaume de la Chine*⁷¹

Ce livre se compose de deux grandes parties. La première partie est une introduction générale de la Chine. Dans cette partie, Semedo montrait au lecteur européen tous les aspects de cet empire lointain : le système politique, les mœurs, les langues et les caractères, les vêtements, les religions, les activités commerciales, etc. Il mentionna également les premières années de l'édification de Macao par les Portugais. Dans la deuxième partie, il relatait minutieusement les activités en Chine des jésuites. Semedo vécut la persécution de Nankin en 1616, et sur ce point, il put nous donner une relation de première main.

Sheng Chao Po Xie Ji 圣朝破邪集 [Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie] fut publié pour la première fois pendant la douzième

⁷¹ Source : <https://www.chineancienne.fr/semedo-histoire-universelle-de-la-chine>.

année de Chongzhen (année 1639) dans la province de Zhejiang. Ce recueil qui compte cent mille idéogrammes est considéré comme une œuvre antichrétienne importante des dernières années de la Dynastie Ming. Les écrits furent initialement réunis par Xu Changzhi ⁷² (1582-1672). Il s'agit de huit volumes qui regroupent les textes antichrétiens rédigés par les mandarins, les défenseurs du confucianisme, ainsi que les moines bouddhistes. Ce recueil nous permet de connaître non seulement la situation que les jésuites européens ont rencontrée en Chine pendant la dynastie Ming, mais encore les raisons des activités antichrétiennes lancées par les Chinois. Cela nous aide à mieux comprendre les différences et les conflits de l'époque entre la culture occidentale et la culture chinoise. C'est un document historique important dans l'histoire de la communication entre l'Orient et l'Occident. Parmi les huit volumes du recueil, les deux premiers volumes portent sur les comptes rendus détaillés de la persécution antichrétienne de Nankin de 1616. On peut y trouver les mémoires de Shen Que adressés à l'empereur, les procès-verbaux des interrogatoires, ainsi que les proclamations de l'empereur. Si l'on dit que l'œuvre de Semedo nous montre le point de vue des jésuites, ces textes écrits par les Chinois nous racontent la même histoire d'une autre façon. Ces deux œuvres de première main nous aident beaucoup à connaître le processus de cette persécution dont le Père Alfonso Vagnoni fut victime, et ainsi à constituer une biographie plus complète de ce jésuite italien. ⁷³

⁷² Xu Changzhi 许昌治 (1582-1672) était fonctionnaire et bouddhiste de la dynastie Ming.

⁷³ *Histoire Universelle du Grand Royaume de la Chine* et *Sheng Chao Po Xie Ji* sont deux livres de première main auxquels on pourrait faire référence. De plus, il y a également des livres et articles dans lesquels les auteurs ont mentionné et analysé la persécution antichrétienne de Nankin : George H. Dunne, *Chinois avec les Chinois : Le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVIIe*, traduit par G. Serve, Paris, Éditions du centurion, 1964; Edward T. Kelly, *The Anti-Christianity Persecution of 1616-1617 in Nanking*, Ph. D. Thesis. Columbia University, 1971; Adrianus Cornelis Dudink, *Christianity in Late Ming China Five Studies*, Ph. D Thesis, Rijksuniversiteit te Leiden, 1995, etc.

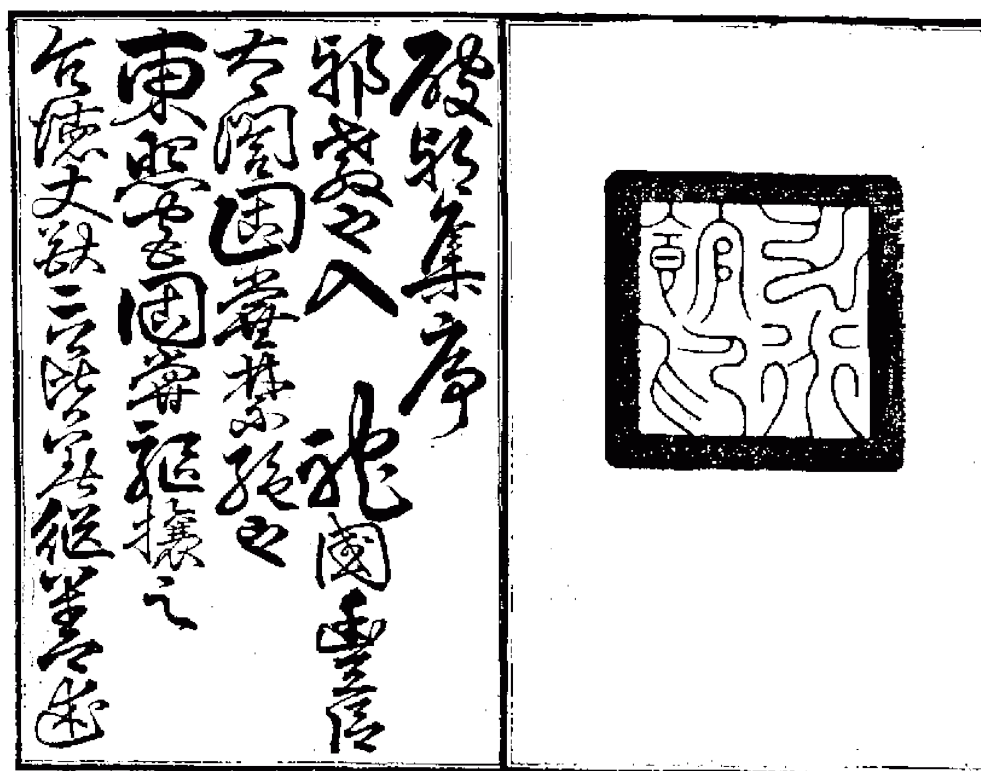


Figure 4 : Le premier folio de la préface du *Sheng Chao Po Xie Ji*⁷⁴

Cette campagne fut lancée par Shen Que qui avait été nouvellement nommé au poste de vice-ministre des Rites de Nankin en 1615, la quarante-troisième année de l'ère Wanli. Shen était hostile à la propagation du christianisme dans la société chinoise. Dès son arrivée, il commença à renforcer les moyens de contrôle sur les activités des chrétiens à Nankin. Peu de temps après qu'il eut pris ses fonctions, il nota les activités publiques de l'Église de Nankin et il voulut prendre des mesures immédiates pour les attaquer. Dissuadé par ses mandarins qui étaient proches des jésuites, il fut obligé de retarder son projet. L'année suivante, Shen adressa à l'empereur Wanli son premier mémoire :

[...] Durant ces dernières années, un groupe de barbares est arrivé à l'improviste. À Pékin, il y a Diego de Pantoja et Sabatino de Ursis. A Nankin, il y a Alfonso Vagnoni, Emmanuel Diaz, etc. Dans les autres provinces, on peut également trouver des membres de leur groupe. Ils disent qu'ils viennent du pays de l'« Occident », et que leur religion s'appelle « la religion de

⁷⁴ Source : http://tripitaka.cbeta.org/ko/B28n0155_001.

Dieu ». [...] Ils font de la démagogie, et trompent la masse commune en disant qu'il est inutile d'organiser les cérémonies d'hommage aux ancêtres et aux dieux vénérés. Ils disent au peuple que seuls ceux qui révèrent Dieu pourront aller au paradis au lieu de l'enfer. La théorie sur le paradis et l'enfer existe également tant dans le bouddhisme que le taoïsme. Pourtant, ces deux religions utilisent cette théorie pour encourager les gens à respecter leurs ancêtres et pour menacer ceux qui ne montrent aucun respect et ceux qui ne font que le mal. On peut alors dire que ces deux religions favorisent notre confucianisme. Aujourd'hui, la « religion de Dieu » essaye de persuader le peuple d'abandonner les sacrifices aux ancêtres. Ils n'ont aucun respect pour les ancêtres. Si cela continue, ils mépriseront les aînés, ils mépriseront les mandarins, et ils vous mépriseront aussi ! Ils sont l'ennemi de notre doctrine de Confucius. Il faut absolument les punir, comment pourrait-on leur donner libre cours et laisser tout le monde leur obéir ? [...]»⁷⁵

Dans ce mémoire, les jésuites sont blâmés et le Père Alfonso Vagnoni est désigné comme le principal coupable. Shen demandait ainsi à l'empereur de châtier les « barbares ». En vue d'éviter toute divulgation d'information, ce mémoire fut présenté fort secrètement. Néanmoins, ayant beaucoup d'amis qui travaillaient à la cour, les jésuites apprirent cette affaire rapidement. Michel Yang (Yang Tingyun)⁷⁶ informa les pères sur-le-champ, en leur donnant des avis pour réagir à cette crise. En plus, il écrivit lui-même, en faveur des jésuites, à plusieurs mandarins, et même une lettre à Shen. Dans cette lettre, il critiqua la plainte que Shen avait portée contre les Pères, faisant semblant de ne rien savoir sur ce mémoire. En même temps, il invita les Pères à se retirer chez lui pour attendre que la tempête fût apaisée.⁷⁷ En attendant, Vagnoni et Semedo rendirent visite au madarin Leon Li, et montrèrent à ce dernier l'apologie que Michel Yang avait composée. Li y ajouta lui-même un discours dans lequel il louait les jésuites et la foi chrétienne, et le fit circuler de main en main dans toute la ville.

Alors que les jésuites à Nankin et les croyants se préparaient à se protéger, n'ayant toujours pas l'ordre de l'empereur, Shen décida de prendre des mesures. Le 20 juillet

⁷⁵ *Sheng Chao Po Xie Ji* (圣朝破邪集, *Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie*), Tome I. Extrait traduit du chinois. C'est nous qui traduisons, ici et partout.

⁷⁶ Sur Michel Yang, voir *infra*.p.51.

⁷⁷ Cf. Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *op.cit.*, p 306.

1616, trois mandarins du ministère des Rites de Nankin arrivèrent à la résidence de Vagnoni. Ils informèrent Vagnoni et Semedo qu'ils étaient chargés de chasser les pères de la Chine. Le soir, un groupe de soldats arriva et encercla la résidence de Vagnoni jusqu'au lendemain matin. Le 21 juillet, les trois mandarins arrivèrent de nouveau. Ils montrèrent à Vagnoni l'ordre d'arrestation donné par Shen. Ils examinèrent tous les objets dans la chambre de Vagnoni, et apposèrent les scellés à la porte de cette chambre. Ils conduisirent Vagnoni devant Shen, en laissant Álvaro Semedo qui était malade dans sa chambre. Deux heures plus tard, Vagnoni fut mis en prison avec deux autres croyants chinois.

Apprenant que le Père Alfonso Vagnoni avait été emprisonné, les convertis chinois de la région de Nankin, menés par le fervent Yao Ruwang, se précipitèrent vers l'église chrétienne pour protester contre l'arrestation de Vagnoni. Leur protestation fut empêchée par les soldats, et Yao Ruwang fut également arrêté :

La nouvelle de l'emprisonnement du P. Vagnoni ne fut pas plutôt sue, que les Chrétiens enflammés de ce feu, qui embrase les saintes âmes, coururent à notre maison, sans que les gardes pussent leur en empêcher l'entrée, leur courage étant plus fort que les barrières. Celui qui fit plus éclater sa ferveur & son zèle en cette action, fut Jean Yao⁷⁸, qui mettant sur sa tête une de ces bannières, & tenant en sa main un papier, où était couchée la loi de Dieu, & la nécessité de l'observer, étonna les soldats par cette nouveauté; qui enfin lui demandèrent ce qu'il voulait, & ce qu'il prétendait faire? De mourir en chrétien, répondit-il, & de verser mon sang avec celui des Pères pour la foi de Jésus-Christ. Jamais on ne vit des gens plus étourdis, que furent ces soldats à cette réponse, qui lièrent incontinent cet illustre confesseur, lui mirent la corde au col, & le menèrent devant les mandarins.⁷⁹

Les actions éperdues des adeptes chrétiens à Nankin exaspérèrent Shen. En même temps, il apprit que l'autre jésuite européen Álvaro Semedo n'était pas en prison. Dès lors, il ordonna d'arrêter Semedo et tous les autres croyants chrétiens. En août de la

⁷⁸ Jean Yao désigne le converti chinois Yao Ruwang.

⁷⁹ Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *op.cit.*, p.310.

même année, il adressa le deuxième mémoire à l'empereur :

[...] Ils trompent les gens avec leurs pratiques frauduleuses qui sont interdites explicitement par la loi. En tant que responsable du Ministère des Rites de Nankin, mon devoir me commande de les punir avec sévérité. Les barbares convoitent notre peuple, ils s'entendent partout sur notre territoire, notamment dans les deux grandes villes (Pékin et Nankin). Ils apporteront du malheur latent pour notre empire, et il faut l'éviter ! Sire, vous faites toujours attention à la stabilité du pays, pourquoi ne réfléchissez-vous point sur ce problème ? De plus, les situations des deux villes diffèrent, et sur ce point, je n'ai pas dit tout ce que je voulais dire dans la lettre précédente. La capitale est le lieu où votre majesté résidez, et elle est illuminée par le soleil et la lune. Même s'il y a des pervers qui s'y cachent, de crainte tant de la puissance du ciel que des commentaires des ministres de la cour, ils n'osent pas encore afficher leur arrogance démesurée. Quant à Nankin, c'est la ville repose notre empereur Hongwu⁸⁰. Son tombeau, entouré de monts et rivières, reste toujours silencieux et digne. C'est une ville tellement importante qu'il faut absolument éviter que les gens s'y comportent anormalement. Mais le coupable Alfonso Vagnoni habite près de l'ancienne résidence de l'empereur Hongwu ouvertement. Il suspend même le portrait d'un barbare dans l'église qu'il a fait construire, et d'innombrables d'habitants ont été séduits par son argent et ont été trompés par lui. [...] Ce qui est le plus odieux, c'est que non seulement sa résidence est près de celle de notre ancien empereur, mais aussi que ce coupable possède un autre logement à l'extérieur de la ville, juste devant le tombeau. Nankin est une ville où se love le tigre et où se tapit le dragon⁸¹, mais pas un endroit où les renards et les rats se répandent partout. [...] Sire, je vous supplie de penser à la stabilité du pays et de traiter ces coupables le plus vite possible, afin de montrer au peuple votre sagesse. Les esprits du peuple seraient calmés, et les mœurs seraient de nouveau unifiées.

⁸⁰ Hongwu (洪武), né dans l'actuel province d'Anhui en 1328, et mort dans la palais Ming à Nankin en 1398, ayant pour nom de naissance, Zhu Yuanzhang, est l'empereur fondateur de la dynastie des Ming. Il a régné en Chine de 1368 à 1398.

⁸¹ On surnomme Nankin « ville gardé par le Tigre et le Dragon ». Ce surnom fut donné par un grand stratège Zhu Liang (220-280) à l'époque de Trois Royaumes. Le « tigre » désigne la majesté de Nankin dominant le fleuve Yangtsé, et le « dragon » décrit la configuration géographique difficile du mont de de Pourpre et d'or qui s'élève à l'est de Nankin. Par ce surnom, Zhu Liang mettait en valeur la position stratégique de Nankin qui était capitale de plusieurs dynasties dans l'histoire de Chine.

Non seulement je remplirais mes fonctions, mais encore les menaces de notre pays disparaîtraient définitivement.⁸²

Dans ce mémoire, Shen souligne que la cour devrait maintenir une haute vigilance face aux activités des jésuites européens. Par rapport à son mémoire précédent, il signale que les actions d'Alfonso Vagnoni menaçaient déjà la stabilité du pays. N'ayant toujours pas de réponse de l'empereur, il lui présenta son troisième mémoire dans lequel nous seulement il continuait à mettre l'accent sur la nocivité des jésuites européens, mais il prit aussi le Père Alfonso Vagnoni pour un complice des colonisateurs qui avaient déjà occupé des îles des Philippines. D'après lui, la cour ne devait en aucun cas relâcher sa vigilance :

Le barbare coupable Alfonso Vagnoni prétend être venu à Nankin après des dizaines de milliers de kilomètres de voyage. Cela fait longtemps qu'il désoriente le peuple en se posant en chrétien. Je vous ai déjà adressé deux lettres sur ce problème, et il y avait d'autres ministres de plusieurs provinces qui l'ont fait aussi. Néanmoins, aucun ordre impérial n'a été donné de votre part. Sire, ne voyez-vous pas encore la culpabilité de ce barbare ? En plus de ses activités absurdes, le « Dieu » dont il parle tout le temps est en réalité un pécheur de l'Occident ! Figurez-vous leur complot ! Pourquoi ces jésuites ont-ils occupé arbitrairement l'endroit près de l'ancienne résidence de l'empereur Hongwu ? Par admiration pour l'air impérial ? Et pourquoi ont-ils construit un jardin sans permission à côté du tombeau de Hongwu ? [...] Je me suis renseigné récemment auprès des habitants du sud sur l'origine d'Alfonso Vagnoni. Il est effectivement *Folangji*⁸³. Selon ce que les habitants m'ont dit, il y a quelques années, Vagnoni et ses complices ont trompé le roi du pays de Luçon⁸⁴ par les mêmes moyens, et ils ont finalement pris ce pays de force. Les provinces du sud de notre pays sont près de Luçon, comment pourrait-on croire qu'il est venu « après des dizaines de milliers de kilomètres » ? [...] Sire, je vous prie, encore une fois, de donner votre ordre impérial immédiatement, et de me permettre d'exécuter les coupables pour montrer la puissance de votre Majesté ! J'attends votre ordre avec impatience.⁸⁵

⁸² *Sheng Chao Po Xie Ji, op.cit.*, p. 201.

⁸³ Les Chinois de la Dynastie des Ming appelaient les Portugais « Folangji » (« Frank »).

⁸⁴ Luçon est la plus grande île des Philippines.

⁸⁵ *Sheng Chao Po Xie Ji, op.cit.*, p.154.

À partir du milieu de la dynastie Ming, avec les activités coloniales des Espagnols et des Portugais qui étaient de plus en plus fréquentes en Asie du Sud-Est, les frontières en Chine du sud étaient déjà sous la menace. Aussi, le souverain Ming se méfiait-il toujours de ces étrangers. Le troisième mémoire de Shen fut finalement considéré comme très important par l'empereur. Le 28 décembre 1616, la cour promulgua un décret dans lequel on exigeait que Vagnoni et ses compagnons fussent expulsés :

Les étrangers comme Alfonso Vagnoni, avec une intention inavouable, ont trompé le peuple par leur religion. J'autorise le Ministère des Rites de Nankin à les arrêter et à les envoyer à Guangdong. Il faut impérativement les presser de rentrer en Occident, afin de rendre la paix à notre terre sacrée.⁸⁶

Ce décret qui interdisait l'enseignement et la pratique de la religion chrétienne en Chine fut strictement appliqué à Nankin. Vagnoni et Álvaro Semedo furent arrêtés. Vagnoni fut condamné à la bastonnade et avec Semedo, il fut emporté dans une cage à Canton d'où il fut expulsé du pays.

I.2.3 Les activités d'évangélisation de Vagnoni à Jiangzhou et sa mort

Durant la période des années 1617-1624, Alfonso Vagnoni fut obligé de rester à Macao, un territoire portugais qui était pour la Chine le point d'entrée et la base de repli en cas de persécution. À propos de ses activités à Macao pendant ce séjour, les mentions historiques sont très limitées. Seul Louis Pfister a mentionné brièvement :

Il employa ce temps à composer en chinois des ouvrages qui ne furent publiés que plus tard; il enseigna aussi, à Macao, la théologie pendant deux ans, et fut une année ministre du collège.⁸⁷

⁸⁶ *Sheng Chao Po Xie Ji, op.cit.*, p.158.

⁸⁷ Louis Pfister, *op.cit.*, p. 89.

Il ne put rentrer en Chine qu'en 1624. À ce moment-là, en raison de l'agression des petits États voisins, la cour impériale de Ming eut besoin d'urgence de connaître les sciences et techniques militaires occidentales, afin d'accroître sa résistance aux ennemis. La situation devint de nouveau favorable pour les jésuites. Saisissant cette occasion, Vagnoni retourna à l'intérieur de l'empire. Dès lors, il commença sa deuxième période d'évangélisation en Chine. Il ne rentra pas à Nankin, parce qu'« il était trop connu dans la province de Nankin ». Il fut envoyé à Jiangzhou, une ancienne ville dans la province de Shanxi⁸⁸.

Situé au nord-ouest du territoire de Ming, la propagation de la foi chrétienne commença un peu tard, par rapport aux villes littorales. À Jiangzhou, il y avait une famille riche et illustre, la famille de Han. Dans cette famille, les frères Han Lin⁸⁹ et Han Yun⁹⁰ furent les premiers qui découvrirent de la foi chrétienne. Avant l'arrivée d'Alfonso Vagnoni, le père Nicolas Trigault était resté un court séjour à Jiangzhou. Plus tard, ce dernier fut envoyé dans la province de Shaanxi. C'est Vagnoni qui le remplaça pour continuer son travail à Jiangzhou.

Toute la famille Han apporta son soutien à Vagnoni. Ils bâtirent une église et une résidence pour lui, et ils devinrent ses assistants zélés. De plus, pendant son séjour à Jiangzhou, Vagnoni obtint également de l'aide financière d'autres familles, par exemple, de la famille Duan⁹¹. Grâce à ces soutiens d'amis chinois, Vagnoni obtint un grand succès à Jiangzhou, comme l'ont dit Louis Pfister et George H. Dunne :

La première année, 200 adultes, dont 60 lettrés et plusieurs membres de la famille impériale; en 1626, 500 adultes; l'année suivante, encore 500, et ainsi de suite, si bien que dans cette

⁸⁸ Voir la figure 1.

⁸⁹ Han Lin 韩林 prit le nom chrétien de Thomas.

⁹⁰ Han Yun 韩云 prit le nom chrétien de Stéphane.

⁹¹ La famille Duan fut dirigée par Duan Gun 段袞 qui prit le nom chrétien de Pierre.

chrétienté fondée par le P. Nicolas Trigault, ayant trouvé 25 chrétiens à son arrivée, il en laissa à sa mort 8000, dont plus de 200 étaient gradués dans les lettres, ou occupaient des postes mandarinaux.⁹²

Si on excepte le recul subi au Fukien, l'Église fit de notables progrès au cours des années dans son apostolat par un groupe de lettrés, il fit de cette province un des principaux centres de l'activité chrétienne dans l'empire.⁹³

Peu de temps après, une violente famine et une grave épidémie survinrent dans la région de Jiangzhou successivement. Vagnoni fit d'infatigables efforts pour aider les habitants dans la misère. Il y établit même le premier orphelinat mentionné dans les annales de la mission.⁹⁴

Vagnoni ne cessa jamais d'évangéliser avec ardeur et énergie. Il travaillait toujours comme un jeune homme, même s'il avait déjà plus de soixante-dix ans. Louis Pfister a écrit ainsi :

Quand il avait commencé une chrétienté, il n'en abandonnait pas facilement le soin à d'autres, mais lui-même, sans reculer devant aucune fatigue, à travers les montagnes et les vallées, par des sentiers non frayés et toujours à pied, il allait à la recherche de toutes ses brebis, visitait chaque maison, consolait les affligés, soutenait les faibles, relevait les tombés, et soufflait partout le zèle pour la conversion des païens. C'est le témoignage que lui rendait en 1634 le P. vice-provincial Furtado, écrivain au P. Général : « Le P. Vagnoni a soin de plusieurs milliers de chrétiens répandus dans cinq ou six villes et plus de 50 bourgs, qu'il visite deux fois l'année, avec des fatigues extrêmes, dont il ne se repose qu'en composant des livres en chinois. »⁹⁵

Ce fut en février 1640 qu'il s'effondra, alors qu'il surveillait la construction d'une

⁹² Louis Pfister, *op.cit.*, p.89.

⁹³ George H. Dunne, *Chinois avec les Chinois : Le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVIIe*, traduit par G. Serve, Paris, Éditions du centurion, 1964, p. 341

⁹⁴ Idem, p.343

⁹⁵ Louis Pfister, *op.cit.*, p.90.

église. Le 9 avril 1640, il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans.⁹⁶ Les habitants locaux furent tous tristes de sa mort, comme l'a décrit George H. Dunne :

Pendant huit jours, son corps fut exposé et veillé constamment par un groupe de chrétiens, chantant leurs prières à côté du cercueil; le huitième jour, après une messe solennelle de Requiem, célébrée par le Père Michel Trigault, le cortège funèbre se dirigea vers l'emplacement de la tombe, don de la famille Han. Deux mille chrétiens suivaient le cortège, quatre cents d'entre eux portant des torches, quatre cents autres, des aumônes destinées à être distribuées aux pauvres. Venaient ensuite les chrétiens les plus notables, un rosaire dans une main, un brûle-parfum contenant de l'encens dans l'autre. Ils étaient suivis par tous les fonctionnaires de la ville, par le prince Ming, et finalement par le Père Trigault en surplis et en étole. La dépouille mortelle de Vagnoni fut déposée au lieu de son repos, au milieu de scènes d'une douleur qui était point simulée.⁹⁷

Arrivée en Chine pour la première fois en 1605, Vagnoni resta trente-six années dans cet empire lointain, et mourut sur le territoire chinois. Il consacra toute sa vie à la mission chrétienne. Louis Pfister n'a pas caché son admiration pour Vagnoni. À ses yeux, Vagnoni méritait « le titre d'apôtre du Shanxi »⁹⁸ :

De tous les Pères alors présents en cette mission, il n'en était pas, sauf peut-être le P. Ricci, qui fût plus aimé et plus estimé des fidèles et des idolâtres.⁹⁹

⁹⁶ George H. Dunne, *op.cit.*, p. 344.

⁹⁷ Idem, p.344-345.

⁹⁸ Louis Pfister, *op.cit.*, p.89.

⁹⁹ Idem, p.91.

II. Stratégie d'évangélisation d'Alfonso Vagnoni

II.1 Contexte historique : la méthode Ricci

Avant d'analyser la stratégie d'évangélisation du Père Alfonso Vagnoni, il est incontournable de parler de la « Méthode Ricci », appliquée par Matteo Ricci, le pionnier de la mission jésuite en Chine.

Matteo Ricci¹⁰⁰ était jésuite, mais également astronome et mathématicien. Il arriva à Macao en août 1582. Durant les vingt-neuf années passées en Chine (de 1582 à 1610), il parcourut de nombreuses provinces en Chine du sud, telles que Guangdong, Jiangsu, Jiangxi, et même les villes du nord comme Pékin. Au cours de son séjour en Chine, il présenta de nouvelles sciences aux Chinois en s'appuyant sur des livres comme *La Géométrie Originale*, et traduisit des livres classiques chinois pour des Européens dont *Les Quatre Livres*¹⁰¹ en latin. Mais tout ce qu'il fit hors de l'évangélisation avait pour but l'évangélisation. La plus grande contribution qu'il accomplit fut l'établissement du principe de sinisation de toute la mission à travers les sciences pour les jésuites en Chine. Voyant la position inférieure de moines bouddhistes, il adopta sagement une autre méthode pour se faire accepter par les Chinois. Il se liait d'amitié avec les lettrés et les mandarins dans l'espoir de convertir tous les Chinois. Il s'efforçait d'étudier les livres classiques pour mieux connaître la mentalité et la morale

¹⁰⁰ Ouvrages sur Matteo Ricci après 2000 en France et en Italie:

BESINEAU Jacques, *Matteo Ricci, Serviteur du Maître du Ciel*, Paris, Desclée de Brouwer, 2003.

MIGNINI Filippo (a cura di), *Padre Matteo Ricci, l'Europa alla corte dei Ming*, Milano, Mazzotta, 2003.

FONTANA Michela, *Matteo Ricci. Un gesuita alla corte dei Ming*, Milano, Mondadori, 2005.

CRIVELLER Gianni, *Matteo Ricci : missione e ragione. Una biografia intellettuale*, Milano, Pimedit, 2010.

MASSON Michel, *Matteo Ricci, un jésuite en Chine, les savoirs en partage au XVIIe siècle*, Paris, Ed. des Facultés jésuites de Paris, 2010.

AVARELLO Vito, *L'Œuvre italienne de Matteo Ricci : Anatomie d'une rencontre chinoise*, Paris, Editions Classiques Garnier, 2014.

¹⁰¹ *Les Quatre Livres* (四书) sont des textes classiques chinois illustrant la valeur de base et les systèmes de croyance dans le confucianisme. Ils ont été sélectionnés par Zhu Xi, lettré de la dynastie des Song, pour servir l'introduction à la pensée confucéenne, et ils étaient, dans les dynasties des Ming et Qing, le noyau du programme officiel pour les examens impériaux. *Les Quatre Livres* sont *La Grande Étude*, *L'Invariable Milieu*, *Les Entretiens de Confucius*, et *Le Mencius*.

chinoises aux fondements du pays. Pour faire bonne impression, Matteo Ricci prit soin de cacher ses intentions religieuses. De plus, en cherchant à réconcilier le confucianisme et le christianisme, il montra une voie à ses successeurs. En réalité, sa stratégie obtint un succès tellement grand qu'il reçut en 1601 l'autorisation de se rendre à Pékin en audience auprès de l'empereur Wanli de la dynastie Ming qui non seulement accepta ses présents, mais le chargea aussi de donner des leçons de sciences à son fils préféré. Quand Matteo Ricci mourut en 1610 à Pékin, son but était presque atteint à ce moment-là : il était permis de prêcher la foi chrétienne en Chine, et il y avait déjà plus de trois cents églises catholiques dans le pays. La méthode Ricci obtint de cette façon un grand succès. Après la mort de Ricci, un de ses amis les plus influents adressa un mémoire à l'Empereur lui demandant une sépulture spéciale pour « l'Occidental qui est devenu Chinois ». Une voie d'évangélisation culturelle était ainsi frayée aux missionnaires qui y vinrent plus tard.

La période 1582-1610 correspond ainsi à la mise en place de la méthode Ricci, c'est-à-dire l'*inculturation*¹⁰², jusqu'à la mort de ce dernier. C'était la rencontre avec la civilisation et la culture chinoise.

C'est grâce à ce travail d'inculturation que le P. Matteo Ricci a réussi, avec l'aide de ses collaborateurs chinois, à accomplir une œuvre qui semblait impossible : élaborer la terminologie chinoise de la théologie et de la liturgie catholique et créer ainsi les conditions pour faire connaître le Christ et incarner son message évangélique et l'Église dans le contexte de la culture chinoise.¹⁰³

¹⁰² Ce terme, paru en 1953, est un terme chrétien utilisé en missiologie pour désigner la manière d'adapter l'annonce de l'Évangile dans une culture donnée. Cette notion est proche, mais sensiblement différente, de l'acculturation en sociologie. En effet, l'acculturation concerne le contact et la relation entre deux cultures, tandis que l'inculturation concerne la rencontre de l'Évangile avec les différentes cultures. L'acculturation est un concept anthropologique et l'inculturation, un concept théologique qui trouve son origine dès le xviii^e siècle avec la querelle des rites qui avait interpellé les autorités catholiques sur la liturgie utilisée par les jésuites de la Chine. L'inculturation a été définie de plusieurs manières, le pape Jean-Paul II notamment ayant abordé le sujet dans plusieurs encycliques et lors de nombreux discours : « L'incarnation de l'Évangile dans les cultures autochtones, et en même temps l'introduction de ces cultures dans la vie de l'Église. » ; L'inculturation « signifie une intime transformation des authentiques valeurs culturelles par leur intégration dans le christianisme, et l'enracinement du christianisme dans les diverses cultures humaines ».

¹⁰³ *Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, II, vol. 5/3, 1982, Libreria Editrice vaticana, 1982, p. 923-925. Traduction par Jacques Marx dans son article *La stratégie d'adaptation de Matteo Ricci et la mission de Chine*.

II.2 Vagnoni, héritier de la « méthode Ricci »

Parmi les premiers jésuites européens installés en Chine, le Père Alfonso Vagnoni fut l'un des héritiers de la méthode Ricci. Il entra matériellement et spirituellement dans le monde chinois.

II.2.1 L'adaptation culturelle

L'adaptation culturelle consiste à entrer personnellement dans la société et la culture du lieu. Suivant l'exemple de Matteo Ricci, Alfonso Vagnoni s'initia en profondeur à la langue et à la civilisation chinoises. Pour Vagnoni, comme pour la plupart des missionnaires occidentaux du temps, la première inscription dans la société chinoise, c'était d'avoir un nom chinois. Il se nomma Wang Fengsu 王丰肃 pendant son premier séjour en Chine. Le prénom « Fengsu » est la translittération d'« Alphonsus » en chinois, et la prononciation du nom « Wang », un des noms les plus répandus en Chine, ressemble à celle de la première syllabe de « Vagnoni ». Il prit ce nom selon le schéma le plus fréquent en Chine : un nom patronymique formé d'un seul caractère, et un « post-nom » se composant souvent de deux autres caractères.¹⁰⁴ Après la persécution antichrétienne à Nankin, Vagnoni fut expulsé à Macao. En 1624, lorsqu'il revint dans la partie continentale de Chine, il déguisa son nom chinois en prenant le nom de Gao Yizhi 高一志. Étant donnés les revers qu'il avait essuyés pendant la persécution de Nankin, ce changement de nom eut probablement pour but de cacher ses expériences d'autrefois et de recommencer son travail dans une autre ville que Nankin. Pourtant, il est difficile d'interpréter ce nouveau nom, puisque la prononciation de ce

¹⁰⁴ La plupart des missionnaires chrétiens en Chine prirent leurs noms chinois de la même manière. Par exemple, la formation du nom chinois de Matteo Ricci. Son nom chinois est Li Madou. De « Ricci » fut gardée la première syllabe « ri » entendu comme « li » et transcrit par un caractère se lisant « li », et « Madou » était simplement la transcription phonétique de « Matteo ».

dernier n'a aucun rapport avec celle de son nom italien. Nous ne pouvons que faire une conjecture hardie sur le prénom Yizhi, qui se déforme en « yi zhi » dont les deux caractères signifient respectivement « seul » et « aspiration », que Vagnoni plaça son espoir de réussite et son aspiration sur son nouveau nom chinois.

Dans l'esprit de Valignano, il fallait absolument apprendre sérieusement la langue autochtone. Ainsi un certain nombre de jésuites ayant à leur tête Matteo Ricci étudièrent la langue chinoise assidûment. Parmi eux, Alfonso Vagnoni fut sans aucun doute un des jésuites qui maîtrisèrent le mieux le chinois. En 1604, après un long voyage, Alfonso Vagnoni parvint à Macao. C'était à Macao qu'il eut le premier contact avec la langue chinoise. Pendant son séjour de cinq mois, il apprit le chinois avec ardeur dans l'église de la Mère-de-Dieu de Macao. Plus tard, après s'être installé dans la partie continentale de la Chine, il étudia le chinois sans relâche, comme l'historien américain Liam Matthew Brockey l'a présenté dans son *Journey to the east* :

In March 1605, Alfonso Vagnone wrote from the southern capital that he was busily engaged in his studies alongside two other recent arrivals, Feliciano da Silva and Pedro Ribeiro.¹⁰⁵

En 1609, après quatre ans d'études du chinois, Vagnoni maîtrisait déjà très bien cette langue orientale, et il devint l'un des jésuites qui possédaient le meilleur niveau de chinois de l'époque, comme le Père Louis Pfister l'a dit dans ses *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)* :

Les quatre premières années de son séjour, il s'appliqua à étudier la langue et les caractères chinois, dans lesquels il se rendit si habile, que bien peu d'Européens l'égalèrent en cette connaissance...¹⁰⁶

¹⁰⁵ Liam Matthew Brockey, *Journey to the east*, Harvard University Press, 2009, p. 252.

¹⁰⁶ Louis Pfister, *op.cit.*, p. 85.

La connaissance parfaite de la langue chinoise et des classiques chinois permettait à Alfonso Vagnoni de rédiger des œuvres tout en chinois. Parmi les premiers missionnaires européens en Chine, Vagnoni se signalait par sa fécondité en la matière. Pendant ses trente-six années en Chine, en plus de la mission d'évangélisation, il a composé une vingtaine d'œuvres en langue chinoise¹⁰⁷. À cet égard, il y avait peu de jésuites qui pouvaient l'égaliser. En tant que principal vecteur culturel, ces œuvres élargirent les connaissances du lecteur chinois pour le monde occidental.

II.2.2 Les relations étroites avec les lettrés chinois

Les jésuites qui approuvaient la méthode Ricci préférèrent la conversion des lettrés et des élites que celle de milliers de paysans. Ils croyaient fermement que pour convertir la Chine, il fallait commencer par les couches sociales les plus élevées. Selon eux, le peuple du commun suivrait de près le souverain du pays et les mandarins. De ce fait, ils firent tout leur possible à se rapprocher aux classes dirigeantes de la Chine, de l'empereur aux cercles de lettrés. Matteo Ricci fut un des premiers jésuites à obtenir la permission de s'installer en Chine (en 1582). Grâce à ses nombreuses relations avec les lettrés et les mandarins de la cour impériale, il obtint également l'admiration et le respect de l'empereur Wanli, et ce dernier lui permit d'entrer et de résider dans la Cité interdite, ce qui fut un vrai privilège pour un Européen. Quant à Alfonso Vagnoni, bien qu'il n'entrât jamais à la capitale, il avait de nombreuses relations avec les lettrés chinois.

La maîtrise de la langue chinoise permettait à Vagnoni d'enrichir les échanges culturels avec les lettrés et les mandarins chinois. Durant ses deux périodes d'évangélisation en Chine, il se lia toujours d'amitié avec les lettrés chinois, afin de rendre le christianisme de plus en plus influent.

¹⁰⁷ Voir infra. p. 67.

La ville de Nankin était le premier endroit où il résida longtemps de 1605 jusqu'à 1617. Il resta ainsi douze ans à Nankin. Pendant cette période, il était toujours en charge de la mission chrétienne à Nankin. De ce fait, pendant ses premières années en Chine, la plupart des lettrés dont il fit connaissance étaient des intellectuels de la région de Nankin.

Dans l'histoire du christianisme en Chine, Paul Xu (Xu Guangqi 徐光启), Leon Li (Li Zhizao 李之藻) et Michel Yang (Yang Tingyun 杨廷筠) étaient nommés « les trois piliers du christianisme de la fin des Ming ». Ils partageaient même un intérêt pour les sciences occidentales. Ces trois grands lettrés chinois avaient tous des relations étroites avec Vagnoni.

Xu Guangqi, né en 1562 dans la banlieue de Shanghai et décédé en 1633 à Pékin, était un ministre, mathématicien et astronome à la cour impériale de Chine. Ce fut là qu'il rencontra Matteo Ricci avec lequel il se lia d'amitié. Sous l'influence de ce dernier, il reçut le baptême dans l'Église catholique sous le nom de « Paul ». Adepte fervent, il fut l'un des principaux protecteurs chinois du christianisme pendant la fin de la Dynastie Ming.

Outre Xu Guangqi, Li Zhizao et Yang Tingyun avaient eux aussi des échanges amicaux avec Alfonso Vagnoni. Li Zhizao, né en 1571 et décédé en 1630, était traducteur, astronome et géographe. Disciple de Matteo Ricci, il reçut le baptême et obtint le nom chrétien de Leon. Yang Tingyun (1562-1627) naquit dans une famille bouddhiste. En 1592, il fut nommé inspecteur à la province de Jiangxi. En 1600, il rencontra Matteo Ricci. Plus tard, Li Zhizao le persuada d'abandonner sa concubine et de se convertir au christianisme. Bientôt, il reçut le baptême et prit le nom chrétien de Michel. Après l'épisode de la persécution de Nankin, ils firent à plusieurs reprises

l'apologie des jésuites, et cherchèrent toujours à les aider et à redresser la situation. Ils furent des défenseurs fermes de Vagnoni.

Pendant la deuxième période de Vagnoni en Chine, dans la ville de Jiangzhou, Vagnoni profita aussi d'un groupe d'amis chinois qui étaient fonctionnaires et lettrés, tels que Thomas Han, Stéphane Han et Pierre Duan. Ils aidèrent Vagnoni à étendre sa mission sans obstacle sur cette nouvelle terre. De plus, ils prirent une part active à la révision des œuvres chinoises de Vagnoni et à leurs impressions. Grâce à ces lettrés chinois, Vagnoni put obtenir un vrai succès à Jiangzhou et faire paraître nombre d'ouvrages en chinois.

II.2.3 L'apostolat indirect

Comme tous les jésuites qui suivirent la méthode Ricci, Vagnoni persistait dans l'apostolat indirect, qui consistait à mettre en avant les connaissances scientifiques des jésuites. Selon Ricci, l'exposé des sciences et techniques européennes devait attirer l'attention des Chinois instruits et les persuader du degré d'avancement de la civilisation européenne. Ricci présenta une horloge, des tableaux qui utilisaient la technique de la perspective, les écrits mathématiques d'Euclide, les travaux du mathématicien jésuite Christophorus Clavius (1538-1612), et une mappemonde sur laquelle figuraient les résultats des dernières découvertes. Ces sciences, qui étaient inconnues en Chine, impressionnèrent beaucoup les Chinois. Quant à Alfonso Vagnoni, il attachait également de l'importance à évangéliser par les sciences. Il utilisa les sciences occidentales comme moyen pour convertir plus facilement l'élite. Il croyait avec conviction que la présentation des sciences et des cultures occidentales aux Chinois pouvait donner l'occasion de parler des choses de la religion. Les échanges entre Vagnoni et un mandarin nommé Xu Xuchen peuvent être vus comme un exemple typique.

Xu Xuchen était considéré comme « un mandarin des plus qualifiés et quasi constitué en la plus haute magistrature de cette cour royale » qui était « le plus grand de tous ceux qui jusques alors avaient été reçus au nombre des chrétiens ». ¹⁰⁸ Xu Xuchen se chargeait de relire toutes les requêtes présentées à l'empereur, et il était également l'un des quatre assesseurs souverains de la cour. D'esprit ouvert et tolérant, il entretenait une amitié avec les jésuites depuis quelques années, même s'il n'eut jamais montré avoir aucune inclination aux dogmes chrétiens. Au contraire, lorsqu'il lut pour la première fois l'ouvrage *Tian Zhu Shi Yi*¹⁰⁹ de Matteo Ricci, il ne trouva rien qui lui semblait agréable, puisque ce livre réfutait totalement certaines de ses opinions. Remarquant en lui ce dégoût de la religion chrétienne, Vagnoni décida d'éveiller son intérêt par des sciences occidentales auxquelles il se plaisait extrêmement :

Il n'a jamais plus clairement apparu que Dieu avait choisi ces moyens pour attirer à soi et convertir les grands de ce royaume. Par quoi il lui fit faire une sphère et un globe de terre ferme par quelques artisans ; il y ajouta des annotations propres pour l'intelligence et usage des instruments. Cela augmenta la familiarité et amitié de tous deux, de laquelle ce mandarin faisant un jour protestation avec des paroles pleines de gravité et de louange de ces sciences, notre Père répondit : « combien sont petites ces choses que vous avez jusqu'à présent apprises de moi, si on les compare avec les mystères de notre foi ? Qui est-ce qui ne fera plus d'état d'adorer le Dieu du ciel que de contempler les astres ? Et qui est-ce qui ne jugera éternelle dans le ciel que de le regarder ? » ; qu'il désirait donc, en considération de l'amitié de tant d'années et pour la récompense de tant de bienfaits, établir son salut en un lieu assuré, le guidant au port salulaire de la cour céleste. Qu'il ne lui demandait qu'une seule chose, à savoir qu'il examinât la vérité de notre foi avec autant d'affection qu'il avait appris les préceptes des mathématiques et qu'il considérât si elle n'était pas digne d'être reçue des mandarins et magistrats de la Chine. Et, en après, qu'il jugeât de ce qu'il aurait entendu selon ce qu'il en aurait pu comprendre par sa prudence illuminée des rais de la lumière divine. Ceci, ayant été dit d'un cœur plein d'affection, émut ce personnage doué de grande intégrité et d'un naturel débonnaire. Par quoi il promit de revoir et considérer de plus près toute la doctrine chrétienne. Alors notre Père lui recommanda de relire encore, avec cette nouvelle inclination de bonne

¹⁰⁸ *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, op.cit.*, p. 640. Paul Xu était dans une position supérieure à celle de X Xuchen même s'il ne l'obtint qu'après sa conversion.

¹⁰⁹ *Tian Zhu Shi Yi* (*天主实录, Véritable exposé de la religion chrétienne*) était une œuvre théologique rédigée en latin initialement par le Père Michaele Ruggieri et réécrit par Matteo Ricci en chinois.

volonté, plus attentivement le livre de la doctrine chrétienne. Il lui bailla aussi quatre petits commentaires, lesquels il avait naguère ajoutés. L'un traitait de Dieu, l'autre de l'immortalité de l'âme, le troisième du péché originel et le dernier de Dieu-homme. La lumière divine ne manqua pas à la bonne volonté de cet homme, lisant tout sincèrement. Car, ayant bien compris la vérité, il fit aussi voir par son exemple ce que nous avons déjà remarqué par longue expérience, à savoir que, parmi les Chinois, les livres ont plus de persuasion et font plus aisément comprendre la doctrine, que les disputes entreprises touchant notre loi.¹¹⁰

Après cette instruction d'Alfonso Vagnoni, avec méthode et patience, Xu Xuchen accepta enfin la foi chrétienne qu'il détestait auparavant, et reçut le baptême. Plus tard, il offrit son soutien financier et matériel au diocèse de Nankin. Quand il se déchargea de ses fonctions publiques et se retira dans son pays natal, il adressa une invitation à ses amis jésuites, pour que ceux derniers pussent venir le voir et continuer à propager la foi.¹¹¹

Évidemment, cette histoire entre Vagnoni et le mandarin Xu Xuchen nous fait connaître que les jésuites européens utilisèrent les sciences afin d'attirer les intellectuels et les lettrés chinois qui avaient un goût d'étude et un esprit d'ouverture. Aux yeux de ces jésuites, leur présentation des sciences et techniques occidentales pouvaient aiguïser la curiosité des intellectuels chinois sur des objets que ces derniers ne connaissaient pas. Leurs grandes compétences scientifiques leur attirèrent des amitiés parmi les lettrés et les mandarins chinois. Grâce à cette manière indirecte que Vagnoni employa constamment, le christianisme progressa dans la région de Nankin, et de plus en plus de lettrés furent attirés et enfin baptisés.

II.2.4 Le respect pour le Confucianisme

¹¹⁰ Matteo Ricci et Nicolas Trigault, *op.cit.*, p. 641

¹¹¹ Idem, p. 644. « Étant arrivé en sa maison, il écrivit des lettres pleines d'officieux devoirs, par lesquelles il pria que, par la première commodité, on lui envoyât quelqu'un des nôtres pour l'instruire plus amplement ès mystères de la foi chrétienne, tandis qu'il n'avait aucune occupation. »

À la fin de la dynastie Ming, il y avait une fameuse querelle des rites. Il s'agissait d'une confrontation théologique entre un christianisme chinois orthodoxe et une adaptation aux coutumes et usages locaux. Les avis sont partagés au sein des jésuites et les autres ordres des missionnaires, par exemples, les dominicains. Les débats s'articulaient autour de plusieurs points. Le premier point concernait la traduction du terme « Dieu ». Matteo Ricci proposa la traduction de *Shangdi* (上帝), qui signifie « souverain d'en-haut » ou de *Tianzhu* (天主), qui signifie « seigneur du ciel ». Néanmoins, ses opposants insistaient sur la traduction *Zhousi* (宙斯), homonyme de Dieu, ce qui ne disait pas grand-chose aux Chinois. Le deuxième point de la querelle concernait l'attitude envers les sacrifices des Chinois aux ancêtres. Selon certains missionnaires envoyés par le pape, les rites chinois de vénération des ancêtres étaient idolâtres et superstitieux. Les jésuites, au contraire, ne considéraient le culte des ancêtres et autres pratiques chinoises que comme des rites civils. Ils virent bien l'importance de ces rites dans la vie quotidienne des Chinois, et pensaient qu'il était impossible de faire renoncer les convertis chinois à leurs rites. Dans ce cas, ils préféraient se conformer à ces rites qui représentent « la pérennité de leurs familles et l'existence même de leur pays »¹¹².

Parmi les missionnaires européens qui entrèrent en Chine à la fin de la dynastie Ming, Alfonso Vagnoni fut célèbre pour sa bonne connaissance des classiques traditionnels chinois. Il put donc bien comprendre la pensée du confucianisme, l'une des plus grandes écoles philosophiques, morales et politiques de Chine. Par conséquent, pendant la période du début de la querelle des rites, Vagnoni s'en tint au maintien des stratégies d'inculturation exercées par beaucoup de jésuites influencés par Matteo Ricci. Nous pouvons remarquer son soutien à la méthode Ricci dans ses œuvres. Par exemple,

¹¹² Frédéric Louis, *Kangxi : grand kâhn de Chine et Fils du Ciel*, Paris, Arthaud, 1985, p.203.

dans son *Tui Yuan Zheng Dao Lun* 推元正道论 [De l'unité de Dieu, contre les idolâtres], il écrit ainsi:

Si l'on parcourt les classiques, on peut trouver assez fréquemment le terme de *Shangdi* (souverain d'En-haut). Le *Shangdi* est donc la base de l'existence du genre humain. Sans aucun doute, il dirige les gens vers la bonne voie. De l'Empire du milieu jusqu'aux pays occidentaux, les gens s'accordent parfaitement sur cette idée. De l'Antiquité aux temps modernes, tous les grands empereurs, les rois et les hommes distingués suivent et servent le *Shangdi* sans le moindre mépris. Non seulement ils l'enregistrent dans leurs écrits afin de montrer leur sentiment de respect, mais encore ils y consacrent leurs vies. Il en résulte que le *Shangdi* est le dominant absolu de toutes les créatures de l'univers. Les règles qu'il a établies sont des règles justes, et la doctrine qu'il a créée est la doctrine orthodoxe, celle que les doctrines hétérodoxes et le bouddhisme ne peuvent jamais égaler.¹¹³

Ce paragraphe écrit par Alfonso Vagnoni illustre son idée de poursuivre la stratégie d'adaptation proposée par Matteo Ricci. Selon lui, le terme de *Shangdi* figurés fréquemment dans les anciens livres chinois désignait exactement le Dieu vénéré par les chrétiens, et le *Shangdi* était donc le seigneur de tout le monde. En jouant avec le contenu des Classiques, il chercha à trouver des liens entre le christianisme et la civilisation chinoise dans laquelle le confucianisme occupait toujours une place prédominante, et il tenta de montrer aux Chinois qu'il n'y avait pas de contradiction entre le christianisme et le confucianisme. Dans les autres œuvres de Vagnoni, on peut souvent retrouver les termes de *Shangdi* et de *Tianzhu*, traductions de Dieu employées par Ricci. Il espéra de cette manière que son lecteur chinois pourrait accepter la doctrine chrétienne plus facilement.

De plus, au début de la querelle des rites parmi les missionnaires européens, Vagnoni critiqua en public plusieurs fois les idées de Niccolò Longobardi, qui ne supportait pas la traduction du terme « Dieu » proposée par Ricci. Les critiques de

¹¹³ *Tui Yuan Zheng Dao Lun*. C'est nous qui faisons la traduction.

Vagnoni contre Longobardi permirent, dans un certain sens, la continuation de l'application de la stratégie proposée par Ricci, puisqu'en tant qu'un des premiers jésuites qui pénétrèrent la Chine, Vagnoni jouissait d'un grand prestige parmi les croyants chrétiens. Tout cela montre bien qu'il fut héritier de la méthode Ricci.

II.3 Changement de stratégie avant la persécution de Nankin

En 1616, une persécution antichrétienne lancée par Shen Que à Nankin bouleversa la mission jésuite dans cette ville. Sur le sujet de cette persécution antichrétienne, les opinions étaient partagées en ce qui concerne les raisons de Shen Que. Álvaro Semedo, ami d'Alfonso Vagnoni et jésuite portugais qui fut un des principaux témoins de la persécution de Nankin, donna des raisons de l'hostilité de Shen :

Premièrement, un bonze de ses meilleurs amis avait mis en lumière un livre contre les vérités de notre foi, auquel le Docteur Paul¹¹⁴ avait si vivement répondu que le bonze en mourut de regret.

De plus, les bonzes de Nankin lui avaient fait un présent de dix mille oscuz, afin qu'il nous chassât, & qu'il éteignit tout d'un coup le feu qui s'était pris à leurs temples, & qui s'en allait bientôt consumer leurs idoles.

Ajoutez à cela les piques qu'il avait eu à Pékin contre le Docteur Paul, & à Cochian contre le Docteur Michel¹¹⁵, qui dans leurs conférences pour le fait de la religion, l'avaient si mal traité & les idoles, que ne sachant plus que répondre aux raisons qu'ils mettaient en avant, il convertit son silence en rage, & sa honte en venin.

Son dépit s'accrut, quand il ouït dire que deux des principaux mandarins avaient présenté deux requêtes au roi, pour le prier, que nos pères traduisissent en langue chinoise les livres de l'Europe pour enrichir leurs sciences ; & qu'ils réformassent leur Calendrier. Il ne pouvait

¹¹⁴ « Paul » fut le nom chrétien du ministre chinois Xu Guangqi. Les jésuites l'appelaient toujours « Docteur Paul » par admiration pour lui.

¹¹⁵ Michel est le nom chrétien du lettré chinois Yang Tingyun qui était un des « trois piliers du christianisme de la fin des Ming » avec Paul Xu et Leon Li (Li Zhizao).

supporter qu'on fit tant de cas des étrangers contraires à ses sectes, à la ruine totale du culte des idoles.

Ce qui l'animait plus fortement, était l'ambition qu'il avait d'être un jour Colao, ce qu'il espérait obtenir en se montrant zélé à la religion de ses ancêtres, & de tenir la main à l'observation des anciennes coutumes & des premières cérémonies du royaume.¹¹⁶

Un autre jésuite italien nommé Camillo di Costanzo, qui arriva aussi à Macao en 1603 et qui y demeura longtemps, analysa des raisons similaires dans un courrier rédigé en janvier 1618.¹¹⁷

Certains chercheurs contemporains ont également proposé leurs points de vue. Par exemple, le sinologue belge Nicolas Standaert croit que l'attitude contre le christianisme de Shen concerne la discorde personnelle entre Michel Yang et lui-même.¹¹⁸ Le Néerlandais Erik Zürcher a proposé que cette campagne antichrétienne était en effet un conflit entre les réformistes et les conservateurs parmi les lettrés chinois, et que c'était un reflet de la crise sociale de la fin de la dynastie Ming.¹¹⁹ Le chercheur chinois Wan Ming a donné un avis similaire à celui d'Erik Zürcher.¹²⁰ Selon le Dr. Adrian Dudink, l'objectif définitif de Shen était de placer le christianisme sous le contrôle de la cour impériale.¹²¹ Dudink pense également que Vagnoni était plus ou moins responsable de cet événement antichrétien à Nankin, puisque sa stratégie d'évangélisation avait changé un peu après la mort de Matteo Ricci. Nous sommes d'accord avec le Dr. Dudink sur ce point. Bien que le lancement de la persécution de Nankin fût, comme Dudink l'a dit, un résultat de la pensée des mandarins chinois comme Shen de contrôler strictement les activités chrétiennes en Chine, le changement

¹¹⁶Álvaro Semedo, *op.cit.*, p.304-305.

¹¹⁷ *Chinois avec les Chinois, op.cit.*, p.161.

¹¹⁸ Yang Tingyun, *Confucian and Christian in Late Ming China: His Life and Thought*, (Sinica Leidensia 19), Nicolas Standaert, Leiden / New York / Kobenhavn / Köln, E.J.Brill, 1988.

¹¹⁹ *The First Anti-Christian Movement in China (Nanking, 1616-1621)*, Erik Zürcher, in P.W.Pestman, ed. Acta Orientalia Neerlandica (Leiden, 1971), p. 188-195.

¹²⁰ Wan Min, *Recherche sur la persécution antichrétienne de Nankin à la fin des Ming (晚明南京教案新探)*, édition par Chinese Academy of Social Sciences, 1997, p. 154.

¹²¹ Adrian Dudink, *Nangong Shudu (1620), Poxie Ji (1640), and Western Reports on the Nanjing Persecution (1616/1617)*, in Monumenta Serica, 48(2000), p. 241-248.

de stratégie d'Alfonso Vagnoni, qui fut influencé par Niccolò Longobardi, était également une cause non négligeable de cet événement.

Parmi les premiers jésuites européens installés en Chine, le père Alfonso Vagnoni était un des héritiers fermes de la méthode Ricci. Néanmoins, après la mort de Matteo Ricci, Vagnoni fut, dans une certaine mesure, influencé par les stratégies proposées par Niccolò Longobardi.

Après la mort de Matteo Ricci, comme le père italien Niccolò Longobardi fut nommé supérieur général de la mission jésuite en Chine. Parmi tous les jésuites occidentaux qui entrèrent en Chine pendant la dynastie Ming, Longobardi était une personne non négligeable. À certains égards, il est considéré comme celui qui suscita la querelle des rites. Ne partageant pas les idées de son prédécesseur sur la religion chinoise, il s'opposait à l'idée de s'adapter aux coutumes et usages chinois. S'obstinant dans la purification de la croyance, il ne voulut accorder aucune concession pour intéresser les masses populaires. De ce fait, après qu'il fut devenu le nouveau supérieur général de la mission jésuite en Chine, des divergences portant sur les moyens d'évangélisation se manifestèrent entre lui et un certain nombre de jésuites qui respectaient la méthode de Ricci :

Tant qu'il ne fut que simple missionnaire, sans accepter toutes les idées et les méthodes du P. Matth. Ricci son supérieur, par respect pour lui, il avait suspendu son jugement et fait taire ses scrupules. Mais une fois qu'il se vit à la tête de la mission, il crut sa conscience engagée, se mit à étudier, et arriva en théorie et en pratique à des conclusions dont plusieurs étaient diamétralement opposées à celles de son prédécesseur. D'autres Pères se livrèrent aux mêmes études : les avis furent partagés.¹²²

Entré en fonction, Longobardi passa une inspection itinérante sur tous les champs

¹²² Louis Pfister, *op.cit.*, p. 85.

de prédication du territoire chinois. En ce temps-là, grâce aux efforts des jésuites européens comme Diego de Pantoja, la mission chrétienne connaissait une importante croissance en Chine, tant au sud que dans la capitale. Dans cette circonstance, Longobardi estima avec optimisme que le socle social de la mission en Chine était assez solide et que les jésuites ne seraient jamais expulsés. À ses yeux, les jésuites devaient profiter de cette situation favorable pour mettre à exécution leur plan grandiose. Il était même prêt à adresser une pétition à l'empereur dans l'espoir que les jésuites pussent prêcher la foi en Chine en pleine liberté. Néanmoins, la réelle situation du temps n'était pas tellement optimiste : bien que ces activités d'évangélisation fussent en plein essor en Chine, les jésuites étaient loin de se fondre parfaitement dans la société chinoise, et il existait toujours des lettrés chinois qui éprouvaient de la méfiance et des préjugés indéracinables à l'égard de ces missionnaires étrangers. Ainsi, lorsque Longobardi montra son intention de demander à l'empereur la liberté d'évangélisation, il fit l'objet d'oppositions des lettrés chinois à Pékin, et il se rendit compte qu'il aurait des difficultés à concrétiser son projet dans la capitale. Ainsi, il décida de déplacer le centre de gravité de la mission de Pékin aux provinces du sud, notamment à Nankin, la deuxième ville de la Chine de l'époque.

Quoique le successeur de Matteo Ricci, Niccolò Longobardi abandonna la stratégie d'évangélisation de ce dernier, c'est-à-dire l'apostolat indirect. Méprisant la transmission des sciences occidentales aux lettrés et aux mandarins chinois, il préférait une autre façon plus directe et plus rapide, à savoir de prêcher la foi chrétienne aux masses les plus modestes. Quant à Alfonso Vagnoni, selon les documents historiques, on peut dire qu'il fut plus ou moins influencé par la stratégie proposée par Longobardi.

Mais, comme nous l'avons dit, Vagnoni était aussi un héritier ferme de la méthode Ricci. Il approuvait toujours les stratégies proposées par Ricci, tels que le respect du confucianisme, l'adaptation aux us et coutumes chinois, la transmission aux Chinois de la science occidentale, etc. De ce point de vue particulier, il y avait un désaccord entre

lui et Longobardi. Avant la mort de Ricci, Vagnoni observait strictement les « règles » établies par Ricci, en se focalisant sur l'évangélisation des personnalités de couches supérieures. De plus, il savait toujours réajuster ses activités en fonction des fluctuations de la situation sociale. Par exemple, une insurrection d'une secte populaire éclata en 1606 dans la région de Nankin¹²³. À ce moment-là, les jésuites occidentaux furent accusés d'être le cerveau de cette insurrection. Face à ce genre de calomnies, l'Église de Nankin opéra un repli. Ce fut Vagnoni qui réduisit sur-le-champ les activités d'évangélisation. Profitant de l'aide de deux mandarins chinois chrétiens, Paul Xu et Leon Li, qui jouissaient d'un grand prestige dans la région de Nankin, Vagnoni fit enfin se développer graduellement l'Église de Nankin.

Aussi bien que Longobardi, Vagnoni voulait promouvoir vigoureusement l'évangélisation chrétienne en Chine. Durant les premières années de son séjour à Nankin, comme Longobardi, il demanda à Michel Yang la possibilité de solliciter auprès de l'empereur d'accorder aux jésuites la liberté complète de prédication. Il ne renonça à cette idée que sous le découragement de Yang. En 1615, le développement de l'Église de Nankin était en plein essor. Dans cette situation apparemment favorable, et éventuellement sous l'influence de Longobardi qui était déjà supérieur général de la mission, Vagnoni commença à relâcher la vigilance qui s'installait après une décennie de calme, et à prendre ses distances avec ses stratégies antérieures.

George H. Dunne a décrit, dans son livre *Chinois avec les Chinois, le père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du 17^e siècle*, le changement de moyens de l'évangélisation d'Alfonso Vagnoni avant l'éclat de la persécution antichrétienne de Nankin :

¹²³ Cette insurrection fut organisée par Liu Tianxu, membre de la Secte du Lotus Blanc. La Secte du Lotus Blanc désigne un ensemble assez disparate de sectes chinoises syncrétiques actives du XIV^e au XX^e siècle, prétendant remonter à une école bouddhiste du XII^e siècle qui connut en son temps un grand succès, l'École du Lotus blanc. Des écoles du Lotus blanc furent impliquées dans de nombreux soulèvements au cours des trois dernières dynasties, Yuan, Ming et Qing.

À Nankin, Vagnoni entraîné par le succès de sa mission sortit de sa réserve et donna une pleine publicité à la prédication de l'Évangile. Les offices furent célébrés à l'église avec toutes les pompes de la liturgie. [...] C'était les nombreux moines bouddhistes qui voyaient dans ce mouvement jeune et plein de vitalité une menace pour leur position. L'attitude de Vagnoni n'était pas faite pour apaiser leur antipathie naturelle. Il n'hésitait pas à manifester son mépris.¹²⁴

En effet, ce changement de Vagnoni fut également remarqué par les magistrats locaux de la région de Nankin. Par exemple, un mandarin chinois du ministère des Rites à Nankin qui s'appelait Yan Wenhui signala clairement dans un mémoire :

Il y a quelques années, Alfonso Vagnoni menait une vie retirée. Peu sociable, il n'a jamais attiré les regards ni les soupçons. Il a été rarement remarqué par le peuple et les lettrés. Ces derniers jours, ont surgi quelques hommes qui sont dans l'erreur complète. Ils ont construit des jardins près du Tombeau Xiaoling, et ils rassemblent souvent les masses au Mont Hongwu. Là, ils célèbrent la messe, répandent l'eau bénite, et oignent les baptisés de l'huile divine. Ils visitent les habitants au porte-à-porte, dans l'espoir que ces derniers remplacent chez eux les statues par le portrait de Dieu. Ils séduisent les habitants avec de prétendus secours financiers. Tous ceux qui se convertissent à leur religion peuvent recevoir de l'argent. Ils notent les jours de naissance des gens qui n'adoptent pas leur religion, et menacent ces derniers en disant qu'ils seront réprimandés par Dieu s'ils refusent leur dogme. Ils parlent de la volonté de Dieu avec les lettrés, et de la magie avec les gens ordinaires. [...] Nous sommes sur la terre où nos ancêtres se sont enracinés solidement, et c'est une terre d'où notre propre civilisation a pris sa naissance. Comment pouvons-nous permettre à ce groupe de personnes de séjourner ici pour une longue durée ?¹²⁵

Dans un contexte culturel complètement différent, aux yeux de la plupart des lettrés chinois, les pratiques chrétiennes représentaient un goût exotique qui les attiraient fort. Mais du point de vue de certains défenseurs confucianistes, ces pratiques ressemblaient beaucoup aux cérémonies d'un grand nombre de sectes secrètes qui furent « hérétiques » et strictement interdites par la cour. De ce fait, à leur entrée en

¹²⁴ George H. Dunne, *Chinois avec les Chinois*, op.cit., p.158.

¹²⁵ *Sheng Chao Po Xie Ji*, op.cit., p.123.

Chine, la plupart des jésuites agissaient avec prudence. Cependant, Vagnoni commença à prêcher la foi publiquement à Nankin. Il rassembla souvent ses adeptes pour organiser avec eux des cérémonies chrétiennes. Il n'y a rien d'étonnant à ce que ses activités aient attiré la vigilance des autorités de Nankin.

Shen Que donna un ordre d'arrestation plus tard après la persécution de Nankin. La plupart de ceux qui furent arrêtés étaient jésuites, mais à part eux, il y avait également des croyants chinois. L'historien chinois Chen Huan (1880-1971) a fait une liste des croyants chinois arrêtés :

Tableau 1: Liste des adeptes chrétiens chinois arrêtés dans la persécution de Nankin¹²⁶

Nom	Âge	Métier	Raison de conversion
Zhong Mingli 钟鸣礼	34	Religieux	Son père est pratiquant chrétien
Zhang Cai 张寨	22	Paysan qui manipule les moulins à eau	Persuadé par des amis originaires de la même région
Yu Chengyuan 余成元	29	Jardinier	Persuadé par son oncle Cao Xiu
Fang Zheng 方政	32	Peintre sur porcelaine	Son oncle s'est fait chrétien
Yang Hong 杨洪	32	Métier inconnu	Son oncle et son cousin se sont convertis
Xia Yu 夏玉	33	Vendeur des gâteaux	Persuadé par Cao Xiu
Zhou Yong 周用	68	Imprimeur	Persuadé par Alfonso Vagnoni
Zhong Mingren 钟明仁	55	Religieux	Son père est chrétien
Cao Xiu 曹秀	40	Chapelier	Envie de prier pour sa femme gravement malade
Yao Ruwang 姚如望	61	Porteur dans les montagnes	Raison inconnue
You Lu 游禄	53	Coiffeur	Persuadé par Luo Ruwang

¹²⁶ Chen Huan *Xueshu Lunwen Ji* (陈桓学术论文集, Recueil des essais de Chen Huan), Zhonghua Book Company, 1980, p. 215-217.

Cai Siming 蔡思命	22	Serviteur d'un lettré	Admiration pour Alfonso Vagnoni
Wang Fu 王甫	31	Gardien d'un verger	Persuadé par Yu Chengyuan
Zhang Yuan 张元	32	Chapelier	Admiration pour Alfonso Vagnoni
Wang Wen 王文	30	Travailleur qui remaille les filets de pêche	Persuadé par son beau-frère Cao Xiu
LiuEr 刘二	39	Charpentier	Persuadé par Alfonso Vagnoni
Zhou Kedou 周可斗	27	Chapelier	Raison inconnue
Wang Yuming 王玉明	29	Cuisinier	Cuisinier dans une église chrétienne
Sanlang 三郎	15	Orphelin	Son grand-père l'a abandonné aux jésuites
Rener 仁儿	14	Orphelin	Son père l'a vendu au père Diego de Pantoja
Longer 龙儿	14	Orphelin	Son oncle l'a vendu au père Diego de Pantoja

À travers ce tableau, on peut facilement constater la variété de métiers des nouveaux convertis chinois dont la plupart étaient des paysans ou des artisans ordinaires qui se trouvaient dans les basses couches de la société féodale. Pour certains d'entre eux, leur conversion au christianisme était en relation avec Alfonso Vagnoni : soit par admiration pour lui, soit par sa persuasion. Il en résulte qu'avant la persécution de Nankin, l'objet de l'évangélisation de Vagnoni passa déjà de la couche supérieure au petit peuple. La conséquence directe de ce changement de stratégie fut la multiplication de pratiquants chrétiens dans la région de Nankin, comme on le mentionna dans *l'Histoire des Ming* :

Les missionnaires qui demeuraient dans la ville, tels que Alfonso Vagnoni et Emmanuel Diaz, ont trompé plus de dix mille personnes. Ils incitaient au moins mille personnes à se rassembler

tous les quinze jours¹²⁷ pour célébrer les liturgies.¹²⁸

Ainsi, les activités de Vagnoni défiant la sagesse et la prudence provoquèrent une hostilité qui prit vite une proportion dangereuse. Une campagne dont l'objectif était d'attaquer les missionnaires fut lancée par Shen Que.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, avant la persécution de Nankin en 1616, Alfonso Vagnoni changea sa stratégie d'évangélisation et cessa d'être prudent. À part les facteurs externes, soit le succès de sa mission et l'influence de Niccolò Longobardi sur lui, il existe également des facteurs internes, et le caractère personnel de Vagnoni le conduisit à faire son choix.

Tout d'abord, il était une personne qui espérait obtenir un prompt résultat. En effet, cette idée existait chez presque tous les missionnaires occidentaux de l'époque, y compris Matteo Ricci. Après tout, venus en Chine par un si long de voyage, ils poursuivaient un objectif très clair : convertir la Chine. Matteo Ricci pouvait bien contenir cette envie, parce qu'il savait distinctement que dans ce pays de civilisation ancienne, il fallait faire des efforts considérables pendant une longue période. Quant à Alfonso Vagnoni, il était loin d'égaliser Ricci. On peut dire que c'était un point commun entre Vagnoni et Longobardi : tous deux désiraient ardemment des succès sans tenir compte du temps nécessaire.

On peut dire que Vagnoni avait un caractère bouillant. Longobardi, dans un rapport confidentiel, remarqua sur Vagnoni « une certaine âpreté et une certaine arrogance dans ses manières »¹²⁹. Un autre rapport de 1626 résuma aussi les opinions de ses collègues

¹²⁷ Soit le premier et le quinzième jour du mois lunaire. En Chine, les croyants bouddhistes et taoïstes ont la tradition de se rendre au temple pour se prosterner devant leurs dieux à chaque occasion de fête et tous les quinze jours selon le calendrier lunaire. Ici, l'*Histoire des Ming* indique que les croyants locaux ont également fait les prières au premier et au quinzième jour du mois lunaire. Cela montre d'une autre facette le respect de Vagnoni pour la tradition chinoise.

¹²⁸ *L'Histoire des Ming*, Chapitre 326.

¹²⁹ Cf. George H. Dunne, *Chinois avec les Chinois*, *op.cit.*, p.158.

sur Vagnoni : après avoir énuméré ses nombreuses vertus et ses talents, ils mentionnèrent qu'il avait un caractère « plus que modérément » emporté et qu'il ferait un bon supérieur de la vice-province « s'il pouvait montrer plus de douceur »¹³⁰.

De plus, certains autres documents ont également montré ce caractère de Vagnoni :

Vagnone incurred Shen Que's wrath by making some discourteous remarks about Shen in a letter (which presumably fell into Shen's hand) and by his rude treatment of some of Shen's learned friends. Indeed, Vagnone was noted for his rather brusque and rude treatment of those who did not show him due respect. Furthermore, he mistreated some Buddhists who, in turn, went to Shen and sought his aid against the missionaries.¹³¹

L'historien américain Liam Matthew Brockey a cité dans son livre un extrait d'une lettre que Vagnoni adressa à ses supérieurs à Rome :

In an excerpt from a letter to his superiors in Rome, Vagnone expresses his frustration at not being able to acquire the language faster: "In this house, there is only one priest and a native brother who know the language, as well as we three priests who are studying¹³², meaning that only a fraction gets done of what should if we were all trained hands."¹³³

Dans cette lettre, Vagnoni regretta de ne pas pouvoir maîtriser la langue chinoise encore plus rapidement. Cela montre aussi son impatience. À cet égard, Vagnoni manquait de la vision à longue portée que Matteo Ricci avait possédée. Il hâta le mouvement des conversions, et dans la route, il se mit en danger.

¹³⁰ Idem. p. 158.

¹³¹ Adrianus Cornelis Dudink, *Christianity in Late Ming China Five Studies*, Ph. D. Thesis, Rijksuniversiteit te Leiden, 1995, P.94.

¹³² Les trois jésuites dont Vagnoni parlait désignent Feliciano da Silva, Pedro Ribeiro et lui-même.

¹³³ Liam Matthew Brockey, *Journey to the east*, Harvard University Press, 2009, p. 252.

III. Ouvrages en chinois d'Alfonso Vagnoni

III.1 Liste et analyse des ouvrages chinois de Vagnoni

Parmi les premiers missionnaires européens en Chine, Alfonso Vagnoni se signalait également par sa fécondité. Pendant ses trente-six années en Chine, à part la mission d'évangélisation, il a composé une vingtaine d'ouvrages en langue chinoise. Dans ces œuvres, il présenta aux Chinois non seulement la doctrine chrétienne, mais encore les sciences humaines et les sciences naturelles. Il servit de cette sorte de fenêtre sur l'Europe pour les Chinois. Ses nombreux ouvrages en chinois ont attiré l'attention de certains chercheurs. Le père Louis Pfister a donné une énumération détaillée d'ouvrages en chinois laissés par Vagnoni. Néanmoins, il existe dans la liste proposée par Louis Pfister de petites erreurs sur les années d'impression et sur les versions. Le chercheur chinois Jin Wenbing a examiné cette liste de façon approfondie dans son livre *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*¹³⁴, et a corrigé les erreurs de Pfister. Selon les recherches de Louis Pfister et de Jin Wenbing, et en nous référant aux autres articles où ces œuvres ont été mentionnées, nous établissons ci-dessous un tableau, afin de présenter les ouvrages de Vagnoni en chinois d'une façon simple et claire :

¹³⁴ Jin Wenbing, *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*, Xiamen, Xiamen University Press, 2015.

Tableau 2: Liste des ouvrages en chinois laissés par Alfonso Vagnoni

Titre en chinois	Traduction du titre en français	Nombre de volumes	Année de parution	Lieu de publication
Tui Yuan Zheng Dao Lun 推元正道论	<i>De l'unité de Dieu, contre les idolâtres</i>	1	1608-1610	Nankin ¹³⁵
Xing Ling Shuo 性灵说	<i>Traité de l'esprit</i>	1	1608-1610	Nankin ¹³⁶
Zi Zhou Ou Bian 谿周偶编	<i>Traité pour éveiller le monde</i>	1	1608-1610	Nankin ¹³⁷
Jiao Yao Jie Lue 教要解略	<i>Explication abrégée de la doctrine chrétienne</i>	2	1615	Nankin
Ze Sheng Shi Pian 则圣十篇	<i>De l'imitation des Sages en dix chapitres</i>	1	1628 ¹³⁸	Fuzhou
Shi Wei 十慰	<i>Dix consolations</i>	1	1628-1631 ¹³⁹	Fuzhou
Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi 天主圣教圣人行实	<i>Vie des saints de l'Église catholique</i>	7	1629	Wulin
Kong Ji Ge Zhi 空际格致	<i>Traité de la composition matérielle de l'univers</i>	2	1631-1633	Jiangzhou
Sheng Mu Xing Shi 圣母行实	<i>Vie, mort et miracles de la Sainte Vierge</i>	3	1631	Jiangzhou

¹³⁵ Incertain. Cf. Jin Wenbing. Cf. *op.cit.* p. 60-61.

¹³⁶ Incertain. Cf. Jin Wenbing. Cf. *op.cit.* p. 60-61.

¹³⁷ Incertain. Cf. Jin Wenbing. Cf. *op.cit.* p. 60-61.

¹³⁸ Année incertaine. Supposé par Jin Wenbing. Cf. Jin Wenbing, *op.cit.*, p. 63.

¹³⁹ Supposée par Jin Wenbing. Cf. Jin Wenbing. *op.cit.*, p. 64.

Li Xue Gu Yan 励学古言	<i>Exhortation à l'étude et à l'amour de la vertu</i>	1	1632	Jiangzhou
Tong You Jiao Yu 童幼教育	<i>Manière de bien élever la jeunesse</i>	2	1632	Jiangzhou
Pi Xue Jing yu 譬学警语	<i>Livres des similitudes</i>	2	1633	Jiangzhou
Da Dao Ji Yan 达道纪言	<i>Recueil d'instruction</i>	1	1636	Jiangzhou
Fei Lu Hui Da 斐录汇答	<i>Questions philosophiques</i>	2	1636	Jiangzhou
Shen Gui Zheng Ji 神鬼正纪	<i>Traité des esprits</i>	4	1636- 1637	Jiangzhou
Si Mo Lun 四末论	<i>Des quatre fins dernières</i>	4	1636	Jiangzhou
Xi Xue Xiu Shen 西学修身	<i>De la manière de se bien gouverner soi-même, ou de la perfection (éthique, morale), selon les Européens</i>	10	1636- 1637	Jiangzhou
Huan Yu Shi Mo 寰宇始末	<i>Histoire du monde, ou du principe créateur du ciel et de la terre</i>	2	1637	Jiangzhou
Qi Jia Xi Xue 齐家西学	<i>De la manière de bien gouverner la famille, selon les Européens</i>	5	Inconnu	Jiangzhou
Xi Xue Zhi Ping 西学治平	<i>De la manière de bien gouverner le royaume, selon les Européens</i>	4	Inconnu	Jiangzhou

À travers ce tableau, nous pouvons faire un résumé des caractéristiques des œuvres en chinois d'Alfonso Vagnoni.

Premièrement, du point de vue chronologique, parmi les vingt ouvrages en chinois rédigés par Alfonso Vagnoni, il y en a dix-huit dont les années de gravure ou d'impression sont bien connues. Et parmi ces dix-huit œuvres, il y en a quatorze qui ont été gravées après l'année 1624, c'est-à-dire, pendant la deuxième période où Vagnoni faisait son travail d'évangélisation à Jiangzhou, dans la province de Shanxi. Les œuvres rédigées pendant sa première période en Chine, c'est-à-dire à Nankin, ne comptent que quatre. Les deux ouvrages restants dont l'année d'impression est inconnue, furent tous parus à Jiangzhou. Cela prouve qu'ils virent eux aussi le jour pendant la deuxième période de Vagnoni en Chine. De plus, la plupart de ses œuvres furent gravées à Jiangzhou. Tout cela montre que Vagnoni fit graver la plupart de ses œuvres après son retour à l'intérieur de Chine en 1624. Cela n'est pas difficile à comprendre. Lorsqu'il arriva à Nankin en 1605, son niveau de chinois n'était pas assez haut, et sa première tâche fut de continuer à étudier le chinois. Après la persécution de Nankin en 1617, il fut expulsé à Macao et il y resta pendant six ans. Comme Louis Pfister l'a indiqué, , Vagnoni profita probablement de son séjour à Macao pour rédiger des œuvres. En effet, une partie de ses œuvres imprimées postérieurement à Jiangzhou furent écrites à Macao. Par exemple, les *Vies des saints de l'Église catholique*. En 1624, il rentra en Chine et arriva à Jiangzhou. À ce moment-là, il maîtrisait déjà très bien le chinois. Pendant cette période, à l'aide d'amis chinois comme Han Lin et Duan Yi qui révisèrent ses écrits et le soutinrent financièrement, de nombreux ouvrages furent enfin imprimés.

Deuxièmement, du point de vue thématique, nous pouvons voir que ses œuvres comprenaient les sujets différents mais complets. On peut constater qu'Alfonso Vagnoni avait une préférence pour la théologie, la philosophie et la pédagogie. Cette préférence était inséparable de l'éducation que Vagnoni avait reçues et de ses expériences personnelles. Comme on l'a dit, avant d'entrer en Chine, Vagnoni avait

enseigné la philosophie et la rhétorique à Milan pendant plusieurs années. Après la persécution de Nankin, il enseigna de nouveau la philosophie à Macao pendant deux ans. Toutes ces expériences d'enseignement firent augmenter son niveau d'instruction. Elles étaient indispensables pour la composition des œuvres en Chine.

III.2 Les *Vies des saints de l'Église catholique*

Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi 天主教圣人行实, traduit en français par *Vies des saints de l'Église catholique*¹⁴⁰, est un manuscrit hagiographique rédigé par Alfonso Vagnoni. Provenant de la Société de Jésus, ce manuscrit inédit est maintenant conservé par la bibliothèque nationale de France (cote : 6693).

Cette œuvre est composée de sept *juan* (volumes). À la dynastie des Ming, on utilisait la technique xylographique pour graver et imprimer les livres. Sur le site de la BnF, on trouve une explication détaillée sur cette technique :

La planche de bois subit une préparation préalable : elle est coupée aux dimensions du folio, c'est-à-dire de deux pages imprimées, puis trempée, séchée et polie. Elle est ensuite enduite d'une pâte à base de riz. Le texte, transcrit sur papier fin par un calligraphe, est appliqué à l'envers, face écrite contre le bois. Le papier est brossé de manière à ne laisser que la trace encrée en image miroir. Le graveur cisèle alors habilement le texte en évidant le fond : les caractères se détachent en relief. En cas d'erreur ou d'usure, il est toujours possible d'insérer un nouveau morceau de bois. Par économie, les planches sont souvent gravées au recto et au verso. Les graveurs chinois, artisans d'une grande dextérité, constituaient une main-d'œuvre de qualité dont le coût demeura toujours faible car le travail pouvait être assuré par des artisans peu lettrés.¹⁴¹

La couverture de ce manuscrit porte une étiquette avec le titre de chaque volume.

¹⁴⁰ Nous l'appelons dans cette thèse *Vies des saints* pour l'être plus bref.

¹⁴¹ Source : <http://expositions.bnf.fr/chine/reperes/2/index2.htm>.

Le frontispice du premier volume (figure 2) porte l’emblème de la Société de Jésus. Le verso de ce folio (figure 3), c’est-à-dire, la deuxième page du manuscrit, donne le titre du livre et une table des matières générale des sept volumes. Pour faciliter la compréhension, nous présentons ci-dessous une autre figure ajoutée de la traduction du contenu de ce folio (figure 4).



Figure 5 : Le frontispice du premier volume



Figure 6 : Le frontispice du premier volume

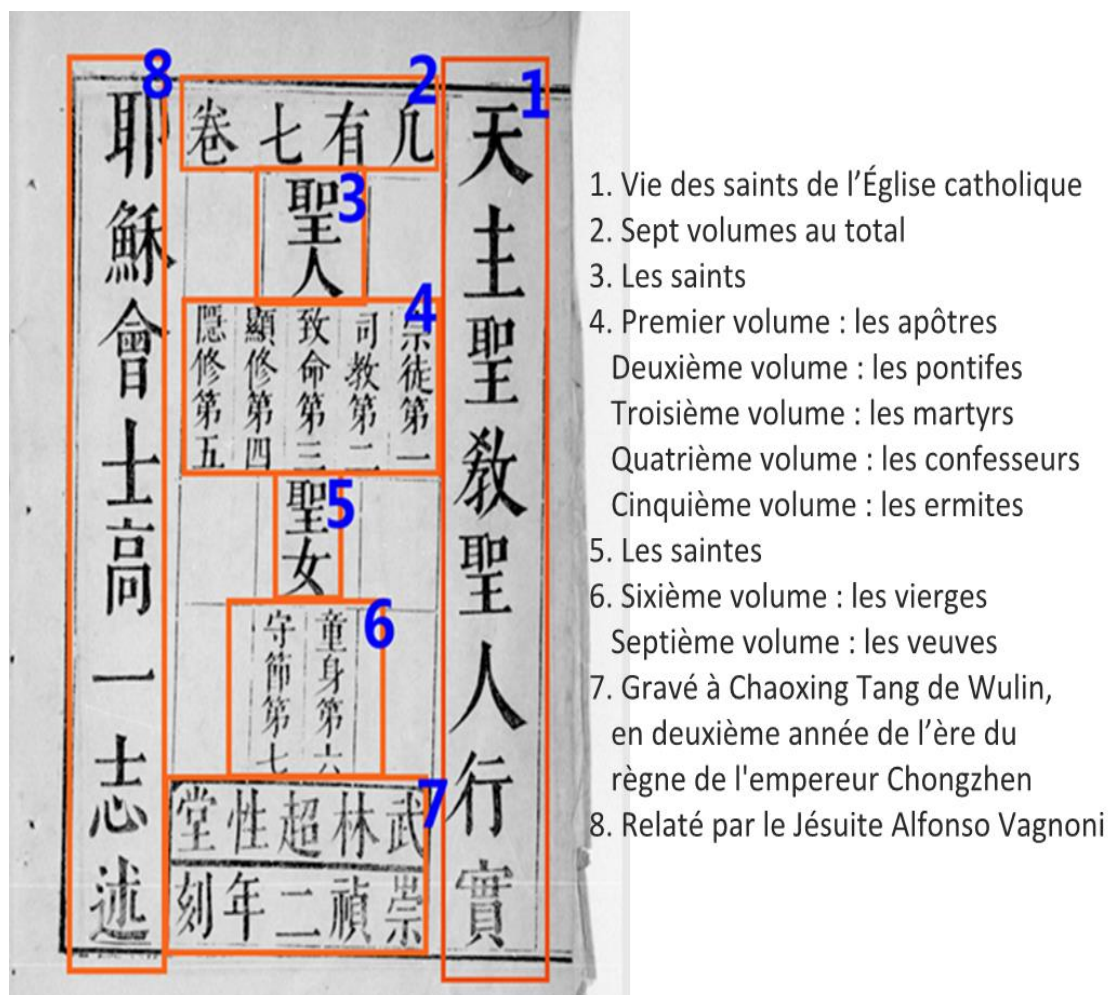


Figure 7: Traduction du contenu du deuxième folio

On voit bien que sur le deuxième folio, le titre du livre est présenté dans la partie sur la droite tandis que le nom de l'auteur sur la gauche. Au-dessous de la table des matières se trouve l'inscription suivante : *gravé à Chaoxing Tang de Wulin, en deuxième année de l'ère du règne de Chongzhen*. Wulin est l'ancien nom de la ville de Hangzhou qui se situe à deux cents kilomètres au sud-ouest de Shanghai, et la deuxième année de l'ère du règne de Chongzhen¹⁴² (1627-1644) désigne l'année 1629. Selon Louis Pfister, ce manuscrit est gravé en 1629 à Jiangzhou¹⁴³. Il s'agit donc d'une erreur de Pfister sur le lieu de gravure du livre. En réalité, Alfonso Vagnoni était vraiment à Jiangzhou en 1629, dans la province de Shanxi pour prêcher la foi. Dans ce cas, pourquoi ce livre a-

¹⁴² Chongzhen, le seizième et dernier empereur de la dynastie Ming.

¹⁴³ Louis Pfister, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Tome 1, XVIe et XVIIe siècle, 1932, Shanghai, Impr. de la Mission catholique, 1932, p.92.

t-il été gravé à Hangzhou ? C'est une question assez intéressante. Le professeur taiwanais Li Sher-shiueh signale que la parution du manuscrit à Hangzhou est probablement liée à une aide de Leon Li, sachant que ce dernier, un des « trois piliers du christianisme de la fin des Ming » et grand ami de Vagnoni, s'était réinstallé à Hangzhou, sa région natale, après avoir été destitué de ses fonctions à Nankin en 1621. Dès lors, il s'appliquait au travail de traductions des œuvres occidentales. Selon Li Sher-shiueh, c'était probablement grâce à l'aide de Li, l'ouvrage *Vies des saints* put voir le jour sans obstacle. L'explication du professeur Li Sher-shiueh est convaincante. En effet, la ville de Hangzhou était toujours un des centres d'édition dans l'histoire de l'imprimerie de Chine, notamment sous la Dynastie Song qui était une ère de prospérité pour le marché du livre. Sous la dynastie Ming, malgré l'abondance et le déplacement des lieux d'éditions au cours du temps¹⁴⁴, Hangzhou restait un centre éditorial majeur où l'édition de marché¹⁴⁵ occupait une place d'importance dans l'imprimerie chinoise. Selon les spécialistes chinois de l'édition¹⁴⁶, on pouvait compter environ quatre-vingt maisons d'édition à Hangzhou sous la dynastie Ming, y compris le *Chaoxing Tang* où l'œuvre de Vagnoni a été gravée. En langue chinoise, le caractère *Tang* peut signifier un hall d'une maison, ou une église, ou un nom d'un magasin, par exemple, un nom d'une pharmacie. Ici, nous supposons que *Chaoxing Tang* était probablement une petite église chrétienne où les croyants menaient également des activités d'édition. Éventuellement, compte tenu de l'environnement favorable pour l'imprimerie à Hangzhou, Vagnoni a décidé de faire graver son œuvre dans un lieu éloigné.

Comme Alfonso Vagnoni revint en Chine continentale de Macao en 1624 et qu'il se lança ensuite dans le travail d'évangélisation dans la province de Shanxi, il avait certainement commencé à rédiger ses *Vies des saints* avant 1624, c'est-à-dire, pendant

¹⁴⁴ Sous la dynastie Ming, avec la floraison de l'impression de la ville de Nankin, cette dernière a remplacé Hangzhou et est devenu le nouveau centre d'édition du pays.

¹⁴⁵ Les spécialistes chinois proposent habituellement trois catégories d'éditions dans la Chine impériale : 1. L'édition publique ou gouvernementale, réalisée par diverses institutions et les fonctionnaires. 2. L'édition privée sans finalité commerciale par des particuliers. 3. L'édition du marché, c'est-à-dire l'édition privée commerciale.

¹⁴⁶ Cf. Zhang Xianzhong, "Hongzhou's commercial Publishing Industry in Ming Dynas", *Journal of Beijing Union University*, Vol. 11, No. 4, 10/2013.

son séjour à Macao. Pfister nous a confirmé cette hypothèse dans ses notices : « Le P. Vagnoni l'a composé lorsqu'il était en exil à Macao. »¹⁴⁷

Les *Vies des saints* est une anthologie des textes hagiographiques chrétiens rédigée en chinois. Dans cette œuvre, Vagnoni a raconté soixante-quatorze vies des saints qui étaient de grande réputation dans le monde chrétien européen. Selon notre recherche, c'est le premier recueil hagiographique chrétien destinée au lecteur chinois.

Après la publication de *Tian Zhu Sheng Jiao Shi Lu* 天主圣教实录 [Véritable exposé de la religion chrétienne] par le père Michael Ruggieri, de nombreux jésuites européens en Chine commencèrent à étudier le chinois et laissèrent de nombreuses œuvres en langue chinoise. Ces œuvres chinoises avaient divers sujets dont une grande partie était religieuse. Après tout, le travail missionnaire était la tâche principale des jésuites en Chine. Cependant, avant les *Vies des saints* d'Alfonso Vagnoni, il n'y avait qu'un texte hagiographique chrétien rédigé en chinois. C'était *Sheng Ruo Sa Fa Xing Shi* 圣若撒法行实 [Vie de saint Josaphat] écrit par Niccolò Longobardi à Shaozhou en 1602. Dans ce texte, Longobardi raconta les vies de saint Barlaam et saint Josaphat. C'était encore loin de donner aux Chinois une liste des saints chrétiens assez complète. La parution des *Vies des saints* d'Alfonso Vagnoni eut une signification particulière puisqu'il s'agissait du premier recueil des hagiographies chrétiennes occidentales rédigé en chinois. À travers cet ouvrage, le lecteur chinois put apprendre, pour la première fois, les vies d'un grand nombre de « héros » chrétiens occidentaux.

Il y a une préface¹⁴⁸ écrite par Vagnoni (cinq folios en recto-verso) en 1629, à la fin de laquelle on peut voir deux sceaux (un sceau rond et un sceau carré) de la Compagnie de Jésus. Sur le folio après la préface, nous pouvons voir les noms de

¹⁴⁷ Louis Pfister, *op.cit.*, p.92.

¹⁴⁸ Voir infra. p. 213-216.

l'auteur et des réviseurs du manuscrit. La traduction est comme suit : « Les vies des saints de l'Église catholique, relatées par votre élève, le jésuite Alfonso Vagnoni, révisées par ses compagnons Manuel Dias, Lazzaro Cattaneo et Rui de Figueiredo »¹⁴⁹.

Les *Vies des saints* de Vagnoni se compose de sept volumes. Nous avons fait le tableau ci-dessous pour montrer tous les saints mentionnés dans cet ouvrage :

Tableau 3: Liste des saints dans Vie des saints de l'Église catholique d'Alfonso Vagnoni

Volume I : 14 apôtres	Saint Pierre (1-67), Saint André (1 ^{er} siècle), Saint Jacques de Zébédée (5 AV. J. - C. - 44 AP. J.-C.), Saint Jean (6-100), Saint Philippe (5-80), Saint Barthélemy (1 ^{er} siècle - 70), Saint Matthieu (1 ^{er} siècle), Saint Thomas (1 ^{er} siècle AP. J.-C. -72), Saint Jacques d'Alphée (1 ^{er} siècle AV. J. -C. -62 AP. J.-C.), Saint Simon le Zélote (1 ^{er} siècle AP. J.-C.), Saint Jude (1 ^{er} siècle AP. J.-C.), Saint Judas Iscariote (1 ^{er} siècle), Saint Paul de Tarse (5-67), Saint Barnabé (3 AV. J. -C. -61 AP. J.-C.)
Volume II : 12 pontifes	Saint Grégoire Ier (540-604), Saint Ambroise de Milan (340-397), Saint Augustin (354-430), Saint Jérôme de Stridon (347-420), Saint Martin de Tours (316-397), Saint Nicolas de Myre (270-345), Saint Paulin (6 ^{ème} siècle -644), Saint Denys l'Aréopagite (1 ^{er} siècle AC), Saint Athanase d'Alexandrie (296~298-373), Saint Basile de Césarée (329-379) Saint Grégoire de Nazianze (329-390), Saint Grégoire le Thaumaturge (213-270)
Volume III : 12 martyrs	Saint Jean le Baptiste (1 ^{er} siècle AV. J.-C. - 31~36 AP. J.-C.), Saint Étienne (1 ^{er} siècle AV. J.-C. -34), Saint Laurent de Rome (225-258), Saint Vincent, Saint Clément, Saint Sébastien (256-287), Saint Pierre de Vérone (1205-1252), Saint Apollinaire de Ravenne (2 ^e siècle), Saint Eustache de Rome (1 ^{er} siècle AP. J.-C. -118), Saint Stanislas de Szczepanów (1030-1079), Saint Pantaléon de Nicomédie (275-305), Saint Faustin et Jovite (1 ^{er} siècle AP. J.-C. -120)

¹⁴⁹ En chinois : 天主圣教圣人行实，耶稣会后学高一志述，同会阳玛诺、郭居静、费德勒订。

Volume IV : 6 confesseurs	Saint Dominique de Guzmán (1170-1221), Saint François d'Assise (1181-1226), Saint Thomas d'Aquin (1225-1274), Saint Antoine de Padoue (1195-1231), Saint Ignace de Loyola (1491-1556), Saint François Xavier (1506-1552)
Volume V : 6 ermites	Saint Paul de Thèbes (227-345) , Saint Antoine le Grand (251-356) , Saint Hilarion Abbas, Saint Benoît (480-543), Saint Bernard de Fontaine, abbé de Clairvaux (1090-1153), Saint Alexis d'Édesse (4ème siècle – 5ème siècle)
Volume VI : 12 vierges	Sainte Catherine d'Alexandrie (287-305), Sainte Agathe de Catane (231-251), Sainte Lucie de Syracuse (283-304), Sainte Cécile de Rome (2e siècle), Sainte Agnès de Rome (290-303), Sainte Christine de Bolsène (vers l'an 300), Sainte Claire d'Assise (1194-1253), Sainte Cathrine de Sienne (1347-1380), Sainte Barbara ou Sainte Barbe (milieu du 3e siècle), Sainte Marthe, Sainte Dorothée (4e siècle), Sainte Thècle d'Iconium (1er siècle)
Volume VII : 12 veuves	Sainte Félicité de Rome (101-165), Sainte Brigitte de suède (1303-1373), Sainte Elisabeth de Hongrie (1207-1231), Sainte Hedwige de Silésie (1174-1243), Sainte Mélanie la Jeune (383-439), Sainte Paule (347-404), Sainte Basilisse d'Antioche, Sainte Cunégonde de Luxembourg (975-1040), Sainte Françoise Romaine (1384-1440), Sainte Marie-Madeleine, Sainte Catherine de Suède (1322-1381), Sainte Marcelle de Rome (325-410)

Dans les *Vies des saints*, quatre sur sept volumes se composent de douze textes hagiographiques (douze pontifes, douze martyrs, douze vierges et douze veuves). Le douze est l'un des chiffres les plus sacrés et les plus spirituels. Il y a douze mois dans une année. Nous avons chacun douze organes du corps. C'est un chiffre qui est généralement considéré comme un chiffre parfait et est omniprésent dans tous les domaines de la culture occidentale. Dans la religion chrétienne, il revêt également une grande signification. Il apparaît à de très nombreuses reprises dans la Bible. En tant qu'un chrétien dévoué, Vagnoni a montré sa préférence pour ce chiffre.

Dans le premier volume, Vagnoni raconta les vies des apôtres. Sous la plume de Vagnoni, il y avait quatorze apôtres. Il supprima de la liste des douze apôtres distingués par Jésus le nom de Judas Iscariote. Ensuite, il ajouta les vies de saint Mathias qui avait généralement remplacé Judas Iscariote après la mort de ce dernier, et saint Barnabé. Le premier volume, modifié par Li Wenyu, fut réimprimé et compris dans *Dao Yuan Jing Cui* 道原精粹 [*Collection choisie des doctrines fondamentales*] en 1887 à l'église Cimu à Shanghai¹⁵⁰, et ce dernier a encore été réédité en 2005, dans une collection nommé *Dong Chuan Fu Yin* 东传福音 [*La propagation de l'Évangile à l'Orient*]¹⁵¹. En outre, selon la recherche de Jin Wenbing, les vies de saint Ignace de Loyola et de saint François-Xavier dans le volume IV ont été comprises dans *Chinese Christian Texts from the Roman Archives of the Society of Jesus*¹⁵², édité par les sinologues Nicolas Standaert et Adrianus Dudink.

Il est intéressant de noter que dans la table des matières, Vagnoni a divisé les sept volumes en deux grandes catégories : les "Sheng Ren 圣人" (saints) dans les cinq premiers volumes et les "Shengnu 圣女" (saintes)" dans les deux derniers volumes. Les saintes occupent deux volumes et ont le même lieu que les saints. Parmi les nombreuses œuvres chrétiennes en Chine dans la dynastie Ming, ce fut le premier livre qui décrit longuement les chrétiennes. En prenant ces deux volumes intéressants pour l'objet d'étude, nous allons analyser les caractères de l'écriture de ce manuscrit et l'image de ces saintes dans nos deuxième et troisième parties.

¹⁵⁰ Louis Pfister, *op.cit.*, 1932.

¹⁵¹ *Dong Chuan Fu Yin*, 25 volumes, Press de Huangshan, 2005.

¹⁵² *Chinese Christian Texts from the Roman Archives of the Society of Jesus* 耶穌會羅馬檔案館明清天主教文, Taibei, Ricci Institute, 2002, 12 volumes.

Deuxième Partie

Dans cette partie, nous traduisons tout d'abord, pour la première fois en français, le manuscrit de notre corpus de recherche qui est conservé à la Bibliothèque nationale de France. Ensuite, basés sur les deux derniers volumes, nous essayons d'analyser le style de cet ouvrage.

I. La traduction des volumes VI et VII des *Vies des saints*

Tableau 4: Liste des douze vierges (en chinois et en français)

	十二位童身圣女行实卷之六	Volume VI : vies des douze vierges
1	嘉大利纳圣女行实第一	Sainte Catherine d'Alexandrie
2	亚嘉大圣女行实第二	Sainte Agathe de Catane
3	路济亚圣女行实第三	Sainte Lucie de Syracuse
4	则济理亚圣女行实第四	Sainte Cécile de Rome
5	依搦斯圣女行实第五	Sainte Agnès de Rome
6	其里斯第纳圣女行实第六	Sainte Christine de Bolsène
7	嘉辣圣女行实第七	Sainte Claire d'Assise
8	嘉大利纳瑟纳圣女行实第八	Sainte Catherine de Sienne
9	巴儿拔拉圣女行实第九	Sainte Barbe
10	玛儿大圣女行实第十	Sainte Marthe
11	笃罗德亚圣女行实第十一	Sainte Dorothée
12	德格辣圣女行实第十二	Sainte Thècle d'Iconium

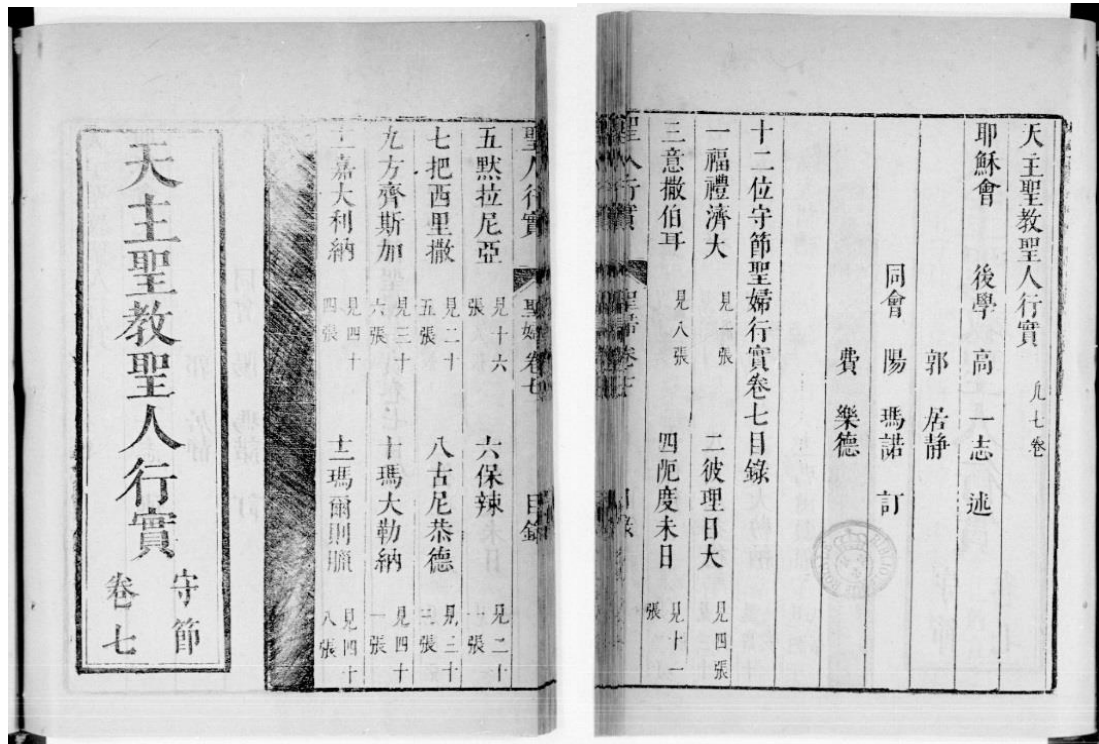
天主聖教聖人行實	凡七卷
耶穌會	後學 高一志 述
	郭居靜
同會	陽瑪諾 訂
	費樂德
十二位童身聖女卷六目錄	
一嘉大利納	見一張
二亞嘉大	見九張
三路濟亞	見十三張
	四則濟理亞
	見十七張
五依擲斯	見二十張
六其里斯第納	見二十八張
七嘉辣	見三十張
八嘉大利納	見三十張
九巴兒拔拉	見四十張
十瑪兒大	見四十張
十一篤羅德亞	見四十張
十二德格辣	見五十張

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 8 : Liste des douze vierges dans le manuscrit

Tableau 5 : Liste des douze veuves (en chinois et en français)

	十二位守节圣妇行实卷之七	Volume VII : vies des douze veuves
1	福礼济大圣妇行实第一	Sainte Félicité de Rome
2	彼理日大圣妇行实第二	Sainte Brigitte de Suède
3	意撒伯耳圣后行实第三	Sainte Elisabeth de Hongrie
4	阨度未日圣后行实第四	Sainte Edwige de Silésie
5	默拉尼亚圣妇行实第五	Sainte Mélanie la Jeune
6	保辣圣妇行实第六	Sainte Paule
7	把西里撒圣妇行实第七	Sainte Basilisse
8	古尼恭德圣后行实第八	Sainte Cunégonde de Luxembourg
9	方齐斯加圣妇行实第九	Sainte Françoise Romaine
10	玛利亚玛大勒纳圣妇行实第十	Sainte Marie-Madeleine
11	嘉大利那圣妇行实第十一	Sainte Catherine de Suède
12	玛尔则腊圣妇行实第十二	Sainte Marcelle de Rome



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Figure 9 : Liste des douze veuves dans le manuscrit

Vie de sainte Catherine d'Alexandrie

Il y avait une jeune fille dans le pays d'Alexandrie qui s'appelait Catherine. Issue d'une famille royale, ayant un esprit pur, et étant instruite par des professeurs érudits, elle jouissait d'une bonne réputation. Néanmoins, elle ne se fit pas encore baptiser. Une nuit, elle rêva de la Sainte Vierge qui descendit devant elle avec Jésus dans ses bras. Dans son rêve, la Sainte Vierge tendit les mains pour lui donner Jésus. Étant toute jeune et ravie de cette faveur, elle fut prête à recevoir Jésus dans les mains. Cependant, ce dernier s'agita et refusa. Il dit : « Cette fille n'a pas encore reçu l'eau bénite, c'est-à-dire qu'elle n'est pas libérée de toute impureté et de toute attaque d'esprit mauvais. Elle n'est pas assez pure pour me recevoir. » Catherine s'éveilla en sursaut, et réfléchit à ce qu'elle avait vu dans son rêve. Dès lors, elle affirma sa résolution, et reçut enfin l'eau baptismale. Constatant qu'elle s'était lavée de toute impureté tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, la Sainte Vierge fit accroître son énergie divine à plusieurs reprises. Lorsqu'elle essaya de porter Jésus dans ses bras comme la première fois, ce dernier accepta ses caresses finalement avec plaisir. Puis, il lui offrit des cadeaux merveilleux dans l'intention d'affermir son cœur.

En ce temps-là, c'était l'empereur Maximien qui détenait le pouvoir suprême. Cruel comme un chacal ou un tigre, il régnait tyranniquement et maltraitait son peuple. S'enfonçant dans l'hérésie, il ordonna au peuple d'offrir des sacrifices aux idoles, d'exprimer sa gratitude envers ses dieux en leur demandant leur bénédiction. Tous ceux qui désobéissaient à cet ordre devaient subir des tortures. Ainsi les habitants se rendirent-ils précipitamment en ville. Suivant l'ordre de l'empereur, ils entrèrent dans les temples, sacrifièrent les animaux, et brûlèrent de l'encens. Catherine, âgée de dix-huit ans seulement, entendit dire que les habitants, poussés par l'empereur, s'opposaient au Seigneur en faisant des sacrifices à des démons. Courageuse comme un homme, elle s'avança directement vers l'empereur et lui dit : « Est-ce que tu connais vraiment les statues auxquelles tu sacrifies ? » « Pourquoi dis-tu cela ? » demanda l'empereur.

Catherine lui répondit : « Au temps jadis, ceux que tu appelles les dieux n'étaient que des êtres humains parmi lesquels il y en avait certains qui agissaient contre l'humanité, soit à cause de leur passion pour les plaisirs charnels, soit par des massacres d'innocents, soit pour des rivalités d'intérêts, soit par l'usurpation du pouvoir dans des pays voisins, soit par le viol des femmes, soit par des tromperies de proches ou la compromission d'inconnus, soit en résistant à des supérieurs ou en maltraitant des inférieurs. Ils se livraient à tous les crimes imaginables que les sages méprisaient dans les œuvres classiques. Même le peuple s'en rend compte, mais toi, notre empereur, comment pourrais-tu l'ignorer complètement ? Ou bien, tu le sais peut-être, mais tu ne le crois pas, n'est-ce pas ? Si tu le croyais, comment pourrais-tu prendre ces idoles pour tes dieux ? Sache que seul celui qui a créé le monde et a engendré toutes les créatures est le vrai Seigneur que les sages vénèrent. À nous, les êtres humains, il nous favorise, nous encourage, et nous sauve souvent, il ne cessera pas de nous aider jusqu'au moment où tout le monde sera sauvé. Sur ce point, les œuvres classiques anciennes et modernes l'ont toutes noté, les sages de toute part l'ont démontré, et de nombreux prodiges l'ont prouvé, mais tu en doutes encore. Cependant, le plus grand mérite du Seigneur n'est pas d'avoir créé les humains et les choses du monde, mais plutôt d'être descendu au monde en prenant la forme d'un homme et d'avoir volontiers éprouvé toutes sortes de souffrances. Quoique le plus innocent du monde, il a été condamné comme un coupable, et il est mort pour résister aux péchés des hommes. On n'a jamais entendu parler d'une chose pareille. Comment pourrait-on le remercier ? C'est pourquoi tous les sages de l'histoire qui ont eu la chance d'en entendre parler ont décidé de croire en lui et de se vouer, au nom de la morale et de la justice, à son service jusqu'à la mort, dans le but d'apporter le bonheur au peuple. »

Frappé par le propos et la beauté de cette jeune fille, l'empereur fut tellement stupéfait qu'il ne sut que répondre. Quant aux ministres qui tenaient derrière l'empereur, ils s'exclamèrent d'admiration. L'empereur ordonna alors d'emmener Catherine au palais et de la garder temporairement afin qu'il pût l'interroger après le sacrifice. À son

retour, il demanda à Catherine son nom, sa famille, son éducation ainsi que son intention. La jeune fille lui répondit : « Dans la ville de ma famille, tout le monde me connaît. Je m'appelle Catherine. Quant à mon éducation, conformément au souhait de mes parents, j'ai commencé à lire les œuvres classiques et à étudier les phénomènes de la nature depuis mon enfance. Pourtant, bien que je sois fort instruite dans les savoirs et les arts grâce au soutien et à la faveur de mes ancêtres, je n'ose jamais m'en vanter. Je ne suis fière que de la doctrine chrétienne. Souvenons-nous que tous les gens dans le monde, tant les nobles que les érudits, grandissent et ensuite dépérissent avec le passage du temps. Seule la gloire de la doctrine chrétienne s'accroît toujours et ne s'affaiblit jamais avec le temps. »

En entendant ces paroles, l'empereur interrogea Catherine davantage sur la doctrine dont elle parlait. Cette jeune fille répondit à toutes les questions sans hésitation et avec une logique de pensée très claire. Cela fit que l'empereur l'admira bien plus. Tenant compte du fait qu'il ne parviendrait pas, avec son talent très limité, à répondre à ces paroles de sagesse, il ordonna de la garder encore à son palais. Ensuite, il fit mander tous les savants du pays à la cour immédiatement pour réfuter Catherine. Bientôt, il en vint cinquante. Le lendemain, ils s'assemblèrent dans la grande salle du palais et discutèrent ensemble. La nuit suivante, un ange descendit vers Catherine et l'encouragea en lui disant : « Cinquante savants unissent leurs forces pour t'attaquer et aussi pour insulter notre sainte religion, alors que tu ne comptes que sur la force du Seigneur. Mais n'aie de crainte ! Après le débat, non seulement les cinquante savants seront convaincus, mais en outre, il y aura des habitants qui te croiront et qui se convertiront à notre foi. »

Le lendemain, les savants et Catherine vinrent tous dans la grande salle du palais. Autour d'eux s'attroupèrent une foule de ministres et de citoyens. Il fallait que chacun des deux partis posât des questions à son adversaire en exprimant sa propre opinion. Un savant assez âgé se porta en avant et demanda à Catherine : « Tu es une femme, et

tu es très jeune. Tu n'as pas lu tous les livres du passé et du présent, mais tu oses offenser nos dieux et vanter la religion hétérodoxe de Jésus. Pour quelle raison es-tu tellement prétentieuse ? Jésus n'avait sans doute pas d'autres fautes à se reprocher, mais, tenant compte du fait qu'il a été accusé, et qu'il a été condamné et cloué sur la Croix comme un coupable, on devrait passer son nom sous silence et s'opposer à sa religion. Comment pourrais-tu le considérer comme le maître de toutes les créatures ? Quant à nos dieux, de l'antiquité à nos jours, tous les empereurs et les savants leur offrent des sacrifices régulièrement, comme les archives l'attestent. De plus, les habitants de toute part partagent la même croyance en eux sans entente préalable. Vu que nous recevons des faveurs des dieux très fréquemment, et que nous témoignons souvent des miracles qu'ils font, il ne faut certainement pas douter de leur sainteté. »

Catherine lui répondit : « Avant de tirer au clair la vérité, il faut tout d'abord admettre que le créateur du monde et origine de toutes les créatures est unique, puisque selon la loi de la nature, il est impossible qu'il existe deux maîtres et deux origines. Étant le maître unique, le créateur du monde est sans aucun doute Dieu qui est éternel et le plus prodigieux, qui traite les hommes avec justice et charité, et qui est tout-puissant car il a le pouvoir de connaître toutes les choses du présent et de prévoir tout ce qui se passera dans le futur. Quant aux « dieux » auxquels vous offrez les sacrifices aujourd'hui, aucun d'entre eux ne pourrait être comparé avec le Créateur. Pour quelle raison les honorez-vous ? De plus, les dieux auxquels un seul pays sacrifie sont déjà trop nombreux, d'autant plus qu'il y a beaucoup de pays dans le monde. Il se peut qu'une idole soit très connue dans un pays, alors que le pays voisin ne la connaisse pas du tout. Dans ce cas, le pays voisin n'offre certainement pas de sacrifice à cette idole. Comment pourriez-vous prouver l'autorité des idoles que vous vénerez ? En outre, ceux que les livres appellent les dieux n'étaient que dans le passé des êtres humains qui sont nés et finalement morts. Quand ils étaient vivants, ils ont commis toutes sortes de méfaits comme la maltraitance du peuple, l'adultère, le meurtre et le pillage. Comment pourrait-on leur offrir des sacrifices et leur demander leur bénédiction ? C'est juste hors

de mon entendement, et je ne peux pas comprendre tous ceux qui croient aux idoles. Quant à la doctrine que je professe, elle est unique, comme je l'ai dit tout à l'heure. Les gens de toute part partagent la même foi. Le Seigneur est unique, le dogme est unique, et la croyance est unique. Les sermons que la doctrine chrétienne propage sont complètement raisonnables sans aucun propos absurde. Selon notre doctrine, même le plus petit péché n'est pas pardonné. La charité est louée, et la tromperie est condamnée. Il faut aimer son prochain comme soi-même et traiter soi-même comme son prochain. Aucun motif égoïste n'est toléré. Nous, les chrétiens, nous considérons la vie actuelle comme une errance. De ce fait, nous la méprisons et n'y sommes jamais attachés. Par contre, nous voyons la mort comme l'éternité, c'est pourquoi nous l'estimons fort et n'osons jamais la négliger. Quant à la naissance de Jésus, ce fut une contribution tout à fait extrêmement charitable du Seigneur pour éclairer la morale du temps. Jésus a rejoint le paradis grâce à son expiation des péchés de tous les humains, et n'a pas connu de souffrances à cause d'un crime commis par lui-même. Sur ce point, les officiers d'alors l'ont cru, le peuple l'a confirmé, et livres historiques l'ont noté également. Quant aux croyants sages de notre doctrine, non seulement ils ont cru sincèrement en Jésus, mais aussi ils ont propagé son histoire aux centaines de millions d'habitants des générations futures. Ces habitants ont souvent été les témoins des miracles qu'il a faits, et ils l'ont suivi fermement. Jusqu'à présent, ils n'ont jamais eu de doute et n'ont pas changé de foi. »

En entendant le grand discours de Catherine, le vieux savant s'éclaira tout à coup, comme si un vent frais venait de dissiper les nuages noirs et de lui laisser voir le ciel clair. Il fut pleinement convaincu, et demanda à Catherine de le conduire vers la foi. Stupéfié, l'empereur ordonna aux autres savants de réfuter Catherine. Pourtant, les autres savants lui répondirent : « Même ce savant qui jouit toujours d'une grande renommée et qui a une intelligence incomparable ne peut la réfuter; quant à nous, c'est totalement impossible ! De plus, les arguments que cette jeune fille a présentés étaient tellement clairs et nets que nous sommes tous persuadés. Comment pourrions-nous

trahir notre pensée pour les réfuter ? »

Comme un tigre furieux, l'empereur ordonna aux serviteurs d'accumuler du bois pour faire du feu. Ensuite, il poussa les cinquante savants à sauter dans le feu. Apprenant l'ordre de l'empereur et voyant que le temps pressait, les savants se prosternèrent devant Catherine et lui dirent : « Auparavant, nous étions dans la mauvaise voie et nous avons commis beaucoup de péchés. Aujourd'hui, grâce à ta courte instruction, nous venons de reconnaître nos fautes. Nous souhaitons vivement expier nos péchés afin de servir le seul vrai Dieu et de lui consacrer notre vie. » Très contente de ces paroles, Catherine les releva et les réconforta en disant : « Quoique les personnes les plus intelligentes du monde, vous n'avez pas reconnu le vrai Dieu et n'avez pas pris la bonne voie, c'était regrettable. Heureusement, vous le reconnaissez et croyez en lui aujourd'hui, et vous désirez même consacrer votre vie à la foi. Avec ce changement méritoire, vous serez l'exemple pour l'éternité. Concernant vos péchés commis auparavant, il vous faut vous confesser sincèrement et solliciter la grâce du Seigneur. Ensuite, vous devriez prendre la résolution de faire le sacrifice de votre vie pour la foi. Après avoir été purifiés par le feu, vous rejoindrez enfin le paradis. » Ainsi, guidés par Catherine, les savants se jetèrent dans les flammes les uns après les autres.

Ils moururent sur-le-champ. La nuit suivante, les chrétiens y vinrent en secret dans l'intention de rassembler les cendres des savants. À leur grande surprise, les corps des savants étaient parfaitement conservés, et aucun poil n'avait été atteint par le feu. Voyant tout cela, ils s'exclamèrent d'admiration pour la grande faveur du Seigneur. Ils mirent les corps des savants dans les cercueils et les ensevelirent. En entendant parler de cet événement merveilleux, de nombreux d'habitants se convertirent à la foi chrétienne. Quant à l'empereur, apprenant la conversion des habitants, il fut rempli d'une violente colère. Cependant, il garda le silence car il aspirait encore à obtenir Catherine.

Un jour, il fit convoquer Catherine devant lui, et la flatta avec de belles paroles. Il loua la noblesse de la famille de Catherine, la beauté de son apparence, l'éclat de son intelligence, et l'étendue de ses connaissances, dans l'intention de la persuader de suivre la religion du pays. Catherine lui répondit : « J'ai déjà pris ma résolution inébranlable. Tu peux me faire subir toutes sortes de supplices à ta guise. » La mine renfrognée, l'empereur la fit alors dépouiller de ses vêtements, et la fit frapper à coups de fouet. Catherine fut blessée dans tous ses membres, et son sang coulait sur le sol comme un fleuve. Témoins cette scène, les habitants furent tellement tristes qu'ils ne purent s'empêcher de pleurer. Cependant, Catherine restait debout avec calme comme si elle n'avait aucune blessure. L'empereur ordonna de la jeter dans une obscure prison, et de la laisser sans nourriture. Pourtant, pendant douze jours, un ange descendit tous les matins et tous les soirs pour la consoler et soigner ses plaies. En même temps, une colombe lui apportait la nourriture nécessaire à sa survie tous les jours à l'aube.

L'impératrice qui avait souvent entendu parler des sublimes vertus de Catherine se rendit une nuit dans la prison de cette dernière. Un général renommé qui s'appelait Porphyre conduisit deux cents soldats à la prison, dans le but d'accompagner et de protéger l'impératrice. Cette nuit-là, ils reçurent tous les deux la foi du Christ. Catherine leur expliqua clairement la distinction entre le mal et le bien, l'erreur et la vérité. Tous ceux qui l'entendirent prirent conscience de la foi. Après qu'ils furent partis, Jésus descendit devant Catherine. Il encouragea la vierge en espérant qu'elle pût résister à toutes les souffrances dans le futur.

Apprenant que Catherine restait toujours vivante malgré un tel jeûne, l'empereur la fit convoquer de nouveau à la cour. Cette fois, il chercha à la séduire par tous les stratagèmes, mais sans succès. Extrêmement furieux, il ordonna de préparer un terrible instrument de supplice avec quatre roues. Les quatre roues étaient toutes garnies de pointes de fer. On décida que la vierge serait attachée à un poteau de bois au milieu des quatre roues, et que deux roues seraient poussées dans un sens et deux dans un autre,

afin que les membres de Catherine fussent arrachés et broyés. Mais Catherine leva sa tête et pria le Seigneur de la protéger. Et voici qu'un ange descendit et anéantit cette affreuse machine. Les quatre roues furent bloquées et les pointes de fer jaillirent et tuèrent tous les serviteurs. Voyant tout cela, les assistants s'exclamèrent de surprise. Ils louèrent ensemble la puissance infinie du Seigneur ainsi que les vertus incomparables de Catherine. Ils se convertirent tous à la foi chrétienne et ne craignirent plus la colère de leur tyran.

Voyant la conversion de ses serviteurs, l'empereur fut rempli de fureur et voulut infliger à Catherine un nouveau supplice. L'impératrice, qui était triste pour la vierge innocente mais souffrante des déshonneurs, sortit de son palais et reprocha franchement à son mari sa cruauté. Mécontent de l'intervention de l'impératrice, et au courant qu'elle et le général avaient déjà vu Catherine et qu'ils avaient reçu la foi chrétienne tous les deux, l'empereur ordonna de les tuer. Après avoir adressé un dernier remerciement à Catherine, l'impératrice se lança sur le sol, tendit son cou et reçut la décapitation de gaité de cœur sans soupçon et sans peur. Le général et les deux cents soldats furent également tués. Ensuite, l'empereur condamna Catherine à être décapitée. La vierge, avec un visage épanoui, se prosterna pour exprimer sa reconnaissance au Seigneur. Ensuite, elle le pria de reprendre son âme au royaume du ciel et de ne pas laisser son corps tomber dans les mains des méchants. Elle pria également le Seigneur de ne pas refuser les requêtes de ceux qui invoqueraient son nom après sa mort. Enfin, après avoir jeté un regard circulaire sur la foule, elle demanda au Seigneur de la détourner vers la bonne voie et de lui faire reconnaître ses fautes et de la convertir au vrai Dieu. Après ces prières, elle examina son vêtement et sa posture, et eut la tête tranchée. Après sa décapitation, au lieu du sang, seul du lait avait jailli de son corps. Cela montrait bien la pureté de Catherine.

Après la mort de Catherine, plusieurs anges descendirent du ciel. Ils recueillirent et transportèrent sa dépouille, en comblant ses vœux, au mont Sinaï où ils l'ensevelirent.

Aujourd'hui encore, une huile miraculeuse s'écoule de sa sépulture, qui guérit aussitôt toutes les maladies. Pendant le règne du successeur de Maximien, à savoir l'empereur Constantin, la foi chrétienne était très répandue. Admirant les sublimes vertus de sainte Catherine, ce nouvel empereur fit construire des cathédrales et des églises. Il ordonna également de bien garder la sainte sépulture de Catherine et de lui faire des offrandes régulièrement. En même temps, il pratiquait lui-même la foi chrétienne sérieusement. Les reliques de sainte Catherine existent encore aujourd'hui.

Vie de sainte Agathe de Catane

Agathe, fille d'une famille riche et noble vivait dans la ville de Palerme en Sicile. Tous les hommes de sa ville désiraient la prendre pour femme. Or, cultivant saintement le Seigneur dès son enfance, elle était déterminée à rester chaste et à garder sa virginité durant toute sa vie.

En ce temps-là, l'empereur de l'empire se nommait Dèce. Il s'abandonnait au culte des dieux païens, et ne pouvait pas distinguer le vrai du faux. Il ordonna d'interdire formellement la croyance chrétienne. Tous ceux qui désobéirent à ses ordres ne pouvaient pas être amnistiés. Quintien, consul de Sicile, entendit parler d'Agathe, vierge noble qui possédait à la fois la beauté et la vertu, et qui honorait la foi chrétienne sincèrement et faisait le vœu de rester chaste. Il donna donc l'ordre de la faire comparaître devant lui. La vierge Agathe fut obligée de le voir. En voyant la beauté d'Agathe, il conçut pour cette jeune fille une passion criminelle. Ayant essayé de la persuader en vain, il décida d'utiliser des stratagèmes en secret pour posséder Agathe. Il se fit amener une entremetteuse dans sa cour et lui demanda de détourner Agathe de la bonne voie.

L'entremetteuse amena Agathe chez elle. Elle chercha par mille et un moyens à la persuader, tantôt par des paroles flatteuses, tantôt par des menaces. Néanmoins, la vierge était comme un grand arbre qui ne fut point ébranlé par le vent mauvais. Au contraire, elle blâma l'entremetteuse en disant : « Tu tentes de me faire changer d'avis et de déshonorer mon corps, mais tes efforts restent inutiles. J'ai fait vœu dès mon enfance de refuser tous les désirs, mais tu veux m'induire dans la mauvaise voie aujourd'hui. Si tu continues à faire des choses arbitrairement sans te repentir, tu seras déshonorée et passeras toute ta vie dans le regret. Je te conseille de t'amender, sinon tu vas irriter le Seigneur et t'attirer des malheurs. » L'entremetteuse ne se repentit point, loin s'en faut, et elle rapporta la parole d'Agathe au consul.

Le consul refit comparaître Agathe devant sa cour. Il demanda à cette dernière : « Pourquoi une femme noble comme toi suit-elle cette religion inférieure? » « Je crois sincèrement en Dieu depuis que j'ai fait sa connaissance, c'est une noblesse suprême. Comment pourrais-tu la juger inférieure? », rétorqua Agathe. Le consul dit : « Nous ne croyons pas en une personne qui a été crucifiée, la religion de Jésus n'est pas digne d'être respectée! » Et elle : « Vous pétrissez de l'argile, gravez des lettres sur les pierres, sculptez du bois. Vous faites tout cela pour fabriquer des idoles et prendre ces démons pour vos dieux. Vous leur sacrifiez, les suppliez de vous donner du bonheur qu'ils ne possèdent pas, d'enlever les obstacles qu'ils ne savent pas faire. Elles sont loin d'être nobles. » Le consul rougit de colère en entendant cette parole. Il ordonna aux serviteurs de la souffleter pour la faire taire. Ensuite, il la fit conduire en prison et lui demanda de bien réfléchir. Agathe se rendit joyeuse et triomphante dans la prison. En même temps, elle implora l'appui du Seigneur.

Le lendemain, le consul convoqua encore Agathe. Il lui promit un grand bonheur, afin de l'émouvoir par la tentation. Puis, il la menaça de cruels supplices. Agathe dit : « Tout ce que tu fais, soit de me séduire par des promesses, soit de me menacer par des supplices, est trop insignifiant pour moi. Le bonheur que tu me promets ne me séduit pas du tout. Même si j'étais séduite, comment pourrais-je obtenir du bonheur en oubliant mon principe et en trahissant le Seigneur? Les supplices dont tu parles sont juste ce que je désire pour récompenser le Seigneur des grâces qu'il m'a offertes. L'âme ne peut jamais monter au paradis sans être séparée de sa forme extérieure par des souffrances. Que tu dégaines une épée, que tu mettes le feu, que tu appelles les bêtes sauvages, que tu rassembles tes bourreaux pour me déchirer, je ne refuserai aucun supplice. Plus tu blesses cruellement mon corps, plus ma capacité divine augmente rapidement. Pourquoi les supplices ne sont-ils pas encore arrivés ? »

En entendant la parole d'Agathe, le consul fut extrêmement furieux. Il ordonna à ses serviteurs de la saisir et de lui arracher les seins avec une pince en fer. La vierge

Agathe, bien qu'elle subît une douleur extrême, ne changea point de teint. Elle dit au consul : « N'as-tu pas grandi en suçant les seins de ta mère? Aujourd'hui, tu coupes les seins d'une femme, quelle cruauté ! » Le consul fut de plus en plus irrité, il la fit remettre en prison, défendant qu'on lui donnât rien à manger ni à boire. Or, vers minuit, un vieillard entra dans sa prison, précédé d'un enfant qui portait une torche. Le vieillard dit à la vierge en souriant : « Ce consul cruel a eu beau couper tes seins, j'ai assisté à ton supplice, et j'ai vu que les plaies de tes seins pouvaient être guéries. Je viens donc te guérir avec mon bon remède. » Voyant que c'était un homme, puis entendant ses paroles, Agathe fut tellement étonnée et gênée qu'elle refusa le secours du vieillard en disant : « je n'ai jamais pris de remèdes pour mon corps, et aujourd'hui je n'ose pas en user un non plus. Mon seul espoir, c'est que mes plaies guérissent avec la pitié du Seigneur pour moi. » Et le vieillard lui dit : « Je m'appelle Pierre, l'apôtre de Jésus, c'est lui qui m'a envoyé vers toi pour te guérir. » Après ces paroles, le vieillard disparut, et Agathe se trouva entièrement guérie. Elle se prosterna en remerciant le Seigneur de ses grâces. À ce moment-là, une lumière prodigieuse descendit du ciel et illumina toute la terre. Les gardiens furent si terrifiés qu'ils s'enfuirent en laissant les portes de la prison ouvertes. Ainsi les prisonniers s'enfuirent-ils aussi. Certains d'entre eux conseillèrent à Agathe de partir avec eux. Cette dernière dit : « Je considère la prison comme un champ de bataille, je suis ici pour lutter contre mes ennemis. Comment pourrais-je m'enfuir d'ici? »

Le quatrième jour, le consul la convoqua à nouveau devant lui. Il fut extrêmement étonné en voyant qu'Agathe était saine et sauve. Il lui en demanda la raison. En entendant l'explication de la jeune fille, il fut de nouveau courroucé. Il ordonna aux serviteurs d'allumer un grand feu et d'y jeter Agathe. Aussitôt qu'elle entra dans le feu, se produisit un tremblement de terre qui renversa le palais et écrasa deux conseillers du consul. Les habitants furent tous pris de panique. Ils reprochèrent au consul sa cruauté en le menaçant de le renverser. Le consul, qui craignait la sédition du peuple, fut forcé de tirer Agathe du feu. Il la fit ramener dans sa prison. Voyant que tous ses membres

étaient déchirés, Agathe s'agenouilla pour remercier tout d'abord les grâces que le Seigneur lui avait offertes. Ensuite, elle se mit en prière en suppliant le Seigneur de ramener son âme au ciel. Après la prière, elle rendit l'âme sereinement. C'était l'an du Seigneur 252. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était la quatrième année de l'ère Jiaping sous le règne de l'empereur Wei pendant la période des « trois royaumes », une année Renshen selon le cycle sexagésimal chinois. Le corps d'Agathe restait frais et parfumé.

Entendant parler de la mort dans la prison de sainte Agathe, les habitants se rassemblèrent devant son cercueil dans l'intention de l'ensevelir. Soudainement, ils virent des anges descendre en tenant à la main une stèle. Les anges déposèrent la stèle devant le cercueil. On lisait un petit texte sur cette stèle : « Sainte vierge, volontaire, gloire pour Dieu, protectrice du peuple. » Les anges partirent. Les habitants louèrent les mérites et vertus d'Agathe selon le guide du Seigneur, ils ensevelirent le corps de la sainte en la priant de les protéger.

Quant au consul, averti de la mort d'Agathe, il se rendit à la maison d'Agathe dans l'espoir de prendre ses trésors. En chemin, il descendit de son cheval pour traverser un fleuve. À ce moment-là, le cheval mordit son visage, lui donna des coups de sabots, et le lança dans le fleuve où son corps ne put jamais être retrouvé. Il faut savoir que ceux de la mauvaise voie qui tentent de nuire à quelqu'un de la bonne voie supporteront les mêmes maux.

Etna est le nom de la montagne la plus haute de Sicile dont la cime est couverte de neige persistante. Il y avait souvent des incendies dans la grotte de cette montagne. Un jour, un tremblement de terre effrayant se produisit. Un torrent de feu de soufre jaillit de la montagne et se répandit partout comme un fleuve. Tous les bâtiments qu'il submergeait furent entièrement détruits. La ville près de la montagne s'appelle Catane, c'est l'endroit où on garde le corps de sainte Agathe. Ne sachant plus que faire face au

feu menaçant, les habitants de cette ville se pressèrent en foule vers le tombeau d'Agathe et ouvrirent son cercueil. Ils prirent le voile qui couvrait le corps de la sainte, et l'étendirent contre le feu en priant la sainte de les protéger. Face au voile divin, le feu décrut comme s'il possédait aussi une âme. Depuis, le peuple de toute part est reconnaissant de la faveur de la sainte, et les gens l'honorent jusqu'à nos jours. Il y a quatre-vingts ans, un nouveau fleuve de feu coula partout. Toutes les maisons furent brûlées au passage du feu. Quand le feu était sur le point d'entrer dans un village, le chef de village se rappela qu'il gardait toujours un coin du voile de sainte Agathe. Il le prit donc et l'accrocha comme un petit drapeau sur une hampe. Puis, il dressa la hampe contre le feu en se mettant en prière. Quand le feu atteignit cette hampe, il se divisa en deux voies qui passèrent autour de ce village tout en évitant de le brûler.

Vie de sainte Lucie de Syracuse

Lucie, née dans la ville de Syracuse en Sicile, était issue d'une famille très riche et très noble. Dès qu'elle découvrit la doctrine chrétienne dans son enfance et qu'elle commença à connaître le Créateur qui domine le monde et qui récompense et punit l'homme en toute équité, elle fut déterminée à pratiquer sa foi et à rester chaste y toute sa vie.

Peu après, son père mourut. Sa mère lui parlait de mariage de temps en temps. Ayant compris ce que voulait sa mère, Lucie fut mécontente. Elle répétait à sa mère son souhait à plusieurs reprises, parfois explicitement, parfois implicitement, pour que sa mère ne la fit pas changer d'idée. Peu de temps après, sa mère souffrit d'une maladie grave qui la mit en danger de mort. Voyant se répandre à travers toute la Sicile l'histoire de sainte Agathe qui avait achevé une glorieuse carrière avant de mourir et qui protégeait toujours les habitants convertis après sa mort, Lucie persuada sa mère de se rendre avec elle au tombeau de cette sainte afin de la sauver. En arrivant, elles se mirent en prière. Et voici que Lucie s'endormit soudain, et eut un rêve où elle vit descendre du ciel sainte Agathe, en robe parée de broderies extrêmement brillantes et entourée d'un grand nombre d'anges. La sainte lui dit en souriant : « Lucie, vierge protégée par Dieu, tu peux toi-même accorder des grâces. Pourquoi me demandes-tu de le faire? Notre Seigneur admire ta vertu et apprécie ta volonté de sauver ta mère. Autrefois, il me prit comme protectrice de cette région, et aujourd'hui, il veut te prendre comme médiatrice de cette ville. Sache que celle qui pratique sa foi le plus chastement correspond le mieux aux attentes du Seigneur. »

Lucie se réveilla. Elle dit à sa mère : « Tu es guérie! » Sa mère se sentit elle-même guérie. Elles se prosternèrent pour exprimer leurs remerciements. Après être rentrées chez elles, s'occupant soigneusement de sa mère, Lucie lui dit : « Je suis déterminée à me consacrer au Seigneur, et tu es guérie grâce à lui. Il nous faut faire quelque chose

pour le remercier. J'ai déjà la volonté de vouer ma vie à Dieu pour le récompenser, j'espère que tu ne m'empêcheras pas de le faire. De plus, j'ai une autre requête : tu m'avais promis beaucoup d'argent pour ma dot, et je te prie maintenant de m'accorder ma dot pour que je la distribue aux pauvres. » Sa mère lui répondit : « Attends plutôt ma mort, et tu feras ensuite ce que tu voudras de nos biens. » Mais Lucie lui dit : « Si tu donnes ton argent en mourant, c'est parce que tu ne pourras pas l'emporter avec toi. Ce n'est pas un bienfait. On ne peut parvenir à la gloire que si l'on donne la charité avant de mourir. C'est juste comme si en marchant dans la nuit, on était obligé d'allumer une lanterne pour qu'elle éclaire les dangers du chemin devant soi. Si on la laissait dans son dos, seul le chemin parcouru pourrait être éclairé. Notre monde est plein de périls. Si on voulait monter au ciel sans aucun bienfait, les obstacles seraient inévitables. » Persuadée par elle, sa mère lui accorda sa dot, et elle la distribua sur-le-champ aux pauvres.

Ayant appris que Lucie n'avait plus envie de se marier, et qu'elle avait distribué tous ses biens, le fiancé de Lucie porta plainte devant le consul. Dans le monde, les deux choses qui troublent le plus le cœur sont le désir pour le plaisir charnel et celui pour la fortune. Ces deux désirs, roulant en parallèle, nuisent à tous ceux qu'ils rencontrent. Le consul fit comparaître Lucie devant lui. Apprenant que cette fille s'était faite chrétienne depuis son enfance et qu'elle avait distribué sa dot et ses biens, il chercha à la convaincre d'abandonner sa foi chrétienne et de sacrifier aux idoles. Lucie s'efforça de lui prouver la justice du christianisme et la folie des autres religions. Le consul se moqua de ses paroles qui lui paraissaient inutiles. Lucie lui dit : « Toi, tu sers ton maître terrestre et gardes ses décrets. Moi, je sers mon maître au Ciel et garde sa loi. On ne peut pas obéir en même temps aux ordres de deux maîtres. Alors comment pourrais-tu juger ma croyance inutile ? Si tu n'entends pas raison, tu pourras sur-le-champ me punir à ta guise. » Furieux, le consul lui cria : « Tu as déjà dépensé tout ton patrimoine, pourquoi dis-tu encore des bêtises ? » Lucie rétorqua : « Tu parles de mon patrimoine? Je l'ai déjà placé en lieu sûr. Ne le cherche plus. Et les corrupteurs sont

ceux que je déteste depuis mon enfance. Ceux qui désobéissent au Seigneur et s'abandonnent au culte des idoles, et ceux qui nourrissent de mauvaises intentions et perdent totalement leur conscience, sont tous des corrupteurs. Ils sont tellement détestables qu'ils ne valent pas la peine d'être mentionnés. »

Irrité par les paroles de Lucie, le consul tenta de la châtier pour la faire taire. Lucie dit : « Tous ceux qui possèdent un cœur chaste et qui sont instruits par le Saint-Esprit ne peuvent cesser de parler. » Et le consul : « Alors je te ferai conduire dans une maison de débauche. Ton corps y sera violé et ton Saint-Esprit t'abandonnera! Que pourras-tu encore faire? » Lucie dit : « Celles dont le corps est violé mais dont l'âme s'oppose au plaisir charnel ne pourront pas être vraiment violées. Leur gloire ne diminuera pas, au contraire, leur chasteté s'en trouvera doublée. » Le consul ordonna à ses serviteurs d'emmener Lucie à la maison de débauche. Les serviteurs s'approchèrent de Lucie et s'efforcèrent de l'entraîner. Néanmoins, elle resta immobile. En effet, le Saint-Esprit montra sa force divine, il rendit la jeune fille si pesante qu'en aucune façon les serviteurs ne purent la mouvoir. Étonné de cette scène, le consul fit venir mille bœufs pour entraîner la vierge, mais elle ne bougea point. Soupçonnant que Lucie avait jeté des maléfices, le consul fit venir des mages et leur ordonna de conjurer le mal. Les mages s'efforcèrent de faire des incantations, mais la vierge restait toujours immobile.

Le consul se sentit extrêmement furieux. Il réprimanda ses serviteurs d'un ton sévère. La vierge Lucie lui dit : « Ne sois pas si furieux et si cruel. Si tu n'avais pas compris la force divine du Saint-Esprit auparavant, tu devrais en avoir été le témoin aujourd'hui. » Ne tenant aucun compte de ses paroles, le consul ordonna aux serviteurs de recueillir des bois secs et d'y jeter de la poix, de la résine, de l'huile bouillante et du soufre. Ensuite, il fit allumer autour de Lucie un grand feu. Assise au milieu du feu brûlant, Lucie restait saine et sauve. Elle dit au consul : « J'ai supplié le Seigneur de prolonger cette période de souffrance, afin que les fidèles connaissent mieux sa puissance divine et qu'ils croient en lui plus sincèrement. Quant aux non-croyants, ils

pourraient comprendre maintenant la force de Dieu et donc se convertir à la foi chrétienne. » Exaspéré, le consul ordonna de la décapiter. La vierge Lucie l'accepta avec plaisir. Elle s'efforça tout d'abord de convaincre les croyants de ne pas craindre les misères du monde ni les supplices. Elle leur dit : « La tendance générale des événements du monde est comme celle du soleil et des fleurs. Ils sont en plein épanouissement le matin, mais connaissent l'abaissement le soir. Il est inutile d'en avoir peur. Si l'empereur accepte le Saint-Esprit et possède donc une grande vertu, il cessera de malmener son peuple, et notre sainte religion pourra enfin parvenir à la paix et à la prospérité. »

Après ses paroles, Lucie tendit son cou et l'épée transperça sa gorge. Mais elle ne rendit pas encore son dernier souffle. Triste de la souffrance de la sainte, les gens blâmèrent le consul de son injustice et de sa cruauté. Quelques-uns d'entre eux proposèrent de jeter ce méchant consul en prison. Ils le considérèrent comme une honte pour leur ville. Il faut savoir que les souverains ne devraient pas s'appuyer sur leur puissance pour violer la loi. S'ils sont séduits par le désir sexuel et l'intérêt personnel, s'ils font ce qu'ils veulent, et qu'ils malmènent le peuple à leur guise, ils s'attireront eux-mêmes des ennuis voire une honte infinie. Notre sainte Lucie vit de ses propres yeux la fin du consul, mais elle ne put s'empêcher d'avoir de la compassion pour cet homme méchant. En rendant le bien pour le mal, elle fut de plus en plus vertueuse et tolérante.

La fin de la vie de Lucie s'approcha. Elle resta en vie jusqu'à l'arrivée de prêtres qui lui apportèrent le saint corps de Jésus. Après quoi, elle rendit l'âme sereinement. Cela se passa quelques années après l'an 300, au mois où a lieu le solstice d'hiver. Selon le calendrier lunaire chinois, c'était après l'ère Yongkang pendant le règne de l'empereur Huidi de la Dynastie Jin. Les prêtres l'ensevelirent avec prudence dans un coin propre. Plus tard, pendant la floraison du christianisme, ils construisirent un palais pour poser ses reliques. Dès lors, son tombeau fut déplacé plusieurs fois, et il fut enfin

posé dans la fameuse ville de Venise en Italie. Jusqu'à nos jours, les habitants reçoivent encore les faveurs par la sainte. Ceux qui perdent la vue peuvent tous réaliser leurs souhaits après avoir fait des prières sincèrement devant le tombeau de la sainte.

Vie de sainte Cécile de Rome

Cécile, jeune fille romaine, est née d'une grande famille noble et riche. Bien éduquée depuis son enfance, elle avait à la fois un cœur d'or et une belle apparence. Elle possédait toutes les bonnes qualités morales. Son intelligence se développait avec l'âge, et sa foi chrétienne fut également de plus en plus ferme. Ayant commencé à apercevoir la frivolité du monde, elle pensait toujours à s'en tenir loin. Ainsi fit-elle le vœu de conserver sa virginité pour toute sa vie, et de pratiquer sa foi toute seule en se retirant du monde.

Peu après, son père mourut. Ne connaissant pas l'aspiration de sa fille, sa mère voulut la marier à un homme de noble lignée. En apprenant cela, Cécile pleura amèrement. Elle pria le Seigneur nuit et jour de bénir sa mère. Après quoi, elle se cloîtra dans sa chambre où elle se concentra à pratiquer sa foi chrétienne strictement en refusant toutes les tentations extérieures. Un peu plus tard, elle obtint toutes les vertus sacrées, et l'homme que sa mère avait choisi arriva au jour fixé. Les voisins se précipitèrent chez elles pour les féliciter. Inquiète et mécontente, Cécile réfléchit et enfin imagina un stratagème. Elle fit venir son fiancé et lui dit : « Valérien, je suis obligée de t'épouser selon les rites. J'ai maintenant des choses importantes à te dire, j'espère que tu ne révéleras jamais mon secret. Moi, je me voue à ma chasteté depuis mon enfance, et j'ai juré de ne jamais me marier. Heureusement, j'ai un ange que le Seigneur m'a accordé qui me protège tout le temps à mes côtés. Si tu osais me profaner, il t'arriverait probablement des malheurs. Mais si, au contraire, on s'aime comme frère et sœur, il t'aimera autant que moi et il t'accordera aussi des faveurs. »

En entendant les paroles de Cécile, Valérien éprouva un grand étonnement et lui répondit : « Ta proposition semble bonne, mais je ne peux pas te croire immédiatement. Si tu veux vraiment me convaincre, fais-moi voir ton ange avec mes propres yeux ! » Cécile lui dit : « On ne peut pas voir toute la brillance du soleil avec les yeux malades.

Si tu veux voir mon ange, tu devras croire sincèrement dans le Seigneur du ciel et de la terre, le respecter et le vénérer. Ensuite, il faut que tu reçoives l'eau bénite respectueusement pour purifier ton cœur en effaçant les mauvaises habitudes dont tu étais entaché auparavant. » En entendant cela, Valérien commença à comprendre. Ayant un désir de plus en plus ardent de voir cet ange, il demanda à Cécile comment il pourrait croire en Dieu et recevoir le baptême.

Très contente de Valérien, Cécile lui demanda d'aller voir un évêque qui pourrait l'aider. À l'époque-là, le roi de l'Occident était fasciné par les idoles et était sur une mauvaise voie. Ainsi l'évêque et une centaine d'adeptes étaient-ils obligés de mener une vie anachorétique dans les campagnes. Valérien suivit les directives de Cécile. Il sortit de la ville, se mit en route et arriva enfin au lieu où l'évêque vivait en ermite. Il se prosterna devant ce dernier, lui expliqua sa situation, et lui rapporta les propos de Cécile. Extrêmement joyeux, l'évêque frappa le sol du front, et puis s'écria vers le ciel : « Mon Seigneur, tu es la source de tous les amours purs. Autrefois, tu as semé des semences dans le cœur chaste de Cécile, aujourd'hui, les semences deviennent des fruits, et ils sont prêts à être récoltés et rapportés au ciel. Ce jeune homme était féroce comme un tigre ou un loup avec qui on ne pouvait pas discuter. C'est la Vierge Cécile qui l'a transformé en un doux agneau et l'a fait venir demander des indications. Ne serait-il pas mieux de profiter de cette occasion pour l'accepter parmi nous ? » L'évêque conduisit ensuite Valérien à l'arrière du jardin pour discuter avec lui. Soudainement, un ange possédant un visage d'un vieillard descendit devant eux. Cet ange, tout vêtu de blanc, tenait un livre écrit en lettres d'or. Ces mots étaient écrits dans le livre : « Un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. » En voyant le livre, Valérien, épouvanté, tomba sur le sol comme mort. L'évêque le releva et lui demanda de lire. Après la lecture, Valérien prit soudain conscience de ces mots, et il pria l'évêque, en toute sincérité, de le baptiser. L'évêque le retint chez lui pour la nuit, et lui expliqua avec patience les passages difficiles de l'Évangile et également les points essentiels de la foi sacrée. Le lendemain, Valérien prit congé de l'évêque et retourna chez Cécile.

Lorsqu'il entra dans la chambre, Cécile était en train de pratiquer sa foi. Valérien vit enfin un ange qui avait un visage d'un bel enfant et qui était entouré par des lumières merveilleuses. Cet ange se tenait aux côtés de Cécile, avec deux couronnes de fleurs à la main. Valérien se prosterna avec terreur. L'ange offrit une couronne de fleurs à Cécile et l'autre à Valérien, en leur disant : « Ces deux couronnes de fleurs ne viennent pas de ce monde. Elles sont faites de fleurs du ciel. Notre Seigneur vous les offre pour célébrer l'amour pur entre vous. Jamais ces fleurs ne se faneront ni ne perdront leur parfum. Elles ne seront visibles qu'à ceux qui aimeront la chasteté. » Ensuite, l'ange s'adressa à Valérien : « Puisque tu as cru fermement aux propos de la Vierge, le Seigneur m'a envoyé ici pour te reconforter. Tu as la chance d'obtenir la faveur du Seigneur, tu pourras alors demander ce que tu veux et tu l'obtiendras! »

Valérien répondit avec reconnaissance : « J'ai un frère unique. Je l'aime comme j'aime ma propre vie. Je désirerais donc qu'il se débarrasse de l'hérésie et qu'il reçoive le baptême. » L'ange dit : « Ne t'inquiète pas. Ton frère viendra bientôt, et vous irez tous les deux vers le Seigneur avec la palme du martyr. »

L'ange disparut après ses paroles. Là-dessus vint Tiburce, le frère de Valérien. Sur le point d'entrer dans la chambre, il fut frappé par le parfum. Très surpris, il en demanda l'origine à son frère. Valérien dit : « Ce n'est pas un parfum ordinaire. Il vient des fleurs prodigieuses au paradis du ciel. » Tiburce voulut avoir une explication plus détaillée. Valérien profita de cette occasion pour prêcher l'évangile, en essayant de persuader son frère d'abandonner ses faux dieux. En même temps, le Seigneur l'aida secrètement en montant son éloquence et en réformant son frère pour que ce dernier fût baptisé volontiers. Tiburce put enfin, lui aussi, voir l'ange qui était descendu pour le reconforter et augmenter sa force divine.

Le cœur de plus en plus pieux, les deux frères passaient leur temps à distribuer des aumônes et à prêcher la foi chrétienne. Leur bonne réputation se diffusait partout. En

apprenant cela, le préfet les fit comparaître à la cour. Face à l'interrogatoire et à la menace du préfet, les frères déclarèrent, avec fermeté et constance, que la foi chrétienne était authentique et juste. Ils ne se soumirent pas, ni changèrent leur avis. Par conséquent, ils souffrirent des supplices jusqu'à ce qu'ils rendent l'esprit, comme l'avait prévu l'ange près de Cécile.

Ayant appris le martyre de Valérien et son frère, Cécile recueillit leurs corps et les ensevelit. Ensuite, elle distribua aux pauvres tous les biens laissés par les frères, afin de les défendre contre la convoitise du préfet cupide. Peu de temps après, ayant entendu parler de l'immense fortune de Valérien et de Tiburce, le préfet convoqua Cécile et lui demanda où étaient les biens des deux hommes. Cécile lui dit : « Les biens des frères sont bien conservés par les pauvres. » Le préfet la fixa d'un air courroucé, et lui ordonna de renoncer à sa foi et de sacrifier aux idoles pour éviter des souffrances. Cécile rétorqua : « Abandonner le Seigneur unique et sacrifier aux faux dieux, c'est contre la loi de la nature et les principes de la fidélité. En revanche, si on suit la loi de la nature et qu'on est fidèle au Seigneur, on ne sera détruit par aucune souffrance. »

Irrité par ces paroles, le préfet ordonna aux serviteurs d'entraîner Cécile au temple et de la forcer à offrir des sacrifices, sous peine de mort. Au moment où les huissiers décidaient d'exécuter les ordres, ils virent la jeune femme si belle et si noble qu'ils étaient tristes de la voir mourir. Ils tentèrent alors de la persuader d'obéir au préfet. Mais Cécile leur dit : « Vous avez tort d'avoir de la compassion pour moi. La voie que je suis est la seule bonne voie où il n'y a rien de courbe. Je connais son début et sa fin par cœur. J'ai la chance de pouvoir y consacrer ma vie, c'est le bonheur le plus grand du monde. Permettez-moi de citer des exemples. Donner de la boue et recevoir de l'or, donner des pierres et recevoir un palais, même les hommes les plus grossiers veulent faire ces échanges. Aujourd'hui, j'échange la frivolité du monde contre la noblesse du ciel, et la souffrance temporaire contre le bonheur éternel, n'est-ce pas un choix très sage ? Bien que j'abandonne la vie ordinaire pour la justice et la foi, et que je subisse

les peines jusqu'à la mort, mes mérites et mes vertus seront accumulées, et mon esprit existera au ciel éternellement, comment pourrais-je être triste ? Au contraire, si vous continuez à croire aux idoles et à poursuivre de petits bénéfices, vous vous écarterez de la bonne voie, et vous ne pourrez jamais y retourner avec le temps. Ce serait effectivement lamentable. »

Après les propos de Cécile, les huissiers ainsi que des gens qui habitaient dans les environs furent parfaitement convaincus. Ils promirent tous d'abandonner leurs faux dieux, en s'écriant ensemble : « Le Seigneur Jésus-Christ est le seul Dieu, croyons en lui, servons-le ! » Voyant que tous les gens avaient pris la bonne voie, Cécile les invita chez elle, interpréta l'Évangile avec patience, et les traita avec largesse. Ensuite, elle appela l'évêque chez elle. Environ quatre cents personnes reçurent le baptême.

En apprenant que Cécile n'avait pas été exécutée, et qu'elle avait conduit les huissiers et plusieurs centaines habitants au baptême, le préfet fut extrêmement courroucé. Il ordonna de jeter la vierge dans une chambre brûlante pour que la chaleur l'étouffât jusqu'à la mort. Cécile y entra sans terreur. Elle y resta toute la nuit et tout le jour sans aucune trace de brûlure. Quand le préfet l'apprit, il se sent honteux d'avoir mis Cécile au supplice en vain. Il ordonna de la décapiter tout de suite. Lorsque le bourreau entra dans la chambre, Cécile était en train de pratiquer sa foi. Il dégaina son épée, la frappa trois fois au cou, sans pouvoir trancher la tête. Les serviteurs du préfet furent tous effrayés. Ils s'enfuirent de la chambre et n'osèrent plus y rentrer.

Grâce à la protection du Seigneur, Cécile put survivre pendant trois jours de plus. Elle continua à recevoir les gens pour les convertir et pour leur demander de ne pas se soumettre aux supplices. Admirant les bienfaits de Cécile, l'évêque lui rendit visite la nuit et la consola. Cécile se mit à genoux devant l'évêque, en disant : « J'ai prié le Seigneur de m'accorder ce délai de trois jours pour distribuer tous mes biens. Maintenant que tu es venu, je te supplie de m'aider à les distribuer. Quant à ma maison,

bien qu'elle ne soit pas assez grande, on peut quand même la transformer en église pour ne pas décevoir l'attente du Seigneur. » L'évêque y consentit. Trois jours plus tard, Cécile abandonna son corps sereinement, et rendit son âme au ciel. C'était l'an du Seigneur 232. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était la sixième année de l'ère Taihe sous le règne de l'empereur du Royaume Wei pendant la période des « trois royaumes », une année Renzi selon le cycle sexagésimal chinois. Après avoir enseveli le corps de Cécile, l'évêque déplaça son tombeau de l'extérieur de la ville à l'intérieur. Dès lors, de nombreuses personnes qui étaient malades se rendirent à son tombeau pour demander sa protection, et ils obtinrent tous la grâce de la sainte vierge.

Vie de sainte Agnès de Rome

Agnès était issue d'une famille romaine très riche et très noble. Quand elle était enfant, elle eut la chance de découvrir la doctrine chrétienne. Elle était comme une terre fertile où on plantait de bonnes graines et où la récolte serait cent fois plus abondante. Dès qu'elle commença à connaître les usages du monde, elle s'éloigna des jeux d'enfants et s'adonna la pratiquer de sa foi. Elle fit le vœu de garder sa chasteté.

À douze ans, elle fut demandée en mariage par le fils aîné du gouverneur qui entendait parler de la sagesse et de la beauté de cette jeune fille. Les parents d'Agnès refusèrent cette proposition sous prétexte que leur fille était trop jeune. Mais le fils du gouverneur n'avait aucune patience. Il attendit le moment où Agnès sortit avec sa mère, alla à leur rencontre, et leur demanda d'un ton impératif d'accepter ses bijoux de fiançailles. Tout étonnée, Agnès l'apostropha : « Homme éhonté! Tu viens pour me voir avec tes propres yeux, quelle stupidité ! J'ai déjà mon Seigneur dont je suis éprise d'amour depuis longtemps. Il n'est pas un homme ordinaire. Il n'habite pas dans notre monde. Il est à la fois le maître du ciel et un être humain. En tant que le maître du ciel, il a son père, mais n'a pas de mère. En tant qu'un être humain, il a sa mère, mais n'a pas de père. Sa dignité est incomparable, son pouvoir est immense, sa bienveillance est infinie. Comme je persévère à l'aimer, je reste aussi chaste qu'auparavant, et mon pouvoir se multipliera par dix. Comment pourrais-je abandonner tout cela et t'épouser ? » Elle le quitta immédiatement après ces paroles.

Ayant entendu les paroles d'Agnès, le jeune homme soupçonna qu'elle voulait s'éloigner de lui puisqu'elle l'avait refusé et qu'elle avait un autre amant. Plus ses doutes augmentèrent, plus sa colère s'accrut, et plus son amour pour elle s'approfondit. Ainsi tomba-t-il malade. Se rendant compte de la cause de la maladie de son fils, le gouverneur fait comparaître Agnès et sa mère devant lui. Il leur accorda de somptueux cadeaux, et leur demanda avec des mots aimables de ne pas s'éloigner de son fils. Agnès

lui répéta les raisons par lesquelles elle ne pouvait pas se marier. Ensuite, elle prit congé du gouverneur et rentra chez elle. Le gouverneur fut mécontent. Il ordonna à ses serviteurs d'enquêter en secret, et on lui dit qu'Agnès se vouait à la foi chrétienne et qu'elle avait fait vœu de chasteté.

Le gouverneur convoqua Agnès de nouveau et lui dit : « Si tu veux garder ta virginité, il te faut entrer au temple de Vesta et sacrifier à cette déesse. (Vesta était une fameuse femme auprès de qui de nombreuses femmes vierges perdaient leur temps. Elle avait un palais et un temple où les vierges habitaient.) Si tu n'y entres pas, je te ferai livrer à une maison de prostitution. » Agnès lui répondit : « Ma résolution est si inébranlable qu'elle ne pourra jamais être fléchie par de belles paroles ou des menaces ! Je ne trahis pas mon Seigneur en acceptant le mariage avec ton fils, comment pourrais-je le trahir en sacrifiant à des idoles stupides faites de bois et de pierre ? Réfléchis à cette question et tu me comprendras. Si tu persistes à me livrer à la maison de prostitution, j'aurai un ange avec moi qui me protégera tout le temps. Mon Seigneur m'accorde toujours ses grâces. Je n'ai rien à craindre ! »

Le gouverneur devint furieux. Il ordonna aux serviteurs de la dépouiller de ses vêtements et de la conduire toute nue dans la maison de débauche. Sur-le-champ, le Seigneur fit pousser ses cheveux en telle abondance que ces cheveux la couvraient parfaitement. En arrivant dans ce lieu du mal, les serviteurs du gouverneur la poussèrent à l'intérieur, et incitèrent des jeunes gens à jouir d'elle. À ce moment-là, Agnès vit descendre un ange qui lui tendit une robe toute blanche. Ensuite, l'ange jeta une lumière prodigieuse. La lumière fut si éclatante que tous les endroits obscurs furent illuminés et que personne ne pouvait ouvrir les yeux. Reconnaisante, Agnès s'agenouilla pour remercier le Seigneur charitable, en le sollicitant de lui accorder plus de forces divines pour qu'elle tînt mieux son vœu de chasteté.

Entre-temps, les jeunes gens s'assemblèrent et se ruèrent dans la maison de

prostitution. À peine entrés, ils virent la lumière éclatante qui entourait Agnès et toute sa chambre. Ils furent tellement terrifiés qu'ils reculèrent tout de suite. Ils n'osèrent plus de s'approcher d'elle. En même temps, ils commencèrent à comprendre que cette jeune fille était protégée par le Seigneur et qu'elle ne pouvait pas être souillée. Seul le fils du gouverneur, qui était tenté par le mal, se précipita dans la chambre avec plein de fureur, tout en ignorant la lumière. Mais aussitôt l'ange le tua dans la chambre. Ses compagnons, qui l'attendaient à l'extérieur depuis longtemps sans le voir sortir, entrèrent dans la chambre et apprirent sa mort. Peu de temps après, des rumeurs se répandirent dans toute la ville. On dit qu'Agnès avait tué le jeune homme par des maléfices. Le gouverneur vint voir son fils, et se mit à crier tout en larmes. Il se rendit auprès d'Agnès et s'écria : « Sorcière, comment as-tu osé tuer mon fils par tes maléfices ? » Agnès lui répondit : « Un corrupteur subit les conséquences de ses actes. Ne jette pas le blâme sur moi. À leur arrivée ici, les compagnons de ton fils se sont tous reculés indemnes. Seul ton fils s'est empressé de faire le mal. Il a forcé la porte de ma chambre en abusant de son pouvoir et en violant la loi céleste, c'est pourquoi il a irrité le ciel qui lui a infligé la mort. »

Le gouverneur se tut et commença à comprendre ce qu'Agnès venait de dire. Il lui dit ensuite : « Tu dis que mon fils a offensé le Seigneur et a tenté de violer ta virginité. J'espère que tu as encore le courage de prier le Seigneur de pardonner ses erreurs à mon fils et de le ressusciter. Si mon souhait pouvait être réalisé, je croirais bien qu'il a été puni par où il avait péché, et que tout cela ne te concerne pas. De plus, s'il pouvait revivre, je croirais aussi que tu es bénie des grâces du Seigneur, et mes descendants seraient reconnaissants de génération en génération. » Agnès dit : « Tu suis depuis longtemps la doctrine païenne et tu détestes toujours notre foi chrétienne, sur quoi t'appuies-tu pour convaincre le Seigneur d'accepter tes demandes ? Mais de toute façon, le Seigneur est extrêmement bienveillant, il accorde la pluie et la lumière à tous les gens tant bons que méchants. Il consentirait sans doute à ressusciter ton fils. Sors, et je vais faire des prières. » Le gouverneur sortit de la chambre. Agnès se prosterna en priant le

Seigneur de pardonner les comportements méprisables du fils du gouverneur, et de le ressusciter afin de manifester la puissance extrême du Seigneur et la justice de leur foi, pour que le peuple ne suivît pas le mal à la légère.

Sur la prière d'Agnès, un ange du Seigneur lui apparut. Il fit tout d'abord l'éloge d'Agnès et l'encouragea à renforcer sa foi, et puis, il accepta la demande d'Agnès de ressusciter le fils du gouverneur. Après quoi, il disparut. Le jeune homme revint à la vie. Il sortit de la maison en s'écriant : « Tant au ciel que sur la terre, le Seigneur est le maître unique, il est extrêmement puissant, bienveillant, sage et juste. Il est un homme parfait qui n'a aucun défaut et qui ne cache rien. Les autres dieux à qui le peuple sacrifie sont tous méchants, ils ne méritent pas qu'on les prenne pour maîtres ! » Le gouverneur ainsi que tous les habitants furent surpris par les paroles du jeune homme ressuscité, ils firent ainsi des éloges en chœur de la puissance du Seigneur. Avec son corps de jeune fille, Agnès n'avait peur de rien. Elle entra dans la maison de prostitution toute nue sans être souillée. Elle ne serait pas mouillée dans l'eau, ni brûlée dans le feu. Face au mal, elle rendait toujours le bien. Elle fit revivre le mort et reculer les corrupteurs. Toutes ces affaires sont loin d'être ordinaires. Elles n'auraient pas eu lieu sans la protection du Seigneur.

Mais alors, les prêtres des dieux, craignant la décadence de leur religion, se réunirent et s'écrièrent : « À mort cette magicienne qui ose mépriser les dieux que nos ancêtres vénéraient et qui pervertit les cœurs! Elle tue les vivants par sorcellerie, et ressuscite les morts par ses incantations. Elle fait trafic de son honneur avec tous ses comportements étranges. Elle trompe les hommes vertueux, comment pourrait-elle être tolérée ou même ignorée par la loi ? » Le gouverneur fut étonné en entendant les paroles des prêtres. Bien qu'il fût reconnaissant de la faveur de Dieu, il craignait que les prêtres ne fomentassent une émeute en s'appuyant sur le peuple. Ainsi, il se retira tristement et laissa Agnès sous la garde d'un officier subalterne. Agnès fut immédiatement condamnée à mourir. Sans avoir interrogé la jeune fille, l'officier ordonna aux serviteurs

d'allumer un feu ardent et de la jeter dedans. Mais la flamme, se séparant en deux, brûla les serviteurs sans toucher Agnès, comme si elle avait aussi l'esprit de suivre la foi chrétienne. Agnès se prosterna pour remercier la faveur du Seigneur, en le priant quand même d'accroître sa force. Sur sa prière, le feu se diminua. Les habitants s'exclamèrent d'admiration. Ayant peur de la sédition du peuple, l'officier ordonna de décapiter Agnès tout de suite. Pourtant, le serviteur perdit soudain toute sa force au moment où il leva sa main. Avec les poils dressés, il frissonna d'horreur et ne put plus procéder à l'exécution. Quant à Agnès, elle demanda sans inquiétude au serviteur de se calmer, et tendit son cou pour mourir. Elle n'avait que treize ans. Son martyre eut lieu en l'an du Seigneur 304. Selon le calendrier lunaire, c'était en l'antépénultième année du règne de l'empereur Huidi de la Dynastie Jin.

Des chrétiens escortèrent son corps et sortirent de la ville. Jaloux de la gloire d'Agnès, les païens les poursuivirent, dans l'intention de les tuer. Aussitôt le Seigneur déclencha un tremblement de terre. Les montagnes s'écroulèrent, et les éclairs et foudres tuèrent de nombreux païens. Effrayée, la foule se dispersa. Les chrétiens ensevelirent sur place le corps d'Agnès. Les parents d'Agnès étaient tellement tristes qu'ils ne cessèrent de pleurer. Une nuit, alors qu'ils veillaient à côté du tombeau, ils virent venir un chœur de vierges en robes étincelantes et entourées de rayons de lumière, parmi elles ils virent leur fille Agnès qui était particulièrement éblouissante. Elle leur dit : « Pourquoi pleurez-vous comme si j'étais morte ? Vous auriez dû fêter le bonheur permanent que j'ai obtenu au ciel ! » Après ces paroles, elle disparut avec les autres vierges. Les parents d'Agnès se sentirent enfin consolés et ils rentrèrent donc chez eux. Dès lors, les croyants venaient souvent en pèlerinage pour obtenir les faveurs de la sainte. Quelques années plus tard, Constantia, la fille du roi, était affligée d'une lèpre très maligne et inguérissable. La vertu d'Agnès et les faveurs qu'elle avait distribuées parvinrent à cette princesse. Bien qu'elle ne fût pas encore croyante, elle connaissait déjà en général le dogme chrétien. Ainsi se rendit-elle au tombeau de la sainte. Après avoir prié que la sainte guérît sa maladie, elle vit en rêve descendre du ciel sainte Agnès

qui lui dit : « Constantia, n'oublie pas la signification de ton nom. Crois au Christ, pratique la foi chrétienne, et tu seras guérie sur-le-champ, tant ton corps que ton esprit seront délivrés. » Se réveillant soudain, la princesse vit que sa lèpre avait disparu. Reconnaisante, elle reçut le baptême et se fit chrétienne. Plus tard, elle fit élever un palais sur le tombeau d'Agnès, afin de graver la gloire de la sainte dans le cœur du peuple. Prenant Agnès comme modèle, elle menait une vie chaste et refusait toutes les demandes en mariage. Vivant seule et tranquille, elle se vouait à la foi chrétienne, et son vœu resta inchangé pendant toute sa vie.

Vie de sainte Christine de Bolsène

Il y avait un lac en Italie qui s'appelait Bolsène, sur l'île duquel la plus grande ville se nommait Tyr. Le lac débordait souvent, aussi les habitants cherchaient-ils à le fuir. La ville n'existe plus aujourd'hui, il n'en reste que des ruines. La famille d'Urbain, où naquit la sainte Christine, était la famille la plus noble dans la ville de Tyr. Chaque fois quand le père de Christine allait dans les villes voisines sur l'ordre de l'empereur pour résoudre des problèmes, il remportait toujours des succès et fut donc de plus en plus connu. Ainsi prit-il le pouvoir d'administrer la ville. En ce temps-là, tout le pays s'abandonnait au culte des dieux païens, y compris les gouverneurs.

Bien que Christine ne descendît pas d'une famille chrétienne, dès qu'elle entendit la prédication chrétienne pour la première fois, elle se convertit immédiatement et persévéra dans la vénération de Dieu. N'étant pas content de sa fille, son père cherchait à changer sa foi. Pourtant, Christine bénéficiait de la protection du Seigneur depuis longtemps. Bien qu'elle fût en pleine jeunesse, elle était mentalement mature et gardait obstinément son opinion. Ne se laissant pas tenter par l'hérésie, elle augmenta sa foi de jour en jour, afin d'obtenir davantage de grâces divines. Un jour, elle vit les idoles auxquelles son père sacrifiait, elle les brisa et distribua aux pauvres l'or et l'argent dont les idoles étaient faites. Son père se mit en colère, décida de la punir cruellement. Christine accepta les supplices volontiers. Son père fut plus furieux. Le lendemain, il ordonna aux serviteurs de la déshabiller et de blesser son corps avec des griffes de fer. Avec la plus grande patience, Christine souffrit les supplices corporels. Néanmoins elle ne craignit point les souffrances ni se plaignit. Au contraire, elle fit montre de la noblesse de son âme.

Courroucé, son père demanda aux serviteurs de fabriquer une roue en fer et de la suspendre en l'air. Ensuite, il fit allumer sous la roue un bûcher où on jeta de l'huile. Après quoi, les serviteurs attachèrent Christine à la roue. Ils tournèrent la roue pour en

chauffer toute sa surface. À ce moment-là, le Seigneur envoya à Christine des anges, et ces derniers enlevèrent son corps du feu. La flamme perverse jaillit, brûla et tua de nombreux serviteurs. Les survivants se sauvèrent à toutes jambes. Le père de Christine ne put contenir sa colère, mais il n'eut rien à faire. Il remit Christine en prison. Christine s'agenouilla pour remercier le Seigneur. En même temps, elle le pria de lui accorder davantage de faveurs pour qu'elle pût garder ses vertus. Elle eut la chance de voir redescendre les anges qui la félicitèrent et l'encouragèrent. Ensuite, les anges la soignèrent avec des remèdes divins, et les plaies de Christine guérirent immédiatement.

La nuit suivante, son père tyrannique refit comparaître Christine devant lui. En voyant que sa fille était saine et sauve, il devint plus courroucé. Il ordonna qu'elle fût jetée dans le lac avec une grande pierre attachée à son cou. Mais, aussitôt, les anges la ramenèrent sur la rive. N'ayant aucun moyen d'agir, et demeurant longtemps dans l'hésitation, son père tyrannique la fit ramener en prison. Hélas ! Quel stupide tyran ! Il ne pensa pas à la clairvoyance ni à la justice du Seigneur, il n'eut enfin nulle part où aller. Décidé à faire décapiter sa fille, il fut trouvé mort dans son lit durant la nuit. Hélas ! Plus on fait de mal, plus on éprouve de malheurs ! La punition fut d'autant plus cruelle qu'elle arriva plus tard.

Le mauvais père mourut donc. Quelques jours après, l'empereur désigna un nouveau magistrat. Ce dernier arriva et se renseigna sur ce qui s'était passé. Après quoi, il donna l'ordre de préparer une chaudière et de l'allumer avec de la résine, de la poix et du soufre. Il fit jeter Christine dedans. Face à l'huile bouillonnante dans la chaudière, Christine ne montra aucune forme de peur. Elle y entra en se signant, et son corps resta intact. Le magistrat, furieux, donna l'ordre de lui faire raser la tête, de la déshabiller et de la faire conduire nue à un temple. Christine fut forcée de se prosterner devant les idoles. Mais, dès qu'elle entra dans le temple, les idoles s'écroulèrent en poussière. Extrêmement furieux, le magistrat tomba par terre et rendit l'esprit. Évidemment, ce fut le Seigneur qui le punit. Ceux qui essayent d'attenter à la vie des autres devraient

souffrir les peines eux-mêmes. Les habitants furent tous pris de terreur. En même temps, ils furent surpris par la capacité extraordinaire de la religion chrétienne. Avant qu'on les exhortât, ils s'empressèrent d'abandonner les dieux païens. Il y avait environ trois mille personnes qui se convertirent au christianisme.

Peu de temps après, un nouveau magistrat arriva. Il fit comparaître Christine, mais cette dernière resta ferme comme toujours. Le nouveau magistrat donna l'ordre de faire allumer une fournaise et de faire plonger Christine à l'intérieur. Christine y demeura cinq jours incommodés. Le magistrat la jeta ensuite dans un cachot noir, et il ordonna à un sorcier de faire apparaître par magie des serpents venimeux pour blesser Christine. Pourtant, les serpents ne purent point délivrer de venin, comme s'ils étaient dociles. Pris de doutes sur tout ce qu'il avait vu, le magistrat ne put trouver d'explication raisonnable. Il continua à persécuter Christine en vain. Il lui fit couper la langue pour qu'elle ne pût plus parler. Christine ne le refusa pas, mais elle continua à parler sans langue. Le magistrat devint de plus en plus courroucé. Il l'attacha à un arbre, et fit lancer des flèches sur elle de tous côtés. Les blessures de Christine furent tellement nombreuses qu'il ne resta aucune partie intacte dans son corps pour recevoir plus de flèches. Mais sainte Christine, fervente dans la foi et dans la justice, continua à subir le supplice. Son corps fut lacéré et meurtri, son sang coula sans cesse, et sa respiration devint de plus en plus faible. L'extrémité de sa vie s'approcha.

Comprenant que sa glorieuse carrière serait bientôt achevée, Christine remercia tout d'abord le Seigneur de lui avoir accordé tant de grâces et de protections. Ensuite, elle lui demanda de dissoudre son corps et de ramener son âme au royaume de ciel. Elle pria également que ceux qui virent l'éclat du Seigneur trouvassent un bonheur éternel. Après une prière, elle rendit l'âme tranquillement. Cela se passa quelques années après l'an 300. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était après l'ère Yongkang pendant le règne de l'empereur Huidi de la Dynastie Jin. Les autres chrétiens l'ensevelirent sur place. Plus tard, son corps fut déplacé dans la ville de Palerme en Sicile, pour des raisons qu'on ne connaît pas. Jusqu'à aujourd'hui, les gens protègent ses reliques successivement de génération en génération.

Vie de sainte Claire d'Assise

Claire naquit à Assise, en Italie. Son père était riche et noble, et il était renommé pour ses exploits militaires. Sa mère se dévouait aux œuvres de charité. Elle avait rendu visite elle-même aux églises célèbres du monde, afin de témoigner son estime pour le Seigneur ainsi que sa ferveur pour la foi. Pendant sa grossesse, elle voulut prier le Seigneur de lui assurer l'heureuse issue de son accouchement. Alors, une voix céleste lui dit : « Ne sois pas soucieuse. Tu vas accoucher d'une fille merveilleuse qui accroîtra la gloire de votre famille et dont les vertus brilleront comme le soleil qui éclaire tous les coins de la terre. » Peu de temps après, elle accoucha en effet d'une fille et elle la nomma Claire (le nom de Claire signifie « la lumière »).

Dès ses plus tendres années, cette petite fille montrait déjà de belles qualités. Elle avait un bon caractère et une apparence splendide. Elle se conduisait toujours selon les règles établies. Humble et modeste, elle était en outre affable et douce envers son prochain. Elle s'éloignait toujours du mal en s'approchant du bien, et elle méprisait tous les combats et disputes entre les enfants. En revanche, elle aimait la solitude. Elle passait beaucoup de temps à lire les classiques et à réfléchir sur la vérité du dogme ainsi que sur les bienfaits des anciens saints et saintes. Chaque fois qu'elle croisait un pauvre, elle lui distribuait de l'argent. Son vêtement était toujours propre mais grossier. Quelquefois, ses parents lui demandaient de porter des habits précieux. Alors, elle portait un cilice en-dessous. Avec le temps, elle grandit, et son désir de pratiquer la foi chrétienne fut de plus en plus clair et ferme. Pensant qu'on ne peut jamais espérer y parvenir sans s'éloigner des plaisirs charnels, elle prit la résolution de garder sa virginité pour toute la vie. Lorsqu'elle atteignit sa majorité, elle pria ses parents avec instance de ne pas empêcher sa résolution. Touchés par son attitude ferme, ses parents n'osèrent plus la forcer.

En ce temps-là, il y avait dans la même ville saint François qui, avec un groupe de

frères, prêchait dans la région et guidait les foules dans les pratiques des exercices de la mortification. Entendant parler de l'aspiration noble de Claire, après des prédications et des explications du dogme, il réussit à lui faire rassembler les femmes pieuses et fonder un couvent. Ainsi, Claire commença à mener une vie retirée. De peur que la conduite humble de leur fille dans le couvent n'entachât la noblesse de leur famille, les parents de Claire la blâmèrent souvent. Ils cherchèrent par tous les moyens à lui faire abandonner son idée et à retourner à la maison. Cependant, Claire méprisait les reproches de ses parents et sa résolution fut de plus en plus ferme. Elle se considérait comme un clou qui s'enfoncerait plus profondément si l'on le pressait plus fortement.

La réputation prestigieuse de Claire se propagea avec le temps. Toutes les femmes qui faisaient vœu de garder leur chasteté et de se consacrer au service de Dieu se rendirent au couvent et agirent en suivant l'exemple de Claire. Tenant compte que les sœurs étaient de plus en plus nombreuses, Claire fit agrandir le couvent afin de pouvoir les héberger toutes. De plus, elle leur donnait de l'argent, les éduquait par ses préceptes et par son exemple. Étant bien aimée pour toutes ses vertus, elle se mettait volontiers au-dessous de ses sœurs en accomplissant avec joie les tâches les plus viles dans le couvent comme une servante. Elle lavait les pieds de ses compagnes, faisait les lits, balayait le sol, lavait les vêtements, etc. Même quand elle était malade, elle se démenait sans arrêt pour régler les affaires urgentes. Elle distribuait toute sa fortune qu'elle avait apportée. Face aux biens qu'on lui offrait, elle les recevait avec politesse. Elle gardait une petite partie pour se suffire à elle-même, et ensuite distribuait tout le reste.

Un jour, un mendiant arriva pour chercher de l'aide. À cette époque-là, le couvent souffrait de pénurie et n'avait rien à donner sauf un paquet de farine. Claire demanda aux sœurs d'en distribuer une moitié à ce mendiant. Plus tard, lorsqu'elle voulut utiliser la farine, elle prit l'autre moitié. En même temps, elle fit un signe de croix en priant le Seigneur de leur accorder de la nourriture pour combler leurs besoins. Tout de suite, le paquet de farine se gonfla, et la farine supplémentaire suffit aux besoins de cinquante

religieuses. Ainsi, toutes les sœurs étaient très reconnaissantes de la grâce divine et elles admiraient davantage les vertus de Claire.

Un autre jour, l'huile s'épuisa. Claire passa une urne vide à une sœur en la sollicitant de demander l'aumône aux voisins. Au moment où cette sœur sortait du couvent avec l'urne dans ses bras, elle trouva soudainement que l'urne était déjà pleine. Après examen, elle réalisa que c'était le Seigneur qui lui avait accordé ce dont elle avait besoin avant qu'elle mendiât.

Claire était toujours stricte quant à la simplicité de sa vie. Elle portait des vêtements grossiers, mangeait très peu. Elle dormait sur le sol en prenant du bois pour oreiller. Sa tunique fruste était faite des poils de chameau. Jour et nuit, elle prenait une corde pour ceindre ses reins. Comme elle s'appliquait aux pratiques de la foi, le Seigneur descendait souvent devant elle en vue de la reconforter et de l'encourager. Émue de cette grâce, elle pleurait souvent de joie. Un jour, elle fut atteinte d'une maladie des yeux. Le démon profita de cette occasion pour venir la séduire. Voyant son état anormal, le démon lui dit : « Tu demeures dans le couvent, pourquoi pleures-tu si fréquemment ? Si tu ne cesses pas de pleurer, tu vas bientôt perdre la vue. En ce jour-là, comment pourras-tu faire pour conserver la direction du couvent ? » Se rendant compte que c'était une ruse d'un démon, Claire lui répondit : « Quel bonheur si je perdais la vue pour le Seigneur ! Je pourrais confier toutes les affaires du couvent au Seigneur, et je n'aurais aucun souci ! Par contre, si tu perds ton bon cœur sans aucun moyen de le retrouver, chaque fois que tu regarderas la lumière divine du ciel, tu seras gravement blessé. » Le démon disparut sur-le-champ.

Plus tard, des ennemis venus de loin traversèrent la frontière du pays et envahirent la ville, dans l'intention de la piller. Claire réunit toutes les sœurs du couvent devant elle. Tenant entre ses mains le ciboire qu'elle gardait tout le temps, elle sortit de la porte du couvent, se prosterna devant les foules, et se mit en prière : « Mon Seigneur qui as

la justice absolue et la charité extrême, ne néglige pas les paroles de ta servante fidèle. Ces femmes chastes dans le couvent ont renoncé à la noblesse et à tous les plaisirs du monde pour venir s'appliquer à ton service. Je te prie de ne pas les repousser dans le danger ni de les humilier par leurs ennemis. » Immédiatement, une voix du ciel s'écria : « Je descends souvent et je suis au courant de vos actes. Je vous bénis certainement ! » À cet instant, les ennemis étaient juste sur le point de monter sur les remparts à l'aide d'échelles. Tout à coup, ils sombrèrent dans la panique et se débandèrent. Quelques années plus tard, une autre troupe d'ennemis envahit la ville. En compagnie de toutes les sœurs, Claire pria le Seigneur de les protéger de nouveau. La nuit suivante, les ennemis se dispersèrent en désordre comme la première fois.

Par l'accumulation de bonnes œuvres, Claire prouva la puissance de la doctrine chrétienne grâce à de nombreux prodiges. Les habitants de toute part lui rendirent visite au couvent dans l'espoir de recevoir sa faveur. Face à ceux qui étaient torturés par le démon, Claire fit un signe de croix devant eux, et le démon s'enfuit. Les malades demandaient parfois à Claire des mots ou des caresses. Après quoi, quelle que soit la gravité de leurs maladies, ils se trouvaient guéris tout de suite. Quant à Claire elle-même, après des années de mortification, elle était alitée à cause d'une maladie. Néanmoins, on ne vit jamais d'air soucieux sur son visage, et elle ne pria jamais le Seigneur de guérir sa maladie. C'était parce qu'elle prenait la maladie pour une épreuve qui ne pourrait lui faire que du bien.

À l'âge de quarante-deux ans, comme elle était occupée tout le temps à régler les affaires du couvent sans relâche, sa maladie devint de plus en plus grave. Se rendant compte que le moment de sa mort approchait, elle fut très contente, et déploya tous ses efforts en vue de bien se préparer pour monter au ciel. Le pape d'alors, qui entendit dire que Claire était en danger de mort et qui voulut vivement voir personnellement cette femme légendaire, lui rendit visite. Très content de ses actes, il décida immédiatement de pardonner toutes les erreurs qu'elle avait commises durant sa vie.

Voyant que leur « mère » aimée mourrait bientôt, les sœurs du couvent furent extrêmement tristes. Claire les consola d'un ton calme, les encouragea de raffermir leur courage pour pratiquer la foi de l'évangile, et les avertit de ne jamais s'enfoncer dans les plaisirs de ce monde temporel en oubliant le bonheur sans bornes du futur. La sœur aînée de Claire demeurait également dans le couvent. Ne pouvant supporter cette séparation, elle voulut mourir en même temps que Claire. Claire consola sa sœur en lui disant : « Ta vie n'est pas encore finie. Il est inutile d'être pressée. Il vaut mieux attendre avec patience l'ordre du Seigneur en persévérant dans ta croyance que de se presser de mourir. » Après ce propos, elle recommença sa contemplation en pensant à la vie dans le royaume du ciel. La nuit suivante, Jésus et la Sainte Vierge descendirent ensemble pour la recevoir. Ainsi, elle rendit son âme en toute tranquillité. C'était l'an du Seigneur 1253. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était après l'ère Yongkang sous le règne de l'empereur Huidi pendant la Dynastie Jin. Les sœurs ensevelirent sainte Claire dans leur couvent. Ses reliques y sont conservées depuis des centaines d'années, et de nombreux habitants viennent pour pouvoir bénéficier de ses faveurs. Ayant enquêté selon le dogme sur les actes et les prodiges qu'elle avait faits durant toute sa vie, le pape proclama la canonisation de Claire, de sorte que tout le peuple pût la vénérer et suivre son exemple.

Vie de sainte Catherine de Sienne

Catherine de Sienne naquit en Italie à Sienne. Comme beaucoup d'autres saintes, elle fut nommée par le nom de sa ville natale. Ses parents étaient bienveillants. Depuis son enfance, elle montrait déjà son inclination à devenir sainte. Un jour à l'âge de six ans, quand elle marchait dans les rues avec son frère, elle vit Jésus qui s'asseyait au-dessus d'une église avec trois saints debout à ses côtés : saint Pierre, saint Paul et saint Jean. Ils la regardaient tous les quatre en souriant. Face à cette vision, Catherine fut très surprise. Elle se figea et se plongea dans ses pensées. Quand son frère l'appela, elle n'entendit rien. Elle ne se réveilla qu'après que son frère la poussât, et pleura à haute voix comme si elle avait perdu une nourriture délicieuse.

Dès lors, cette expérience particulière fut gravée dans le mémoire de Catherine. Elle ne s'intéressa plus aux jeux enfantins. Le Seigneur l'adorait de plus en plus, et lui donnait souvent une éducation spirituelle en prenant pour exemples des anciens saints, afin que cette petite fille pût se dévouer à la foi chrétienne. Ayant eu la chance de recevoir les instructions du Seigneur, Catherine se ferma dans sa chambre. Sortant et parlant très rarement, elle dépensait beaucoup de temps à lire et réfléchir. Malgré les nombreuses richesses de sa famille, elle ne prit que des produits de première nécessité, et distribua tout le reste aux gens pauvres. Chaque fois qu'elle rencontrait des petites filles de son âge, elle essayait toujours de les persuader de pratiquer la foi chrétienne. Elle lisait souvent les histoires des saints, en pensant toujours à suivre leurs exemples. Un jour, elle se rendit, avec seulement des aliments secs sur elle, dans une grotte obscure d'une montagne, dans l'intention de s'y installer et de mener une vie monastique. Mais tenant compte de son jeune âge et de la difficulté de vivre seule, elle retourna finalement chez elle. À l'âge de sept ans, elle fit vœu de garder sa virginité. Face aux nombreux troubles et séductions du monde, elle craignit de ne pas pouvoir réussir à garder sa chasteté. Elle pensa donc à porter des vêtements d'hommes et à entrer dans un monastère d'hommes pour pratiquer sa foi chrétienne. Pourtant, après avoir

réfléchi plusieurs fois, elle décida finalement de rester dans sa chambre et d'attendre les ordres du Seigneur. Grâce à son intelligence extraordinaire et à sa bienveillance, ses parents et ses frères avaient tous un profond amour pour elle. Quand elle atteignit l'âge de se marier, ses parents voulurent choisir un homme vertueux pour elle. Apprenant cela, elle s'opposa à ses parents catégoriquement. Elle préférait perdre sa vie plutôt que perdre sa virginité. Face à l'ordre de ses parents, elle défigura son propre visage avec un couteau. Irrités de son comportement, ses parents la contraignirent à remplacer la servante dans les tâches ménagères. Considérant cette punition comme une occasion d'accumuler ses mérites, Catherine obéit à ses parents et fit volontiers les tâches ménagères. Plus elle était insultée, plus elle consolidait ses convictions. Néanmoins, ayant peur que leur fille ne pût supporter ces travaux pénibles, ses parents la surveillaient en cachette. Un jour, ils arrivèrent devant de sa chambre lorsque Catherine faisait ses prières. Ils furent surpris de voir des colombes au-dessus de sa tête. Ils comprirent dès lors que leur fille bénéficiait de la faveur du Seigneur, et ils l'autorisèrent enfin à garder sa chasteté.

Ayant obtenu la permission de ses parents, Catherine se dévouait aux pratiques chrétiennes sans cesse, comme si une rivière dont l'écoulement avait été bloqué depuis longtemps était soudain libérée et roulait précipitamment de toutes ses forces. Catherine avait toujours envie de faire des progrès rapidement. Un jour, saint Dominique descendit du ciel et la réconforta en lui disant : « Ma vierge, ne t'inquiète pas. Tu feras bientôt partie de la congrégation que j'ai créée, et tu pourras alors pratiquer la foi chrétienne librement. » Saint Dominique disparut après ces paroles. Catherine, très heureuse, réfléchit à ce qu'elle venait de voir, et puis rentra dans sa chambre. Elle redoublait d'ascèse en épuisant son corps, dans l'objectif d'une part de s'éloigner de tous les désirs, et d'autre part de remercier Jésus qui avait subi des souffrances pour elle.

Quelques années plus tard, le Seigneur invita Catherine à la congrégation. Là,

Catherine contraignait son comportement, et était aussi humble que les servantes, comme si elle n'avait pas de mérite. Pour éviter des paroles imprudentes, elle resta silencieuse pendant trois ans. Jour après jour, elle accumulait de plus en plus de mérites et de vertus. Jésus en fut très satisfait. Il venait la voir souvent et lui donnait ses instructions religieuses. Un jour, il dit à Catherine : « Tu me connais et je te connais. C'est ton vrai bonheur, sachant que je suis l'origine de toutes les créatures et de toutes les vertus du monde. Et toi, tu n'es qu'un être qui existe temporairement en ce moment. Ne réfléchis pas trop aux choses inutiles. Tu n'as qu'à penser à moi. Si tu penses à moi, il est sûr que tout ira bien autour de toi. » Après cette expérience, Catherine savait clairement que le Seigneur surveillait ses comportements tout le temps. Elle en fut très contente et elle ne s'inquiéta plus. Sachant pertinemment que ses forces innées étaient loin d'être suffisantes, elle n'osait jamais se contenter de ses vertus. Au contraire, elle faisait toujours l'examen de sa propre conscience et équilibrait son humeur.

Peu à peu, Catherine accumulait ses mérites et ses vertus. Cela attira les jalousies des démons qui tentaient de la troubler par de mauvaises idées et des images sensuelles. Catherine fit son possible pour empêcher ces séductions. Elle mangeait et dormait peu dans l'espoir d'éteindre le feu méchant allumé par les démons. Quand elle eut la vision de Jésus, elle dit à ce dernier : « Où es-tu ? Tu m'as laissé dans la misère. Ne veux-tu pas me sauver ? » Jésus lui répondit : « Je suis avec toi, et je ne te quitte pas. » Catherine dit : « Si je suis troublée par les mauvaises pensées, comment pourrais-tu rester calme ? » Jésus dit : « Est-ce que tu supportes ces pensées ? Est-ce que tu les aimes ? » Catherine répondit : « Comment pourrais-je aimer ces mauvaises pensées ? Je les déteste bien plus que tu ne l'imagines ! » Jésus dit : « Ton attitude décide de ton succès. » Plus Catherine était vertueuse, plus les démons étaient jaloux.

Pensant à réaliser des choses extraordinaires, Catherine invita une femme pauvre et malade à venir dans sa chambre et à se coucher dans son lit. Elle traita sérieusement la plaie de cette femme, et s'occupa de cette dernière du matin au soir. Pourtant, à cause

des souffrances physiques et de la séduction des démons, cette femme malade se mettait souvent en colère. Elle ne remerciait jamais pour cette aide, au contraire, ignorant les mérites de Catherine, elle la blâmait souvent pour souiller sa réputation. Face à cette situation, Catherine soignait cette femme plus minutieusement que si elle était une servante. Elle essaya de réduire ses blâmes par ses bienfaits. En même temps, elle pria le Seigneur de ne pas punir cette femme malheureuse. Le Seigneur apparut devant elle immédiatement. Avec une couronne de pierres précieuses à la main droite et une autre faite d'épines à la main gauche, il dit à Catherine : « Choisis une couronne et porte-la. » Catherine choisit celle d'épines en disant : « Mon Seigneur, auparavant, tu as éprouvé tes souffrances volontiers en faveur de nous. Aujourd'hui, comment pourrais-je refuser les souffrances ? » Elle porta la couronne d'épines et frappa la terre du front pour rendre hommage au Seigneur. Cela lui apporta une grande douleur. Touché par la fermeté de Catherine, Jésus l'encouragea à continuer à pratiquer les exercices d'austérité afin d'obtenir le succès. À ce moment-là, la femme malade vit des rayons de lumière merveilleux venant du ciel qui se propagèrent très rapidement sur tout le rideau de la chambre. Ces lumières brillaient dans toutes les directions. Surprise par cette scène, la malade prit soudainement conscience de son péché de calomnie. Elle se repentit et se corrigea très vite. Il en résulte que les saints et les sages ne craignaient jamais les calomnies injustes. Au contraire, ils considèrent les complots des démons comme les marches sur lesquels ils montent pour parvenir au succès. Mais ce résultat excita la haine des démons. La nuit suivante, ils bâtonnèrent Catherine jusqu'au moment où cette dernière n'eut plus qu'un souffle. Le lendemain, ils la jetèrent dans le feu. Quant à Catherine, ayant percé à jour ces complots, elle restait au calme et même se moqua des démons.

Un jour, quand Catherine s'occupait de cette femme malade, voyant les plaies sur le corps de cette dernière, elle voulut vomir et n'osa pas traiter ces plaies. Tout à coup, elle prit conscience de l'insuffisance de ses vertus. Afin de vaincre sa répulsion, elle suça ces plaies elle-même jusqu'au moment où elle ne se sentit plus dégoûtée. Un autre

jour, elle revit ces plaies et voulut de nouveau vomir. Comme la première fois, elle suçait les plaies et même but le pus pour se dépasser. La nuit suivante, Jésus arriva devant elle et la loua pour sa charité. Jésus la réconforta en parlant du bonheur du royaume du ciel. De plus, il lui conseilla de rester impassible en abandonnant les sept passions¹⁵³, et de ne plus résister au destin.

Au fur et à mesure que le temps passait, plus Catherine était fervente, plus elle détestait les mets délicieux du monde. Elle mangeait de moins en moins, et elle avait un estomac de plus en plus fragile. Si elle avait essayé de manger davantage dans l'objectif de fortifier sa constitution physique, elle aurait sûrement vomi. Le seul aliment qu'elle absorbait était l'eucharistie. Après l'avoir reçue, elle était remplie de joie, et non seulement son ventre était plein, mais encore elle était pleine d'énergie qui s'accroissait sans cesse et ne se réduisait jamais. Toutes les sœurs étaient étonnées de son mode de vie. À leurs yeux, Catherine était comme une sainte vivant au ciel. Bien qu'elle fût dans le monde, elle ne s'intéressait pas aux affaires du monde.

Catherine avait toujours de la pitié pour les pauvres. Chaque fois qu'elle voyait les pauvres, elle avait des douleurs dans tous les cinq viscères¹⁵⁴. Elle distribuait ses vêtements et sa nourriture à ceux qui en avaient besoin. Quand elle était malade, elle entendit parler un jour d'une veuve pauvre qui avait des difficultés pour élever ses enfants. Elle pria tout de suite le Seigneur de la guérir. La nuit suivante, elle se rendit chez cette veuve avec un sac de céréales, un pot de vin et une boîte d'huile. Elle laissa tout cela à côté de la porte d'entrée, afin que personne ne le sût. Un autre jour, quand elle lisait la Bible dans l'église, un mendiant vint devant elle. N'ayant qu'une petite croix en argent sur elle, elle l'enleva et la donna au mendiant. Dans la nuit, Jésus descendit devant elle. Il lui apporta une autre croix et lui dit : « Au jour du jugement

¹⁵³ Terme bouddhiste. Selon la doctrine bouddhiste, les sept passions désignent la joie, la colère, l'inquiétude, la frayeur, l'amour, la haine et le désir.

¹⁵⁴ Terme de la médecine chinoise. Les cinq viscères comprennent le cœur, le foie, la rate, les poumons et les reins. Les Chinois utilisent souvent ce terme pour désigner les organes vitaux du corps humain.

dernier, je montrerai sûrement cette croix en argent pour prouver tes vertus et pour t'accorder la gloire que tu mérites. » Une fois, Catherine sortit et rencontra un mendiant nu qui lui demanda des vêtements. Catherine enleva donc sa veste. Le mendiant demanda ensuite des vêtements de dessous. Catherine rentra dans l'église, enleva son vêtement de dessous et le donna au mendiant. Et ce dernier lui demanda encore un ensemble complet de vêtements pour en offrir à son ami. N'ayant plus rien à donner, Catherine se sentit frustrée. La nuit suivante, Jésus redescendit devant elle. Il loua encore ses mérites, et lui octroya un vêtement divin. Plus tard, apprenant qu'il y avait dans cette ville une femme pauvre dont le corps était tout couvert de plaies et que personne ne s'en occupait, elle lui rendit visite tout de suite. Elle soigna minutieusement cette femme en préparant les repas et faisant le lit pour elle. Elle traitait la maladie de cette dernière sérieusement et ne la quitta pas d'un pas. Probablement à cause de ses douleurs physiques, cette malade était parfois ingrate. Éprouvant de la répugnance et de la haine envers Catherine, elle insultait souvent cette dernière avec des mots grossiers. Quant à Catherine, elle redoublait ses soins pour cette femme, comme si elle n'avait rien entendu. À travers cette histoire, on voit bien que les vrais vertueux ne vont pas avancer en raison de la situation favorable, et ne vont pas reculer en raison de la situation difficile. Tout ce qu'ils font est dû à leur poursuite des grandes vertus et aussi à leur ferveur pour Dieu. Quelle que soit la situation, ils font des progrès sans cesse.

Il y avait deux voleurs qui furent condamnés à la pendaison. Le jour de l'exécution, les deux voleurs subirent tout d'abord le supplice de la pince. Ne pouvant pas supporter la douleur, ils étaient furieux et ne refusèrent d'obéir. Catherine en entendit parler. Ayant de la compassion pour eux, et craignant qu'ils fussent jetés en enfer et perdissent la tranquillité pour toujours, elle se rendit en ville, et supplia le Seigneur d'éveiller leur esprit. Enfin, les deux voleurs se repentirent d'avoir commis les fautes. Ils supportèrent tous les supplices volontiers. Les habitants qui furent les témoins de cette scène furent tous touchés par la bienfaisance de Catherine. La plupart d'entre eux découvrirent soudainement la puissance du Seigneur et ils se convertirent et commencèrent à faire la

charité.

Plus tard, le père de Catherine mourut de maladie. Ayant peur que l'âme de son père fût enchaînée en enfer, Catherine appela alors la divinité. Elle pria le Seigneur d'emporter l'âme de son père le plus tôt possible. Elle jura qu'elle accepterait le châtiment au lieu de son père si ce dernier avait commis des péchés. Le Seigneur accepta sa requête. Il guida l'âme de son père au royaume du ciel, et fit en même temps souffrir Catherine d'une maladie incurable. Peu de temps après, la mère de Catherine fut aussi gravement malade. Son entourage conseilla à sa mère de bien préparer la fin de sa vie, mais ce conseil déplut à cette dernière. Hélas ! Les gens s'attachent toujours à leur vie actuelle, mais en réalité, ils ne sont que des voyageurs dans ce monde, comment pourraient-ils se considérer comme les hôtes ? Catherine pria encore une fois le Seigneur de bien dégager le chemin vers la mort pour sa mère. Toutefois, sa mère mourut sans s'être confessée. Extrêmement triste, Catherine s'agenouilla et supplia le Seigneur de ne pas abandonner sa mère dans les ténèbres. Le Seigneur ressuscita donc la mère de Catherine et prolongea la vie de cette dernière jusqu'à quatre-vingt-neuf ans. Après sa résurrection, la mère de Catherine éprouva d'innombrables épreuves qui permirent de compenser les péchés qu'elle avait commis.

Étant reconnaissante envers le Seigneur, Catherine pratiquait la foi chrétienne plus diligemment afin de le récompenser. Quant au Seigneur, descendant souvent du ciel, il la réconfortait, répondait à ses questions, et lui expliquait les points difficiles de la doctrine chrétienne. De plus, il la prévenait de ce qui se passerait dans l'avenir et de ce que les gens pensaient. Ses prédictions se révélaient toujours justes. Les habitants demandaient de l'aide à Catherine de temps en temps, soit pour guérir les maladies, soit pour obtenir des explications, soit pour chasser les démons. Catherine offrait son aide à ces habitants nuit et jour sans se lasser. Tous les hommes, les femmes, les vieillards, et les enfants la vénéraient et la considéraient comme leur parent et leur guide. À chaque fois qu'elle entendait parler de l'inhumanité d'une politique, ou de l'irresponsabilité

d'un fonctionnaire, ou du désaccord entre les supérieurs et les subalternes, elle critiquait les défauts franchement et toutes ses propositions étaient adoptées.

Elle vécut ainsi dans l'ascèse pendant une trentaine d'années en se consacrant aux œuvres de bienfaisance. Au bout de trente-trois ans, elle fut atteinte du paludisme. Comprenant clairement que la fin de sa vie était proche, elle concentra toute son attention pour avancer pas à pas sur le chemin du royaume du ciel. Après avoir donné ses dernières instructions chrétiennes à son entourage, elle rendit l'âme sereinement. C'était l'an du Seigneur 1380. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était la treizième année de l'ère Hongwu de la dynastie Ming, une année Gengshen selon le cycle sexagésimal chinois. Après sa mort, son pur corps exhalait une odeur agréable. Ses compagnons l'ensevelirent à côté de l'église. Jusqu'à nos jours, il y a toujours de nombreux croyants qui visitent son tombeau pour lui rendre hommage et pour obtenir sa faveur.

Vie de sainte Barbe

Dans la province de [...] du royaume du sud-ouest, il y avait un homme renommé d'une famille riche et noble qui s'appelait Dioscore. Sa fille s'appelait Barbe. Elle apprit les règles strictes de sa famille quand elle était très petite. À mesure qu'elle grandissait, son père commença à la consigner dans la tour de la maison. Bien que la jeune fille soit née dans une famille païenne, elle était bien instruite des doctrines chrétiennes par ses lectures. Elle était si pieuse qu'elle se contentait de cet enfermement dont elle pouvait profiter pour se vouer à la foi.

Dès lors, elle faisait une introspection sur elle-même tous les matins et tous les soirs en examinant sa pensée, ses paroles, et tous ses comportements. Chaque fois qu'elle se trouvait en faute, elle se blâmait et se punissait en jurant de ne plus en commettre. Le reste du temps, elle pensait souvent aux faveurs que le Seigneur lui avait accordées, et faisait vœu de le récompenser un jour. D'autres fois, elle réfléchissait à la création du monde, au déroulement de tous les événements de la terre, à l'ouverture du chemin de la foi chrétienne et à ses influences, ou bien au vrai bonheur au ciel. Ainsi, peu à peu, elle comprit complètement la vérité chrétienne. Heureusement, lorsqu'elle commença à pratiquer la foi chrétienne, le Seigneur lui indiqua déjà la frivolité du monde, la faiblesse de la vie, la pénibilité des souffrances, dans l'intention de fermer par avance le passage du mal. Dès lors, elle fit vœu de conserver sa virginité.

Quelques années plus tard, le père de Barbe voulut la marier à un jeune homme. Face au refus ferme de sa fille, il était à la fois furieux et soucieux. Il décida enfin de se soumettre à la volonté de sa fille, afin de lui montrer qu'il était tolérant. Pourtant, il espérait toujours que sa fille pût changer d'avis peu à peu. Avant de partir en voyage, pour plaire à Barbe, il construisit un palais avec des sources chaudes. Ensuite, il fit orner les murs de fresques et de sculptures. Après le départ de son père, Barbe ordonna de modifier légèrement la dimension des dessins. Elle fit percer trois fenêtres sur les

murs, dans l'intention de symboliser la Trinité : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. De même elle dressa au milieu du palais une colonne où des signes de croix étaient gravés, afin de symboliser les souffrances que Jésus avait subies pour son peuple. Une fois les travaux achevés, elle invita des malades dans son palais. Tous les malades furent guéris immédiatement après s'être baignés dans les sources.

Quelques mois après, son père revint. En voyant les trois fenêtres, la colonne au milieu ainsi que les signes de croix, il demanda à sa fille une explication. Barbe lui raconta ainsi tout ce qu'elle avait appris. En s'appuyant sur la doctrine chrétienne, elle cita des histoires des saints, et se référa à certains sages de l'Antiquité et de l'époque contemporaine. Ensuite, elle essaya de démontrer à son père l'absurdité et la déraison des idoles auxquels il sacrifiait. Courroucé, le père dégaina son épée et tenta de la décapiter. Elle s'enfuit. En chemin, elle rencontra une grande pierre qui avait une anfractuosité. L'anfractuosité était si étroite que seule une personne y pouvait s'abriter. Barbe se cacha dedans. Peu près, son père la poursuivit jusqu'à cet endroit, et il l'atteignit enfin. Il la frappa avec un béton, et la renferma dans sa maison. Ensuite, il se rendit au tribunal, et accusa sa fille d'être séduite par l'hérésie.

L'air étonné, le gouverneur s'efforça d'abord de persuader Barbe avec des belles paroles de sacrifier aux idoles. En entendant cela, Barbe gardait le silence avec un sourire. Irrité par cette réaction, le gouverneur l'accabla de coups, et ordonna d'essuyer son corps avec [...]. Barbe ne changea pas de visage, et elle ne cria point du tout. Elle accepta les supplices volontiers sans aucun regret. Le gouverneur ordonna donc de l'emprisonner. La même nuit, le Seigneur apparut dans la prison. Il guérit Barbe parfaitement de toutes ses plaies sans oublier de l'exhorter à la persévérance.

Le lendemain, le gouverneur refit comparaître Barbe devant lui. Il était extrêmement étonné de la voir toute guérie de ses blessures. Il attribua ce miracle à ses faux dieux, et tenta encore de la persuader de sacrifier aux idoles. Barbe refusa. Le gouverneur irrité

ordonna qu'on lui déchire le corps avec des peignes de fer, qu'on brûle ses plaies avec des torches ardentes, et enfin, qu'on frappe sa tête avec des marteaux de cuivre. Barbe ne se soumit pas, elle leva ses yeux vers le ciel en priant dans son cœur : « Mon Seigneur, je suis ta servante sincère, mon seul vœu est d'obtenir ta protection. Si tu me l'accordais, je n'aurais plus d'autres requêtes. Je te supplie de ne pas m'abandonner à ces supplices cruels. » Là-dessus, le gouverneur donna l'ordre aux serviteurs de couper ses seins, d'ôter ses vêtements, et de la conduire au centre de la ville pour servir d'exemple aux autres femmes. La vierge restait indifférente. Néanmoins, lorsqu'on la dépouilla de ses vêtements, elle se sentit extrêmement honteuse. Elle s'adressa une seconde fois au ciel et pria : « Mon Seigneur, mon Créateur, autrefois, tu as couvert le ciel de nuages, tu as également couvert la terre de ténèbres par ta puissance infinie. Je te prie maintenant de couvrir mon corps avec des habits, afin que je ne sois pas humiliée dans la nudité. » Après ses prières, elle se trouva immédiatement couverte par un vêtement lumineux qui empêchait parfaitement les idolâtres de voir son corps.

Enfin, elle retourna au tribunal. Voyant qu'elle avait subi tant de supplices et qu'elle restait invincible, le gouverneur n'avait plus de moyen. Il la condamna à avoir la tête tranchée. Le père de Barbe se proposa pour exécuter sa fille. Barbe se mit à genoux pour remercier le Seigneur de toutes les grâces qu'il lui avait accordées. Elle le pria également de bien traiter ceux qui prieraient pour son intercession. À ce moment-là, on entendit une voix céleste qui disait : « Vierge Barbe, tu as montré toute ta fidélité à la foi. Il est l'heure de monter au ciel pour recevoir ta récompense. Toutes tes demandes seront exaucées. » Ainsi, Barbe allongea le cou sans hésitation pour recevoir le coup de son père. Le père de Barbe exulta d'avoir tué sa fille de ses propres mains. Aussitôt, il fut frappé d'un coup de foudre et mourut. Le gouverneur mourut aussi à cause de leurs péchés. Leurs corps furent mis côte à côte.

Des croyants ensevelirent le corps de Barbe dans un nouveau tombeau. Les habitants charitables obtenaient souvent sa faveur. Il y avait un jeune homme qui honorait Barbe

sincèrement et qui parlait de temps en temps de sa gloire. Un jour, dormant dans son lit, il fut entouré par un feu ardent. Quand il se réveilla dans les flammes, il ne put plus en sortir. Pensant qu'il n'avait pas encore fait sa confession, il se souvint de sainte Barbe. Il commença à prier qu'elle apparût. Sur-le-champ, Barbe lança vers lui un vêtement divin pour éteindre le feu. Le feu s'éteignit. Sainte Barbe sauva cet homme et lui dit : « Comme tu me respectes et que tu fais toujours des prières, le Seigneur t'accorde son aide pour prolonger ta vie jusqu'à demain matin. Il te faut en profiter pour te laver de tes péchés. » Le jeune homme lui obéit. Il se repentit de ses fautes, reçut l'Eucharistie prudemment, et fut oint d'huile bénite. Le lendemain matin, il rendit l'esprit sereinement. Pendant les années qui suivirent, il arrivait de temps en temps des calamités, mais ceux qui faisaient une prière à sainte Barbe obtenaient tous sa protection.

Vie de sainte Marthe

Marthe descendait d'une famille noble d'Israël. Elle avait pour père Syrus, pour mère Eucharie. Ses parents moururent prématurément, laissant au monde Marthe, son frère aîné Lazare et leur sœur cadette Marie-Madeleine. Demeurant dans une contrée héritée de leurs ancêtres, Marthe menait une vie d'anachorète.

À l'époque-là, le Seigneur Jésus naquit dans leur pays et y sema la parole divine lui-même. Profitant de cette occasion, Marthe se fit baptiser avec son frère Lazare et sa sœur Madeleine. Jésus visitait souvent sa maison. Chaque fois, Marthe le recevait et l'hébergeait. Plus tard, Lazare tomba gravement malade. Marthe et sa sœur envoyèrent des messagers à Jésus dans l'espoir que celui-ci parviendrait à le ressusciter. Jésus attendait que Lazare fût mort et qu'il fût enseveli, et il n'arriva que trois jours après pour le sauver. Il ouvrit le cercueil et ressuscita Lazare. Marthe offrit un banquet chez elle en l'honneur de Jésus. Ses voisins se rassemblèrent devant sa maison pour les voir, parmi lesquels de nombreuses personnes choisirent de se convertir à la foi chrétienne.

Après l'Ascension du Seigneur, Marthe, avec son frère et sa sœur, respectaient toujours le dogme chrétien. Cela suscita la haine de certains infidèles du pays. Ces derniers leur ôtèrent tout d'abord leurs biens; ensuite, ils les arrêtaient tous les trois ainsi que leurs domestiques, et les jetèrent sur un bateau. Tous les équipements sur le bateau, comme les gouvernails, les rames, les mâts, les voiles, furent arrachés par les infidèles, et le bateau fut poussé à la mer. Grâce à la protection du Seigneur, le bateau fut dirigé par le vent vers l'ouest de la Méditerranée, et arriva heureusement dans le port de Marseille. C'était une fameuse ville de France, une ville extrêmement riche où de nombreux marchands se réunissaient. En entendant parler de l'arrivée des nouveaux venus de loin, les habitants de la ville se rassemblèrent pour les voir. Après avoir vu le bateau démoli qui avait mis Marthe, son frère et sa sœur en danger et avoir écouté leur histoire, les habitants les accueillirent dans leurs maisons et les traitèrent avec largesse.

Convaincus par la bonne conduite des trois venus, ils furent de plus en plus nombreux à se convertir à la foi du Christ. Considéré comme un homme vertueux, Lazare fut désigné pour présider l'église. Sa sœur Madeleine se retira et s'installa dans une montagne. S'isolant du monde, elle y menait une vie monastique. Quant à Marthe, dans l'espoir de concrétiser ses aspirations, elle choisit un terrain vague au dehors de la ville et y construisit une basilique où une dizaine de religieuses se réunirent auprès d'elle pour prier ensemble. Il y avait également certaines femmes en haut lieu qui admiraient la vertu de Marthe et qui vinrent donc écouter son discours.

Marthe fit vœu de contenir toutes ses envies. Elle menait une vie extrêmement dure tant physiquement que mentalement. Se privant volontiers de viande, de poisson, de vin et de lait, elle ne prenait que des légumes et de l'eau, et elle n'était jamais assez couverte. Chaque nuit, elle se prosternait cent fois pour remercier la faveur du Seigneur. Elle fut ainsi très admirée et très respectée par les habitants. Tous ceux qui rencontraient fréquemment des incidents imprévus et qui menaient une vie pénible vinrent lui demander sa protection qui était semblable à celle d'une mère pour ses enfants.

En ce temps-là, il y avait un python venimeux qui survint au monde avec impétuosité. Il rampa partout, tenta à tout moment de dévorer les hommes et les animaux. Les gens prièrent Marthe de les protéger. Par pitié, Marthe transmit leur prière au Seigneur. Ensuite, elle sortit de la ville pour affronter le python. Dès qu'elle le rencontra, elle lui montra une croix et lui jeta de l'eau bénite. Le python s'éclata et mourut immédiatement. Les gens furent si reconnaissants que la plupart d'entre eux se convertirent à la foi chrétienne. Se considérant la servante du Seigneur, Marthe restait toujours fervente et fidèle. Ainsi le Seigneur voulut-il la libérer de ses peines et la récompenser. Il avertit Marthe de sa mort un an à l'avance. Cependant, Marthe continua à mener une vie d'ascèse. Elle souffrit d'une maladie durant tout le reste de ses jours. Huit jours avant sa fin, elle entendit la musique céleste qui consola son cœur. Elle eut également la chance de voir de nombreux anges emporter l'âme de sa sœur Madeleine

au royaume du ciel.

Au jour de la fin de sa vie, Jésus descendit à travers les nuages, son éclat éclairant la terre. Il convoqua Marthe et lui dit : « Viens, Vierge Marthe. Tu m'as hébergé dans ta maison et m'as accueilli avec largesse. Aujourd'hui, c'est moi qui t'accueille dans mon ciel, tu vas y trouver le bonheur parfait ! » Il partit après ces mots. Marthe demanda à ses serviteurs de répandre de la cendre par terre, puis elle s'y coucha. Dans l'espérance que son corps serait consacré au ciel, elle leva la tête, pria de pouvoir rendre son âme. Ensuite, elle demanda aux serviteurs de lui lire la Passion dans l'Évangile, afin de fortifier sa résolution de servir le Seigneur. Au moment où le lecteur répétait l'extrait où Jésus remit son âme entre les mains de son père avant de mourir, Marthe rendit également l'âme au Seigneur. Cela se passa des décennies après la naissance du Seigneur.

Il y avait un apôtre nommé Pierre qui envoya un homme vertueux prêcher l'Évangile dans les villes voisines. Ce jour-là, il était occupé à célébrer la messe. Un saint lui apparut et lui dit : « Sainte Marthe est morte. Son âme s'est déjà envolée au ciel, mais son corps reste encore au monde. Va accomplir la cérémonie et placer son corps dans le sépulcre. » Après ces mots, le saint le dirigea vers le corps de Marthe. Cet homme vertueux remplit sa tâche suivant l'ordre du saint. À ce moment-là, il vit Jésus venir et assister lui-même aux obsèques. Profondément touché, il se dit : « Le Seigneur traite la dépouille mortelle de la sainte avec tant d'affection et de sincérité, à quel niveau aime-t-il son âme? » Selon saint Pierre, la récompense que le Seigneur donnait aux hommes vertueux dépassait tout ce que l'on pouvait voir avec les yeux, entendre avec les oreilles, et imaginer avec le cœur.

Après la mort de Marthe, les gens de toute part vinrent visiter son tombeau avec respect, afin de bénéficier de sa faveur. En ce temps-là, le roi de Francs était sur le point de mourir à cause d'une maladie grave. Entendant parler des miracles faits auprès de sainte Marthe, il se rendit aussi à son tombeau. Il demanda à Marthe sa bénédiction, et il fut guéri par la sainte.

Vie de sainte Dorothée

Au temps jadis, la ville de Césarée était un pays situé au sud-ouest de la Cappadoce. Dans cette ville, il y avait une famille noble d'où fut issue une jeune fille qui se nommait Dorothée. Dès son enfance, elle commença l'étude de la doctrine chrétienne et s'appliqua à la foi avec ferveur. Ainsi, elle gagna une bonne réputation, et tous les habitants la respectaient et l'admiraient.

À l'époque, l'empereur se noyait dans la vénération des faux dieux. Il ordonna au peuple d'offrir des sacrifices, selon le rituel antique, au soleil, à la lune, aux étoiles, et aux dieux sans vertu ni capacité. Tous ceux qui lui désobéissaient étaient emprisonnés, frappés à coup de bâton, déchus de leur citoyenneté, expulsés ou décapités. Le cruel gouverneur Apricius obéissait sévèrement à l'ordre de l'empereur et maltraitait les habitants courageux. Apprenant la conduite de Dorothée, il envoya un serviteur l'arrêter. Le gouverneur essaya de persuader Dorothée avec des mots aimables de se soumettre à l'ordre de l'empereur et de sacrifier aux idoles. Dorothée lui dit : « Comme l'ordre du Seigneur et celui de l'empereur se contredisent, lequel faut-il choisir ? Notre Seigneur est le maître qui a créé toutes les choses. Il est le père de tous les êtres humains. Il m'a demandé de le servir. Mais l'empereur me demande de servir les faux dieux et de désobéir au seul ordre authentique, comment pourrais-je l'écouter ? »

Le gouverneur voulut encore la persuader. Dorothée dit : « Concernant la justice, je n'ose pas la violer exprès. Si je faisais les sacrifices aux idoles, et si je prenais le démon pour mon maître et le faux pour le vrai, tout cela dépasserait mes capacités. En revanche, je serai honorée d'éprouver des souffrances pour la justice, et je ne le regretterai jamais. De plus, si tu forces une jeune fille à souffrir une peine aujourd'hui, tout le monde se rendra compte que les ordres déraisonnables et les peines illégales de l'empereur ne méritent pas d'être craints, et que seul l'ordre véritable que le Seigneur donnera sera digne d'être respecté. »

Courroucé, le gouverneur ordonna d'étendre Dorothee sur le chevalet. Dorothee dit avec joie : « Pourquoi retardes-tu mon bonheur ? Donne-moi ma peine tout de suite. Ainsi, je pourrai quitter le monde miserable et monter vers le paradis où s'assemblent toutes les belles fleurs, et j'obtiendrai le plaisir éternel. » Le gouverneur lui dit par raillerie : « Ne sois pas à ce point folle ! Il te vaut mieux changer de résolution et observer le rituel pour vivre une vie heureuse. Comment pourrais-tu dire tant de paroles absurdes ? » Dorothee lui répondit : « J'ai de la chance d'avoir fait la connaissance de la vraie doctrine. Je ne me permets pas de me pervertir. De plus, dès mon enfance, j'ai pris la résolution de rester pure. Je ne peux pas me souiller. »

Il y avait deux sœurs qui avaient abandonné leur foi sur l'ordre de l'empereur. Le gouverneur les fit mander et leur demanda de séduire Dorothee. Lors de la rencontre, les deux sœurs exposèrent en détail la rapidité du changement des événements du monde, la durée très courte de la vie, l'abondance des misères, la grandeur de la voie païenne, et la rigueur de la religion chrétienne extrême. Ensuite, elles feignirent la tristesse, supplièrent Dorothee de rejeter le dogme sévère du christianisme et d'obéir à l'ordre du gouverneur en sacrifiant aux idoles, afin de mieux profiter de la vie et d'échapper aux tourments. « Nous, nous n'avons aucune liberté auparavant. Depuis que nous avons abandonné la foi chrétienne, jusqu'ici, nous n'avons rien perdu et tiré que des profits. » En entendant ces paroles, Dorothee leur répondit immédiatement avec douceur, et les réfuta avec des arguments raisonnables. Elle signala le péché grave que les deux sœurs avaient commis ainsi que la honte éternelle qui les attendait. Elle les blâma en les exhortant. Écoutant le propos à genoux, les deux sœurs se désabusèrent soudain. Elles se repentirent et implorèrent le pardon du Seigneur.

Quelques jours plus tard, pensant que Dorothee avait certainement été persuadée par les deux sœurs, le gouverneur la fit convoquer devant lui. Pourtant, après avoir été instruites et critiquées par Dorothee, les deux sœurs revinrent dans le droit chemin. Le gouverneur fut furieux. Il demanda aux serviteurs de garrotter les deux sœurs et de les

jeter dans un feu ardent afin de les brûler. Les sœurs furent joyeuses de cet ordre. Elles levèrent la tête en priant le Seigneur de leur pardonner leurs péchés antérieurs. En même temps, elles redoublèrent d'efforts et reprirent courage, dans l'espoir de l'emporter sur le cruel gouverneur, d'effacer leur honte, et de réparer leur faute. Dorothée les consola et les encouragea, n'oubliant pas de prier le Seigneur de les bénir. Lorsque les deux sœurs furent jetées au feu, Dorothée leur dit à haute voix : « Vous acceptez le martyre volontiers pour la justice et la foi. Votre bonheur futur sera tellement grand que non seulement il pourra réparer vos fautes passées, mais aussi il vous apportera une immense gloire. N'ayez pas peur des souffrances temporelles. Persistez dans notre foi et ne cédez pas à la force. Notre charitable Seigneur vous accueillera au ciel avec de nobles sièges préparés pour vous et vous recevrez la palme. » Les deux sœurs moururent sans souci, et Dorothée se prosterna pour remercier le Seigneur.

Après plusieurs essais pour persuader Dorothée sans aucun succès, le gouverneur ordonna aux serviteurs d'ôter les vêtements de la vierge. Et puis il la fit attacher au chevalet et étendre son corps. Bien que son sang coulât à flot, Dorothée restait calme comme si rien n'était arrivé. Le gouverneur lui dit : « Pourquoi fais-tu semblant d'être courageuse ? » Dorothée lui répondit en souriant : « Il ne m'est jamais arrivé un plaisir comme celui d'aujourd'hui. Les deux sœurs ont heureusement accompli leurs glorieuses tâches. Comment pourrais-je oser oublier la grâce du Seigneur ? Tu n'as pas à me brutaliser ni à détruire mon corps de toutes tes forces. » En entendant ce propos, le gouverneur fut encore plus furieux. Il ordonna donc de mettre des torches ardentes à côté des flancs de la vierge afin de brûler ses organes et ses entrailles. Dorothée fut joyeuse comme si elle était en train de goûter des mets savoureux. Tout rempli de honte, le gouverneur ordonna de la frapper au visage avec force pour faire disparaître son air joyeux. Après avoir infligé longtemps ces tortures, les serviteurs furent accablés de fatigue et n'eurent plus d'autres ressources. Le gouverneur ordonna de lui trancher la tête.

Lorsqu'on la menait au supplice, un officier se moqua d'elle en disant : « Tu as parlé de votre paradis où s'assemblent tous les fruits et les belles fleurs. Aujourd'hui, tu y vas. Peux-tu m'envoyer de votre jardin des fleurs et des fruits pour que je te croie ? » Dorothee lui promit de le faire. Arrivee au lieu de l'exécution, elle se lanca sur le sol et exprima sa reconnaissance envers le Seigneur pour les faveurs qu'il lui avait accordées. Ensuite, elle invita les personnes à ses côtés à se détourner du mauvais chemin. À ce moment-là, un ange à la figure d'un garçon de la plus grande beauté apparut devant eux, portant dans une corbeille des fleurs délicieuses et des fruits frais. Dorothee demanda à ce garçon d'apporter la corbeille à l'officier à qui elle en avait fait la promesse. Ensuite, elle tendit son cou pour se faire trancher la tête.

C'était en plein hiver. Au moment où l'officier racontait à ses compagnons en se moquant la promesse que Dorothee lui avait faite, l'enfant envoyé par Dorothee se presenta devant lui avec les fruits et les fleurs. L'officier fut saisi d'étonnement. En réfléchissant à la raison de ce qui s'était passé, il se repentit de ses péchés et se convertit à la foi chrétienne immédiatement. Cette histoire miraculeuse se répandit jusqu'aux oreilles du gouverneur. Interrogé par ce dernier, l'officier rendit compte fidèlement de sa pensée. Le gouverneur fut de plus en plus courroucé. Il ordonna d'attacher l'officier au chevalet. L'officier ne refusa pas le supplice, et il ne s'expliqua pas non plus. Il restait calme avec ses membres cassés et son sang coulant sur le sol. Le gouverneur l'injuria encore, et l'officier dit : « Comme tu es pitoyable ! Aujourd'hui, je fais souffrir mon corps, pour que mon esprit reste sain. Je désire racheter mes péchés par ces petites souffrances. Toi, tu méprises le Seigneur et maltraites les gens. Comment pourrais-tu échapper à sa punition sévère après même avant ta mort ? » Le gouverneur ordonna aux serviteurs de le frapper avec des griffes de fer et de le brûler avec des torches ardentes. Se montrant inflexible, l'officier parla encore de la faiblesse des serviteurs. Ne pouvant plus supporter ces humiliations, le gouverneur ordonna de lui trancher la tête. L'officier attendit sa mort de tout son cœur afin de prouver la justice de la foi chrétienne. C'était l'an du Seigneur 304. Selon le calendrier lunaire, c'était en hiver de la première année

de l'ère Yongyu du règne de l'empereur Huidi de la Dynastie Jin, une année Jiazi selon le cycle sexagésimal chinois. Malgré toutes ses souffrances, sainte Dorothee conduisit les deux sœurs et l'officier vers le royaume du ciel. Elle méritait la plus grande des palmes.

Vie de sainte Thècle d'Icônum

Il y avait dans la ville d'Icônum en Cilicie¹⁵⁵ une jeune fille qui s'appelait Thècle. Son père mourut prématurément. Thècle était d'une beauté incomparable et d'une intelligence extraordinaire depuis son enfance. Sa mère ainsi que toute sa famille la chérissaient et la fiancèrent à un homme issu d'une famille noble et célèbre.

À l'époque-là, saint Paul, un des apôtres de Jésus qui faisait le tour du monde pour propager la religion chrétienne, arriva dans la ville d'Icônum. Ayant l'occasion de connaître la doctrine chrétienne, Thècle fut très contente, comme si elle remuait les nuages et voyait donc le soleil. Dès lors, elle commença à avoir de nobles aspirations. N'attendant pas qu'on lui donnât des instructions, elle fit vœu toute seule de garder sa virginité pour toute sa vie. Sa mère l'apprit et en fut mécontente. Comme Thècle ne suivit pas les conseils de sa mère, cette dernière fit savoir la détermination de sa fille à son futur gendre. Ce dernier se sentit humilié. La mère de Thècle qui avait de la compassion pour son gendre accusa sa fille devant le gouverneur, dans l'espoir que le gouverneur pût changer l'idée de Thècle soit par des instructions, soit par des punitions. Le gouverneur ordonna de détenir Thècle. Après l'interrogation, il se rendit compte que cette adepte chrétienne avait fait vœu de vivre dans l'ascèse et de ne plus se marier, et que son idée de rester chaste ne pourrait pas être changée. Dans ce cas, sans écouter aucune explication, il condamna Thècle à périr par le feu. Après une petite réflexion, Thècle s'arma du signe de la croix et puis sauta dans le feu courageusement. Elle dit au gouverneur au milieu des flammes : « Je ne suis pas talentueuse, et je n'ai pas beaucoup de forces. Je ne suis qu'une faible femme. Grâce à la puissance du Seigneur, je ne crains pas le feu ni d'autres supplices. Toi, tu abuses de ton pouvoir et maltraites les habitants arbitrairement sans aucune retenue. Mais en fait, ta vie dans ce monde est très courte, et le temps passe très vite. Bientôt, tu seras jeté dans les ténèbres pour toujours ! »

¹⁵⁵ Cette ville s'appelle maintenant Konya. Cilicie est une ancienne province romaine située aujourd'hui en Turquie.

Quand elle parlait, le ciel était serein et clair. Mais après ses paroles, les nuages apparurent. Ensuite, la pluie tomba et éteignit donc les flammes. Saisis de panique, les gens fuirent à la débandade. La corde attachée au corps de Thècle se détacha d'elle-même, et un chemin fut frayé sans obstacle. Thècle rentra chez elle doucement. Elle redoubla d'ascèse, afin de rendre grâce au Seigneur, et de faire face aux besoins imprévus.

Plus elle était vertueuse, plus les démons étaient jaloux d'elle. Quelques mois plus tard, à cause des rumeurs que les démons répandirent, les habitants eurent des soupçons sur elle et l'accusèrent devant le gouverneur. Ce dernier la fit comparaître de nouveau. N'ayant trouvé aucune preuve de sa culpabilité, le gouverneur la condamna à mourir sous prétexte de sa dévotion pour la foi chrétienne. Il ordonna de la faire manger par les bêtes féroces; cela attira les regards des habitants. Le bourreau conduisit Thècle garrottée devant la cage des bêtes, et essaya d'exciter ces dernières pour qu'elles mangeassent Thècle. À la surprise du monde, ces bêtes changèrent d'emblée leur tempérament. Elles se couchèrent devant Thècle en léchant les pieds de cette dernière, comme si elles la révéraient. S'exclamant d'admiration pour les vertus de Thècle et pour la grande puissance de la doctrine chrétienne, la plupart des témoins de cette scène se convertirent sur-le-champ. Le bourreau raconta cela au gouverneur. Ce dernier fit enfermer Thècle en prison temporairement. Le lendemain, il ordonna de jeter Thècle parmi les ours et les lions, mais ces derniers eurent la même réaction que celle des bêtes du jour précédent. De ce fait, saint Ambroise fit l'éloge d'elle : « Thècle refusa le mariage pour garder sa virginité. Avec sa dévotion pour la foi chrétienne, elle ne craignait pas les persécutions. Les bêtes féroces la vénéraient, le Seigneur la bénissait, et ses grandes vertus la protégeaient. Malgré les supplices, elle restait saine et sauve. »

Le gouverneur, qui fut plus féroce qu'une bête, ne se laissa pas convaincre par ces miracles. Il ordonna ensuite à ses serviteurs de pousser Thècle dans une fosse remplie de toute espèce de serpents venimeux. Au moment où Thècle fut jetée dans la fosse, un

globe de feu tomba du ciel et brûla tous les serpents. Persistant dans ses erreurs, le gouverneur ordonna d'amener deux taureaux et d'attacher les membres de Thècle aux cornes de ces derniers. Si on avait jeté un globe de feu sur les taureaux, ces derniers auraient couru et écartelé le corps de Thècle. Toutefois, Thècle restait calme et son corps intact. Voyant tout cela, d'innombrables habitants s'éloignèrent du mal et prirent le bon chemin. Quant au gouverneur, bien qu'il ne fût toujours pas convaincu, ayant peur de la révolte du peuple, il fit libérer Thècle. Rendue à la liberté, Thècle logea temporairement chez sa voisine, et cette dernière se convertit à la foi chrétienne quelques jours après. Plus tard, obéissant à l'ordre du Seigneur, Thècle déménagea dans la ville célèbre de Séleucie où de nombreux habitants la suivirent et se convertirent au christianisme très vite. Quand elle était âgée et affaiblie, le Seigneur conduisit son âme au royaume du ciel pour qu'elle pût jouir du vrai bonheur infini.

Vie de sainte Félicité de Rome

Félicité, femme vertueuse dans la capitale de l'Occident, avait sept fils. Comme elle était veuve, elle renouvela son vœu de chasteté. Elle instruisit ses sept fils par la prédication et également par ses réflexions sur les affaires humaines. En la prenant pour exemple, ses voisins étaient aussi bienveillants qu'elle. À l'époque, induit par une force perverse, l'empereur donna l'ordre d'interdire la religion orthodoxe et de persécuter les gens fidèles et honnêtes. Les hérétiques saisirent l'occasion pour pousser l'empereur au mal. En collusion, ils critiquèrent les dogmes orthodoxes, et intimidèrent le peuple du pays par la force.

Les hérétiques entendirent souvent dire que les sept fils de Félicité étaient proches, honnêtes et vertueux, et qu'ils avaient civilisé et guidé le peuple. La bonne réputation des sept fils provoqua la jalousie et la haine des hérétiques. Ils complotèrent contre les jeunes hommes. Ils dirent au roi : « Les vrais dieux en qui vous croyez sont en fureur, puisqu'on a supprimé les sacrifices qu'on leur offre. Ils vont [...] pour détruire notre pays ! Votre Majesté, si vous voulez éviter les désastres, il faut emprisonner la veuve Félicité et ses fils et les punir selon la loi. » L'empereur effrayé ordonna à un préfet de les châtier avec sévérité. Le préfet les mit tous les huit en prison, et convoqua la mère Félicité le lendemain matin. Il essaya de la persuader de croire dans les dieux fort estimés par l'empereur et d'abandonner sa croyance chrétienne afin de sauver toute sa famille.

Félicité lui répondit, « Vous pensez pouvoir me convaincre soit par la flatterie, soit par la menace d'un châtement. Mais vous avez tort. Moi, je possède mon Seigneur qui me sauve et me protège. Je n'ai rien à craindre. Je n'ai pas peur de vos ruses. » « Âgée comme vous l'êtes, vous n'avez pas peur de la mort. Mais vos enfants sont tous jeunes, vous n'avez pas pitié d'eux ? », demanda le préfet à Félicité. « Si mes enfants suivent des forces mauvaises, ils iront certainement en enfer et souffriront leurs peines pour

toujours. Mais s'ils suivent le Seigneur du monde et meurent pour la justice, ils seront heureux au royaume du ciel », dit Félicité. Le préfet se mit en colère et l'emprisonna de nouveau.

Le lendemain, le préfet convoqua tous les fils de Félicité avec leur mère pour les interroger. Il dit à la mère : « Regardez vos fils. Ils sont tous jeunes et extrêmement doués. Ils sont dignes d'être glorieux dans notre pays. Pourquoi voulez-vous qu'ils meurent sur une mauvaise route ? Ce genre d'amour maternel est étrange : la mère se met en danger non seulement elle-même, mais aussi ses enfants, alors soit la mère a un cœur de loup ou de chacal, soit elle est extrêmement stupide. S'il s'agit de stupidité, c'est encore pitoyable et excusable. » Il jeta un coup d'œil à Félicité et continua, « mais si elle est cruelle comme les loups et les chacals, il est impossible de changer sa propre nature. On ne peut rien faire pour elle. » Félicité lui répondit en souriant, « Vos paroles semblent humaines en apparence, mais elles ne sont pas du tout humaines en réalité. N'avez-vous pas tort ? » Ensuite, se tournant vers ses fils, elle dit : « mes enfants, levez vos têtes vers le ciel, regardez notre Seigneur dans vos cœurs. Face à lui, examinez vous-mêmes si vous êtes persévérants. Le Seigneur, avec tous les autres saints attend que vous veniez tous au royaume du ciel pour trouver le vrai bonheur. Toutes les peines et les joies du monde passent vite, et derrière vous, les dangers et les fortunes sont innombrables. Tenant compte de tout cela, soyons constants dans notre foi. N'ayez pas peur de la persécution, ne craignez pas que nos ennemis se vengent du Seigneur par haine du peuple. Même si je suis déjà vieille, je n'attends pas que vous me soigniez, et je ne veux pas non plus mourir avant vous pour que vous m'enterriez. Mon seul vœu, c'est de vous voir mourir pour la justice avec votre foi et votre constance. Mon âme sera ainsi consolée et je pourrai enfin mourir en paix. »

Le préfet devint furieux en entendant les paroles de Félicité. Il ordonna tout d'abord à ses serviteurs de la faire souffleter pour l'humilier. Ensuite, il convoqua le fils aîné de Félicité et le charma par des mots aimables. Le fils aîné ne céda point. Le

préfet le menaça de supplices, mais ce dernier restait toujours insoumis. Le préfet fut obligé de convoquer tous les autres fils de Félicité, devant lesquels il feignit tantôt l'affection, tantôt la colère. Et tantôt il les séduisit par des récompenses, tantôt il les menaça de punition. Pourtant, quoi qu'il dît, les fils de Félicité ne changèrent point d'avis et ne se soumirent point. N'ayant aucun moyen efficace, le préfet les fouetta. Il consulta l'empereur pour décision. L'empereur donna l'ordre de tuer les sept fils de Félicité. Le préfet les mit à mort. Tous les sept jeunes hommes obéirent prudemment à leur mère et ne changèrent point de visage. La mère fut remise en prison.

Quatre mois plus tard, Félicité fut interrogée de nouveau. Comme elle n'était jamais vaincue, elle fut finalement exécutée. Sur le point d'être décapitée, elle s'en félicita avec des marques de joie, et fléchit les genoux pour remercier sa faveur immense. Puis, elle accepta la décapitation avec calme. Son visage était serein, comme si elle était morte dans son lit. C'est en l'an du Seigneur 157, l'année Ding-You selon le cycle sexagésimal chinois, soit l'antépénultième année du règne de l'empereur Huandi de la Dynastie Han.

Il y avait un sage¹⁵⁶ qui appréciait sainte Félicité en disant : « Hélas ! Croyant en Jésus, Félicité laissa ses fils mourir pour la justice. Elle fut à la fois une mère et une guide de ses enfants. Elle mit au monde les corps de sept fils, puis nourrit leurs esprits. Ne fut-elle pas une mère merveilleuse ? Élevant ses enfants dans le monde, elle ne put pas empêcher leur mort. Les maintenant au royaume de ciel, elle leur assura une vie immortelle. De plus, les mères dans le monde ont toujours peur de voir leurs enfants mourir avant elles-mêmes, au contraire de sainte Félicité. Elle prit en considération l'esprit de ses enfants, et dédaignait leurs corps. Selon elle, il était essentiel que l'esprit fût éternellement heureux. Elle ne se souciait pas de la douleur temporaire du corps. Son amour pour ses enfants n'est-il pas plus profond que celui des autres mères ? »

¹⁵⁶ Saint Grégoire.

Vie de sainte Brigitte de Suède

Brigitte était une jeune fille issue de la famille royale en Suède. Son père s'appelait Birger, et sa mère s'appelait Sigrïde. Les époux étaient tous deux de haute moralité. Lorsqu'elle était enceinte, Sigrïde affronta des dangers avec son mari. Ils avaient décidé de naviguer en mer, et à cause d'une violente tempête, leur bateau fut abîmé. La mère fut sauvée et ramenée à terre. La nuit suivante, dans son rêve, un homme en grande tenue avec une couronne précieuse lui dit : « Comme tu portes une fille vertueuse dans ton sein, le Seigneur t'a fait échapper au danger. Sois prudente ! » Bientôt, elle accoucha tout près. Dans cette nuit-là, il y avait un prêtre qui remarqua une nuée lumineuse où apparut l'enfant vierge qui marchait sur les nuages en tenant un livre dans sa main. Ensuite, le prêtre entendit une voix venant du ciel qui dit : « Il est né une fille de la vertueuse Sigrïde, sa bonne réputation va parvenir à tous les coins du monde pour l'éternité. »

La fille ne sut pas parler avant trois ans, comme si elle avait été muette. Après trois ans, elle parla tout à coup aussi bien qu'une grande personne intelligente. Peu de temps après, sa mère mourut de maladie. Son père la confia à sa tante, et cette dernière fut chargée de son éducation. À sept ans, elle avait déjà une aspiration hors du commun. Une nuit, au moment où elle se réveillait, elle vit la Sainte Vierge, assise dans les airs avec une couronne précieuse, appeler son nom pour qu'elle se rapprochât. La Sainte Vierge lui demanda en souriant : « Veux-tu cette belle couronne ? » Brigitte répondit : « Certainement ! C'est toi qui m'offres cette couronne, comment pourrais-je la refuser ? » La Vierge-Mère mit la couronne sur la tête de Brigitte, et retourna vers le ciel. La jeune fille fut aussi heureuse que si elle venait de participer à un grand banquet céleste. Dès lors, elle s'adonnait à ses devoirs envers Dieu, méprisant toutes les affaires extérieures. Elle parla de moins en moins, elle réfléchissait de plus en plus. En même temps, elle lisait de nombreux récits classiques.

À dix ans, dotée de toutes les vertus, Brigitte fut aimée de tous côtés. Un jour, elle entra par hasard dans la cathédrale, et entendit un sermon sur la Passion de Jésus. Elle se sentit singulièrement triste et ses larmes coulèrent sans cesse. La nuit suivante, Jésus, attaché à une grande croix, apparut dans sa chambre. La jeune fille demanda à Jésus : « Mon Seigneur, qui a osé te blesser si cruellement ? » Jésus lui répondit : « Ceux qui ne m'aiment pas, ceux qui ne me connaissent pas. Ils m'ont tous maltraité et blessé. » À partir de cette nuit, elle pensait souvent aux mystères de la Passion, et chaque fois, elle s'agenouillait en pleurant, et se résolut à se mettre au service du Seigneur pour toute sa vie.

Une nuit qu'elle était en prière, un démon la surprit et l'effraya. La jeune fille craintive courut jusqu'à la statue de Jésus et se prosterna pour implorer la protection. Le démon la rattrapa sans pouvoir la blesser. Il lui dit : « Si cet homme crucifié n'existait pas, qui pourrait échapper à mes mains ? Il s'oppose à moi, je ne peux donc pas triompher. » Après ces mots, il s'enfuit et s'évanouit dans les ténèbres.

Plus tard, elle atteignit l'âge convenable pour se marier. Sa famille la maria à un prince. Elle et son mari s'encouragèrent mutuellement, en gardant un cœur chaste. Ils prièrent souvent le Seigneur de les protéger et de les empêcher de s'enliser dans les plaisirs. Un an plus tard, ils commencèrent à engendrer des enfants les uns après les autres. Bien que Brigitte fût chargée d'affaires domestiques, elle était toujours stricte envers elle-même dans sa pratique de la foi chrétienne. Comme elle organisait bien son temps, elle profitait de chaque minute soit pour prier, soit pour examiner ses péchés, soit pour punir son corps, soit pour lire des récits classiques, soit pour enseigner ses servantes. Le reste du temps, elle faisait de la couture. Elle ne gaspilla jamais son temps. Elle donnait de l'argent aux pauvres, soignait des malades, et hébergeait les voyageurs. Chaque fois quand elle rencontrait un homme sage et vertueux, elle le recevait et le traitait avec largesse pour que celui-ci lui donnât des conseils dont elle était assoiffée. Elle estimait toujours manquer de profondeur. Elle répétait souvent : « Si l'on prend

beaucoup de nourriture, il manquera de la vertu. Si l'on est habillé somptueusement, la moralité pâlera. » Une fois qu'elle éprouva du mal à accoucher, elle se tourna vers la Sainte Vierge, et cette dernière la bénit et la sauva sur-le-champ.

Peu de temps après, son mari fut en danger de maladie mortelle. Brigitte pria pour son mari, et ce dernier fut guéri tout de suite. Dès lors, les deux époux furent plus profondément touchés par les faveurs du Seigneur. Ils voulurent vivement le récompenser. Après une discussion, ils décidèrent de se séparer et de s'adonner aux saintes œuvres respectivement afin d'accomplir leur glorieuse carrière. Ainsi, son mari s'installa dans une abbaye. Quant à Brigitte, elle distribua tout d'abord tous ses biens aux pauvres gens, et puis elle vint dans un couvent où elle s'éloignait du monde. En apprenant cela, les proches de Brigitte furent étonnés, et certains d'entre eux se moquèrent des deux époux séparés. Néanmoins, Brigitte se vouait aux saintes œuvres sans tenir compte de ces discours stupides. Elle considéra même ces paroles comme une pierre qui pourrait aiguïser sa vertu.

À partir de cette époque, elle raffermir son aspiration de jour en jour. Elle subit de dures épreuves physiquement et mentalement, mais elle anéantissait ses péchés dans l'œuf. Elle examinait attentivement toutes les pensées, les paroles et les actions autour d'elle, afin de mieux se reconnaître. Une fois qu'elle trouva sa parole non conforme à l'esprit du Seigneur, elle se sentit mal comme si elle avait du feu ou de la boue dans sa bouche. Et les paroles des autres qui contrevenaient à la foi furent comme de l'eau toxique qui coulait dans ses oreilles : c'était insupportable pour elle. Chaque fois, au jour de la Passion, elle faisait fondre de la cire et en arrosait ses épaules et ses bras. De plus, elle prit du thé amer et se priva de nourriture, dans l'intention de suivre l'exemple du Seigneur. Tous les jours, elle avait une tenue sobre. Elle prenait une corde en chanvre pour ceinture, le sol pour lit, une pierre pour oreiller, et une toile légère pour couverture. Tout cela ne changea jamais, même en plein hiver. Face à la pitié des autres, elle dit : « La chaleur intérieure de mon corps m'aide à résister au froid extérieur. »

Le Seigneur montra de plus en plus d'affection pour Brigitte. Il descendit lui-même pour la réconforter et la soutenir. De plus, il la prévint en secret de ce qui se passerait dans un futur proche, en l'encourageant à diriger le peuple dans la bonne voie. Ainsi, l'esprit chrétien se répandit partout, et de nombreux habitants reçurent le baptême. Entendant dire que Rome était le centre où des millions de sages se ressemblaient, elle fit résolument un long voyage très dur, sur terre et sur mer, afin de voir personnellement les sites auxquels les sages avaient rendu visite. Elle fut très heureuse en esprit. Un jour, un sage qui n'avait jamais vu Brigitte la rencontra par hasard. À ses yeux, cette femme voyageait toute seule, pourtant, son visage était si lumineux qu'il éblouissait les yeux. Ce sage réalisa tout de suite que c'était une femme vertueuse qui menait une vie d'anachorète.

Plus tard, se souvenant qu'Israël était le pays que le Seigneur avait choisi pour naître et enseigner sa doctrine, Brigitte navigua par mer de nouveau pour rendre visite aux endroits où Jésus et les apôtres avaient demeuré. Une fois arrivée, elle admira les sites divins et réfléchit longtemps, afin de répondre à ses questions. Là, le Seigneur lui raconta des événements passés et des prédications, et lui demanda de les mettre par écrit en détail pour les propager dans les générations futures.

Rentrée à Rome, elle fut atteinte du paludisme. Sa maladie dura un an. Pendant cette période, elle travaillait tous les jours pour accomplir la tâche que le Seigneur lui avait donnée. Elle accepta la souffrance et la maladie avec plaisir, en les considérant comme indispensables pour forger sa foi. Le Seigneur lui fit connaître l'heure de sa mort prochaine, et il descendit lui-même pour l'encourager. Elle en fut extrêmement contente. Les chrétiens fervents se tourmentent tout le temps pour leur situation d'être attachés à ce monde. Apprenant que les chaînes autour d'eux seront bientôt brisées, ils étaient extrêmement heureux. Quant aux gens frivoles, ils craignent horriblement de mourir. Étant près de quitter le monde, Brigitte rendit l'âme avec calme. C'était l'an du Seigneur 1373, soit la sixième année de l'ère Hongwu de la Dynastie Ming, une année

Kuichou selon le cycle sexagésimal chinois.

Après la mort de Brigitte, le Seigneur augmenta sa force divine. Ainsi, on témoignait de miracles innombrables. Après la prière à la sainte, les aveugles recouvrirent la vue, les sourds entendirent pour la première fois, les muets commencèrent à parler, les malades guérirent, et il y eut même une dizaine de personnes mortes de maladie qui revinrent à la vie. La bonne réputation de la sainte Brigitte se répandit partout, et les habitants se rendirent sans cesse à son tombeau. Plus tard, ayant entendu parler des grâces importantes de sainte Brigitte, de plus en plus de gens vinrent s'installer près d'elle et se convertirent, dans l'intention de bénéficier de sa faveur. Aujourd'hui à Rome, un vêtement de Brigitte est encore bien conservé pour aider les accouchements difficiles. Ses résultats efficaces peuvent être considérés comme une preuve éloquente. De plus, la règle de l'ordre que sainte Brigitte avait rédigée éleva de nombreux sages. On peut dire qu'une fois qu'on atteint la voie de la sainteté, on peut encourager tout le monde. Concernant la sainteté et les vertus, il n'existe aucune différence entre les hommes et les femmes.

Vie de sainte Elisabeth de Hongrie

Elisabeth était la fille du roi de Hongrie. Bien que l'empereur possédât un grand royaume, il n'était point orgueilleux de son statut ni de sa richesse. Au contraire, il ne s'occupait qu'à cultiver son esprit. Ayant Elisabeth comme premier enfant, il se dévouait à l'éducation de sa fille. Extrêmement douée, Elisabeth dépassa dès son enfance l'attente de sa famille.

Âgée de moins de cinq ans, Elisabeth était déjà accoutumée à se mettre en prière. Chaque fois qu'elle rencontrait un portrait d'un saint, elle fléchissait les genoux pour montrer sa vénération. Elle répétait souvent les bienfaits de Jésus et ceux de la Sainte Vierge en les priant. Quand elle obtenait des bienfaits, elle les distribuait aux femmes pauvres en leur demandant de prier avec elle. Elle menait une vie frugale et sobre, et agissait toujours avec prudence. Elle ôtait également de son esprit toutes les idées de jouir des plaisirs de la vie.

Au fur et à mesure qu'elle grandissait, elle gagnait de plus en plus l'affection de ceux qui l'entouraient. L'âge de son mariage approcha. L'empereur la maria au landgrave du pays voisin. Bien qu'Elisabeth fût désireuse de garder sa chasteté, elle n'osa pas désobéir à son père. En respectant cette union conjugale, elle engendra trois enfants, les éleva et les instruisit selon les règles religieuses. Malgré son statut, elle ne cessa jamais de montrer sa largesse pour les pauvres. Elle aimait vivre dans la solitude. Elle récitait tous les jours les histoires des saints et les maximes qu'ils avaient produites. En même temps, elle consacra le reste de son énergie restante aux affaires intérieures du pays, ne laissant pas les opinions absurdes entrer dans la cour par surprise. Elle était si généreuse pour les pauvres qu'elle répondait à tous leurs besoins. Elle donnait des remèdes aux malades, en leur offrant de la nourriture pour mieux les soigner. Elle hébergeait les voyageurs pauvres, n'oubliant pas de leur offrir des subsides pour leur voyage de retour. Elle enterrait ceux qui étaient morts tout seuls. Pour les gens qui

manquaient d'argent, elle vendait ses bijoux pour les aider. Chaque jour, elle recevait environ neuf cent personnes. Les années de mauvaise récolte, elle demandait à des ministres de distribuer de la nourriture au peuple pour le secourir. Elle était ainsi respectée et bien aimée du peuple qui l'appelait la « mère du pays », la suivait et lui obéissait. Cependant, certains ministres dans la cour, qui jouissaient des plaisirs de la vie, lui lancèrent des sarcasmes, en voyant sa pitié pour les pauvres. Ils dirent qu'elle était comme un aigle malade et qu'elle était indigne de son statut. Elisabeth ne les entendit pas, pourtant elle ne les empêcha pas non plus.

Quelques années plus tard, son mari partit en guerre sur l'ordre du roi. Il mourut de maladie en route. Elisabeth organisa les funérailles pour son mari. Après quoi, elle se retira à la cour, se mit à l'épreuve tant spirituellement que corporellement, afin de faire disparaître tout obstacle entre Dieu et elle. Des parents de son mari et des ministres craignirent qu'elle devînt trop dépensière, en voyant qu'elle continuait à donner de l'argent aux pauvres. Par conséquent, ils imposèrent des restrictions à ses droits et à ses dépenses, ne lui permettant pas d'agir selon sa volonté. Elisabeth choisit de les supporter. Ses subordonnés lui semblaient de plus en plus froids. Ainsi Elisabeth était-elle juste simplement semblable à une femme abandonnée. Croyant que la grande vertu était formée par les douleurs, elle accepta toutes les injures. Voyant tout cela, le Seigneur Jésus arriva, la réconforta, et lui accorda des capacités divines.

Un jour, elle reçut soudainement quelques milliers de marcs d'or. Elle en profita pour construire un hôpital, dans lequel demeuraient des malades, des gens solitaires, et des vieillards qui furent choisis par elle. Se considérant comme leur humble servante, Elisabeth en s'occupa soigneusement elle-même. Certains ministres ne furent pas contents de ses humbles tâches. Ils la critiquèrent franchement. « Je fais toutes ces œuvres de miséricorde pour servir le Seigneur. Un pauvre n'est pas méprisable. Honorable comme le Seigneur, il est descendu encore lui-même au monde pour sauver les pécheurs. Humbles comme nous le sommes, nous n'avons pas raison de mépriser le

service de Dieu. Même si j'étais plus humble, j'accepterais volontiers tout cela, » dit Elisabeth. Quand elle était en prière, elle restait si concentrée et si tranquille qu'elle n'était sensible ni au brûleur du feu ni aux paroles des autres. Elle priait toujours pour que le Seigneur réalise ses espérances et qu'il lui offre ce dont elle avait besoin.

Un autre jour, elle rencontra un jeune homme luxueusement vêtu et dissolu. Elle voulut le persuader de changer son mode de vie. Elle se mit donc en prière pour que le Seigneur l'aide. Après quelques instants, le jeune homme commença à sentir la force divine. « Arrête ! Arrête ! » cria-t-il. Cependant, Elisabeth ne cessa pas de prier, et elle pria même avec plus de ferveur. « Arrête ! Arrête ! » cria plusieurs fois le jeune homme, « je me sens envahi d'une flamme qui va me brûler ! C'est insupportable ! » Les serviteurs du jeune homme approchèrent, ôtèrent son manteau et touchèrent son corps qui était vraiment brûlant. Elisabeth profita de cette occasion pour qu'il se repente. Le jeune homme changea enfin son mode de vie. Après sa mort, il fut considéré comme un homme très vertueux.

Elisabeth vieillit et son corps devint de plus en plus sec. En même temps, elle avait fait assez d'œuvres de miséricorde pour monter au royaume du ciel. Jésus arriva et lui annonça que le moment de sa mort approchait. Réjouie par cette nouvelle, Elisabeth remercia le Seigneur pour la faveur qu'il lui avait accordée. Peu après elle s'alita à cause de la fièvre paludéenne. Au dernier instant de sa vie, elle regretta tout d'abord les fautes qu'elle avait commises dans sa vie. Puis, elle sollicita Jésus de lui accorder ses reliques. Elle sollicita également l'huile divine pour s'apaiser. Enfin, elle réunit tous les domestiques, leur recommanda à plusieurs reprises d'être fidèles au Seigneur et à tous les saints. Elle décida de distribuer toute sa fortune aux pauvres. À peine termina-t-elle ses paroles, un démon difforme apparut brusquement et effraya les gens. Elisabeth le blâma d'un ton sévère : « Toi, monstre sans âme, pourquoi viens-tu ici ? Sors tout de suite ! » Le démon recula et sortit, comme s'il était frappé par le tonnerre. Après quoi, Elisabeth pria le Seigneur d'emmener immédiatement son âme. C'était l'an du Seigneur

1231, une année Xin-mao selon le cycle sexagésimal chinois, soit quatre ans après l'avènement de l'empereur Lizong de la Dynastie Song.

Au moment de la mort d'Élisabeth, les gens virent de nombreux oiseaux s'assembler sur le toit de sa chambre et chanter ses vertus. Son corps restait immaculé et frais. Un parfum s'en exhala. Les gens regardèrent ce miracle en faisant des éloges de la sainte. Ils restèrent à ses côtés durant quatre jours. Après les obsèques de la sainte, tous ceux qui souffraient d'une maladie pouvaient guérir après avoir visité son tombeau, et six morts sur dix revenaient à la vie.

Vie de sainte Edwige

Il y avait dans le royaume de Moravie une princesse qui s'appelait Edwige. Grâce à leur politique bienveillante, ses parents avaient gagné le soutien du peuple et ils jouissaient d'un grand prestige. Ayant donné le jour à Edwige, ils l'entouraient d'affection et se donnaient de la peine pour l'instruire. À douze ans, Edwige épousa le roi de Pologne. Les jeunes époux mirent au monde six enfants, assez nombreux pour prendre leur suite.

Après la naissance de leurs enfants, Edwige et son mari furent convenus de pratiquer la chasteté conjugale et de s'appliquer au service de Dieu. Pendant trente ans, les deux époux capables et vertueux vivaient comme frère et sœur. Ils vivaient dans une coordination parfaite tant chez eux qu'à l'extérieur avec une conduite exemplaire. Après avoir eu de remarquables succès dans l'administration du royaume, Edwige voulut multiplier ses actes de charité. Ainsi, elle fit édifier un monastère et y attribua une grande quantité de subsides. Toutes les femmes qui voulurent mener une vie retirée du monde et garder leur chasteté y furent accueillies volontiers. Le monastère devint de plus en plus prospère, et les religieuses furent de plus en plus nombreuses. Tout cela favorisa l'affermissement du royaume. La reine Edwige pensa davantage à consacrer sa vie aux pratiques de la doctrine chrétienne. De ce fait, elle abandonna son palais somptueux, quitta les foules de la cour, et s'installa près du palais sur un terrain où elle construisit une chaumière dans le but de mener une vie d'anachorète. Là, elle contraignait tous les désirs et s'adonnait à tous les exercices de la mortification. Elle mettait à la torture tant son esprit que son corps. Ses aliments et ses vêtements étaient tous légers et frustes. Tant en hiver qu'en été, elle dormait sur le sol en prenant bois pour oreiller. Elle portait toujours le cilice comme la tunique, et une corde comme la ceinture. Elle ne voulut jamais les enlever, malgré ses plaies profondes. Toutes les nuits, elle se plongeait dans les divins offices. Après quoi, elle se punissait sans cesse, soit avec un fouet, soit avec une chaîne de fer, jusqu'au moment où son sang coulait.

Lorsqu'elle était trop fatiguée, elle demandait à une sœur de la punir à sa place. Pendant quarante ans, elle se priva de viande et d'alcool. Même si elle était malade, elle ne s'en souciait point. Ainsi, quand elle vivait au milieu des sœurs, elle était comme un soleil qui brillait au milieu des étoiles. Bien qu'Edwige eût des mérites et des vertus incomparables, elle restait modeste. Elle se mettait au-dessous de toutes ses sœurs, et comme une servante, elle les devançait toutes pour remplir les tâches les plus viles. Chaque fois qu'elle recevait un sage vertueux, elle l'attendait à genoux sur le chemin où ce dernier passerait. Lorsqu'elle obtenait des eaux du baptême d'une religieuse ou la serviette utilisée par cette dernière, elle les tenait des deux mains avec un regard fervent afin de montrer son respect. Quand elle vivait toute seule, elle ordonnait d'aller chercher des gens malades et pauvres. Elle lavait les pieds de ces derniers elle-même, soignait leurs ulcères, leur offrait des vêtements, de la nourriture, et même de l'argent, dans le but de satisfaire à tous leurs besoins. Ensuite, elle les invitait chez elle et préparait un banquet pour eux. Souvent, elle réunissait également des pauvres chez elle. Elle les servait en remplissant les tâches les plus humbles. Et puis, elle demandait à chacun de prendre ce dont il avait besoin.

Selon la Bible, quand on distribue sa fortune aux pauvres, c'est comme si on la donnait à Jésus, et l'essence de l'amour pour le Seigneur est justement celui pour les humains. Pour cette raison, Edwige sélectionna treize personnes parmi celles qui vivaient dans un profond dénuement. En pensant à Jésus et à ses douze apôtres, elle concevait de l'estime pour ces gens et les voyait comme Jésus. Chaque fois qu'elle entendait parler d'un sage vertueux qui venait dans sa ville, elle lui demandait des conseils avec modestie, et lui offrait un grand banquet. Le banquet terminé, elle conservait minutieusement le reste du repas pour elle-même. Quand le sage repartait, elle l'accompagnait un bout de trajet avec révérence. Ensuite, elle se prosternait sur le chemin pendant longtemps. On dit que tous les pauvres de la ville étaient bien protégés par Edwige. Ils obtenaient tous un endroit pour bien s'installer et des secours en nourriture. Chez Edwige, la cuisine, la salle de bain et le grenier pour les grains et le

riz, chacun d'entre eux avait sa propre fonction, mais ils étaient tous prêts pour ceux qui en avaient besoin. Si quelque malheureux se faisait voler tous ses biens et était enlevé, elle préparait de l'argent tout de suite, et demandait à des personnes d'aller le délivrer. Pour ceux qui étaient chargés de dettes sans capacité de les rembourser, elle les aidait en s'en acquittant. Concernant ceux qui étaient mis en prison, elle ordonnait à la cour de justice de juger leurs causes dans le plus bref délai, afin de ne pas les garder en prison longtemps et de ne pas trahir l'esprit de la justice. Ainsi, les habitants du pays bénéficiaient tous de sa grande faveur. Profondément influencés par sa charité, ils l'appelaient « la mère du pays » et l'aimaient avec révérence.

Edwige remplit ainsi toutes les tâches envers le monde extérieur de tout son cœur. Quant à sa vie intérieure, elle s'adonnait encore davantage aux pratiques ascétiques. Lorsqu'elle ne se chargeait pas de tâches pour les autres, elle se concentrait sur l'étude de la doctrine subtile et pensait aux actes du Seigneur. Dans ces moments-là, elle oubliait son corps ainsi que l'environnement où elle se trouvait. Parfois, son corps montait et restait suspendu en l'air, tout en brillant comme le soleil et la lune. Parfois, son visage devenait extrêmement propre, et son corps paraissait être celui d'un mort qui ne respirait ni ne bougeait. Elle se privait de tous les désirs sauf de celui pour les mets délicats et les musiques mélodieuses dans le royaume du ciel.

Plus Edwige montrait au monde ses vertus, plus le peuple l'admirait, alors que les démons étaient jaloux d'elle de jour en jour. Ainsi, trois démons conclurent une alliance. En conjuguant leurs efforts, ils lancèrent une offensive violente contre Edwige et l'injurièrent à haute voix : « Tu es avide de devenir une sainte, mais comment pourras-tu y parvenir ? » En gardant le silence et ne leur répondant pas, Edwige chercha à les vaincre en réduisant leur combativité. Les démons s'enfuirent, et Edwige se rendit à l'église pour la messe. Elle se prosterna devant la crucifixion et se mit en prière. Soudain, Jésus sortit de la croix. Pointant sa main droite vers Edwige, il lui dit : « J'ai entendu toutes tes prières, et je consens à tes demandes. » Ensuite, Jésus la prévint les

événements divers à venir, et lui accorda le don de prophétie et celui qui lui faisait pénétrer les secrets des cœurs. En outre, il lui octroya une intelligence extraordinaire ainsi qu'un pouvoir magique avec lequel elle pourrait faire de nombreux prodiges.

Il y avait deux prisonniers qui furent condamnés à la mort par pendaison. Ayant entendu parler de cela, Edwige pria le Seigneur de les prendre en pitié et de les protéger. Tout de suite, les deux prisonniers revinrent à la vie et recommencèrent à respirer. Apprenant cela, Edwige ordonna aux serviteurs de les délivrer de la potence, de leur rendre la liberté et de ne plus les arrêter de nouveau. L'empereur¹⁵⁷ fut très content en entendant parler de cet événement. Il ordonna immédiatement que tous les prisonniers dont Edwige obtiendrait la libération ne fussent pas punis de nouveau.

Une nuit, après avoir consacré quelques heures aux divins offices, Edwige se sentit un peu fatiguée et alla se coucher. Pendant qu'elle dormait, la bougie qu'elle tenait dans sa main pencha soudainement et la cire fondue fut versée sur sa main et sur le livre dans sa main. Edwige ne se réveilla qu'après que la bougie eut cessé de brûler. Néanmoins, tant sa main que le livre était immaculé sans aucune tâche.

Plus tard, le pays fut envahi, et l'empereur conduisit lui-même une troupe pour résister aux ennemis. Il fut blessé gravement et capturé, et les soldats s'enfuirent en débandade. S'informant de ce qui s'était passé, Edwige garda le même air calme. Elle ne fit que prier le Seigneur de bénir l'empereur. Bientôt, l'empereur échappa aux mains de ses ennemis. Pourtant, peu de temps après, à cause de sa grave blessure, il s'alita et mourut finalement. Malgré la douleur profonde dans son cœur, Edwige ne se plaignit point. D'une part, elle se conformait à la règle ainsi qu'à l'ordre du Seigneur. D'autre part, elle conservait une droiture morale à tout moment et ne perdait jamais sa décence. De plus, elle n'oublia pas de consoler les ministres par ses discours.

¹⁵⁷ C'est-à-dire son époux.

L'empereur enseveli, le prince héritier, qui avait reçu une bonne formation de sa mère Edwige, prolongea les exploits de son père. Avec le temps, tout le pays se retrouva dans la stabilité. Néanmoins, plus tard, le pays fut envahi de nouveau. Le nouveau souverain s'engagea dans la guerre en commandant une troupe, et il mourut sur le champ de bataille. Apprenant la mort de son fils, Edwige leva sa tête et dit au ciel : « J'ai eu la chance d'obtenir mon fils grâce à toi. Aujourd'hui, il revient auprès de toi. Comment pourrais-je refuser cela et me plaindre ? Tant le malheur que le bonheur s'accordent toujours avec ta volonté. » Depuis lors, elle négligea tous les propos calomnieux et les pillages de sa fortune. En outre, elle rendait toujours le bien pour le mal. Plus elle était calomniée, plus elle montrait pour ses ennemis de la bienveillance. Ainsi, on vit fleurir en elle les plus sublimes vertus. Elle conquiert de plus en plus de cœurs, et sa réputation de sainteté se répandit de plus en plus loin.

Avec le temps, Edwige s'avança en âge, et toute son énergie fut presque épuisée. Ayant de l'affection pour elle, le Seigneur voulut reprendre son âme et récompenser ses œuvres de bienfaisance. Il la prévint donc que le moment de la fin de sa vie était venu, en lui demandant de se préparer pour monter au ciel. En apprenant cela, Edwige fut extrêmement heureuse. Elle multiplia ses pratiques de la foi pour accueillir le moment de sa mort. La princesse vint et lui proposa : « Ma mère charitable, si l'on t'ensevelit dans le sépulcre que notre ancien empereur, es-tu satisfaite? » « Non. » lui répondit Edwige, « moi et ton père, nous étions convenus autrefois de nous séparer pour garder notre chasteté conjugale. Dans ce cas, je ne pourrai sûrement pas être ensevelie avec lui dans le même sépulcre. Il faut prévenir et empêcher notre intimité éventuelle. » Après ce propos, elle vit Jésus venir devant elle avec des saints et des saintes. Jésus l'invita à quitter le monde misérable et à les rejoindre au royaume du ciel. C'était l'an du Seigneur 1243, soit la troisième année de l'ère Chunyou sous le règne de l'empereur Lizong pendant la Dynastie Song, une année Kuimao selon le cycle sexagésimal chinois.

Après la mort d'Edwige, son corps, qui était décharné et flétri, devint lisse et

éclatant tout à coup.

Apprenant le décès d'Edwige, les habitants pleurèrent amèrement, comme s'ils avaient perdu leurs parents. Ils accoururent les uns après les autres chez Edwige, se prosternèrent devant elle, et caressèrent légèrement sa dépouille. Ils prirent prudemment ses cheveux, ses vêtements et ses objets, en les considérant comme des trésors précieux. De plus, ils conservèrent ces objets comme des médicaments dont ils profitaient pour guérir toute maladie. Ils n'ensevelirent Edwige que trois jours après sa mort. Au moment de l'enterrement, une fragrance extraordinaire s'exhalait partout. Ce prodige fit que les habitants l'admirèrent davantage et la louèrent ensemble pour ses exploits inestimables.

En entendant dire qu'Edwige avait remporté une grande victoire en pratiquant la foi et qu'elle faisait des miracles après sa mort, le pape voulut la canoniser. Avant de prendre sa décision, il vit par hasard une femme qui était privée de la vue depuis longtemps. Il se mit en prière et dit au Seigneur: « J'ai entendu parler du nom de l'impératrice Edwige depuis longtemps. Si elle est vraiment vertueuse, pour le prouver, je la prie de faire que cette femme aveugle retrouve la vue. » À peine termina-t-il ses paroles que la femme aveugle recouvra la vue. Voyant cela, le pape n'eut aucun doute. Il proclama ainsi la canonisation d'Edwige, et ordonna à tout le monde de la révéler pour toujours. Un an plus tard, les restes de sainte Edwige furent transférés ailleurs. À ce moment-là, on sentait encore la fragrance dont l'odeur était comme celle du moment où Edwige venait d'être ensevelie. En outre, on constatait que sainte Edwige tenait encore à la main la statue de la sainte Vierge qu'elle avait déjà prise dans ses bras au moment de sa mort. Personne ne put enlever la statue de la main d'Edwige. Ainsi, encore aujourd'hui, la statue est toujours à sa main, et aucun des doigts qui touchent la statue ne pourrit.

Vie de sainte Mélanie la Jeune

Sainte Mélanie naquit à Rome, la capitale de l'Italie. Elle était la descendante d'une lignée ininterrompue de préfets. Ses parents estimaient toujours la foi chrétienne comme un honneur. Ils n'avaient eu qu'une fille durant leur vie. Non seulement ils donnèrent toutes leurs richesses à cette dernière, mais encore ils lui montrèrent toutes les grandes vertus du monde. La jeune fille grandit dans leur bienveillance. Elle obéissait toujours à ses parents.

Ayant bientôt l'âge pour se marier, elle voulait conserver sa virginité. Elle exprima ce désir à ses parents, mais ces derniers ne furent pas d'accord avec elle. Elle fut obligée de choisir un homme de l'aristocratie et de se marier avec lui. Son mari se nommait Pinien. C'était un homme savant et talentueux qui pratiquait également la foi chrétienne. Le premier jour de leur mariage, Mélanie exposa honnêtement son amour pour le Seigneur à son jeune époux, et essaya de persuader ce dernier de vivre dans la continence. Son mari lui répondit : « Puisque le Seigneur nous a permis de devenir un couple, il nous faut avoir des héritiers qui pourront soutenir notre maison et nous succéder. Nous ne pouvons nous concentrer sur la continence et sur les pratiques chrétiennes qu'après avoir eu des enfants. Ce ne sera pas trop tard. » Mélanie accepta se conseil à contrecœur. Moins d'un an après, elle accoucha d'une fille et l'offrit immédiatement au Seigneur, espérant que sa fille pourrait servir le Seigneur dès son jeune âge afin de conserver la virginité de son corps et de son esprit. L'année suivante, elle donna naissance à un garçon. Lors de son accouchement, le fils et la mère étaient tous les deux en danger. Le garçon quitta le monde juste après avoir reçu le baptême. Et Mélanie tomba dangereusement malade.

Après cela, son mari fit le vœu de se conformer à la volonté de sa femme. Apprenant cela, Mélanie fut très contente et se guérit vite. Peu de temps après, leur fille mourut également. Le jeune couple décida ainsi de donner tous ses biens et

d'abandonner les choses inutiles, afin de pouvoir se concentrer sur les pratiques chrétiennes. En cette année-là, Pinien avait vingt-quatre ans et Mélanie n'avait que vingt ans. Pourvus des meilleurs âges de la vie, des richesses infinies et de la noblesse de leurs familles, ils parvinrent à un commun accord de vivre dans l'ascèse. Ils méprisaient ce que les autres adoraient, et adoraient ce que les autres méprisaient. C'était méritoire, mais difficile. Au début, ils rencontrèrent beaucoup d'obstacles. Heureusement, grâce à la faveur du Seigneur, ils ne furent pas arrêtés par ces obstacles. Au contraire, ils considéraient ces derniers comme des paliers qui constituaient la voie du succès, et comme des pierres à aiguiser qui permettaient de forger les grandes vertus. Ils étaient constants dans la poursuite de leur but.

Tenant compte du fait que leurs nombreux proches parents et les événements quotidiens à la capitale avaient gêné leurs pratiques chrétiennes, ils quittèrent leur maison à Rome et s'installèrent dans un endroit tranquille. Ils se mirent au service des gens. Ils s'occupaient des malades, logeaient les voyageurs, donnaient de l'argent aux personnes chargées de dettes, et secouraient ceux qui vivaient dans la misère. Ils étaient les proches parents et les amis intimes des habitants pauvres et solitaires. Dévorés de jalousie, les démons essayèrent de mettre obstacle à ce jeune couple. Poussé par eux, le frère aîné de Pinien, Severus, commença à convoiter les biens de Pinien. Quant à Pinien, il n'empêcha pas son frère de s'approprier ses biens. À ce moment-là, l'impératrice admirait beaucoup Mélanie et se renseignait souvent auprès de cette dernière sur la doctrine chrétienne. Quand elle entendit dire que Pinien avait été engagé dans un procès injuste, elle prit une décision à ce procès pour empêcher le complot de Severus d'aboutir.

Après cet événement, le jeune couple ressentit la faveur du Seigneur. Ils vendirent plus d'une moitié de leurs biens, et reçurent une grosse somme d'argent avec laquelle ils aidèrent nombre d'adeptes chrétiens ainsi que des habitants de toute part qui vivaient dans le besoin. Plus tard, désirant de nouveaux mérites, ils décidèrent de voyager dans les endroits les plus connus du monde et de voir les monuments célèbres, afin d'étendre

leurs connaissances. Ils partirent avec la mère de Mélanie. Ils allèrent tout d'abord dans une célèbre île qui s'appelait la Sicile, puis dans un grand pays qui s'appelait l'Afrique. À ce moment-là, les autochtones près de la frontière avaient tous été capturés par les pirates. C'était Mélanie et son mari qui recueillirent de l'argent et libérèrent ces habitants. Ensuite, ils arrivèrent à la capitale de ce pays.¹⁵⁸ Ils y trouvèrent des monuments sacrés partout. Pourtant, tenant compte que cette ville bien animée voire bruyante pouvait sans doute affecter leurs pratiques chrétiennes, ils repartirent et se retirèrent dans une ville proche¹⁵⁹. Avec des croyants fidèles qui les suivaient, ils dépensèrent beaucoup d'argent et firent construire deux grands monastères dans lesquels ils logeaient respectivement les hommes et les femmes. Dans le monastère pour les femmes, Mélanie pratiquait un véritable dévouement au culte de Dieu et accumulait ainsi des mérites. Avec ses efforts, de plus en plus de femmes se convertirent. C'était là que Mélanie commença à jeûner. Au début, elle mangeait une fois par jour. Elle ne mangeait un peu que le soir en évitant la viande et le vin. Plus tard, elle mangeait tous les deux ou trois jours, puis une seule fois par semaine. Elle ne mangeait que pour humecter sa gorge. Il en résulte que la saveur n'est pas importante du tout et qu'il n'est pas nécessaire de satisfaire les besoins de nourriture. Non seulement Mélanie mangeait peu, mais encore elle dormait très peu. Elle ne dormait qu'une heure par nuit en se couchant sur l'herbe. Elle passait le reste du temps en oraison. De plus, elle profitait des intervalles entre les pratiques chrétiennes pour faire de la couture en faveur des pauvres. Avec une telle fidélité pour la foi chrétienne, tenant compte qu'il y avait déjà une centaine de religieuses dans le monastère, et craignant de ne pas pouvoir parvenir à son but, elle se fit bâtir une cellule basse et étroite qui ne pouvait contenir qu'une personne. Elle s'installa dedans, et évita les contacts avec l'extérieur. Au bout de sept ans, elle partit en Terre Sainte avec son mari et sa mère, dans l'espoir de visiter l'endroit où naquit Jésus et les vestiges laissés par ce dernier.

¹⁵⁸ Peut-être Carthage.

¹⁵⁹ Peut-être Thagaste.

Ils passèrent quelques jours en Terre Sainte, et puis se rendirent en Égypte, le pays voisin. À l'époque-là, il y avait de nombreux vertueux cloîtrés dans ce pays. Une fois arrivée, Mélanie les chercha sur-le-champ. Elle reçut de ces cloîtrés de précieuses instructions. Voyant les règles sévères de la vie anachorète, elle décida de les suivre. Elle distribua de l'argent qu'elle apportait à ceux qui en manquaient. Un jour, elle rencontra un père savant et vertueux. Vu qu'il était extrêmement pauvre et dépourvu des nécessités de la vie, elle voulut lui offrir d'une grande somme d'argent. Fronçant les sourcils, ce père refusa son secours. Mélanie jeta donc son argent dans un panier avant de partir. Ce père trouva vite cet argent. Il rattrapa Mélanie en courant, et rendit l'argent à cette dernière en disant : « Je n'en ai pas besoin et ne me le laisse pas. » Mélanie n'osa pas accepter cet argent. Ce père le jeta dans la rivière près d'eux et s'en alla.

Quelques mois plus tard, Mélanie arriva en Terre Sainte. Elle choisit une cellule simple sur le mont des Oliviers et s'y installa. Désireuse de comprendre l'ensemble de ce dont elle avait entendu parler, et d'imiter les modèles ascétiques afin d'accomplir ses mérites et œuvres, elle s'enferma dans son ermitage en rompant tous les contacts avec le monde. Pendant quatorze années, sa mère et son mari ne pouvaient la voir que par une petite fenêtre. Quatorze ans plus tard, sa mère mourut. Mélanie fut donc obligée de sortir pour participer aux obsèques de sa mère. Elle retourna dans sa cellule pour continuer à accumuler ses mérites. La réputation de Mélanie se répandit rapidement dans tous les coins. De plus en plus de femmes vierges lui rendirent visite pour être baptisée dont la plupart ne voulurent pas repartir après l'avoir vue. Comprenant les sous-entendus du Seigneur, elle reçut ces vierges et leur donna des instructions. Elle fit par ailleurs bâtir un monastère pour loger ces vierges. Une fois construit, le monastère fut rapidement peuplé par quatre-vingt-dix vierges qui firent vœu de garder la chasteté tant de leur corps que de leur esprit. Elles restaient à côté de Mélanie, recevaient ses enseignements spirituels tous les matins et tous les soirs, et suivaient strictement les règles de vie établies par elle. Toutefois, estimant que ses mérites ne pouvaient égaler

ceux de certaines femmes de grande vertu, la modeste Mélanie demanda à ces vierges pieuses de suivre les femmes exemplaires. Quant à Mélanie elle-même, elle se faisait la servante de toutes avec sollicitude et tendresse. On dit que pour tous ceux qui font vœu de pratiquer la foi chrétienne, plus ils sont cultivés, plus ils ont une vue clairvoyante, et plus ils se sentent loin d'être savants et vertueux. Oubliant le chemin qu'elle avait déjà parcouru, Mélanie ne regardait qu'en avant et n'aspirait qu'à l'avenir. Négligeant les mérites qu'elle avait déjà accumulés, elle ne pensait qu'aux œuvres qu'elle n'avait pas encore accomplies. Elle faisait des progrès tous les jours.

Plus tard, Pinien mourut de maladie. Mélanie l'inhuma, puis continua à pratiquer l'austérité en cachant ses sentiments de tristesse. Quatre ans plus tard, elle fonda un sanctuaire sur le mont des Oliviers pour accueillir les voyageurs. Après cela, elle voulut construire un nouveau monastère d'hommes, mais elle manquait d'argent en ce temps-là. Grâce au Seigneur qui rendit en secret les personnes riches plus charitables, ces dernières offrirent volontiers leurs richesses. Mélanie reçut leur aide financière et réalisa son projet.

Volusien, l'oncle de Mélanie, était un homme de grand savoir. Il avait des connaissances profondes en littérature et en sciences naturelles, mais à cause des propos trompeurs d'un sorcier, il détestait la doctrine chrétienne. Sa mère, une femme vertueuse qui voulait le sauver, le confia à saint Augustin qui était bien connu à l'époque. Malgré les efforts de saint Augustin, Volusien persistait dans son erreur. Plus tard, l'empereur envoya Volusien à Constantinople. Ce fut dans cette ville que Volusien tomba soudain malade. Sa maladie était tellement grave qu'aucun remède pouvait le guérir. Il était dans un état critique. Apprenant que sa nièce Mélanie habitait sur un mont à proximité, il lui rendit visite précipitamment. Mélanie donna à son oncle des instructions spirituelles en prenant son propre exemple. Grâce à elle, l'esprit de Volusien commença à s'ouvrir, et finalement, il corrigea ses erreurs et revint dans le droit chemin. Ayant compris les principaux points de la doctrine chrétienne, il se fit

baptiser puis rendit l'esprit sereinement. À l'époque-là, il y avait à l'intérieur et à l'extérieur de Constantinople beaucoup d'hérétiques qui trompèrent le peuple et provoquèrent des troubles dans le pays. C'était Mélanie qui les vainquit et les dispersa. De plus en plus d'habitants se convertirent. Ayant entendu parler de ses mérites, l'empereur et l'impératrice l'invitèrent à la cour et reçurent ses instructions spirituelles.

Ayant toujours une préférence pour la vie retirée, Mélanie quitta Constantinople et retourna sur le mont. Elle eut la chance de recevoir un signe du Seigneur sur la fin de sa vie. Ravie de cette nouvelle, elle se prépara à mourir à tout moment. Toutes ses compagnes baignaient dans la joie. Mélanie les exhorta à bien s'entendre et à persévérer dans leur foi. Après cela, elle quitta le monde en toute sérénité. C'était plus de quatre cents ans après la naissance du Seigneur. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était après l'ère Longan du règne de l'empereur An de la dynastie Jin. Mélanie fit de nombreux miracles pendant sa vie. Une fois, elle rencontra une femme qui ne pouvait ouvrir sa bouche à cause du démon. Ne pouvant prendre aucune nourriture, elle était en danger de mort. Voyant cette scène, Mélanie fit le signe de la croix. Le démon disparut et cette femme guérit tout de suite. Un autre jour, elle vit une femme enceinte qui risquait de mourir car l'accouchement s'annonçait difficile. Elle délivra le ventre de cette femme, et cette dernière donna naissance à sa fille immédiatement.

Vie de sainte Paule

Il y a longtemps, saint Jérôme a raconté la vie de sainte Paule en disant : « Si tous les membres de mon corps et toutes mes articulations se transformaient en autant de langues pour pouvoir parler, ils seraient loin de pouvoir raconter tous les mérites et toutes les vertus de sainte Paule. » Elle était issue d'une famille noble, mais elle était beaucoup plus noble encore, grâce à ses vertus, que d'autres membres de sa famille. Héritant des biens de ses ancêtres, elle distribua presque toutes ses richesses aux pauvres. Ainsi, elle devint elle-même plus pauvre encore, mais elle se sentait plus heureuse d'être pauvre que d'être riche. Au début, elle habitait dans la capitale et elle avait une centaine de serviteurs. Plus tard, ennuyée de la prospérité du monde, elle abandonna ses serviteurs et se rendit dans la ville de Bethléem, le lieu où Jésus naquit. Elle dormait dans une hutte en la voyant comme un palais décoré de bijoux, et elle vivait en cachant son nom et ses origines. C'est pourquoi après sa mort, le Seigneur extrêmement juste conserva minutieusement le souvenir de ses mérites et de sa réputation de génération en génération. Nous résumons sa vie comme suit.

Quand Paule était jeune, obéissant à l'ordre de ses parents, elle se maria avec un homme distingué. Elle mit au monde cinq enfants, dont quatre filles et un garçon. Peu de temps après, son époux mourut. Paule fut extrêmement triste. Après les funérailles, elle demanda à son entourage de chercher des personnes pauvres, et elle prit soin de ces dernières. Ceux qui étaient malades, intelligents ou bêtes, vieux ou jeunes, elle les logeait tout le temps et en s'en occupait. Quant aux personnes défuntées qui n'avaient pas de parents, elle les ensevelissait au nom de leurs proches. Chaque fois qu'elle entendait parler de gens chargés de dettes ou qui avaient été volés, elle les aidait en leur donnant de l'argent. Admirant son aide et sa protection, le peuple la considérait comme ses propres parents.

Paule distribuait ses richesses tous les jours pour accumuler les bonnes œuvres.

Un jour, l'un de ses proches lui demanda : « tu ne gardes pas tes richesses pour tes enfants, mais les donnes à des inconnus. Est-ce vraiment bien et raisonnable? » Paule répondit : « Oui, c'est bien et raisonnable. Si je distribue ma fortune aux pauvres, je ne la perds pas. Au contraire, je recevrai des bénéfices au centuple comme si je la prêtais, d'autant plus que toutes ces richesses ont été offertes par le Seigneur, et que grâce à lui, elles sont bien conservées. Je les distribue aux gens pauvres à la place du Seigneur, c'est pour montrer son affection pour toute l'humanité. N'est-ce pas bien et raisonnable? Si je détenais toute seule ces richesses que le Seigneur m'a accordées, ce ne serait pas raisonnable et je serais coupable. »

Chaque fois que des chrétiens vertueux venaient de loin dans la capitale, annulant ses entrevues avec d'autres personnes, Paule les recevait, les logeait, leur offrait de l'argent, et s'agenouillait pour écouter leurs conseils. Apprenant que la Terre sainte était la région où Jésus naquit et vécut, ainsi qu'un endroit où il restait encore d'anciens monuments dont l'influence était assez importante sur le peuple et qui étaient favorables aux pratiques chrétiennes, elle décida d'y aller en pèlerinage. Avant de partir, elle divisa ses biens en parties égales pour ses enfants, et répéta devant ces derniers la doctrine chrétienne. Elle décida enfin d'entreprendre son voyage en compagnie d'une de ses filles. Cette nouvelle se répandit rapidement dans la capitale, et tous ses proches essayèrent de l'empêcher de quitter son pays. Néanmoins, elle ne les écouta pas. Elle traversa la mer en direction de la Terre sainte, et elle arriva finalement dans la ville de Jérusalem. Sans prendre de repos, elle visita immédiatement les monuments chrétiens devant lesquels elle était souvent plongée dans la méditation. Ayant entendu parler depuis longtemps de la noblesse et des grandes vertus de Paule, apprenant son arrivée, le proconsul de ce pays voulut l'accueillir au palais. Paule s'y refusa, et choisit elle-même un logement exigü. Elle visitait les lieux saints du matin du soir. Devant la croix, elle pensait toujours aux choses que Jésus et la Sainte Vierge avaient faites ici. Ces scènes du passé se succédaient devant ses yeux. Elle en était souvent très contente, mais quelquefois, elle était aussi émue jusqu'aux larmes. Entendant dire qu'il y avait dans le

pays d'Égypte de nombreux sages qui menaient une vie d'anachorète pour exercer les pratiques chrétiennes, elle s'y rendit sur-le-champ. Elle gravit des montagnes pour chercher ces sages et faire leur connaissance.

Revenue en Terre sainte, elle songea à jouir éternellement du parfum délicieux de la foi chrétienne. De ce fait, elle établit une humble cellule et y résida pendant trois ans. Durant cette période, elle se consacrait à pratiquer la foi chrétienne et faisait des progrès rapides. Dans l'intention de propager les exercices chrétiens, elle fit construire un monastère où elle fit s'installer de nombreuses femmes qui firent le vœu de rester chastes. De plus, elle fit construire un palais en vue d'accueillir ceux qui venaient faire un pèlerinage. Bien qu'elle fût très noble, âgée et vertueuse, en regardant ses vêtements, en écoutant ses paroles et en observant ses habitudes de vie, on la trouvait extrêmement humble et modeste, comme si elle était une servante. Tous ceux qui venaient la voir pour la première fois étaient étonnés. Sa vie était très simple. Ne prenant jamais de lait, de poisson, de viande, d'alcool, elle ne mangeait qu'une fois par jour. Avant de manger, elle rendait toujours ses sincères remerciements au Seigneur. La nuit, elle prenait les herbes pour couverture. Cela ne changea pas même quand elle tomba malade. En effet, elle dormait très peu. Au contraire, elle pensait aux affaires de la religion ou pratiquait la foi chrétienne silencieusement. C'était une joie inexprimable pour elle.

Il y avait un savant qui entendit dire que Paule pleurait souvent quand elle pratiquait la foi chrétienne. De peur qu'elle perdît ses forces et même ses yeux, il essaya plusieurs fois de la persuader. Paule lui dit : « Autrefois, j'ai utilisé des poudres parfumées pour parfaire mon visage, et j'ai soigné mon corps minutieusement. Grâce au Seigneur, j'ai réalisé mes erreurs et j'ai décidé de les corriger. » Il y avait d'autres personnes qui lui donnèrent des conseils de ne pas distribuer des secours sans limite. Elle leur répondit : « Je donne mes richesses aux autres, si bien que je n'ai pas de logement durant ma vie et que je mourrai sans avoir de sépulture. C'est simplement mon désir. Plus précisément, si j'étais pauvre et si je demandais une faveur aux autres,

ils m'aideraient sans aucun doute. Mais quant à ceux qui sont vraiment pauvres, à part moi, qui les aide ? Qui a pitié d'eux ? Les gens bienveillants devront accorder une grande importance aux difficultés réelles des personnes pauvres, et négliger leurs propres soucis de l'avenir. » Comme elle était très attachée aux pratiques chrétiennes et qu'elle ne tenait pas compte de ce que lui disaient avec les gens, elle attirait souvent des jalousies. On dit que les nuages sombres sont parfois liés aux rayons du soleil, et que la foudre attaque souvent les montagnes les plus élevées. C'est pourquoi Paule acceptait toutes les calomnies et les railleries. Elle ne leur répondit ni se plaignit jamais. Au contraire, elle en fut contente en disant : « Au temps jadis, quand mon maître Jésus faisait son voyage, avec les plus grandes vertus du monde, il n'a même pas pu échapper à ce genre de rumeurs. Quant à moi, novice pour les pratiques chrétiennes, comment pourrais-je chercher à les éviter ? Il vaut mieux multiplier mes exercices en supportant les rumeurs au lieu de les éviter. Plus je fais des progrès, je serai plus proche du royaume du ciel et je pourrai voir plus loin. » Elle consacra plusieurs années à faire construire trois monastères où logeaient des centaines de femmes vierges qui étaient vertueuses et qui s'entendaient parfaitement. Paule était toujours exigeante envers elle-même, y compris quand elle tomba malade. Il y avait des médecins qui lui conseillèrent de prendre un peu de vin pour prévenir ses maux de ventre, mais elle ne les écouta jamais. Au moment où un savant essayait également de la persuader, elle lui répondit : « Pour ceux qui se dévouent à la foi chrétienne, l'âme est toujours plus importante que le corps. C'est tout à fait juste et raisonnable. Si l'on buvait de l'alcool pour le bien de son corps, on noierait son âme et on briserait sa vertu. Dans ce cas, on serait loin d'être juste. Si l'on fait décliner son corps pour le bien de son esprit, on vivra un jour au royaume du ciel et on sera couvert de gloire. Au contraire, si l'esprit se corrompt, comment pourrait-on obtenir l'occasion de monter au royaume du ciel avec un corps vide ? » C'est simplement pour cette raison qu'elle était stricte envers elle-même. Son état de santé s'aggrava, et elle eut la chance de recevoir un signe du Seigneur sur la fin de sa vie. Apprenant que la mort approchait, elle fut soulagée et se réjouit. Elle partagea cette nouvelle avec celles qui étaient à ses côtés, et toutes furent contentes pour elle. Ses

derniers mots furent pour ces religieuses et elle leur demanda de s'efforcer de faire leurs exercices des pratiques chrétiennes. Après cela, en toute tranquillité, elle leva sa tête pour laisser son âme pure monter au royaume du ciel et voir le visage divin du Seigneur. Son corps resta intact comme auparavant.

En apprenant la mort de Paule, les habitants éprouvèrent une immense douleur et ne purent se retenir de pleurer. Ils se dépêchèrent de la voir une dernière fois. Les ermites de toute part qui se cachaient dans les montagnes s'y rassemblèrent également. Ils rendirent hommage à ses reliques, et on l'ensevelit dans un palais près du lieu de naissance de Jésus. Au moment de la mort de sainte Paule, elle avait cinquante-sept ans et elle était restée en Sainte Terre une vingtaine d'années. C'était l'an du Seigneur 404. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était la troisième année de l'ère Yuanyu sous le règne de l'empereur An de la dynastie Jin, une année Jiachen selon le cycle sexagésimal chinois.

Vie de sainte Basilisse

Dans la ville d'Antioche en Syrie, il y avait un enfant nommé Julien, issu d'une grande famille illustre et riche. Dès son jeune âge, Julien fit sa connaissance de la foi chrétienne et il commença à pratiquer cette doctrine bienveillante. À l'âge de dix-huit ans, ses parents l'invitèrent à s'engager dans les liens de mariage. Ayant depuis toujours l'aspiration de rester chaste, ce jeune homme était en proie à la mélancolie. Dans la volonté de trouver une bonne solution pour éviter de céder à ses parents, après une réflexion profonde, il pria ces derniers de lui accorder un sursis de sept jours. Ensuite, il implora le secours du Seigneur afin de résoudre son problème. En réponse à cette requête, le Seigneur le réconforta paisiblement, et lui demanda d'obéir à ses parents. Il lui dit : « La jeune fille avec qui tu vas te marier souhaite elle aussi garder sa virginité. Vous pourrez tous les deux tenir votre promesse. N'aie pas peur ! Affronte toutes les difficultés avec courage et ne te relâche pas ! » Le jeune homme fut ainsi rassuré. Ses parents cherchèrent une jeune fille vertueuse, et ils lui donnèrent enfin Basilisse en fiançailles. Le mariage eut lieu. Ignorant toute la famille qui se réunit pour fêter son mariage, le jeune homme emmena avec impatience son épouse dans leur chambre. Instantanément, ils sentirent un suave parfum de fleurs voltigeant tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la chambre. Ce parfum épanouit leurs visages et leurs cœurs. Toute surprise, Basilisse en demanda à son mari la raison, et ce dernier lui dit : « Ce parfum prodigieux ne provient pas des fleurs de la terre. C'est le cadeau que le Seigneur bienveillant du ciel fait descendre pour l'offrir aux personnes chastes. Il accorde à ceux qu'il aime non seulement ce suave parfum mais encore le bonheur infini venant du royaume du ciel pendant leur vie et après leur mort. Alors, qui ne veut donner la fausse joie provisoire en échange d'une vraie joie éternelle ? » Ces paroles furent lumineuses pour Basilisse. Tous deux firent vœu de garder leur chasteté et de vivre dans la continence parfaite. Ils s'agenouillèrent pour montrer leur reconnaissance à Dieu, tout en priant ce dernier de leur accorder du courage et de la persévérance. Leur prière n'était pas achevée quand la chambre trembla fortement. Subitement, une nuée brillante

apparut devant eux. Ils virent dans cette nuée Jésus accompagné par des saints sur son côté gauche, et la Sainte Vierge accompagnée par des saintes sur son côté droit. D'abord, le groupe de saints félicita le marié en chantant : « Quelle noble qualité que Julien possède ! Il contraint tous les désirs humains ! Personne ne sera plus courageux que lui ! » Ensuite, le groupe de saintes félicita la mariée en chantant : « Quelle chance que Basilisse a de se marier avec un homme vertueux ! Ils font vœu de rester chastes. Ils mériteront l'ascension au paradis ! » Cette harmonie terminée, sur l'ordre de Jésus, deux saints habillés de blanc avec des rubans dorés vinrent devant les mariés et leur donnèrent des couronnes et des épingles à cheveux précieuses, afin de glorifier leur mérite de chasteté. Ensuite, les deux saints ouvrirent un livre en soie et le lurent : « Tous ceux qui se consacrent à servir le Seigneur en restreignant leurs désirs pourront monter au royaume du ciel et seront inscrits dans le grand livre des saints. » Après que les mariées eurent lu ce livre, les saints le refermèrent et leur dirent : « Ce livre ne parle que des personnes chastes, mais encore de tous ceux qui sont fidèles et honnêtes, ceux qui compatissent pour les gens dans les misères, ceux qui endurent les épreuves de bon gré, ceux qui estiment la morale et la justice en méprisant la fortune et le statut social, et ceux qui ont l'esprit de sacrifice. Toutes ces catégories sont concernées sans aucun doute. » Leur propos terminé, les deux saints disparurent. Reconnaissants de la faveur du Seigneur, les mariés exprimèrent leurs remerciements sincères et firent des prières durant toute la nuit. Dès lors, ils s'entendaient comme frère et sœur en évitant tous les contacts intimes.

Quelques années plus tard, leurs parents moururent. Le couple distribua dans un premier temps leurs biens aux gens pauvres ou malades. Ensuite, après une discussion, ils décidèrent de vivre dans deux logements séparés et d'exercer les pratiques chrétiennes respectivement. Ils établirent chacun une maison et y rassemblèrent les croyants, hommes et femmes. Ces adeptes pieux s'adonnèrent à des exercices chrétiens en conservant leur chasteté. Dans cette ville, il y avait tellement de nombreux habitants qui suivaient leur chemin que les autres villes ne pouvaient point l'égaliser. À l'époque-

là, l'empereur du pays s'adonnait aux idées hétérodoxes. Il chercha par tous les moyens à détruire la sainte religion chrétienne. Ne voulant pas d'adeptes chrétiens sur son sol, il ordonna de tuer nombre d'entre eux. Les époux vertueux priaient toujours le Seigneur de sauver les habitants pour qu'ils ne perdissent pas leur foi. De plus, le Seigneur signala en secret à la pieuse épouse que toutes les femmes chrétiennes sous la direction de cette dernière pourraient conserver leur chasteté pour toujours et ne jamais se pervertir jusqu'à leur mort, et que, en revanche, son époux éprouverait des souffrances et recevrait enfin la palme du martyr. Contente d'avoir entendu l'avertissement céleste, Basilisse le répéta à son époux immédiatement, et ils s'encouragèrent mutuellement. Ensuite, elle se rendit dans la maison des femmes et informa ces croyantes de ce qui se passerait dans le futur. Elle les réconforta et les persuada de bien s'entendre en disant : « Si vous perdez la tranquillité d'esprit, même si votre corps reste chaste, vous ne pourrez jamais accomplir votre œuvre. » Tout à coup, la terre trembla brutalement, et il surgirent des rayons de lumière merveilleux qui éclairèrent toute la maison et dans lesquels il y avait des mots éblouissants d'or : « Toutes les croyantes sous ta direction sont assez chastes pour obtenir ma faveur. Elles vont monter dans mon royaume et vivre dans le bonheur infini que j'ai préparé pour elles. » En moins de six mois, toutes les croyantes habitant dans cette maison moururent de maladie. Peu de temps après, Basilisse mourut également. Profondément affligé, Julien l'ensevelit soigneusement selon les règles de la doctrine.

À cette époque-là, les autorités locales de la ville d'Antioche ordonnèrent d'élever des statues aux idoles dans toutes les rues. Tous ceux qui vinrent pour faire du commerce devaient avant tout rendre hommage à ces statues, et toutes les familles devaient accueillir les statues chez elles et se prosterner devant ces dernières tous les matins et tous les soirs. Ayant entendu parler de cela, Julien se sentit extrêmement triste. Il encouragea ses amis à se raffermir dans la foi chrétienne et à se déterminer à mourir en martyr. Apprenant que Julien refusait d'obéir et qu'il avait rencontré ses amis, le magistrat ordonna d'arrêter Julien pour un interrogatoire, et de jeter tous ses proches

dans le feu pour les brûler. Le lendemain, Julien arriva devant le magistrat. Au début, ce dernier voulut le persuader par de belles paroles. Voyant que Julien n'acceptait rien, il le menaça avec des paroles méchantes. Julien restait indifférent. Courroucé, le magistrat ordonna de le bâtonner cruellement. S'apercevant qu'il pourrait bientôt réaliser son rêve, Julien fut très heureux et il exprima ses remerciements au Seigneur. À ce moment-là, un serviteur perdit un œil par hasard à cause d'un accident, et il pleurait et se plaignait sans cesse. Profitant de cette occasion, Julien dit au magistrat : « Cette personne qui a perdu un œil est en train d'éprouver une grande douleur. Fais venir tes gens et qu'ils prient tes dieux de le guérir. Si tes dieux ne peuvent pas le faire, je vais faire la même demande auprès du Seigneur. S'il est guéri grâce au Seigneur, on saura bien évidemment, parmi ces deux doctrines, celle qui est juste et celle qui est mauvaise. Qu'en penses-tu ? » Le magistrat rassembla alors tous les adeptes hétérodoxes dans la ville et leur demanda de faire ce qu'ils pouvaient pour prier les dieux de guérir le serviteur aveugle. Obéissant à l'ordre, les adeptes hétérodoxes appelèrent leurs dieux en murmurant une incantation. Un long moment se passa, mais rien ne changea. À cet instant, on entendit la voix des démons qui dirent en soupirant : « Nous sommes tous enfermés dans la prison et brûlés par le feu depuis longtemps, et dès le jour où Julien a été détenu, on nous inflige de plus en plus de tortures. Nous ne pouvons même pas nous sauver nous-mêmes du feu, comment pourrions-nous sauver les autres ? » À peine ces paroles furent-elles terminées qu'on vit les statues des idoles s'effondrer et se briser en morceaux. Les gens furent tous pris de panique. Julien, comme il l'avait promis, fit le signe de la croix devant les yeux du serviteur aveugle, et pria le Seigneur sincèrement de lui accorder sa faveur afin de prouver la justice de la foi chrétienne. Ses prières inachevées, le serviteur revit le monde tout à coup. Ayant obtenu la faveur du Seigneur et fait l'expérience de ce prodige lui-même, le serviteur prit soudain conscience de ses fautes antérieures. Il déclara à tout le monde : « Entre le ciel et la terre, il n'y a pas d'autres maîtres que Jésus Christ qui est le vrai maître des toutes les créatures. Nous devons le vénérer! »

Ayant entendu cette parole et vu les yeux de ce serviteur, le magistrat fut extrêmement furieux. Il ordonna de tuer ce serviteur afin d'éviter que ce dernier ne montrât aux autres ses preuves. Ensuite, il ordonna de déshabiller Julien et de le faire marcher dans la ville tout nu, dans le but de se moquer de lui et de l'humilier. Le fils aîné du magistrat, Celse, rencontra Julien dans la rue, alors qu'il allait à son école. Il demanda à ses amis pourquoi Julien était tourmenté. Ses amis lui répondirent : « Cet homme est issu d'une famille noble. Il accepte les souffrances et les insultes volontiers, parce qu'il croit en Dieu. » À ce moment-là, le fils du magistrat vit un groupe d'anges blancs encercler Julien et donner une couronne précieuse à ce dernier. Touché par cette scène, il quitta son professeur et ses professeurs immédiatement et courut pour rejoindre Julien. Puis, il se prosterna devant Julien en suppliant ce dernier de l'admettre dans la société du Seigneur. Il fit le vœu de vivre et de mourir avec Julien. Tous les habitants furent extrêmement étonnés. Ils ne savaient pas pourquoi Celse avait changé. Quant aux bourreaux, frappés de terreur, ils ne laissèrent pas les gens s'approcher. Pourtant, cet enfant tira fermement Julien par les pieds, et les bourreaux ne purent pas les séparer. Le Seigneur punit les bourreaux, et tous ceux qui voulaient saisir la main de l'enfant trouvèrent tout de suite leurs propres mains flétries et incontrôlables. Effrayés et furieux, les gens prirent enfin Julien et cet enfant et les envoyèrent devant le magistrat. Apprenant que son propre fils avait changé, le magistrat pâlit de terreur. Il injuria grossièrement Julien sans cesse jusqu'au moment où il ne put rien dire de plus. Ensuite, il blâma et essaya de persuader son fils avec de belles paroles et de petites ruses. Bientôt, des rumeurs se répandirent jusqu'à la mère de cet enfant. Apprenant cette nouvelle, cette dernière éclata en sanglots. Elle se rendit rapidement devant son fils et épuisa tous les moyens pour changer l'intention de ce dernier. À sa surprise, son fils n'écouta pas ses avis. Au contraire, il dit à ses parents : « Les belles fleurs sont entourées d'épines et de ronces, mais elles ne perdent jamais leur fragrance. En revanche, bien que les épines et les ronces fassent ressortir les belles fleurs, elles restent piquantes pour toujours. Vous voulez me faire du mal au nom de mes parents, mais je ne peux pas m'éloigner de la vérité et changer d'idée au nom de votre enfant ! Ceux qui craignent la mort obéissent

sans doute à vos ordres. Quant à moi, ce que j'ai peur de perdre, c'est mon âme, mais pas mon corps. Au contraire, je veux bien que mon corps soit détruit pour que mon âme soit conservée. Je n'ai donc pas peur de vos ordres. Si vous me donnez un ordre juste, en tant que votre enfant, je ne m'opposerai jamais à vous. Mais si je vous obéis lorsque vous me donnez un ordre injuste, non seulement cela n'est pas vous respecter, mais encore je perds ma bienveillance et mon intelligence. Vous êtes mes parents, parce que vous avez donné vie à mon corps dans ce monde. Et le Seigneur, avec sa grande faveur, y a ajouté mon âme. De plus, il a créé toutes les personnes du monde. On peut dire qu'il est le vrai Père. Il est impossible pour moi de désobéir au vrai Père et de suivre vos ordres injustes. » Bien que le magistrat trouvât ces paroles étonnantes et son fils intelligent, il fut en colère de la désobéissance de ce dernier. En conséquence, il l'emprisonna.

Quand Julien et Celse arrivèrent à la prison, une lumière divine vint les éclairer en répandant une odeur admirable qui rendit l'air frais et agréable. La vingtaine de gardes qui avaient été préposés à leur surveillance furent tous touchés par cette lumière et cette odeur. Par conséquent, ils se prosternèrent aux pieds de Julien, et prièrent ce dernier de les convertir. Apprenant cela, le magistrat fit à nouveau comparaître Julien. À ce moment-là, il y avait des passants qui voulaient faire des obsèques à un mort. Dans l'intention de créer des difficultés à Julien et sa religion, le magistrat lui ordonna d'arrêter ces passants et de ressusciter ce mort. Connaissant parfaitement le but du magistrat et comptant sur la protection du Seigneur, Julien demanda à ces passants de s'arrêter et toucha le cercueil. Ensuite, il se lança sur le sol en priant le Seigneur de manifester sa grande puissance pour ressusciter ce mort. Ce fut vraiment incroyable : juste après cette prière, le mort ouvrit ses yeux tout de suite et dit : « Ah ! Donc les dieux qu'on vénère sont tous des démons méchants et incapables ! Jésus que Julien vénère est en effet le seul et le vrai maître de la vie. Comment pourrions-nous en douter ? » Témoin lui-même de ce grand prodige et étonné de ces paroles, le magistrat fut dans l'impossibilité de répliquer.

Bientôt, la colère remplit son cœur. Il ordonna aux serviteurs de préparer des chaudrons en fer remplis de résine de pin et d'autres choses similaires. Au-dessous de ces chaudrons, il y avait le feu ardent qui brûlait. Julien, ses partisans, ainsi que celui qui venait d'être ressuscitée, en tout onze personnes, furent tous jetés dans les chaudrons. Tous les soldats et les habitants qui regardaient ce supplice cruel pleurèrent sans cesse, les dents serrées de rage. Il n'y avait que Julien qui restait calme sans changer de visage. En revanche, il exprima ses remerciements sincères au Seigneur et son intention de récompenser ce dernier. Tout à coup, de nombreux anges descendirent et chantèrent pour reconforter Julien. En même temps, ils réduisirent le feu. Julien sortit du feu intact. Le magistrat n'y comprit rien, et il fut obligé de reconduire Julien en prison.

L'épouse du magistrat pensait très fort à son fils. Elle pria son mari de lui permettre d'aller dans la prison pour voir leur fils. Celse supplia donc Julien et ses compagnons de prier le Seigneur d'ouvrir les murs entre lui et sa mère. Après leurs prières, les murs de la prison tremblèrent fortement, et une lumière éclaira la froide prison. Des anges descendirent et exprimèrent leur soutien à Julien et à ses compagnons. Puis, ils retournèrent au ciel. La mère de Celse fut touchée par ce miracle. Ayant entendu les explications de la doctrine chrétienne, elle renonça immédiatement à sa croyance et se convertit. Tous les chrétiens dans la prison célébrèrent sa conversion et furent reconnaissants au Seigneur. Il n'y avait que le magistrat qui fut de plus en plus furieux. Ce dernier ordonna de tuer ou brûler ces chrétiens en laissant son épouse, son fils et Julien dans la prison.

À l'époque-là, il y avait un temple aux idoles dans la ville d'Antioche. Le peuple le visitait fréquemment et y faisait ses prières. Le magistrat demanda Julien d'aller à ce temple et de s'agenouiller devant les idoles pour éviter la peine capitale. Julien accepta cette requête, mais il voulut que les adeptes hérétiques y allassent avec lui. Le magistrat fut d'accord. Arrivé au temple, Julien se prosterna, et fit le signe de la croix en priant

le Seigneur de briser ces statues des idoles pour montrer sa puissance et l'authenticité de la foi chrétienne, et pour faire revenir le peuple hérétique dans le droit chemin. Avant que ces prières ne fussent terminées, la centaine de statues tomba par terre et fut réduite en cendres, et tout le temple fut détruit. Les habitants hérétiques s'enfuirent.

Étonné par ce prodige, le magistrat ne trouva aucune alternative. Il ordonna à ses serviteurs de renvoyer Julien en prison et de le surveiller avec sévérité. La nuit dans la prison, Julien et ses compagnons virent deux groupes, un groupe d'hommes et un groupe de femmes, vêtus de blanc, debout devant eux. À gauche, c'étaient leurs compagnons qui avaient été tués le jour précédent. À droite, c'était sainte Basilisse et une dizaine de religieuses chrétiennes. Ils venaient tous du royaume du ciel, afin de consoler Julien et de l'inviter à quitter le monde et à monter au ciel pour obtenir le bonheur éternel. En revoyant ses anciens compagnons, Julien fut extrêmement touché et reconnaissant pour la faveur du Seigneur. Le lendemain, les soldats arrivèrent. Ils attachèrent les mains et les pieds des chrétiens avec des cordes enduites d'huile, et jetèrent ces derniers dans un feu ardent. Le feu flambait, et les cordes furent rapidement brûlées et cassées. Julien et ses compagnons sortirent du feu sans aucune blessure.

Couvert d'humiliation, le magistrat ordonna de mettre au milieu de la salle Julien et son fils, ainsi que deux de leurs amis. Il fit arracher leurs cuirs chevelus et leurs yeux. Ensuite, les bourreaux mirent les chrétiens sur une plaque en bois, et essayèrent de déchirer les corps de ces derniers en tirant leurs mains et leurs pieds respectivement d'en haut et d'en bas. Les bourreaux épuisèrent toutes leur énergie à appliquer le supplice. Pourtant, ils se sentirent de plus en plus fatigués. Leurs bras se flétrirent, et le supplice qu'ils appliquèrent semblait inutile. Quant aux chrétiens, ils restaient sains et saufs sans la moindre blessure. N'ayant plus aucun moyen efficace, le magistrat ordonna de les jeter aux bêtes féroces. À sa surprise, n'osant pas toucher les chrétiens, ces bêtes se lancèrent sur le sol et léchèrent les pieds de ces derniers.

Avec tous les moyens pernicieux utilisés en vain, le méchant magistrat voulut mettre à mort les chrétiens sur-le-champ. Il finit par leur faire couper la tête, en même temps que des criminels enfermés en prison. À ce moment-là, les montagnes s'écroulèrent et la terre se fissura. Plus de dix mille maisons s'effondrèrent. Un coup de tonnerre frappa et tua de nombreux habitants. Le magistrat frissonna de crainte, et s'enfuit à toutes jambes. Peu de temps après, il fut mordu et tué par les insectes nuisibles. Cela se passa 303 ans après l'an du Seigneur. Selon le calendrier lunaire chinois, c'était la deuxième année de l'ère Taian sous le règne de l'empereur Huidi de la dynastie Jin. La nuit suivante, les croyants chrétiens voulurent ensevelir le corps divin de Julien. Mais comme son corps se trouvait au milieu des criminels, il fut difficile de le reconnaître. Heureusement, le Seigneur descendit, et il fit briller le corps de Julien. Les croyants l'ensevelirent enfin. Dès lors, les habitants le considérèrent comme un saint. Ils se rendaient à son tombeau de temps en temps pour demander sa protection, et ces demandes furent exaucées la plupart du temps.

Vie de sainte Cunégonde du Luxembourg

Il y avait dans le nord-ouest un roi nommé Henri qui possédait un vaste territoire de mille lieues de frontières. Il jouissait toujours de la bonne réputation d'être extrêmement courageux et ingénieux. Étant considéré comme un homme vertueux qui sortait du commun, il devint l'empereur après avoir réprimé les révoltes de tous les partis. Au moment de son avènement, il était encore jeune et n'avait pas de femme. Ses ministres lui proposèrent plusieurs fois d'épouser une femme. Comme il avait été inspiré par le Seigneur dans son enfance, il était résolu à la continence. Pourtant, ne parvenant pas à réaliser son rêve, il se conforma au souhait du peuple et épousa Cunégonde, princesse du pays voisin.

Cunégonde était une femme vertueuse. Avec un talent excellent, elle aida son époux à bien gouverner le royaume. L'empereur se réjouit d'avoir choisi une bonne épouse. Désireux de mieux connaître l'aspiration de cette dernière, il lui dit : « Le Créateur m'a accordé des faveurs extrêmement importantes. Pour le remercier, je n'ai d'autre moyen que d'exalter ses bienfaits, pratiquer sa doctrine avec diligence, le rendre célèbre, et montrer ma bienveillance à tout le monde. Même si je fais tout cela, je ne pourrai lui rendre qu'un dix millième de ses faveurs. De plus, notre monde est plein d'affaires ennuyeuses, l'administration d'un pays est fatigant et dangereuse, il est difficile d'accomplir une glorieuse carrière, la vie est courte et le temps passe vite. Même les ermites n'y parviennent sans doute pas, comment une personne qui détient le pouvoir d'un royaume pourrait-elle espérer y parvenir ? Comme je ne peux pas me démettre de mon pouvoir, et que je ne peux pas laisser le royaume tomber en décadence au cours de mon règne, je ne mériterai pas ses faveurs sans l'introspection, la modération, la continence et l'obéissance aux ordres du Seigneur. » Cunégonde dit : « C'est précisément ce que je désire moi-même. Tu pars devant moi et tu me guides, je te suivrai de près. »

Dès lors, l'empereur et la reine conservait leur chasteté respective. Ils furent résolus à vivre dans une continence parfaite pour toujours. Même un ermite combattant ses défauts et évitant les tentations nuit et jour avait parfois de la difficulté à rester pur de corps et d'esprit. Si un empereur et une reine qui vivaient ensemble au milieu de la richesse et de la noblesse pouvaient encore conserver leur chasteté durant toute leur vie, cela était certainement dû à l'affection et à la protection du Seigneur. Une fois la promesse faite, l'empereur et la reine commencèrent à ériger des constructions dans le pays. Leur première mesure fut de fonder des basiliques. Ensuite, ils ordonnèrent de construire des monastères en leur accordant généreusement des biens. Les habitants eurent ainsi la possibilité de connaître et de comprendre la doctrine chrétienne. Ils la pratiquaient diligemment et sincèrement, comme le faisait leur empereur. Peu après, tout le royaume vivait dans la paix et la prospérité.

Par jalousie, le démon voulut troubler leur mariage. Cunégonde commença à percevoir des soupçons chez son royal mari. Comme elle avait envie de s'expliquer, elle pria tout d'abord le Seigneur de la protéger, puis elle ordonna aux serviteurs de chauffer à blanc une plaque de fer et de placer cette plaque devant l'empereur. Ensuite, elle déclara son intention de marcher les pieds nus sur ce fer ardent afin de démontrer son innocence et de se laver des soupçons d'infidélité. Elle ne manqua pas à sa parole. Au moment où elle s'avançait sur ce pavé brûlant, une voix venant du ciel dit : « N'aie pas peur, la Sainte Vierge va te protéger. » Ayant entendu la voix du ciel et vu les actions de Cunégonde, l'empereur fut profondément touché par la bienveillance de Dieu, et il se repentit d'avoir soupçonné son épouse. Depuis lors, avec un effort redoublé, les deux époux pratiquaient la foi chrétienne à l'envi, dans le but de se porter mutuellement à la perfection.

Quelques années plus tard, l'empereur acheva sa glorieuse carrière avec bienveillance. Le Seigneur reçut son esprit dans le royaume du ciel. Ayant perdu son mari qui partageait la même foi qu'elle, la reine Cunégonde fut extrêmement triste.

Après les funérailles, elle projeta de se débarrasser des affaires du pays et de mener une vie d'anachorète. Elle réunit les ministres et les officiers à la cour. Sous les yeux de tous, elle jeta sa grande tenue, porta un vêtement sobre qu'elle avait acheté elle-même, et se démit de sa couronne. Plus tard, elle se retira dans un couvent où elle prit le voile et vécut dans l'humilité. Là, elle se considérait comme une servante, et faisait volontiers les tâches les plus basses. Dans la nuit, elle se consacrait à ses devoirs divins. Pendant son temps libre, elle faisait de la couture, ou donnait de pieuses exhortations aux autres, ou consolait les sœurs malades, ou lisait des histoires des saints et les prit comme modèles. Elle ne chercha jamais de repos, même un instant.

Un soir, comme d'habitude, avant de se coucher, elle écouta la lecture des récits classiques par une sœur. Tout à coup, la bougie tenue par cette dernière tomba sur le lit. Entouré de feu, son lit fut presque brûlé. Celles qui étaient dans les chambres voisines vinrent en aide. À ce moment-là, Cunégonde s'éveilla et fit le signe de croix. La flamme diminua. Il y avait tant de faits miraculeux autour de Cunégonde que nous ne pouvons tout raconter. Elle vécut dans le couvent pendant quinze ans.

Le Seigneur voulut la récompenser de sa bonté. Affligée d'une grave maladie, elle se rendit compte que le dernier moment de sa vie était proche. Elle fut très contente d'aller à la rencontre de la mort. En entendant cette nouvelle, les sœurs du couvent pleurèrent. Elles furent occupées à préparer un cercueil précieux et des vêtements somptueux pour l'enterrement de Cunégonde. Voyant cela, Cunégonde leur dit d'un ton sévère : « Jetez-les ! Je suis née toute nue, et je vais mourir toute nue aujourd'hui ! Je n'ai besoin que d'un vêtement simple qui pourra cacher mon corps corrompu. Pourquoi m'avez-vous préparé tant de choses ? » Ensuite, elle confia aux sœurs d'ensevelir son corps à côté de celui de son défunt mari. Après ces paroles, en levant la tête, elle vit apparaître au ciel la figure de son mari qui l'invitait à le rejoindre. Avec une immense joie, elle s'endormit et mourut.

Apprenant la mort de Cunégonde, le peuple du pays fut dans l'affliction. Les gens se précipitèrent sans cesse au-devant d'elle pendant trois jours. Ils se prosternèrent devant le corps de Cunégonde en racontant respectivement les faveurs qu'ils avaient reçues de la sainte. Après l'ensevelissement de la sainte, aucun de ceux qui souffrirent d'une maladie ne furent déçus après une prière devant son tombeau.

Vie de sainte Françoise romaine

Françoise était une jeune fille issue d'une ancienne famille honorable de Rome. Bien cultivés, ses parents éduquèrent leurs enfants à toutes les vertus. Dès l'enfance, Françoise montrait constamment son aspiration profonde. Chaque fois que la nourrice se montrait nue devant elle à l'occasion, elle ne cessait de pleurer à haute voix jusqu'à ce que la nourrice eût revêtu un vêtement. Lorsqu'elle fut plus grande, elle vivait avec prudence et ne laissait personne de sa famille caresser son visage ou l'approcher légèrement. D'une humeur accommodante, elle avait une conduite correcte et une intelligence remarquable. Elle avait du goût pour l'étude et méprisait les jeux enfantins. Restant souvent silencieuse, elle trouvait ses délices dans la solitude. La plupart du temps, elle lisait les dogmes chrétiens, ou réfléchissait sur les bienfaits qu'elle avait vus ou avait entendus, ou étudiait la vie des saintes femmes afin d'imiter leur exemple.

Lorsque Françoise fut en âge de se marier, ses parents la fiancèrent à un jeune homme noble de l'endroit. Ayant toujours le goût de la virginité, Françoise voulut tout d'abord empêcher ce mariage mais sans succès. Elle se maria ainsi à contrecœur. Néanmoins, elle ne changea pas sa résolution de se vouer à la foi chrétienne. Elle redoubla ses efforts pour pratiquer les exercices des vertus. Un an plus tard, elle tomba malade et fut sur le point de mourir. Alexis, un ancien saint de la région, descendit du ciel et couvrit son corps malade d'un vêtement précieux. Françoise fut guérie immédiatement. Ayant vivement envie de récompenser le Seigneur pour les faveurs qu'il lui avait accordées, elle pratiqua la foi plus diligemment et fit des progrès rapidement. Chaque fois qu'elle rencontrait des voisins, elle les exhortait toujours, d'un ton sincère en citant des exemples d'elle-même, à se convertir. Apprenant que certains des habitants du lieu vivaient dans la pauvreté, elle leur distribua des secours. Si ceux-ci étaient encore insuffisants, elle mendiait elle-même pour demander aux gens qu'elle connaissait de faire l'aumône. Il y avait plusieurs hôpitaux à Rome. Françoise prépara des nourritures et des remèdes, et les donna aux membres des familles des malades pour

qu'ils offrissent des soins et des traitements. De plus, elle rendit visite aux malades personnellement et les consola avec des paroles bienveillantes. Parmi les femmes mariées, il y en avait quelques-unes qui aimaient les parures. Françoise les détourna de la vanité, et les encouragea à parer leur cœur pour ne pas prendre le temps en divertissements inutiles. Ses aliments et ses vêtements étaient tous légers. Le seul motif pour lequel elle mangeait était de vivre, et celui pour lequel elle s'habillait était de cacher son corps. Elle portait le cilice et la ceinture de fer, afin d'asservir son corps. Pourtant, personne ne le sut puisqu'elle s'habillait normalement en apparence. Toutes les nuits, elle passait quelques heures dans le recueillement et dans l'union avec le Seigneur, et elle ne dormait que deux heures. Après la pratique des exercices de la doctrine, elle se fouettait, soit avec une corde, soit avec une chaîne de fer, jusqu'au moment où son sang coulait, dans l'intention de se punir pour les fautes qu'elle avait commises au temps passé. Elle était toujours prudente dans sa conduite et dans ses paroles. Chaque fois qu'elle trouvait ses paroles impropres, par punition, elle exigeait d'elle-même de garder le silence pour quelques mois. Plus d'une fois, elle vit son mari et ses enfants essayer des attaques tellement graves de leurs ennemis qu'ils étaient entre la vie et la mort. Cependant, elle ne changeait pas de visage, et son esprit ne bougeait pas non plus. Souvent aussi, elle se faisait insulter ou même fouetter par le démon qui tentait d'interrompre ses exercices spirituels. Mais elle ne le craignait pas. En revanche, elle se moquait du démon, et déjouait toujours ses artifices par sa bonne foi. Cherchant toujours à obtenir une victoire, le démon se trouva humilié à plusieurs reprises. Plein d'orgueil dans son cœur, le démon refusa d'accepter sa défaite. Au contraire, ses haines s'accumulèrent de jour en jour, et il décida d'attaquer la sainte femme de toutes ses forces.

S'apitoyant sur la solitude de Françoise, le Seigneur extrêmement charitable lui envoya un ange, en demandant à ce dernier de se tenir à ses côtés pour toujours et de l'aider à lutter contre les artifices du démon. Ainsi, cet ange gardien protégeait Françoise en cachette. En même temps, il lui soulignait ses bienfaits, la consolait quand

elle vivait dans un profond dénuement, la délivrait des doutes, dévoilait les artifices du démon, n'oubliant jamais de lui faire remarquer les faveurs du Seigneur. Il accompagnait Françoise comme un ami intime.

Pendant vingt-huit ans, Françoise fut obligée de se charger de sa famille. Néanmoins, elle vivait avec son mari comme frère et sœur. Ils dormaient dans la même chambre mais dans différents lits, dans le dessein d'éviter toutes les possibilités d'un contact intime. Françoise s'appliqua aux saints exercices toute seule. Lorsqu'elle avait du temps libre, elle propageait la foi chrétienne. Les habitants des lieux furent touchés par sa grâce divine et se convertirent. Françoise fonda ainsi une congrégation afin de les héberger.

À ce moment-là, la nativité de Jésus s'approchait. Une nuit, la Sainte Vierge descendit avec la figure de l'enfant Jésus dans ses bras. La Sainte Vierge le mit entre les mains de Françoise pour qu'elle pût exprimer sa vénération à Jésus et l'embrasser à sa guise. Ayant la chance de tenir Jésus entre ses mains, Françoise l'embrassa fermement avec prudence. Elle jouit de ce bonheur céleste continuellement pendant trois jours, négligeant le changement des événements du monde, ne faisant plus ses affaires domestiques, ne mangeant point, et ne bougeant point d'un seul pas. Après trois jours, elle commença à reprendre conscience légèrement. Pourtant, elle ne put pas encore raconter les choses célestes qu'elle avait vues et avait entendues. Après que son mari mourût de maladie, elle organisa ses obsèques avec tout son cœur, et arrangea les affaires de sa famille. Après tout cela, elle se démit de toutes les affaires, distribua tous ses biens, et se retira dans la congrégation qu'elle venait de fonder pour se consacrer à la prière et aux bonnes œuvres.

Les sœurs dans la congrégation reçurent Françoise comme leur mère, et la vénérèrent comme si elle était une divinité. Elles écoutèrent ses paroles attentivement, et imitèrent son exemple fermement. Elles ne voulurent pas la quitter même pour un

petit instant. Un jour, la nourriture dans la congrégation fut sur le point d'être épuisée. Apprenant cela, Françoise demanda aux sœurs de se mettre à table. Comme une servante, elle leur distribua minutieusement tous les aliments restants, de telle sorte que non seulement toutes les sœurs furent rassasiées, mais qu'il en resta encore de quoi remplir une corbeille. Ensuite, elle fit un discours devant les sœurs. Selon elle, ceux qui pratiquaient la foi chrétienne ne devraient pas s'inquiéter de l'insuffisance des choses indispensables de la vie. Il était impossible que le Seigneur extrêmement charitable qui élevait toutes les créatures vît les croyants fervents comme inférieurs à des animaux. De ce fait, tous ceux qui s'employaient vivement pour le servir nuit et jour et ceux qui croyaient en ses paroles et désiraient sa protection pourraient obtenir la réalisation de leurs désirs.

Un jour, Françoise sortit de la ville avec des sœurs pour ramasser du bois. C'était au cœur de l'hiver. Les sœurs eurent soif après le travail, mais elles ne trouvèrent rien à boire. Ayant pitié d'elles, Françoise pria avec instance le Seigneur de les aider, en lui promettant qu'elles méritaient la grande faveur qu'il leur accorderait. Après la prière, on vit des grappes de raisin toutes fraîches apparaître sur une vigne suspendue à un arbre, comme si c'était en été. Ainsi, elles prirent les raisins dont elles avaient besoin pour se désaltérer.

Un enfant frappé d'apoplexie depuis longtemps tombait souvent en syncope. Il était terriblement souffrant, mais on n'avait trouvé aucun moyen pour le traiter. Son oncle l'amena devant Françoise et implora la protection de cette dernière. Compatissant à la douleur de ce garçon, Françoise fit une prière. Ensuite, elle tint le garçon malade par la main et lui dit : « Désormais, tu n'as rien à craindre. Tu n'as qu'à prier et ta maladie disparaîtra. » Immédiatement, le garçon fut guéri, et la maladie ne se déclara plus jamais. Un autre jour, Françoise rencontra une fille touchée par une épidémie. Elle caressa rapidement le corps de la jeune fille, et cette dernière retrouva sa bonne santé.

Quant à ses dons miraculeux comme celui de prophétie qui lui faisait annoncer les événements futurs et pénétrer les secrets des cœurs, ils étaient tellement nombreux qu'il serait difficile de tout raconter. À ce moment-là, il y avait certains hommes qui étaient hostiles aux croyants et qui complotèrent pour souiller la réputation de ces derniers et leur imputer un crime. Pénétrant leurs intentions silencieusement, Françoise leur demanda une entrevue. Lors de la rencontre, Françoise révéla leur motif caché, et leur conseilla de s'amender. Découvrant que leur complot était éventé, les méchants prirent soudain conscience, se repentirent et se corrigèrent. Une femme du voisinage accoucha d'un garçon. Ses proches accoururent chez elle pour la féliciter, parmi lesquels Françoise. Prévoyant que cet enfant ne pouvait pas vivre longtemps, Françoise incita la mère à effacer le péché originel de son fils par l'eau bénite. Voyant que le nouveau-né était sans aucun signe visible d'une maladie, la mère et les autres membres de la famille se moquèrent de Françoise. Plus inquiète, Françoise les supplia à maintes reprises. La mère commença enfin à écouter ses conseils et à recevoir l'eau bénite prudemment. Son enfant mourut bientôt avec calme.

Avançant en âge, l'esprit de Françoise fut de plus en plus noble, et elle fut lassée par la complexité du monde. Son désir de voir le Seigneur personnellement et d'obtenir le bonheur céleste fut de plus en plus fort. Alors, le Seigneur lui prédit la fin de sa vie. Réjouie de cette nouvelle, Françoise se prosterna pour exprimer ses remerciements sincères. Ensuite, elle se prépara à la mort. Elle recommanda instamment aux sœurs de la congrégation de bien s'entendre et de persister dans la foi. Elle leur dit : « Avec plus d'assiduité vous pratiquez notre foi, plus de gloires vous pourrez atteindre. » Après ces paroles, son corps demeura immobile, et son âme monta vers le royaume du ciel. C'était en l'an du Seigneur 1440, soit la cinquième année de l'ère Zhengtong pendant la Dynastie Ming, une année Gengshen selon le cycle sexagésimal chinois.

Lors de sa mort, toute la chambre fut remplie d'une odeur extraordinaire comme la fragrance de l'orchidée. Les habitants accoururent à l'envi vers sa dépouille mortelle,

dans l'intention d'obtenir des faveurs. Ils se succédèrent sans interruption. Pendant trois jours, ils contemplèrent le corps de Françoise avec respect, sans manger ni bouger. Après les trois jours, ils furent obligés de partir et d'ensevelir son corps dans une église. Dès lors et jusqu'à nos jours, de nombreux habitants de toute part se rendent devant son tombeau divin, dans l'intention de demander des faveurs ou de la remercier.

À Rome, un homme fut atteint d'une grave maladie sans espoir de survivre. Sa sœur pria sainte Françoise de descendre du ciel pour les aider. À peine finit-elle la prière, que son frère se mit debout et fut complètement guéri. Une femme dans le même quartier fut également atteinte de la même maladie. En danger de mort, elle se rappela soudain de la capacité divine de Françoise dont elle avait entendu parler. Elle se mit donc en prières, et se vit guérie tout de suite. De ce fait, elle fut très reconnaissante de la grâce du Seigneur, et se retira dans la congrégation que Françoise avait fondée. Elle ne le regretta jamais durant toute sa vie.

Il y avait un autre homme qui fut gravement blessé. N'ayant trouvé aucun remède approprié à sa blessure, il eut la chance d'obtenir un mouchoir que sainte Françoise avait utilisé. Il couvrit sa tête de ce mouchoir et fut guéri sur-le-champ. Une autre femme malade qui était presque aveugle retrouva la vue après une prière à la sainte. La voisine de cette femme avait un enfant de quatre ans dont tout le corps fut couvert d'ulcères. Avec dans ses bras son enfant qui était sur le point de mourir, la mère se rendit devant le tombeau de Françoise et commença à faire une prière. L'enfant fut immédiatement guéri. Il courut chez eux sans besoin d'assistance de sa mère. En bref, la faveur qu'obtinrent les habitants tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de Rome était tellement immense que l'on ne peut tout raconter. Il existait également des époux qui furent superficiels au début et qui atteignirent enfin la voie de la sainteté après la pratique diligente des exercices des vertus chrétiennes.

Vie de sainte Marie-Madeleine

Il existait une famille célèbre. Le maître s'appelait Syrus. Il avait un fils et deux filles. Son fils s'appelait Lazare, sa fille aînée Marthe, et la plus jeune Marie. Il mourut précocement, sa femme aussi. Les biens de la famille furent partagés entre leurs trois enfants. Comme Marie eut la place de Magdala, elle obtint le surnom de Madeleine.

Comme elle avait été privée prématurément de l'éducation de ses parents, Madeleine contractait de mauvais penchants. Elle s'adonnait totalement à la volupté et fut connue sous le nom de la Pécheresse. Le péché n'augmenta pas en un jour, il augmentait graduellement sans qu'on s'en aperçût. Quel dommage ! Ne pouvant compter sur personne, orpheline, Madeleine n'agit pas prudemment au début, et se pervertit de plus en plus.

À ce moment-là, le Seigneur Jésus descendit pour prêcher l'Évangile. Il accomplit d'innombrables prodiges dans le monde. Il fit sortir les gens de l'erreur et donc éviter les catastrophes. Sous l'inspiration divine, Madeleine se sentit honteuse de ses péchés. Elle fut désireuse de suivre le Seigneur. Mais comme femme qui avait une mauvaise réputation, elle n'osait pas voir le Seigneur. Elle profita de l'occasion où Jésus alla à la maison de Simon, y courut, et s'agenouilla aux pieds du Seigneur. Elle ne cessa de pleurer. Ses chaudes larmes mouillèrent les pieds du Seigneur. Elle les essuya de ses cheveux et les oignit d'un onguent parfumé. Elle fit tout cela pour exprimer ses regrets amers ainsi que sa grande admiration pour le Seigneur. Le Seigneur la consola en disant que tous ses péchés lui étaient remis. Il lui permit de rentrer chez elle en toute tranquillité.

Madeleine fut reconnaissante au Seigneur de lui avoir accordé sa grâce et sa faveur. Elle décida de se consacrer à la foi du Christ et de soutenir le Seigneur avec toute son énergie. Tout d'abord, elle détermina de changer son mode de vie. Vivant toute seule,

elle faisait souvent un retour sur elle-même. Elle se tint également éloignée de toutes les tentations du monde. Ne s'intéressant point aux choses de peu d'importance, elle se vouait à servir le Seigneur. Elle préparait souvent les nécessités de la vie dont Jésus et ses disciples avaient besoin, et quand le Seigneur sortait, elle le suivait tout le temps et choisissait le logement où il serait accueilli. Elle s'occupa du Seigneur elle-même.

Plus tard, le frère de Madeleine, Lazare, mourut de maladie. On l'ensevelit. Jésus arriva et le ressuscita. Madeleine se baissa à terre, exprima son admiration pour Jésus en touchant les pieds de ce dernier. Au jour de la Passion, Madeleine n'osa pas détourner son regard vers d'autres choses, elle accompagna le Seigneur jusqu'au moment où il mourut. Elle l'ensevelit avec la Sainte Vierge. Ensuite, elle alla en ville, donna tout son argent en échange d'un parfum merveilleux. Elle oignit de parfum le corps du Seigneur qu'elle était sur le point de mettre dans le cercueil. Elle eut la chance de voir Jésus revenir à la vie. Elle ordonna à ses proches de retourner tout de suite en ville pour annoncer la bonne nouvelle aux apôtres.

Après l'ascension du Jésus, certains officiers du pays cherchèrent à étouffer la religion catholique. Ils punirent tout d'abord les apôtres, soit les tuèrent, soit les emprisonnèrent, soit les expulsèrent. Quant à Madeleine, elle fut jetée avec toute sa famille sur un bateau sans personne pour le guider. Le bateau flottait sur la mer. Heureusement, il arriva dans le port de Marseille. Ils débarquèrent et établirent l'église. (Pour le détail de cet épisode, voir l'histoire de sainte Marthe) Les habitants furent convertis à la foi du Christ. Lazare fut nommé évêque de Marseille, et Marthe fonda une congrégation dont elle se chargea durant toute sa vie.

Madeleine était accoutumée à une vie solitaire, c'est pourquoi elle voulut se retirer. Elle sortit de ville et s'installa sur une montagne loin du monde. Elle mangeait les herbes, buvait l'eau de rivière, et dormait par terre en prenant une pierre pour oreiller. Tous les jours à l'aube, elle voyait les anges descendre pour l'emporter, ensuite, ils

l'élevaient au ciel où elle pouvait entendre la musique céleste. Trente ans plus tard, le Seigneur prévint Madeleine que le moment où elle devait quitter la terre pour toujours approchait. Elle demanda à un évêque de rassembler son clergé. Ce jour-là, quand ils arrivèrent à la montagne, ils virent sainte Madeleine élevée dans les airs, les mains ouvertes. Sainte Madeleine abandonna son corps, et son âme s'envola vers le ciel. L'évêque fit ensevelir le corps de Madeleine. Depuis lors, les vœux de ceux qui habitaient près de cette montagne furent toujours réalisés.

Le roi de France rencontra une situation difficile. Il dirigea une armée à la guerre, et il fut malheureusement capturé près de l'Espagne. Sans aucun moyen pour s'enfuir, le roi se rappela les dons de sainte Madeleine à son pays. Il commença à faire une prière afin que le Seigneur le protégât. Dans la nuit, sainte Madeleine descendit du ciel et apparut devant le roi. Elle raconta au roi que le vœu qu'il avait exprimé auparavant avait été entendu par le Seigneur. Le fait qu'elle était devant lui en était la preuve. Elle demanda au roi de la suivre, et le fit sortir. Sainte Madeleine demanda si le roi reconnaîtrait l'endroit. Le roi répondit qu'ils étaient encore dans le même lieu. « Non », dit la sainte, « tu es déjà rentré dans ton pays ». À ce moment-là, le roi trouva que ses sujets étaient tous devant lui pour l'accueillir. Le roi fut reconnaissant. Il donna l'ordre d'établir un palais en souvenir des mérites et des vertus de sainte Madeleine.

Vie de sainte Catherine de Suède

Au temps jadis, il y avait un prince vertueux en Suède qui s'appelait Ulf. Sa femme était sainte Brigitte (voir la deuxième histoire du chapitre). Les deux époux n'avaient pas de fils. Pourtant, le Seigneur leur accorda une fille vertueuse. Le couple nomma cette fille du même nom que celui de sainte Catherine dans l'Antiquité.

Encore au berceau, Catherine démontra très tôt un goût pour la chasteté. Elle refusa le lait de toutes les femmes excepté celui de sa mère et des femmes extrêmement chastes et honnêtes. Lorsqu'elle rencontrait des personnes de mauvaise vie, elle pleurait à haute voix et les repoussait pour qu'ils ne s'approchassent plus d'elle. Plus tard, sa mère la confia à une femme vertueuse, et demanda à cette femme de bien diriger sa fille dans la foi chrétienne. Un jour, la femme vertueuse partit à l'église pour prier. Profitant de ce moment, le démon entra dans la chambre en prenant la forme d'un taureau, et s'acharna sur la petite Catherine. Rentrée à la maison, la femme vertueuse trouva la petite fille couchée face contre terre et agonisante. Elle la prit dans ses bras, la soigna méticuleusement. Finalement, la petite fille survécut. En entendant parler du démon, la femme vertueuse soupira : « Je veux vivement le tuer, mais malheureusement, je n'ai pas assez de capacités, et le Seigneur ne m'en offre pas. » Dès lors, elle éleva Catherine plus prudemment. Grâce à l'affection du Seigneur, la petite fille grandit en sagesse et en intelligence.

À sept ans, un jour, Catherine se battit avec sa voisine. La nuit suivante, le démon revint en prenant la forme de la voisine. Le démon se moqua de Catherine, ensuite, il la punit sévèrement. Après cette nuit, elle changea de pensée. C'est notre Seigneur qui avait choisi une personne talentueuse pour que celle-ci, profitant de l'apparition du démon, anéantît tous les péchés de Catherine dans l'œuf et la poussât de prendre la ferme résolution à se vouer à la foi chrétienne. Lorsque Catherine fut en âge de se marier, sa famille choisit un noble et vertueux époux pour elle. Avec son goût pour la virginité,

Catherine s'inquiéta de l'ordre de sa famille. Grâce à un signe du Seigneur, elle accepta le mariage. Après le mariage, elle essaya de persuader son mari sincèrement, en lui racontant les avantages de la conservation de sa virginité, de s'éloigner des plaisirs temporels pour ne pas perdre les choses vraiment précieuses. En entendant les paroles de Catherine, son mari fut convaincu complètement. Il jura de garder avec elle le vœu de virginité parfaite. Ainsi, les deux époux dormaient séparément, et vivaient comme frère et sœur. Ils pratiquaient la foi chrétienne à l'envi, et s'encourageaient mutuellement à apprendre des vertus pour acquérir la perfection. Ils gagnèrent ainsi l'estime du peuple. Néanmoins, le frère de Catherine la regarda comme la honte de famille. Il la blâma avec colère. Heureusement, Catherine sut plaire à son frère. Elle attendit que son frère se calmât. En plus, elle convertit même l'épouse de son frère à la foi chrétienne.

En ce temps-là, la mère de Catherine demeurait à Rome. Ayant quitté son mari, Catherine rejoignit sa mère afin de pratiquer avec elle tous les exercices de la mortification. Lors de son arrivée à Rome, sa mère partit en pèlerinage. Catherine suivit sa mère ; la mère et la fille se réunirent enfin. Revenues à Rome, elles rendirent visite aux sites célèbres où les anciens sages avaient vécu. Quelques temps après, Catherine apprit que son mari était mort de maladie. Elle suivit les funérailles de loin à Rome. Dès lors, elle redoubla ses efforts pour pratiquer sa foi et fit des progrès de jour en jour pour l'objectif d'accomplir de bonnes actions. Un jour, quand elle entra dans une église pour exprimer sa reconnaissance au Seigneur, une femme en tenue blanche et lumineuse vint la voir. Elle en demanda à cette femme la raison, et cette dernière lui répondit : « Je suis l'épouse de ton frère. C'est toi qui m'as convertie. Je viens t'informer que je vais bientôt mourir. J'aurai la chance de pouvoir vivre dans la paix éternelle. J'espère que tu pries pour moi, pour que j'obtienne plus de faveurs du Seigneur. C'est tout mon souhait. Si tu ne crois pas à mes paroles, tu verras des messagers venir ici de notre pays en apportant ma couronne d'or. Ce sera le souvenir que je te laisse après ma mort. Ne la redonne à personne. » Après ces paroles, cette femme disparut. Quelques jours après,

il y eut vraiment des messagers qui arrivèrent avec une couronne précieuse.

Après vingt-cinq ans passés à Rome, suivant les commandements du Seigneur, Catherine accompagna sa mère pour traverser la mer et aller en Terre sainte afin de visiter l'endroit où Jésus naquit et mourut. Un jour vint où sa mère mourut de vieillesse. Catherine fit transporter dans sa patrie les restes mortels de cette sainte femme. Après l'enterrement, elle s'installa dans un monastère où elle s'appliquait à cultiver son esprit. Là, elle s'établissait dans une profonde humilité, s'habillait sobrement, travaillait beaucoup et dormait peu. Elle était généreuse pour les autres et stricte pour elle-même. Droite et honnête, elle était comme le soleil qui éclairait les étoiles et donnait la vie à toutes les créatures. Les sœurs dans le monastère la prirent pour exemple, et se rassemblèrent souvent à ses côtés.

En ce temps-là, les restes de sa sainte mère suscitaient souvent des miracles en accordant aux gens des faveurs divines. Ainsi, le roi du pays chargea Catherine, après une discussion avec ses ministres, d'aller à Rome comme messagère, et de prier le pape de reconnaître les exploits et les mérites de sa mère selon la règle, afin de les noter sur les objets de culte. Lors de l'arrivée de Catherine à Rome, le pape venait de décéder. Malgré des discussions entre les cardinaux, le successeur du pape n'était pas encore choisi. Catherine voulut rentrer dans sa patrie. Pourtant, vénérant sa vertu, les habitants vinrent la voir fréquemment pour lui demander des conseils.

Il y avait une femme d'une famille noble qui était en danger de mourir de maladie. Apprenant que cette femme avait trop de péchés cachés, Catherine lui rendit visite, dans l'espoir de la persuader de se repentir et de se corriger. Mais cette femme était enlisée dans les péchés si profondément qu'elle n'accepta pas le conseil de Catherine. Ayant pitié d'elle, Catherine s'agenouilla en priant le Seigneur de montrer son extrême bienveillance. À l'instant, on vit un nuage noir sortir de la rivière et venir dans la chambre de cette femme malade. Le nuage enveloppa toute la chambre, et même

les personnes qui se trouvèrent tout près les unes des autres ne pouvaient pas se voir. Dans le nuage, le roulement de tonnerre secoua la terre et terrifia tous les voisins. Effrayée par le tonnerre, la femme malade supplia Catherine de la sortir de ses erreurs. Elle pleura à haute voix et se repentit de ses péchés. Le lendemain, elle mourut avec calme.

Une autre femme accoucha de sept enfants les uns après les autres. Malheureusement, les sept enfants moururent tous quelques jours après leur naissance. Lorsque cette femme fut enceinte de nouveau, elle supplia Catherine de prier pour elle. Catherine arriva et pria. Elle fit accoucher cette femme d'une fille avec succès, et grâce aux faveurs du Seigneur, cette fille vécut longtemps. Il y avait à Rome une rivière qui déborda anormalement. Pris de panique, les habitants rendirent visite à Catherine pour qu'elle les aidât. Catherine refusa leur sollicitation fermement en disant qu'elle n'avait pas cette capacité. N'étant pas satisfaits de cette réponse, les habitants la forcèrent à aller devant la rivière dans l'espoir qu'elle empêchât la crue. Les eaux s'arrêtèrent lorsqu'elles parvinrent aux pieds de Catherine. Ensuite, elles se retirèrent dans leur lit originel.

Plus tard, à la suite d'une affaire urgente, Catherine se rendit à Naples, une ville près de Rome où une femme d'une famille riche avait été violée par le démon plusieurs fois depuis longtemps. Souffrant de cette humiliation, cette femme chercha à voir Catherine pour lui demander son aide. Catherine demanda à cette femme de s'examiner et de trouver les fautes de sa vie, afin de repousser le démon. En même temps, elle fit une prière elle-même pour que le Seigneur accordât ses faveurs. Dans un délai de huit jours, le démon s'enfuit.

Catherine resta à Rome environ cinq ans. Après, elle rentra dans son pays. En chemin, un serviteur s'endormit et tomba à terre du chariot. Il fut écrasé incontinent par le chariot, et tout le monde fut stupéfait et triste. Catherine descendit du chariot

précipitamment et commença à faire une prière. Puis, elle releva le serviteur, et ce dernier fut guéri immédiatement sans aucune blessure. Ils se remirent en chemin. Arrivée dans son pays, elle fut témoin par hasard de la chute d'un homme qui tomba d'un mur. Cet homme se rompit les os et mourut. Catherine pria pour lui, et cet homme revint à la vie.

Quelques années plus tard, Catherine était de plus en plus faible à cause de son âge avancé. Elle pria le Seigneur de lui faire quitter ce monde plein de misères et de dangers. Le Seigneur accepta sa requête, et reprit son âme au royaume du ciel. C'était l'an du Seigneur 1081. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était le jour de l'équinoxe du printemps de la troisième année de l'ère Yuanfeng sous le règne de l'empereur Shenzong pendant la Dynastie Song, une année Gengshen selon le cycle sexagésimal chinois. Au moment où Catherine mourut, des étoiles innombrables se montrèrent au-dessus de sa chambre et y restèrent toute la nuit. Le jour des funérailles, les étoiles suivirent le cercueil jusqu'au tombeau. Elles ne se retirèrent qu'après l'enterrement.

Vie de sainte Marcelle de Rome

Marcelle était issue d'une ancienne famille honorable. Elle naquit à Rome. Rome était la capitale de son pays. On dit que tous ceux qui adorent les richesses et méprisent les exercices spirituels se dépraveront au cours de leur enrichissement, et que tous ceux qui se contentent des richesses de leurs familles s'enorgueilleront. Quant à Marcelle, elle considérait toujours la chasteté du cœur comme une noblesse et l'esprit enrichi comme la véritable richesse. On pourrait ainsi dire qu'elle était noble et riche tant en matière qu'en esprit. Marcelle perdit son père quand elle était petite. Sept mois après son mariage, elle perdit son mari et devint veuve. Malgré les richesses de sa famille et son excellente beauté, elle possédait de hautes aspirations et prenait la conservation de sa chasteté pour objectif unique. Il y avait dans la capitale de nombreux hommes qui désiraient l'épouser, parmi lesquels un homme issu d'une famille noble et riche, fils d'un haut officier, admirait ses vertus avec ardeur. Cherchant à se marier avec elle, il manifesta sa sincérité à Albina, la mère de Marcelle, en disant : « Je ne désire pas ce mariage pour des intérêts personnels. Je suis déjà vieux. J'ai de grands biens mais je n'ai pas d'enfant. Je veux bien obtenir cette femme vertueuse qui mérite d'être héritière de tous mes biens. » Ayant entendu ces mots, la mère de Marcelle fut très contente, et elle essaya de persuader sa fille de se remarier. Elle dit à Marcelle : « Tu es très jeune. Si tu fais un vœu de chasteté, le diable va sûrement attaquer ton cœur en prenant prétexte du désir sexuel. Au fur et à mesure que le temps s'écoule, le feu de ton désir sera de plus en plus ardent, et tu renonceras certainement à ton vœu. Ce jour-là, on ne sait pas s'il y aura encore un tel homme riche et noble qui voudra t'épouser. Il est vraiment un puissant appui pour ta vie. Si tu le refuses, tu n'auras plus jamais ce genre d'occasion. »

Marcelle répondit à sa mère en disant : « Il me faut absolument garder ma chasteté afin de purifier mon esprit, puisque c'est la seule chose que je puisse faire pour attirer le Seigneur à mes côtés et pour qu'il me protège et me soutienne. Dans ce cas, le diable

ne pourra rien faire et je n'aurai rien à craindre. Quant à la richesse, comment cet homme pourrait-il égaler le maître suprême de toutes les créatures du monde ? » Voyant que Marcelle avait une foi inébranlable, sa mère n'osa plus l'obliger. Après avoir éconduit cet homme, Marcelle ferma définitivement la porte de toutes les demandes en mariage. Elle menait ainsi une vie retirée pour pratiquer la foi chrétienne. Elle ne recevait aucune visite et ne sortait jamais s'il ne s'agissait d'une chose importante et urgente pour ses proches. Comme elle était une veuve jeune qui considérait la chasteté comme un précieux trésor, il était inévitable que le diable eût l'intention de la harceler. Pour cette raison, elle faisait attention à toutes ses paroles et à sa conduite. Elle ne regarda jamais à gauche et ni à droite, parce qu'elle considérait toujours les yeux comme les fenêtres de l'âme qu'on pouvait ouvrir pour voir le bien et le mal. En fermant les yeux, elle obtint la paix de l'esprit et ses vertus brillaient de tout leur éclat. Tous les habitants de la capitale la respectaient et l'adoraient. Dans cette grande ville où s'assemblaient des gens de toutes sortes, il y avait inévitablement certains railleurs et détracteurs. Pourtant, ils n'osaient pas parler de Marcelle à leur guise. Quelquefois, quand certains effrontés essayaient de la calomnier, personne ne les écoutait.

On peut dire que Marcelle était un modèle pour toutes les veuves. Avec un cœur pur et un comportement admirable, elle montrait aux veuves les règles de conduite. Ses vêtements étaient toujours laids, et leur seule fonction était de couvrir son corps. Ses repas étaient toujours frugaux, et leur seule fonction était de la faire vivre. Elle distribuait tous les objets précieux aux sourds-muets ou aux handicapés, ou bien à ceux qui vivaient dans la pauvreté. Elle n'osait jamais voir les hommes en particulier, même si c'étaient des hommes bien proches d'elle et vertueux. Quant aux servantes à ses côtés, elle ne choisissait que les vierges et les veuves de grande vertu, celles désireuses de partager leur temps entre la prière et la charité. On dit qu'on juge souvent les maîtresses aux qualités morales de leurs servantes. Marcelle ne fut jamais assise d'une manière nonchalante. Au contraire, elle lisait attentivement les livres classiques chrétiens. Elle aimait ces livres sans pouvoir s'en détacher, et ces derniers pour elle étaient comme les

aliments pour une personne souffrant de la faim. Elle réfléchissait minutieusement sur le sens profond des paragraphes. Une fois qu'elle le saisissait, elle essayait de vérifier son interprétation dans les passages de la Bible, et la retenait par cœur. Elle priait souvent le Seigneur de lui rendre plus d'intelligence pour qu'elle pût mieux comprendre les classiques chrétiens sans faire d'erreurs. Le reste du temps, elle instruisait ses proches, ou faisait l'aumône, ou faisait des travaux à l'aiguille. À la longue, elle recevait de plus en plus de lumières divines dans son cœur et elle fut extrêmement reconnaissante au Seigneur pour les grâces de ce dernier. À ce moment-là, saint Jérôme arriva à Rome avec deux autres pères dans le but de discuter des affaires de l'Église avec le pape.¹⁶⁰ De nombreux hommes et femmes vertueux dans la capitale qui vénéraient saint Jérôme voulaient rendre visite à ce dernier pour le consulter. Au début, Jérôme voulut les refuser. Pourtant, comme Marcelle l'admirait profondément et qu'elle pria des hommes vertueux de le persuader de donner aux gens ses instructions, il accepta d'expliquer au monde les classiques chrétiens. Il découvrit très vite que Marcelle avait une intelligence incomparable et qu'elle était très attentive au perfectionnement moral. Il l'éduqua sans se lasser. La plupart du temps, il n'y avait que Marcelle qui pouvait bien comprendre les points difficiles des livres. Chaque fois que Marcelle voyait Jérôme, elle se renseignait auprès de ce dernier sur ses difficultés. Si la réponse n'était pas assez claire pour elle, elle continuait à discuter avec lui jusqu'au moment où la question était parfaitement résolue. Au fil du temps, ses connaissances s'élargirent et elle jouissait d'une grande réputation. Même les érudits à Rome n'étaient pas aussi bons qu'elle. Ayant terminé ses discussions avec le pape sur les affaires de l'Église, Jérôme retourna à Jérusalem, capitale de la partie orientale de l'empire. Comme Jérôme avait quitté Rome, tous ceux qui avaient des difficultés sur la compréhension des textes chrétiens se renseignèrent auprès de Marcelle, et cette dernière leur répondit à la place de Jérôme. Elle ne s'en attribua jamais l'honneur; en revanche, à son avis, le mérite en revint à son professeur Jérôme ou à d'autres personnes

¹⁶⁰ Saint Jérôme arriva à Rome en 382. Il fut en contact direct avec le pape Damase 1^{er} et les principaux responsables de l'Église de Rome.

savantes et vertueuses. Elle était toujours très modeste. Elle savait qu'en tant qu'une femme, les devoirs à remplir consistaient à accomplir des actes irréprochables, mais non à enseigner. De ce fait, elle se concentrait sur la lecture des livres classiques chrétiens. Tant en été qu'en hiver, elle travaillait sans cesse. Avec le temps, elle commença à avoir des problèmes de santé et elle souffrait souvent de maux d'estomac. Néanmoins, avec la volonté ferme de rester chaste, elle faisait toujours attention à ne pas outrepasser les règles. Elle ne mangeait point de viande. Comme elle sortait peu en public, elle n'avait aucun contact avec les autres familles d'aristocrates. Elle abandonnait les honneurs et les richesses du monde, et évitait particulièrement les dames de condition dont elle méprisait la coquetterie. Elle ne nourrit son corps que par de vertus. Chaque fois qu'elle était obligée de sortir, soit pour aider ses proches, soit pour faire l'aumône, soit pour suivre le Seigneur, elle choisissait toujours un chemin isolé et peu connu en limitant le nombre des personnes qui l'accompagneraient. Elle considérait la flânerie comme une honte, et ne voulait pas qu'on la reconnût dans la rue. C'est pourquoi elle avait une préférence pour la vie retirée. Elle quitta la capitale et s'installa en périphérie, parce qu'elle croyait que le Seigneur ne viendrait pas la voir si elle n'était pas assez prudente.

Marcelle avait beaucoup de respect et d'amour pour sa mère. Sans attendre les demandes de sa mère, elle faisait son possible pour satisfaire les besoins de cette dernière. Elle était si obéissante que cela la faisait agir quelquefois contre ce qu'elle aurait désiré. Sa mère, sous prétexte que Marcelle n'avait pas d'enfant, voulut donner tous les biens familiaux à son petit-fils. Marcelle ne pensait jamais à hériter des richesses à la place de son frère, pourtant, elle eût beaucoup aimé les donner aux pauvres. Mais, ne voulant contredire sa mère, elle donna tous leurs biens à son neveu. Elle aimait mieux supporter cette perte que déplaire à sa mère.

À cette époque-là, le christianisme était largement répandu en Europe et les croyants chrétiens étaient nombreux. La plupart des croyantes étaient issues de familles nobles. Bien qu'elles eussent bien envie de pratiquer la foi chrétienne, elles ne voulurent

pas porter les vêtements chrétiens, car ces vêtements semblaient pour elles peu raffinés, et qu'elles avaient peur de perdre leur dignité. Il n'y avait que Marcelle qui trouvaient ces vêtements extrêmement précieux et nobles. Elle savait bien que les femmes qui se consacraient à la foi chrétienne avaient la faveur du Seigneur. Pour cette raison, elle renonça aux vêtements fastueux. Ne suivant jamais la mode, elle prit des robes simples et sobres pour se défendre seulement du froid. Elle croyait également que le Seigneur méprisait ce que les gens du commun aimaient ; en revanche, ce que le Seigneur aimait était vraiment précieux. Voyant que Marcelle méprisait les pensées traditionnelles, certaines femmes vertueuses étaient confuses et décidèrent de suivre l'exemple de Marcelle en portant volontiers les vêtements chrétiens. Bientôt, de plus en plus de femmes de condition les imitèrent et se convertirent. Quant à celles qui avaient dédaigné les vêtements chrétiens, elles se rendirent compte que ces vêtements étaient un véritable honneur. Ainsi, les vêtements chrétiens devinrent une mode et se répandirent peu à peu dans les provinces et même dans les autres pays. Ce grand mérite en revenait effectivement à Marcelle.

En tant qu'une des adeptes chrétiens les plus méritants, Marcelle apporta sa part de contribution à la résistance de l'Église contre les hérétiques. À cette époque, un groupe d'hérétiques arriva à Rome de Jérusalem en apportant un livre « classique chrétien ». Dans ce livre, il y avait des passages perfides qui étaient plus méchants que les serpents venimeux. Dans la préface, il était écrit : « Le présent livre est autorisé et révisé par Jérôme. On peut le faire circuler parmi le peuple. » Tous les érudits dans la capitale y crurent. Marcelle le lut également, mais elle sentit immédiatement quelque chose de bizarre. Elle réalisa que ce livre ne devait pas avoir été révisé par Jérôme et ne pouvait absolument pas circuler dans le pays, sinon tout le monde croirait ce qu'ils auraient lu et la foi chrétienne serait influencée. Par conséquent, elle fit tout son possible pour attaquer le propos des hérétiques. Elle blâma ces derniers, indiqua leur faute, et les empêcha de tromper le peuple. De plus, elle rédigea une lettre à Jérôme en le priant de démontrer la vérité ainsi que les fautes des hérétiques. Jérôme accepta sa demande

rapidement. Il reprocha les paroles absurdes des hérétiques et indiqua que la circulation de livre n'était pas autorisée. Le pape Anastase 1^{er} ordonna ensuite qu'on interdise la propagation de ce livre.

Marcelle était très courageuse. Elle restait indifférente même devant les épées. À cette époque-là, dans un pays voisin, il y avait un homme méchant qui convoitait les richesses à Rome et qui voulait commander une troupe pour assiéger cette ville. Rome fut conquise. Certains soldats entrèrent dans la maison de Marcelle et lui demandèrent où étaient cachés les trésors. Marcelle restait calme et courtoise. Son vêtement chrétien montra à ces soldats que c'était une femme pauvre qui n'avait pas d'argent. N'y croyant pas, ces soldats voulurent la tuer. Ils la fouettèrent cruellement. Mais Marcelle, pensant aux supplices subis par Jésus et par pitié pour ce dernier, fut complètement insensible à ses douleurs. Bien qu'elle fût en danger, elle aimait plus les autres qu'elle-même. Il y avait une jeune fille vierge de grande vertu qui s'appelait Principia. Ayant peur des outrages et des violences, Principia implora ces soldats en pleurant de ne pas la séparer de Marcelle et de les laisser mourir ensemble. Voyant les larmes de Principia et entendant sa voix de sanglot, les soldats s'apitoyèrent sur elle et ne la blessèrent pas. Ils les amenèrent toutes les deux dans l'église de Saint-Paul. Malgré les douleurs indescriptibles, Marcelle n'avait pas l'air triste. Au contraire, elle fut comblée d'une grande joie, puisque ces souffrances ne réduiraient pas ses vertus. Elle multiplia ses pratiques chrétiennes, et consola sa compagne en exhortant cette dernière à jouir de la pauvreté. Elle mangeait très peu, mais avec la faveur du Seigneur, elle ne sentait pas la faim. Reconnaissante envers la faveur du Seigneur, elle loua ce dernier en disant : « Je suis sortie toute nue du ventre de ma mère, et j'entrerai toute nue dans le tombeau. Il n'y a que la volonté du Seigneur qui rende mon esprit tranquille ! » Quelques jours après, son corps étant sain et plein de vigueur, elle rendit compte que son âme quitterait bientôt ce corps. Sa compagne en fut extrêmement triste. Peu de temps après, Marcelle ferma ses yeux sereinement comme si elle dormait. Elle rendit l'esprit entre les bras de sa compagne. C'était l'an du Seigneur 410. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était la sixième année de l'ère Yixi de la dynastie Jin de l'Est.

II. Première analyse du texte

II.1 Reproduction du style hagiographique

Racontant les vies et les légendes des saints, l'hagiographie était très répandue au Moyen-Âge dans les pays européens et était un important genre littéraire pendant le premier millénaire du christianisme, bien qu'elle fût souvent négligée et critiquée par les historiens et les écrivains pour cause de son historicité douteuse.

Comme nous l'avons indiqué dans notre première partie, le premier texte hagiographique chrétien en Chine était *Sheng Ruo Sa Fa Xing Shi* 圣若撒法行实 [*Vie de saint Josaphat*] écrit par Niccolò Longobardi en 1602. Et dans le recueil des vies des saints de Vagnoni, parmi les soixante-quatorze saints, on ne trouve pas le nom de saint Josaphat. Cela montre que Vagnoni connaissait bien le travail de Longobardi. Il ne raconta plus la vie de saint Josaphat en sorte d'éviter une répétition superflue.

Le genre de la littérature hagiographique était fort vivant en Europe au temps du Moyen-Âge. Néanmoins, à l'autre bout du monde, dans le Royaume du Milieu, l'hagiographie chrétienne restait un genre inconnu des Chinois, bien que le genre de la littérature biographique existât depuis longtemps. C'est Vagnoni qui apporta pour la première fois une collection assez complète des saints chrétiens occidentaux.

Par rapport à une biographie, l'hagiographie est un genre littéraire spécial dont la forme est fortement stéréotypée et la visée est fortement utilitaire. En tant que la première collection d'hagiographies en Chine, l'ouvrage des *Vies des saints* d'Alfonso Vagnoni possède également les caractères communs à la littérature hagiographique.

II.1.1 Forme stéréotypée

En choisissant les saints parmi les chrétiens les meilleurs, l'Église chrétienne propose aux croyants des modèles de vie pour qu'ils puissent suivre leur exemple et modifier les comportements indésirables. Dans ce cas-là, les récits hagiographiques reposent sur un schème constitutif, et il existe des normes que l'hagiographie doit respecter. La Bible, notamment les quatre *Évangiles* et les écrits hagiographiques, est considérée comme l'un des éléments qui affectent l'établissement de ces normes. Les textes hagiographiques ultérieurs devaient se conformer à ces normes et n'en pouvaient jamais s'écarter. Dans ce cadre, les auteurs faisaient des efforts pour diminuer la diversité en prônant une identité commune. Les vies des saints sont souvent racontées dans un ordre chronologique. À travers les parcours héroïques des personnages, il n'est pas difficile de trouver un certain nombre de passages merveilleux, comme les guérisons miraculeuses, les châtements reçus des malfaiteurs, la conversion des païens vers le christianisme, etc. Les saints se signalaient souvent par leur charisme. Ainsi, la plupart des hagiographies sont écrites de la même manière et ont presque tout le même style.

Alfonso Vagnoni conserva ce caractère de la littérature hagiographique dans son ouvrage. Dans les *Vies des saints*, la forme stéréotypée est évidente. D'un point de vue structurel, bien que les histoires de ces saints aient des longueurs différentes, elles suivent un cadre homogène. Voici trois extraits qui sont tous le premier paragraphe d'une histoire d'une sainte :

Agnès était issue d'une famille romaine très riche et très noble. Quand elle était petite, elle eut la chance de découvrir la doctrine chrétienne. Elle était comme une terre fertile où on plantait de bonnes graines et la récolte serait cent fois plus abondante. Dès qu'elle commença à connaître les usages du monde, elle s'éloigna des jeux d'enfants et s'adonna à pratiquer sa foi. Elle fit le vœu de garder sa chasteté. (Vie de sainte Agnès)

Agathe était la fille d'une famille riche et noble de la ville de Palerme en Sicile. Tous les

hommes de sa ville désiraient la prendre pour femme. Or, cultivant saintement le Seigneur dès son enfance, elle était déterminée à rester chaste et à garder sa virginité pour toute sa vie. (Vie de sainte Agathe)

Marthe descendait d'une famille noble d'Israël. Elle avait pour père Syrus, pour mère Eucharie. Ses parents moururent prématurément, laissant au monde Marthe, son frère aîné Lazare et sa sœur cadette Marie-Madeleine. Demeurant sur une contrée héritée de leurs ancêtres, Marthe menait une vie anachorétique. (Vie de sainte Marthe)

À travers ces extraits, on remarque la similitude entre les premiers paragraphes dans ces différentes histoires. Dans le premier paragraphe de chaque histoire, Vagnoni introduit successivement le nom du saint, son lieu de naissance, son origine familiale et sa situation parentale. Puis, il donne sa raison de devenir chrétien, soit sous l'influence d'autres chrétiens, soit à la suite d'une demande de Jésus ou de la sainte Vierge apparaissant en rêve, etc. Ensuite, il raconte les expériences du saint. À la fin de chaque texte, il raconte la mort du saint en faisant correspondre l'année du martyr du saint avec l'ère du règne des empereurs chinois. Ainsi, les histoires racontées par Vagnoni portent bien toujours le même schéma.

II.1.2 Objectif clair

Dans l'hagiographie, on met en avant le caractère de sainteté du personnage dont l'on raconte la vie. Au contraire, l'humanité du personnage n'occupe souvent qu'une position secondaire, et est même parfois négligée. Les hagiographes ne racontent que les faits et les comportements du personnage qui ont une valeur d'exemplarité. Cet aspect est dû à l'objectif de l'hagiographie qui est extrêmement clair, à savoir l'instruction et l'édification religieuse. L'hagiographie devient un outil de propagande chrétienne. Dans l'hagiographie, de nombreuses anecdotes des saints sont mises au service d'une édification destinée non seulement aux croyants, mais aussi au public laïc dont on espère une conversion au christianisme. Selon le médiéviste Philippe Walter, l'hagiographie était « construite sur les croyances païennes que le christianisme dut

assimiler dans le but de les contrôler ». ¹⁶¹

Dans l'histoire du christianisme, surtout au Moyen-âge, les directeurs de l'Église chrétienne accordèrent toujours une haute importance à l'hagiographie. D'une part, ils avaient bien remarqué les résultats favorables de propagande auxquels les quatre *Évangiles* et les écrits hagiographiques de la Bible avaient aboutis. De l'autre part, ils étaient conscients que les exposés religieux étaient trop compliqués à comprendre pour les masses, tandis que les textes hagiographiques, avec de vives histoires, étaient beaucoup plus faciles à accepter par le grand public. Selon eux, l'hagiographie propose des nouveautés dans le contenu de la prédication. Comme le professeur belge Nicolas Standaert l'a dit:

Books on the lives of saints and sages played an important role in the Catholic catechetical method. These works abound in *exempla* (models) of Christian life, told to encourage and confirm people in their vocations. ¹⁶²

De ce fait, les hagiographes espéraient pouvoir toucher le peuple par leur mythologie chrétienne. C'est pourquoi la littérature hagiographique était populaire à cette époque-là. Les ouvrages hagiographiques les plus célèbres comprenaient *La Légende dorée* de Jacques de Voragine ¹⁶³, les *Actes des saints Nérée et Achillée* ¹⁶⁴, *Le Pré spirituel* de Jean Moschus, etc.

Avant de raconter les histoires des vies, Vagnoni rédigea une préface :

Selon les Anciens, la transmission des vies exemplaires et des exploits mémorables des

¹⁶¹ Philippe Walter, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, éd. Imago, 2003, p. 9.

¹⁶² Nicolas Standaert, *Handbook of Christianity in China*, volume 1, Brill, 2000, p.618.

¹⁶³ *La Légende dorée (Legenda aurea en latin)* est un ouvrage rédigé en latin entre 1261 et 1266 par Jacques de Voragine, dominicain et archevêque de Gênes, qui raconte la vie d'environ 150 saints ou groupes de saints, saintes et martyrs chrétiens, et, suivant les dates de l'année liturgique, certains événements de la vie du Christ et de la Vierge Marie.

¹⁶⁴ *Les Actes des saints Nérée et Achillée* sont une œuvre anonyme de la période entre le V^e siècle et le VI^e siècle qui raconte des épisodes de la vie et du martyre des saints Nérée et Achillée mais aussi de beaucoup d'autres saints : Domitilla, Plautilla, Flavius Clemens, Clément de Rome, Pierre (apôtre), sainte Pétronille, sainte Félicule, saint Nicomède, Marcel de Rome, saints Maron, Eutychès et Victorin, saints Sulpice et Servilien, saintes Euphrosyne et Théodora et Césaire (diacre).

saints à la postérité présente trois avantages : cela permet, premièrement, de glorifier la sagesse et l'esprit du Seigneur tout-puissant ; deuxièmement, de mettre en lumière les vertus cachées et les mérites exceptionnels des saints ; troisièmement, de confirmer la bonne voie qu'il faut suivre et les principes qu'il faut respecter. Ces trois avantages ci-dessus sont essentiels pour le savoir et de toutes les affaires du monde.

En matière de glorification du Seigneur, rien dans le monde ne peut égaler les actions méritoires des saints. Prenons tout d'abord l'exemple des douze apôtres : au début, peu connus du monde, ils étaient modestes et peu capables. Une fois choisis par le Seigneur et destinés à exécuter des actes divins au nom de ce dernier, ils obtinrent une intelligence extraordinaire et une capacité exceptionnelle. Étudiant sans jamais s'impatienter, ils connaissaient à fond les sens des mots et maîtrisaient parfaitement les dialectes. Se rendant partout, ils ont réussi à persuader les érudits d'abandonner leurs anciennes connaissances afin de prendre la bonne voie. Comment auraient-ils pouvoir faire tout cela sans la puissance infinie du Seigneur ? Regardons ensuite les confesseurs et les ermites : ils étaient déterminés à se consacrer à la foi chrétienne dès le début. Ils se tenaient éloignés de la richesse pour mener une vie modeste, du plaisir de la chair pour conserver leur chasteté, de tout autre idée que celle de Dieu pour vivre longtemps. Fondés sur ces trois principes, les exploits qu'ils ont accomplis étaient impossibles à atteindre pour les gens ordinaires. Ils évitaient l'éclat de la vie et les regards du monde, se débarrassaient des intérêts personnels et des actes héroïques, et épuisaient tant leur corps que leur esprit. Persévérant dans les œuvres de bienfaisance, ils prenaient une circonstance favorable pour une souffrance, et les mauvaises fortunes pour du bonheur. Ils détestaient le confort et aimaient la fatigue. Ils considéraient la vie comme la mort, et la mort comme une seconde vie. Tout le monde voit leurs brillants succès. On sait leurs exploits et leurs vertus, mais on ne voit pas les efforts qu'ils avaient faits auparavant. Les gens les considèrent comme des saints, les aiment et les vénèrent. Quant aux confesseurs et aux ermites eux-mêmes, ils se considéraient comme des ennemis qu'ils voulaient toujours vaincre. Ils étaient de loin supérieurs au commun et au pouvoir humain. Sans l'appui du Seigneur qui a la puissance absolue, comment auraient-ils pu obtenir ces talents ? Quant aux vierges qui ont fait le sacrifice de leurs vies pour conserver leur chasteté, face à une situation difficile, loin de s'arrêter et de se cacher, elles se sont dirigées vers le tribunal et ont justifié leur doctrine sans aucune peur. Pour la moralité et la justice, soit elles se faisaient humilier devant le public, soit elles ont reçu des blessures, soit elles ont perdu de l'argent, soit elles ont été forcées à se soumettre aux souverains, soit elles furent condamnées à l'exil, soit elles moururent tragiquement dans les supplices. Toutefois, elles considéraient tous ces revers comme des aventures, voire du bonheur. En effet, parmi ceux qui ont accompli des exploits mémorables

sans cesse de siècle en siècle, il y avait non seulement des hommes intelligents et courageux, mais aussi des vieillards, des enfants, et des jeunes filles. Sans la faveur du Seigneur, comment auraient-ils obtenu ce genre d'aspiration et de compétence ? C'est pourquoi on dit que les histoires des saints montrent bien la sagesse et la grande puissance du Seigneur.

On dit que les hagiographies mettent en lumière les vies glorieuses des saints, parce que ces derniers, lorsqu'ils étaient vivants, se consacraient exclusivement à leur noble cause. Cachant leurs talents et se tenant dans l'obscurité, ils employaient toutes les forces de l'esprit pour faire s'épanouir la bonne voie que le Seigneur dirigeait et pour rectifier la décadence du monde. Bien que leur niveau moral fût plus élevé que celui des masses publiques, ils étaient tellement modestes qu'ils se mettaient toujours derrière le peuple. De ce fait, le Seigneur qui est extrêmement juste loua à plusieurs reprises leurs mérites, avant ou après leurs morts, afin de montrer au monde leur talent hors-norme et de les rendre célèbre. De plus, il ordonna aux historiens de bien noter leurs vies en vue de donner un bon exemple à suivre au public de générations en générations.

Les hagiographies permettent également de prouver la bonne voie qu'il faut suivre. C'est une déduction que nous pouvons tirer de ces deux paragraphes ci-dessus. Au commencement, le peuple se laissait tromper par les mauvaises voies et ne pouvait donc pas faire le bon choix. Ainsi, leurs ambitions s'annihilèrent, leur éducation morale s'arrêta, et leurs méfaits se multiplièrent de jour en jour. Dans ce cas-là, ceux qui ont établi les règles de conduite étaient loin d'être vertueux. Comment pourrait-on avoir confiance en eux ? D'ailleurs, au fur et à mesure que le temps s'écoule, les sentiments humains sont de plus en plus hypocrites, les sectes sont de plus en plus nombreuses, et le chemin à parcourir est de plus en plus long. Certains expriment leurs idées absurdes par des paroles fleuries, en vue de retirer des avantages personnels et de gagner la confiance du peuple. Par conséquent, avec une confusion devant les différentes voies, les gens sont plutôt accoutumés à accepter ceux qu'on sélectionne pour eux. Dans ce cas, si nous empruntons des exemples dont les expériences peuvent détourner le peuple des mauvaises voies, tout le monde nous sera reconnaissant en les suivant volontiers, n'est-ce pas ? C'est pourquoi les brillants exploits que les saints ont accomplis, les maximes instructives qu'ils ont laissées et les prodiges qu'ils ont faits nous montreront tous les principes qu'il nous faut respecter.

Ayant peu de connaissances, je me suis déterminé aux pratiques chrétiennes dès mon jeune âge, avec l'espoir de donner de l'aide à mes compagnons. Ainsi, je me permets de sélectionner les vies des saints les plus connus, de les traduire et narrer, et de compiler un

recueil de ces histoires. Sans terme phraséologique, le langage est dans un style cohérent et compréhensible. J'espère que mes compagnons ne dédaignent ni ne rejettent cette œuvre. Fait en juillet 1629 par le père Alfonso Vagnoni.

Dans cette préface, en citant les paroles des « Anciens », Vagnoni donne au lecteur trois avantages d'une relation des vies des saints. Il n'indique pas ce que les « anciens » désignent, mais on peut supposer que c'étaient des hagiographes du Moyen-Âge. Les trois avantages, à savoir « de glorifier la sagesse et l'esprit du Seigneur tout-puissant », « de mettre en lumière les vertus cachées et les mérites exceptionnels des saints » et de « confirmer la bonne voie qu'il faut suivre et les principes qu'il faut respecter », peuvent aussi être considérés comme l'objectif de la rédaction de cet ouvrage. Ensuite, après une série de raisonnements en cita les exemples des apôtres, des confesseurs et ermites, et les vierges chrétiennes, Vagnoni confirma de manière plus poussée son objectif de faire cette collection d'hagiographies en chinois. Il ne cacha pas son intention de convertir les Chinois. Il espérait que par la lecture de ces histoires des saints chrétiens, le peuple chinois pourrait découvrir la puissance extrême de Dieu et donc se déterminer à suivre l'exemple des saints.

II.2 Recherches sur les sources

Dans les *Vies des saints*, Vagnoni nous raconte les histoires de saints bien connus dans le monde chrétien occidental. Compte tenu du genre littéraire de cet ouvrage, on peut dire que la rédaction de Vagnoni fut fondée sur ses bonnes connaissances des biographies des saints, puisqu'il n'a pas inventé ces histoires lui-même. Il avait certainement consulté des œuvres hagiographiques répandues en Europe. Sur ce point, Vagnoni le confirma lui-même dans la préface du manuscrit : « Je me permets de sélectionner les vies des saints les plus connus, de les traduire et narrer, et de compiler un recueil de ces histoires. »

En effet, les activités de la traduction des œuvres occidentales étaient très courantes parmi les jésuites. Cependant, si l'on consulte les ouvrages traduits par les premiers jésuites en Chine, on a parfois des difficultés à trouver dans ces œuvres leurs références originales. Dans certains ouvrages, le livre original est clairement indiqué. La traduction des *Éléments* d'Euclide par Matteo Ricci en association avec son collaborateur chinois Paul Xu est un bon exemple. Cette œuvre en chinois, intitulée *Ji He Yuan Ben* 几何原本 [*Éléments de géométrie*], est la traduction du commentaire du Père Clavius des six premiers livres de l'ouvrage d'Euclide.¹⁶⁵ Elle fut premièrement publiée en 1607 à Pékin puis rééditée plusieurs fois ultérieurement. Dans la préface des *Éléments de géométrie*, Matteo Ricci donna directement le nom du livre original et celui de l'auteur. Il fit l'éloge sans réserve d'Euclide qui vécut dans la plus haute Antiquité et du commentateur Clavius. Cela montre que Matteo Ricci, au moins quand il traduisait ce livre, était déjà conscient de la nécessité de la mention de l'auteur et du livre original. Toutefois, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, les *Éléments de géométrie* furent une rare exception. Dans la plupart des œuvres traduites en Chinois à la fin des Ming, les noms des auteurs sont souvent négligés tant dans la préface que dans tous le texte, et seuls ceux des traducteurs, c'est-à-dire les jésuites ou leurs collaborateurs chinois, sont visibles.¹⁶⁶ Le cas des *Vies des saints* d'Alfonso Vagnoni est similaire. Dans la préface, Vagnoni avoua qu'il faisait la traduction des hagiographies répandues en Europe sans mentionner les noms de leurs auteurs.

Malgré tout, pour rédiger les *Vies des saints* en chinois, Vagnoni devait avoir ses références originales en Europe. Donc, quelles étaient ses sources? Un seul livre ou plusieurs? Ou bien seulement des légendes folkloriques? Cette question mérite nos recherches. Jusqu'à aujourd'hui, il y a deux chercheurs qui ont proposé chacun une

¹⁶⁵ Matteo Ricci et Paul Xu ne traduisirent que les six premiers livres d'Euclide, c'est-à-dire ceux consacrés à la géométrie plane et à la théorie des proportions. Les neuf livres restants furent traduits en 1857 par le mathématicien chinois Li Shanlan (1811-1882) et le missionnaire britannique Alexander Wylie (1815-1887).

¹⁶⁶ C'est tout le contraire du cas de beaucoup de livres traduits d'aujourd'hui. Lawrence Venuti a parlé de l'invisibilité du traducteur et de la transparence de la traduction dans son livre *The Translator's Invisibility*, Londres/New York, États-Unis, Routledge, 1995.

source possible des *Vies de saints* de Vagnoni.

II.2.1 Comparaison avec *La Légende dorée*

Li Sher-shiueh a proposé dans un de ses articles¹⁶⁷ que l'ouvrage *Vie des saints* de Vagnoni était la version chinoise de la fameuse *La Légende dorée*. Selon lui, parmi les nombreuses traductions en chinois faites par les jésuites, l'ouvrage des *Vies des saints* était une des traductions dont on peut trouver la source, parce que la plupart des vies racontées par Vagnoni furent incluses dans *La Légende dorée*.

La Légende dorée (*Legenda aurea* en latin) est une collection d'hagiographies qui était largement répandue à la fin de l'Europe médiévale. Elle fut rédigée par Jacques de Voragine (1228-1298), chroniqueur italien, dominicain et archevêque de Gênes, entre 1261-1266. C'est un célèbre ouvrage qui raconte la vie d'un grand nombre de saints et saintes, martyrs chrétiens, ayant subi les persécutions des Romains. Il connut un succès considérable dès sa création. Vu comme une mythologie chrétienne, il était un « bestseller » médiéval. Lorsque l'imprimerie fut inventée dans les années 1450, les éditions apparurent rapidement, non seulement en latin, mais aussi dans toutes les grandes langues européennes. Parmi les incunables, *La Légende dorée* fut imprimée dans plus d'éditions que la Bible.¹⁶⁸ Nous croyons que Vagnoni devait avoir lu *La Légende dorée* et l'avoir pris pour une référence originale importante de ses *Vies des saints* en chinois. Cependant, il faut savoir que même Jacques de Voragine était plutôt un « compilateur » que l'« auteur » de *La Légende dorée*. Selon les recherches des spécialistes, il chercha les sources les plus authentiques et les plus édifiantes. Il travailla constamment avec deux sources majeures, Jean de Mailly et Barthélemy de Trente. Ensuite, il fit un travail de compilation pour assembler un montage nouveau. « Il n'est

¹⁶⁷ Li Sher-shiueh, *Saints, Demons, and Penance: A Preliminary Study of Alfonso Vagnone's Chinese Translation of Legenda Aurea in Ming China*, in *Logos and Pneuma* 32 (2010), p.199-223.

¹⁶⁸ Cf. Sherry L. Reames, *The Legenda Aurea: a reexamination of its paradoxical history*, University of Wisconsin, 1985.

pas hagiographe, il est un encyclopédiste de la médiation des saints ». ¹⁶⁹

Dans *La Légende dorée*, Jacques de Voragine raconta les vies de soixante-quatorze saints, dont vingt-trois saintes. Les saintes choisies par Voragine sont :

Sainte Lucie (p. 37), sainte Anastasie (p. 59), sainte Agnès (p. 139), sainte Paule (p. 164), sainte Agathe (p. 205), sainte Julienne (p. 214), sainte Marie l'Égyptienne (p. 298), sainte Pétronille (p. 413), sainte Marine (p. 427), sainte Théodora (p. 496), sainte Marguerite (p. 500), sainte Praxède (p. 508), sainte Marie Madeleine (p. 509), sainte Christine (p. 524), sainte Marthe (p. 554), sainte Euphémie (p. 770), sainte Justine (p. 786), sainte Pélacie (p. 834), sainte Marguerite (p. 837), sainte Thaïs (p. 838), sainte Élisabeth (p. 931), sainte Cécile (p. 954), sainte Catherine (p. 975).

Voyons à présent la liste des saintes proposées par Vagnoni :

Douze vierges : sainte Catherine d'Alexandrie (287-305), sainte Agathe de Catane (231-251), sainte Lucie de Syracuse (283-304), sainte Cécile de Rome (2^e siècle), sainte Agnès de Rome (290-303), sainte Christine de Bolsène (vers l'an 300), sainte Claire d'Assise (1194-1253), sainte Catherine de Sienne (1347-1380), sainte Barbe (milieu du III^e siècle), sainte Marthe, Sainte Dorothee (IV^e siècle), sainte Thècle d'Iconium (I^{er} siècle).

Douze veuves : sainte Félicité de Rome (101-165), sainte Brigitte de suède (1303-1373), sainte Elisabeth de Hongrie (1207-1231), sainte Hedwige de Silésie (1174-1243), sainte Mélanie la Jeune (381-439), sainte Paule (347-404), sainte Basilisse d'Antioche, sainte Cunégonde de Luxembourg (975-1040), sainte Françoise Romaine (1384-1440), sainte Marie-Madeleine, sainte Catherine de Suède (1322-1381), sainte Marcelle de Rome (325-410).

¹⁶⁹ Voir *La Légende dorée*. Introduction p.XVII. et « le compilateur Jacques de Voragine » De la sainteté à l'hagiographie, p. 41-73.

À première vue, toutes ces femmes ne sont pas dans *La Légende Dorée* de Jacques de Voragine. Il n'y a que dix saintes dont la vie fut répétée par Vagnoni¹⁷⁰, dont sept vierges et trois veuves. En effet, il y a une autre sainte, à savoir sainte Félicité de Rome, qui fut aussi mentionnée par Voragine mais sous un autre titre. Le titre du chapitre que Voragine donna était « les sept frères »¹⁷¹ qui désigne les sept fils de Félicité. Ce titre met davantage l'accent sur le cas de toute une fratrie martyrisée plus que sur la mère des jeunes gens. En préférant à ce titre celui de la figure maternelle de sainte Félicité, Vagnoni modifia d'emblée la fonction du récit.

Ainsi, du point de vue de saintes choisies, on voit bien que l'œuvre de Vagnoni ne fut pas une transcription simple de *La Légende dorée*. Dans ce cas, est-ce que *La Légende dorée* était encore une source majeure à laquelle Vagnoni puisa ? Pour répondre à cette question, nous faisons une comparaison de ces deux œuvres.

Similitude entre les deux ouvrages

Comme nous l'avons dit, il y a onze saintes dont la vie fut racontée dans les deux œuvres. Dans ces récits, on trouve nombre de similitudes dans la description sur les existences des saintes. Par exemple, différente de toutes les autres vies des saintes chez Vagnoni, l'histoire de sainte Paule commence par un commentaire de saint Jérôme sur Paule :

Il y a longtemps, saint Jérôme a raconté la vie de sainte Paule en disant : « Si tous les membres de mon corps et toutes mes articulations se transformaient en autant de langues pour pouvoir parler, ils seraient loin de pouvoir raconter tous les mérites et toutes les vertus de sainte Paule. » Elle était issue d'une famille noble, mais elle était beaucoup plus noble encore, grâce à ses

¹⁷⁰ Ce sont les vies de sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Paule, sainte Marie-Madeleine, sainte Agathe de Catane, sainte Lucie de Syracuse, sainte Cécile de Rome, sainte Agnès de Rome, sainte Christine de Bolsène, sainte Barbe et sainte Marthe.

¹⁷¹ Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, Texte traduit, présenté et annoté par Alain Boureau, Pascal Collomb, Monique Goulet, Laurence Moulinier et Stefano Mula, Paris, Gallimard, 2004. p. 483-484.

vertus, que d'autres membres de sa famille. Héritant des biens de ses ancêtres, elle distribua presque toutes ses richesses aux pauvres. Ainsi, elle devint elle-même plus pauvre encore, mais elle se sentait plus heureuse d'être pauvre que d'être riche. Au début, elle habitait dans la capitale et elle avait une centaine de serviteurs. Plus tard, ennuyée de la prospérité du monde, elle abandonna ses serviteurs et se rendit dans la ville de Bethléem, le lieu où Jésus naquit. Elle dormait dans une hutte en la voyant comme un palais décoré de bijoux, et elle vivait en cachant son nom et ses origines. C'est pourquoi après sa mort, le Seigneur extrêmement juste conserva minutieusement le souvenir de ses mérites et de sa réputation de génération en génération. (Vie de sainte Paule)

Parmi les vingt-quatre histoires des saintes, celle de sainte Paule est la seule dont le premier paragraphe ne suit pas le schéma auquel Vagnoni est habitué. Cela semble un peu étrange, mais si l'on consulte la version racontée par Jacques de Voragine, on peut bien constater que les premières phrases sont presque pareilles :

Sainte Paule était une dame romaine de très haute noblesse, dont saint Jérôme rédigea la Vie dans les termes suivants. « Si tous les membres de mon corps se transformaient en autant de langues, et si toutes mes articulations résonnaient d'une voix humaine, je ne dirais rien qui fût digne des vertus de la sainte et vénérable Paule. Elle était noble par son origine, mais beaucoup plus noble encore par sa sainteté, jadis puissante par ses richesses, mais à présent plus illustre par la pauvreté du Christ; j'en prends pour témoins Jésus lui-même, ses saints anges, et en particulier cet ange qui fut le gardien et le compagnon de cette femme admirable : je ne dis rien par complaisance, rien pour sacrifier au genre de l'éloge, car le témoignage que je vais faire est en deçà de ses mérites. [...] »¹⁷²

Outre cet exemple, dans les vies racontées par tous deux, on trouve toujours des similitudes dans les descriptions de nombre de détails. Cette ressemblance prouve bien que *La Légende dorée* est une source à laquelle Vagnoni puise.

Divergence des deux ouvrages

¹⁷² *La Légende dorée*, op. cit., p. 164-165.

Bien qu'il existe beaucoup de similitudes dans la narration chez Voragine et chez Vagnoni, il y a encore des détails où on trouve des divergences. Nous citons ici l'exemple de sainte Christine pour montrer plus clairement les divergences entre les deux récits.

Tout d'abord, il y a une divergence sur la mention des lieux dans les deux versions de la vie de sainte Christine. Dans *la Légende dorée*, la première et les dernières phrases disent :

Christine naquit de très nobles parents à Tyr, en Italie.¹⁷³

Son corps repose dans un château appelé Bolsène, situé entre Orvieto et Viterbe. La ville de Tyr, qui se trouvait à côté de ce château, a été entièrement détruite.¹⁷⁴

Et dans les *Vies des saints* de Vagnoni :

Il y avait un lac en Italie qui s'appelait Bolsène, sur l'île duquel la plus grande ville se nommait Tyr. Le lac débordait souvent, aussi les habitants cherchaient-ils à le fuir. La ville n'existe plus aujourd'hui, il n'en reste que des ruines. La famille d'Urbain, où naquit la sainte Christine, était la famille la plus noble dans la ville de Tyr.

Après une prière, elle rendit l'âme tranquillement. Cela se passa quelques années après l'an 300. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était après l'ère Yongkang pendant le règne de l'empereur Huidi de la Dynastie Jin. Les autres chrétiens l'ensevelirent sur place. Plus tard, son corps fut déplacé dans la ville de Palerme en Sicile, pour des raisons qu'on ne connaît pas. Jusqu'à aujourd'hui, les gens protègent ses reliques successivement de génération en génération. (Vie de sainte Christine)

En effet, selon les sources, il existe deux différentes sainte Christine : l'une est Christine de Tyr qui est très vénérée par les Orientaux, l'autre est celle de Bolsène en

¹⁷³ *La Légende dorée, op.cit.*, p. 524.

¹⁷⁴ *Idem*, p. 527.

Italie, où son tombeau a été trouvé en 1880, avec une partie de ses reliques. Le jour de fête des deux différentes Christine est commun, il est fixé au 24 juillet tant en Orient qu'en Occident. Tant chez Voragine que chez Vagnoni, l'histoire de sainte Christine proposée concerne les deux sainte Christine de Bolsène. Pourtant, en comparant les extraits ci-dessus, on peut signaler que les noms des lieux chez les deux auteurs divergent. Selon Vagnoni, sainte Christine est née à Tyr, une ville construite sur une île dans le lac de Bolsène, et après sa mort, son corps a été déplacé à Palerme. Mais d'après Voragine, Bolsène est le nom d'un château où le corps de Christine repose, et la ville de Tyr se trouvait à côté de ce château. Voragine ne parle point du lac du tout. Selon lui, Christine est jetée dans la mer¹⁷⁵, tandis que chez Vagnoni, elle est jetée dans le lac de Bolsène.

Dans l'histoire proposée par Jacques de Voragine, le dialogue entre Christine et son père occupe presque la moitié de l'espace :

[...] Les suivantes lui dirent : « Ta fille, notre maîtresse, dédaigne les sacrifices à nos dieux et dit qu'elle est chrétienne. » Et comme son père, l'entourant de caresses, l'exhortait à honorer les dieux, elle lui dit : « Ne m'appelle pas 'ta fille', mais fille de celui auquel est dû le sacrifice de la louange. En effet ce n'est pas aux dieux mortels mais au Dieu du ciel que j'offre un sacrifice. » Son père lui répondit : « Ma fille, ne sacrifie donc pas à un seul Dieu, sous peine d'encourir la colère des autres dieux. – Tu as bien parlé, tout en ignorant la vérité, rétorqua-t-elle; j'offre en effet un sacrifice au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Le père reprit : « Si tu adores trois dieux, pourquoi n'adores-tu pas aussi les autres? » Et elle lui répondit : « Ces trois-là sont une seule déité. » Après cela, Christine brisa les idoles et donna l'or et l'argent aux pauvres. Le père revint pour adorer les lieux, mais il ne les trouva pas; lorsqu'il apprit de ses servantes ce qu'en avait fait Christine, très en colère, il donna l'ordre qu'on la déshabille et que douze hommes la frappent, jusqu'à en être épuisés. Christine dit alors à son père : « Homme sans honneur te sans pudeur, abominable à Dieu, ceux qui me frappent faiblissent; demande donc pour eux de la force à tes dieux, si tu peux! » Alors il ordonna de l'enchaîner et de la jeter dans un cachot. Lorsque la mère l'apprit, elle déchira ses vêtements,

¹⁷⁵ *La Légende dorée, op. cit.*, p. 526. « La nuit venue, il ordonna à ses esclaves de lui attacher une grande pierre au cou et de la jeter dans la mer. »

courut vers le cachot et, se prosternant aux pieds de sa fille, elle s'écria : « Christine, ma fille, lumière de mes yeux, aie pitié de moi! » Celle-ci répondit : « Pourquoi m'appelle-tu 'ta fille'? Ne sais-tu pas que je porte le nom de mon Dieu? » Et comme rien ne pouvait la faire changer d'avis, la mère revint auprès de son époux et lui rapporta les réponses que Christine lui avait faites. Le père ordonna alors de la faire comparaître devant son tribunal et il lui dit : « Offre un sacrifice aux dieux! Sinon, tu seras mise à mal en de nombreux supplices, et tu ne seras plus appelée 'ma fille'. -Tu me fais une grande faveur en ne m'appelant plus 'fille du diable', répondit-elle. Ce qui naît du diable est démon, et toi, tu es le père de Satan en personne! » Le père donna alors l'ordre de lui racler les chairs avec des griffes de fer et de disloquer ses membres délicats; mais Christine prit un morceau de chair et le jeta au visage de son père en disant : « Prends, tyran, et mange la chair que tu as engendrée! »¹⁷⁶

Regardons la description de Vagnoni :

N'étant pas content de sa fille, son père cherchait à changer sa foi. Pourtant, Christine bénéficiait de la protection du Seigneur depuis longtemps. Bien qu'elle fût en pleine jeunesse, elle était mentalement mature et gardait obstinément son opinion. Ne se laissant pas tenter par l'hérésie, elle augmenta sa foi de jour en jour, afin d'obtenir davantage de grâces divines. Un jour, elle vit les idoles auxquelles son père sacrifiait, elle les brisa et distribua aux pauvres l'or et l'argent dont les idoles étaient faites. Son père se mit en colère, décida de la punir cruellement. Christine accepta les supplices volontiers. Son père fut plus furieux. Le lendemain, il ordonna aux serviteurs de la déshabiller et de blesser son corps avec des griffes de fer. Avec tous ses bienfaits, Christine souffrit les supplices corporels. Néanmoins elle ne craignit point les souffrances ni se plaignit. Au contraire, elle satisfit la noblesse de son âme. Courroucé, son père demanda aux serviteurs de fabriquer des roues en fer et de les suspendre en l'air. Ensuite, il fit allumer sous les roues un bûcher où on jeta de l'huile. Après quoi, les serviteurs attachèrent Christine aux roues. Ils tournèrent les roues pour chauffer toute sa surface.

À travers ces extraits, on voit bien que dans la version de Vagnoni, tout le dialogue disparaît: le discours persuasif des parents, la louange que Christine fait de Dieu, son explication sur la Trinité chrétienne, ainsi que son reproche à son père. La mère de Christine n'est point mentionnée, ni les douze suivantes. Vagnoni met l'accent sur les

¹⁷⁶ *La Légende dorée, op. cit.*, p.525-526.

grandes souffrances que Christine supporte, afin de montrer que la sainte triomphe de tous les obstacles sur le chemin de croix.

D'ailleurs, selon Voragine, victime des persécutions, la vierge Christine se révolte plusieurs fois contre son père et les deux magistrats successifs. Quand son père ordonne de lui racler les chairs avec des griffes de fer, elle prend un morceau de sa chair et le jette au visage de son père. Au temple, c'est elle qui commande à l'idole de s'écrouler. Se faisant couper la langue, elle saisit un morceau de sa langue et le jette au visage du tyran Julien, et ce dernier est donc aveuglé.

Mais chez Vagnoni, la seule révolte de Christine est de briser les idoles païennes de son père. Face à la persécution de son père, elle ne plaint point, elle supporte tous les supplices volontiers. Tant dans le lac qu'au temple, c'est toujours le Seigneur qui fait les miracles pour la sauver. Ainsi Vagnoni nous montre-t-il l'image de sainte Christine gardant son âme en paix, et qui achève enfin sa glorieuse carrière et trouve le bonheur éternel.

On voit bien que nombre de détails diffèrent entre les deux versions de l'histoire de sainte Christine. Dans les autres récits, les divergences existent également. Dans les *Vies des saints*, sainte Félicité et ses sept fils furent martyrisés en 157, ce qui contredit l'année 110 proposée par Jacques de Voragine. Dans *La Légende dorée*, sainte Agathe naquit à Catane, alors que dans les *Vies des saints*, son lieu de naissance était Palerme. En effet, sur le lieu de naissance de sainte Agathe, les arguments existent depuis longtemps, et le seul point de vue certain est qu'elle fut martyrisée à Catane.

Tous ces exemples montrent que même si *La Légende dorée* est la source majeure des *Vies de saints* de Vagnoni, elle n'est sûrement pas la seule source à laquelle Vagnoni puisa.

Deux caractères particuliers de La Légende dorée

Comme nous l'avons dit, Jacques de Voragine fut plutôt un compilateur qu'un auteur, et *La Légende dorée* est généralement considérée comme une copie littérale de ses sources. Pourtant, il y a deux caractères particuliers par rapport à ses prédécesseurs.

Le premier caractère qui distingue Voragine de ses prédécesseurs consiste en la rédaction d'« étymologies » du nom du saint. Dans *La Légende dorée*, toutes les histoires des saints sont divisées en deux rubriques : avant le début des légendes des saints, Voragine met une rubrique spéciale qui introduit l'étymologie.¹⁷⁷ Dans cette rubrique, Voragine explique l'origine du nom du saint qu'il va présenter. Nous citons ici comme un exemple la première rubrique de l'histoire de sainte Agathe dont la vie fut aussi racontée par Alfonso Vagnoni:

Le nom d'Agathe, *Agatha*, qui vient d'*agios*, « saint », et de *theos*, « Dieu », se comprend comme « sainte de Dieu ». Car selon Chrysostome trois choses font un saint, et elle les posséda à la perfection : la pureté de cœur, la présence du Saint-Esprit, l'abondance des bonnes œuvres. Ou bien son nom vient de *a*, qui signifie « sans », de *geos*, « terre », et de *theos*, « Dieu », et se comprend comme « divinité sans terre », à savoir « sans amour des choses terrestres ». Ou bien encore son nom vient d'*aga*, « qui parle », et de *thau*, « achèvement », et se comprend comme « qui parle de façon achevée et parfaite », comme cela se vérifie dans ses réponses. Ou encore son nom vient d'*aga*, « servitude », et de *thaas*, « supérieur », et se comprend comme « servitude supérieure », parce qu'elle a dit : « La liberté la plus haute est celle... » Ou bien son nom vient d'*aga*, « solennel », et de *thau*, « achèvement », et se comprend comme « solennellement achevée », c'est-à-dire ensevelie, ce qui se vérifie dans le fait qu'elle fut ensevelie par des anges.¹⁷⁸

Dans cet extrait, cinq origines possibles du nom d'Agathe sont proposées en détail. Cela permet dans une certaine mesure au lecteur de mieux connaître le caractère et

¹⁷⁷ Selon les recherches des spécialistes, « le contenu de ces étymologies est la plupart du temps emprunté à une source de la fin du XII^e siècle, l'*Agiographia* d'Huguccio de Pise, liste alphabétique de gloses étymologiques dressés par ce grand canoniste, en marge de ses charges pastorales. »

¹⁷⁸ *La Légende dorée*, *op. cit.*, p.205-206.

l'expérience des personnages.

Le deuxième caractère spécial de *La Légende dorée* concerne l'illustration, c'est-à-dire les images incluses dans le livre. Dans certaines versions de *La Légende dorée*, il y a de nombreuses images des saints incluses dans le légendier, et ces images donnent au lecteur une impression visuelle des saints. Cependant il faut savoir que *La Légende dorée* a été rédigée en latin puis rapidement traduite en langues vernaculaires, et que toutes les versions ne sont pas illustrées. La présence ou l'absence d'images est liée en grande partie à la langue employée, c'est-à-dire aux destinataires du livre.¹⁷⁹

Dans notre manuscrit des *Vies des saints* rédigé par Vagnoni, on constate bien que ces deux caractères de *La Légende dorée* n'existent pas. Toutefois, on ne peut pas en conclure que l'ouvrage de Voragine n'est pas une source de Vagnoni. Après tout, traduit en chinois, le nom d'un saint ne devint qu'un symbole qui désigne le personnage raconté. Il était inutile pour Vagnoni d'expliquer les origines des noms original des saints à son lecteur chinois, parce que c'était hors de la compréhension de ce dernier. Dans les *Vies des saints* de Vagnoni, il n'existe pas d'image sauf l'emblème de la Société de Jésus sur le frontispice du premier volume. C'est tout à fait compréhensible compte tenu de la difficulté de la gravure d'un tel nombre d'images sur le papier de bambou et du fait qu'un certain nombre de versions en Europe n'étaient pas illustrées non plus.

II.2.2 D'autres sources possibles

Le chercheur chinois Jin wenbing a indiqué qu'une autre source possible des *Vies des saints* était le *Flos Sanctorum* d'Alonso de Villegas (1533-1605).¹⁸⁰ La première

¹⁷⁹ Cf. *La Légende dorée. La « Légende dorée » et ses images*, p. LVIII. « Dans le corpus de plus de 1000 *Legenda aurea* (donc *Légendes dorées* latines) rassemblées par Barbara Fleith, 55 seulement sont données comme illustrées. »

¹⁸⁰ Jin Wenbing, *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*, Xiamen, Xiamen University Press, 2015, p.64.

raison qu'il propose consiste du fait que l'ouvrage *Flos Sanctorum* d'Alonso de Villegas avait été traduit en japonais par des jésuites portugais.¹⁸¹ Il est donc probable que les jésuites en Chine de la même époque travaillaient également sur la traduction de cet ouvrage. De plus, Jin a proposé une deuxième raison : dans le *Flos Sanctorum*, les saints furent classés en plusieurs catégories, tels que les apôtres, les martyrs, les vierges, etc., et cette catégorisation fait penser à celle des *Vies des saints* de Vagnoni. Cependant, sur ce deuxième point, nous ne sommes pas d'accord avec Jin. En effet, en tant qu'une collection d'hagiographies au XVI^e siècle, le *Flos Sanctorum* était souvent considéré comme une version espagnole de *La Légende dorée*. En consultant les versions originale et anglaise de cet ouvrage, il n'est pas difficile de trouver que la soi-disant catégorisation du *Flos Sanctorum* ne se reflète que dans le fait qu'Alonso de Villegas indiqua les propriétés de ces saints dans la table des noms au début de l'ouvrage. Par exemple, « Barbara virg. and mart. ». En revanche, le corps principal du livre fut traité dans l'ordre chronologique selon le calendrier des saints, et cela n'a aucune ressemblance avec la classification faite par Vagnoni en sept volumes. Compte tenu du temps de la publication du *Flos Sancotrum* – la dernière partie est imprimée à Barcelone en 1590 – il existe effectivement une possibilité que cet ouvrage espagnol soit une référence des *Vies des saints* de Vagnoni, mais les différences entre ces deux œuvres ne doivent pas être négligées.

Au sujet de la recherche des sources des œuvres chinoises écrites par les jésuites, un événement ne peut pas être négligé. C'est qu'en 1618-1619, le père Nicolas Trigault apporta en Chine sept mille livres occidentaux.

Nicolas Trigault (1577-1628) était un prêtre jésuite des Pays-Bas méridionaux. Il œuvra pour la romanisation de l'écriture chinoise. Il arriva en 1610 à Macao, porte de

¹⁸¹ Idem. p.64. Les jésuites portugais Padre Gaspar Vilela et Padre Luis Frois traduisirent *Flos Sanctorum* en japonais. La version japonaise fut intitulée *Santosu no gosag yo* et fut publiée en 1591. Cf. Haruko Nawata Ward, *Women Religious Leaders in Japan's Christian Century (1549-1650)*, Ashgate Publishing Ltd. 2009, p.40-41. *Christianity in Early Modern Japan: Kirishitan Belief and Practice*, Ikuo Higashibaba.

la Chine, puis à Nankin et Hanzhou, et il fut finalement admis à Pékin en 1613. La même année, il retourna en Europe, en traversant les Indes, la Perse et l'Égypte. En 1618, avec une vingtaine de nouveaux jésuites qui voulaient prêcher en Chine, et avec plus de sept mille livres européens, il repartit et arriva en Chine l'année suivante.

L'historien Fang Hao nous dit à ce sujet :

En 1623, la troisième année de l'ère Tianqi, Léon Li aida Giulio Aleni à publier l'ouvrage *Zhi Fang Wai Ji* 职方外纪 [Chronique de pays étrangers] de ce dernier et dans la préface, Li écrivit : « Nicolas Trigault a apporté en Chine plus de sept mille ouvrages de l'Occident. C'est grâce à son voyage long et pénible que nous avons enfin dans notre pays des livres étrangers qui viennent de loin. Sa Majesté admire les cultures, et il a demandé à des spécialistes de traduire ces ouvrages. » Li croyait que ces sept mille livres étaient un cadeau que la Compagnie de Jésus avait offert à la Chine, et que les Chinois étaient prêts de les traduire afin de promouvoir la communication entre l'Orient et l'Occident.¹⁸²

Selon Fang Hao, les sept mille livres européens que Trigault apporta en Chine étaient les sources principales des œuvres chinoises traduites par les jésuites. Comme Trigault apporta en Chine ces livres en 1618-1619, et que les *Vies des saints* furent publiées en 1629, nous supposons que Vagnoni avait également consulté ces livres et rédigea son œuvre en puisant à ces sources. Malheureusement, nous n'avons pas trouvé de liste complète de ces sept mille livres, et selon Fang, il n'en restait que quelques centaines en 1938 :

En l'an 27 selon le calendrier de la République de Chine¹⁸³, quand on réorganisait les livres dans l'église de Pékin, on trouva des centaines de livres faisant partie des sept mille ouvrages que Nicolas Trigault apporta en Chine. Ces livres concernent différents domaines : la théologie, la philosophie, les mathématiques, le droit, la physique et d'autres sciences naturelles.¹⁸⁴

¹⁸² Fang Hao 方豪, *The Collected Works of Maurus Fang Hao Revised and edited by the author on his sixtieth birthday* 方豪六十自定稿, Taipei, Xuesheng Shuju 学生书局, 1969, p. 41. C'est nous qui traduisons.

¹⁸³ C'est-à-dire en 1938. Le calendrier de la République de Chine est la méthode de numérotation des années utilisée actuellement à Taiwan par les fonctionnaires. Il a été utilisé en Chine continentale à partir de 1912 jusqu'à la fondation de la République populaire de Chine en 1949.

¹⁸⁴ Fang hao. *op.cit.*, P. 43. C'est nous qui traduisons.

Après avoir consulté plusieurs collections d'hagiographies du Moyen-Âge au XVI^e siècle, nous n'avons pas trouvé de collection dont le contenu soit très similaire de celui des *Vies des saints* de Vagnoni. Dans ce cas, nous osons affirmer que la source de Vagnoni n'est pas unique. Il fut traducteur, mais il ne fit pas qu'une simple traduction. Si *La Légende dorée* fut sa source majeure, il fit certainement références aux autres textes hagiographiques. Son travail fut ainsi divisé en deux parties : d'une part, la combinaison des sources, et d'autre part, la traduction. Étant donnée le fait qu'excepté les collections d'hagiographies les plus connues comme *La Légende dorée*, la plupart des textes hagiographiques moins connus sont rédigés en latin et ne sont pas traduits en langues vulgaires, la recherche de toutes les sources correspondantes de chaque vie des saints racontée par Vagnoni, soit la recherche sur la première partie du travail de Vagnoni, reste difficile. Cela mérite des recherches approfondies dans le futur. Dans notre présent travail, nous nous concentrons plutôt sur la deuxième partie de son travail, à savoir la traduction.

II.3 Originalité de la traduction des *Vies des saints*

II.3.1 *Shu* et *Yi*

Bien que les recherches sur les sources de référence utilisées par Vagnoni restent inachevées, il est hors de doute que Vagnoni fit un travail de traduction. Qu'est-ce que la traduction ? La question semble facile mais mérite ici notre réflexion.

Du point de vue étymologique, le mot latin *traduco* est composé du verbe *duco* « tirer à soi, mener, conduire », qui donne les suffixes *-duire* et *-ducere* en français et en italien. Et le préverbe de mouvement *trans-* « par-delà, au-delà de » se manifeste aussi dans les traductions de ce mot en d'autres langues européennes, par exemple en

anglais : translate.

Roman Jakobson a distingué trois types de traduction dans son essai *Aspects linguistiques de la traduction*¹⁸⁵ :

1. la traduction intralinguale : il s'agit de la traduction faite à l'intérieur de la même langue en utilisant un seul système de signes linguistiques. D'un côté, les explications, les transformations, les transcodages font partie de ce type de traduction; de l'autre côté, quand nous relierons la connaissance et le monde réel avec la langue, quand on définit une chose en lui attribuant un « nom », on est en train de traduire le monde.

2. la traduction intersémiotique : il s'agit d'utiliser les signes non-linguistiques pour interpréter les signes linguistiques.

3. la traduction interlinguale proprement dite : il s'agit d'interpréter les signes linguistiques d'une langue au mot en d'une autre langue.

Dans le même essai, Jakobson nous montre aussi le caractère séquentiel de la traduction : la traduction est un « discours indirect »¹⁸⁶. Il s'agit d'une décomposition et d'une reformulation. Il faut décomposer la totalité de la langue source et la reformuler en langue cible.

Selon la définition donnée par Jakobson, la traduction faite par Vagnoni appartient évidemment au troisième type de traduction. Il décomposa ses sources de référence en langues européennes et reformula les informations de ses sources en chinois. Dans la préface, Vagnoni avoua qu'il faisait la traduction des hagiographies répandues en

¹⁸⁵ Roman Jakobson, traduit par Nicolas Ruwet, *Essais de linguistique générale, I. Les fondations du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 78.

¹⁸⁶ Idem, p.80.

Europe. Il employa les termes « traduire » et « narrer » en même temps. Cependant, sur le folio qui suit la préface, nous pouvons voir l'inscription suivante: « *Vies des saints de l'Église catholique*, relaté par votre élève, le jésuite Alfonso Vagnoni, révisé par ses compagnons Manuel Dias, Lazzaro Cattaneo et Rui de Figueiredo »¹⁸⁷. Ici, Vagnoni utilise le terme chinois *shu* (述), qui signifie « relater, narrer », au lieu du terme *yi* (译), qui signifie « traduire ». Cela montre que Vagnoni ne considérait pas son livre comme une simple reproduction des textes existants. Préférant le terme *shu*, il essaya de nous apporter un recueil des hagiographies plus ou moins créatif. Alors, quels sont les points originaux de cet ouvrage?

II.3.2 La catégorisation des saints

Dans les *Vies des saints* d'Alfonso Vagnoni, une des innovations les plus importantes consistait en la catégorisation des saints. Vagnoni divisa les soixante-dix-sept saints en sept catégories (quatorze apôtres, douze pontifes, douze martyrs, six confesseurs, six ermites, douze vierges et douze veuves) selon leurs professions, leurs modes de vie, leurs sexes ainsi que leurs états matrimoniaux. Cette méthode de catégorisation était très rare chez les Européens de l'époque-là.

La plupart des collections d'hagiographies médiévales se présentaient en effet selon l'ordre du calendrier liturgique et des âges de la grâce ou du salut. La collection de Jacques de Voragine est un bon exemple. *La Légende dorée* est divisée en cinq parties et cent soixante-dix-huit chapitres. Le livre commence par « l'avent du Seigneur », c'est-à-dire la période de quatre semaines qui précède la fête de Noël. Les cinq parties sont : le temps de la rénovation (5 chapitres), le temps de la réconciliation et de la pérégrination (25 chapitres), le temps de la déviation (21 chapitres), le temps de la réconciliation (20 chapitres), le temps de la pérégrination (107 chapitres). Cette

¹⁸⁷ En chinois : 天主圣教圣人行实，耶稣会后学高一志述，同会阳玛诺、郭居静、费德勒订。

façon de disposer des saints, où le sanctoral est intégré dans le temporel, suit le courant principal chez les légendiers médiévaux :

Cette disposition, qui manifestait une dévotion envers l'Incarnation du Christ, était alors la plus commune dans les légendiers. L'idée d'une disposition alphabétique des saints n'apparut qu'avec le légendier du franciscain Gil de Zamora à la fin du XIII^e siècle, et elle ne se développa vraiment qu'à la Renaissance, avec le recueil de Mombritius.¹⁸⁸

On voit bien qu'il y avait une autre façon de présenter les saints qui était moins courante : la disposition selon l'ordre alphabétique. En consultant les collections d'hagiographies les plus connues en Europe jusqu'à la fin du XVI^e siècle, nous ne trouvons aucun ouvrage dans lequel les saints sont traités et catégorisés à la façon de Vagnoni. Nous pouvons dire que Vagnoni avait un goût pour la catégorisation, parce que les *Vies des saints* n'étaient pas le seul ouvrage où il montra ce goût.

Dans une autre œuvre intitulée *Da Dao Ji Yan* 达道纪言 [*Recueil d'instructions*], on peut également trouver la catégorisation faite par Vagnoni. Le *Recueil d'instructions* est un produit de collaboration entre Vagnoni et son ami chinois, le lettré baptisé Han Yun, pendant la deuxième période en Chine de Vagnoni. Il fut gravé en 1636. C'est une collection de 355 proverbes et chries¹⁸⁹ répandus en Europe, apportant l'enseignement de la rhétorique classique occidentale aux Chinois de la fin des Ming. Ce qui est intéressant, c'est que dans cet ouvrage, les 355 proverbes et chries sont classés en cinq catégories : 158 chries sur la relation entre le souverain et ses sujets, 122 sur celle entre amis, 31 sur celle entre les frères et sœurs, 22 sur celle entre les époux, et 21 sur celle entre les parents et les enfants.¹⁹⁰ Ce genre de classement nous fait penser à la disposition des saints. En effet, dans le *Recueil d'instructions*, les cinq catégories

¹⁸⁸ *La légende dorée, op.cit.*, Introduction p. XXXVII.

¹⁸⁹ Utilisée par les écoles européennes médiévales pour enseigner la rhétorique, une chrie est une brève anecdote pratique qui expose une réplique que la tradition attribue à un personnage. La chrie est la plus courte des narrations, elle tient souvent en une phrase, mais diffère de la maxime, en ce qu'elle est attribuée à un personnage historique.

¹⁹⁰ Cf. Meynard Thierry et Li Sher-Shiueh, *Thierry Jesuit chreia in late Ming China : two studies with an annotated translation of Alfonso Vagnone's Illustrations of the Grand Dao*, Berne, Peter lang, 2014.

s'accordent parfaitement aux Cinq Relations dans la pensée de Confucius¹⁹¹. Cela montre la bonne connaissance de Vagnoni des classiques confucéens.

Les exemples de ces deux œuvres prouvent bien la préférence de Vagnoni pour la catégorisation des informations. Comme ce genre de classement était rare pour les Européens de l'époque, est-ce qu'il s'agit d'une tradition dans la littérature chinoise ? La réponse semble affirmative. Cela nous rappelle quelques œuvres biographiques dans la Chine ancienne. Par exemple, le *Shi Ji* 史记 [*Mémoires du grand historien*]¹⁹² écrit de -109 à -91 par l'historien chinois Sima Qian. C'est le plus célèbre livre d'histoire chinois qui peut être comparable aux *Histoires d'Hérodote*¹⁹³. C'était la première somme systématique de l'histoire de la Chine. Dans cet ouvrage, Sima Qian a classé les informations en cinq catégories : les récits fondamentaux, les grandes familles, le tableau, le traité et la chronique¹⁹⁴. Autant livre historique qu'ouvrage de littérature, il a exercé une influence importante sur l'historiographie chinoise postérieure, et son plan a servi de modèle aux annales dynastiques rédigées au cours des siècles ultérieurs.

En comparant la méthode de classement de Sima Qian et de Vagnoni, nous nous permettons de supposer qu'en tant que jésuite qui connaissait bien la culture chinoise, Vagnoni fit la catégorisation dans ses œuvres, parce qu'il était inspiré par certains

¹⁹¹ Confucius proposa le respect des cinq relations (Wulun 五伦) : relation du prince et du sujet, du frère aîné et du frère cadet, du mari et de la femme, et entre amis.

¹⁹² Cf. Sima Qian, *Mémoires historiques. Vies de Chinois illustres*, traduit par Jacques Pimpaneau, Picquier Poche, 2002.

¹⁹³ Les *Histoires* ou l'*Enquête* sont la seule œuvre connue de l'historien grec, Hérodote. Le titre signifie littéralement « recherches, enquêtes ». C'est le plus ancien texte complet en prose que nous ayons conservé de l'Antiquité. Hérodote y expose le développement de l'empire perse, puis y relate les guerres médiques qui opposèrent les Perses aux Grecs.

¹⁹⁴ 12 volumes de Récits fondamentaux (Benji 本纪) contenant les biographies des chefs politiques importants depuis le mythique Empereur Jaune jusqu'au premier empereur chinois Qin Shi Huangdi, ainsi que les biographies de quatre empereurs et d'une impératrice douairière des Han occidentaux, antérieurs à l'époque de Sima Qian; 30 volumes de Grandes familles (Shijia 世家) contenant toutes les biographies des chefs politiques, nobles et fonctionnaires remarquables de la période des Printemps et Automnes et de la période des Royaumes combattants, c'est-à-dire les périodes où la Chine était divisée en plusieurs royaumes ; 10 volumes de Tableau (Biao 表) présentant une chronologie des événements à partir de 841 av. J.-C. ; 8 volumes de Traité (Shu 书) contenant les événements d'ordre économique et culturel de la période couverte dans le livre ; 70 volumes de Chronique (Liezhuàn 列传) contenant les biographies de personnages importants tels que des philosophes et des poètes.

ouvrages biographiques chinois. Les avantages de cette classification sont évidents. Ce travail fut fait pour les lecteurs chinois dont la plupart ne connaissaient rien du christianisme. Par conséquent, s'il avait suivi les exemples des collections d'hagiographies européennes en énumérant les légendes des saints dans l'ordre chronologique, les Chinois auraient eu des difficultés à retenir ces saints, car en ce temps-là en Chine, il n'existait que le calendrier lunaire¹⁹⁵. Comme Vagnoni classa avec sagesse les saints selon les habitudes de lecture des Chinois, les lecteurs pouvaient ainsi comprendre plus facilement les histoires des saints, et ils pouvaient également chercher les meilleures catégories à imiter.

II.3.3 Style de narration

Dans le dernier paragraphe de la préface des *Vies des saints*, on peut lire la phrase suivante : « Sans terme phraséologique, le langage est dans un style cohérent et compréhensible. »¹⁹⁶ Par cette phrase, Vagnoni résume le style de son écriture. Par sa narration linéaire, il exprime son mépris pour les beaux termes inutiles, ainsi que son effort pour rendre sa narration claire et facile à comprendre.

Dans les *Vies des saints*, Vagnoni supprime un grand nombre de noms de personnages, en gardant seulement leurs professions, tels que le roi, les magistrats, etc. Par exemple, dans le récit de sainte Cécile, Vagnoni élimine le nom de l'évêque Urbain, et celui du préfet Almachius. Le personnage de Maxime apparaît dans l'histoire chez Voragine mais n'est point mentionné du tout par Vagnoni. Un autre exemple, dans l'histoire de sainte Félicité, Vagnoni efface le nom de l'empereur Antonin et celui du « sage », saint Grégoire. Nous supposons qu'aux yeux de Vagnoni, ces noms de personnages, ainsi que des noms des lieux, étaient des données onomastiques qui

¹⁹⁵ C'est à partir du début du XX^e siècle que le Calendrier grégorien a commencé à être utilisé en Chine.

¹⁹⁶ En chinois : 言之不文，趣易通耳。

n'avaient guère d'intérêt pour le lecteur chinois. De ce fait, il simplifie ces histoires en supprimant de tels noms de sorte qu'il est plus facile pour les lecteurs chinois de comprendre les histoires.

On trouve dans les textes de Vagnoni d'autres détails qui permettent au lecteur chinois de mieux comprendre les légendes des saintes. Par exemple, dans la vie de sainte Lucie, quand Vagnoni parle de Venise, il signale que c'est une « fameuse ville en Italie ». Voyons d'autres exemples :

Grâce à la protection du Seigneur, le bateau fut dirigé par le vent vers l'ouest de la Méditerranée, et arriva heureusement dans le port de Marseille. C'était une fameuse ville de France, une ville extrêmement riche où de nombreux marchands se réunissaient. (Vie de sainte Marthe)

Marcelle était issue d'une ancienne famille honorable. Elle naquit à Rome. Rome était la capitale de son pays. (Vie de sainte Marcelle)

Ce genre d'ajouts n'est pas inutile pour les Chinois de l'époque qui n'avaient pas la moindre idée de l'Europe. De plus, dans la plupart de ses récits, Vagnoni s'attache à indiquer une correspondance avec le calendrier chinois pour inscrire la vie de la sainte dans l'imaginaire de son lecteur :

Elle n'avait que treize ans. Son martyre eut lieu en l'an du Seigneur 304. Selon le calendrier lunaire, c'était en l'antépénultième année du règne de l'empereur Huidi de la Dynastie Jin. (Vie de sainte Agnès)

Après avoir donné ses dernières instructions chrétiennes à son entourage, elle rendit l'âme sereinement. C'était l'an du Seigneur 1380. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était la treizième année de l'ère Hongwu de la dynastie Ming, une année Gengshen selon le cycle sexagésimal chinois. (Vie de Catherine de Sienne)

C'était l'an du Seigneur 1081. Selon le calendrier lunaire de Chine, c'était le jour de l'équinoxe du printemps de la troisième année de l'ère Yuanfeng sous le règne de l'empereur

Shenzong pendant la Dynastie Song, une année Gengshen selon le cycle sexagésimal chinois.
(Vie de sainte Catherine de Suède)

En tant que recueil d'hagiographies chrétien, les *Vies des saints* de Vagnoni sont riches en couleurs religieuses. Pourtant, elles sont également teintées d'une touche littéraire. Les personnages sous la plume de Vagnoni sont parfois éloquents. Dans la légende de sainte Catherine d'Alexandrie, quand Catherine apprend que les chrétiens sont poussés à sacrifier aux idoles par crainte de la mort, elle s'avance avec audace vers l'empereur et prononce devant ce dernier un discours plein de remarques judicieuses :

Catherine, âgée de dix-huit ans seulement, entendit dire que les habitants, poussés par l'empereur, s'opposaient au Seigneur en faisant des sacrifices à des démons. Courageuse comme un homme, elle s'avança directement vers l'empereur et lui dit : « Est-ce que tu connais vraiment les statues auxquelles tu sacrifies ? » « Pourquoi dis-tu cela ? » demanda l'empereur. Catherine lui répondit : « Au temps jadis, ceux que tu appelles les dieux n'étaient que des êtres humains parmi lesquels il y en avait certains qui agissaient contre l'humanité, soit à cause de leur passion pour les plaisirs charnels, soit par des massacres d'innocents, soit pour des rivalités d'intérêts, soit par l'usurpation du pouvoir dans des pays voisins, soit par le viol des femmes, soit par des tromperies de proches ou la compromission d'inconnus, soit en résistant à des supérieurs ou en maltraitant des inférieurs. Ils se livraient à tous les crimes imaginables que les sages méprisaient dans les œuvres classiques. Même le peuple s'en rend compte, mais toi, notre empereur, comment pourrais-tu l'ignorer complètement ? Ou bien, tu le sais peut-être, mais tu ne le crois pas, n'est-ce pas ? Si tu le croyais, comment pourrais-tu prendre ces idoles pour tes dieux ? Sache que seul celui qui a créé le monde et a engendré toutes les créatures est le vrai Seigneur que les sages vénèrent. À nous, les êtres humains, il nous favorise, nous encourage, et nous sauve souvent, il ne cessera pas de nous aider jusqu'au moment où tout le monde sera sauvé. Sur ce point, les œuvres classiques anciennes et modernes l'ont toutes noté, les sages de toute part l'ont démontré, et de nombreux prodiges l'ont prouvé, mais tu en doutes encore. Cependant, le plus grand mérite du Seigneur n'est pas d'avoir créé les humains et les choses du monde, mais plutôt d'être descendu au monde en prenant la forme d'un homme et d'avoir volontiers éprouvé toutes sortes de souffrances. Quoique le plus innocent du monde, il a été condamné comme un coupable, et il est mort pour résister aux péchés des hommes. On n'a jamais entendu parler d'une chose pareille. Comment pourrait-on le remercier ? C'est pourquoi tous les sages de l'histoire qui ont eu la chance d'en

entendre parler ont décidé de croire en lui et de se vouer, au nom de la morale et de la justice, à son service jusqu'à la mort, dans le but d'apporter le bonheur au peuple. » (Vie de sainte Catherine d'Alexandrie)

Ce discours de Catherine est rempli de figures de style. Tout d'abord, elle utilise le parallélisme pour révéler le vrai visage des « dieux ». Ce parallélisme permet des effets d'insistance et de redoublement. Ensuite, elle cite des exemples dans les livres classiques, et emploie des figures de style, telles que l'allégorie et la métonymie, afin de montrer que seul Dieu est digne d'être vénéré. Par ce discours, une jeune Catherine extrêmement éloquente nous impressionne profondément.

Dans *La Légende dorée*, on trouve également cette scène :

Frappée au cœur par une forte douleur, elle s'avança avec audace vers l'empereur et lui dit : « La dignité de ton ordre et la voie de la raison me conseilleraient de te présenter mes salutations, si tu reconnaissais le Créateur des cieux et si tu détournais ton esprit des dieux. » Et, debout devant la porte du temple, elle disputa longuement avec l'empereur, en utilisant les diverses démonstrations des syllogismes, en utilisant l'allégorie, la métonymie, en parlant de claire et mystique façon.¹⁹⁷

Jacques de Voragine ne nous montre pas le long discours de Catherine. Il résume simplement les points forts de son discours : « en utilisant les diverses démonstrations des syllogismes, en utilisant l'allégorie, la métonymie, en parlant de claire et mystique façon ». On peut dire que la description de Vagnoni sur le discours de Catherine démontre bien les caractéristiques résumées par Voragine. Un autre exemple : dans l'histoire de sainte Félicité chez Jacques de Voragine, avant de subir les différents supplices, Félicité dit à ses fils :

« Levez les yeux vers le ciel, mes enfants, et regardez vers les hauteurs, mes chers petits, car c'est là que le Christ nous attend. Combattez avec courage pour le Christ et montrez-vous

¹⁹⁷ *La Légende dorée, op.cit.*, p.976.

fidèles à son amour! »¹⁹⁸

Quant à Vagnoni, comme toujours, il confère un long discours à son personnage :

Se tournant vers ses fils, elle dit : « mes enfants, levez vos têtes vers le ciel, regardez notre Seigneur dans vos cœurs. Face à lui, examinez vous-mêmes si vous êtes persévérants. Le Seigneur, avec tous les autres saints attend que vous veniez tous au royaume du ciel pour trouver le vrai bonheur. Toutes les peines et les joies du monde passent vite, et derrière vous, les dangers et les fortunes sont innombrables. Tenant compte de tout cela, soyons constants dans notre foi. N'ayez pas peur de la persécution, ne craignez pas que nos ennemis se vengent du Seigneur par haine du peuple. Même si je suis déjà vieille, je n'attends pas que vous me soigniez, et je ne veux pas non plus mourir avant vous pour que vous m'enterriez. Mon seul vœu, c'est de vous voir mourir pour la justice avec votre foi et votre constance. Mon âme sera ainsi consolée et je pourrai enfin mourir en paix. »

On voit bien qu'en rendant ses personnages plus éloquents, Vagnoni exprime donc sa propre pensée en profitant de ces discours des saintes.

Bien que la narration des histoires occupe la position la plus importante dans les *Vies des saints*, Vagnoni cherche toujours des occasions pour ajouter de petits commentaires sur les activités de ses personnages :

Hélas ! Quel stupide tyran ! Il ne pensa pas à la clairvoyance ni à la justice du Seigneur, il n'eut enfin nulle part où aller. Décidé à faire décapiter sa fille, il fut trouvé mort dans son lit durant la nuit. Hélas ! Plus on fait de mal, plus on éprouve de malheurs ! La punition fut d'autant plus cruelle qu'elle arriva plus tard. (Vie de sainte Christine de Bolsène)

Les gens s'attachent toujours à leur vie actuelle, mais en réalité, ils ne sont que des voyageurs dans ce monde, comment pourraient-ils se considérer comme les hôtes ? (Vie de sainte Catherine de Sienna)

Il faut savoir que les souverains ne devraient pas s'appuyer sur leur puissance pour violer la

¹⁹⁸ Idem, p. 483.

loi. S'ils sont séduits par le désir sexuel et l'intérêt personnel, s'ils font ce qu'ils veulent, et qu'ils malmènent le peuple à leur guise, ils s'attireront eux-mêmes des ennuis voire une honte infinie. (Vie de sainte Lucie de Syracuse)

À travers ces extraits, on constate que Vagnoni ne se contente pas d'être un simple spectateur de l'histoire. Il insère entre les lignes ses propres pensées. Néanmoins, il ne critique jamais les religions, tant le christianisme que les religions païennes. Ce qui l'intéresse, c'est de critiquer les conduites de l'homme, notamment celles des souverains. Ces petites morales nous font penser à Confucius, qui nous laisse de nombreuses maximes sur les relations humaines. Comme nous l'avons dit dans notre première partie, Vagnoni fut un des héritiers convaincus de la méthode Ricci. Il apprit le chinois, chercha à raconter les histoires chrétiennes d'une façon à ce que les Chinois pussent facilement accepter. Ici, on peut prendre ses petites morales comme une imitation des maximes de Confucius.

II.3.4 Quelques marques lexicales

Face à l'immense divergence entre les cultures chinoise et occidentale, Alfonso Vagnoni traite les objets qu'il a traduits avec précaution. Il les recrée et cherche toujours l'indigénisation, afin que ses œuvres puissent être intégrées dans la société chinoise de la fin de la dynastie Ming. En ce sens, il s'accorde parfaitement avec la culture chinoise. Sur ce point, nous citons quelques exemples sur son choix des termes.

Dragon et python

Dans *La Légende dorée*, Marthe est torturée par un dragon. Cependant, au lieu d'un « dragon », Vagnoni choisit le mot « python » dans sa version chinoise.

En ce temps-là, il y avait un python venimeux qui survint au monde avec impétuosité. Il rampa partout, tenta à tout moment de dévorer les hommes et les animaux. Les gens prièrent Marthe

de les protéger. Par pitié, Marthe transmet leur prière au Seigneur. Ensuite, elle sortit de la ville pour affronter le python. Dès qu'elle le rencontra, elle lui montra une croix et lui jeta de l'eau bénite. Le python s'éclata et mourut immédiatement. (vie de sainte Marthe)

Ce choix est dû aux images différentes du dragon en Orient et en Occident. Aussi bien en Orient qu'en Occident, le dragon est souvent associé au fantastique et à la mythologie. Pourtant, tant l'apparence extérieure que les perceptions communes du dragon diffèrent grandement dans ces deux parties du monde.

Dans la culture occidentale, le dragon représente le mal et les ténèbres. Le dragon occidental a toujours des dents pointues, de fortes jambes et de griffes acérées. Soufflant le feu, il apporte le malheur, la souffrance et la peur aux êtres humains. Il fait l'objet d'attaques de nombreux héros et dieux ayant le désir de triompher de lui et d'établir l'ordre sur le monde. Quant au christianisme, cette religion fait du dragon le symbole du mal, de la Bête de l'Apocalypse, l'incarnation de Satan et du paganisme. Le dragon est donc toujours l'incarnation du mal.

Si le dragon a une mauvaise réputation dans les pays chrétiens, dans les pays asiatiques et plus particulièrement en Chine, au contraire, il a une image extrêmement positive et propice. Il est très réputé et toujours vénéré pour sa noblesse, sa solennité et sa sainteté. À travers l'histoire de la Chine, le concept du dragon faisait partie de la vie quotidienne du peuple. Jusqu'à aujourd'hui, les Chinois ont toujours l'habitude de s'appeler eux-mêmes les « descendants du dragon ». Aux yeux des Chinois de l'ancien temps, le dragon était responsable des phénomènes aquatiques, tels que les rivières, les chutes d'eau et les mers, et il pouvait même maîtriser le climat et faire pleuvoir. Bref, ils croyaient que le dragon possédait de nombreux pouvoirs surnaturels. Ce n'est pas du tout le même concept du dragon qu'en Occident. De ce fait, si Vagnoni avait traduit le terme « dragon » directement en chinois, son lecteur n'aurait pas compris comment un animal tellement noble pouvait harceler le personnage de l'histoire.

Outre cela, Vagnoni avait la deuxième raison de ne pas utiliser le terme « dragon ». Dans la Chine féodale monarchique, le dragon représente l'empereur et la puissance de la majesté. Il est un symbole utilisé par les empereurs de presque toutes les dynasties chinoises. En régnant sous le signe du dragon, ils étaient considérés comme « fils du dragon » ayant reçu « le mandat du ciel ». Leurs vêtements de parade étaient abondamment décorés de dragons. Pour cette raison, dans la Chine antique, les décorations de dragon étaient souvent sur les constructions « divines », tels que les palais, les temples, etc. Au contraire, elles restaient un tabou pour les maisons des masses populaires. Le peuple avait lui aussi l'habitude d'utiliser le terme de « dragon » pour parler de l'empereur.

Afin d'éviter la confusion et des malentendus potentiels du lecteur chinois, Vagnoni a décidé de ne pas mentionner le dragon. Il a prudemment choisi le terme de « python », une sorte de serpent de très grande taille, pour le remplacer, car le serpent et le dragon sont parfois vus comme des « cousins ». Pour les Chinois antiques, différent du dragon qui ne représentait que du bien, le serpent revêtait une image relativement complexe. D'une part, il revêtait parfois une image de sainteté. Nu Wa, le créateur de l'humanité selon une légende chinoise, était une déesse mi-femme mi-serpent. D'autre part, dans la littérature chinoise, le serpent était souvent décrit comme un monstre et revêtait donc une image négative. Dans la fameuse œuvre chinoise *Shan Hai Jing* 山海经 [Livre des monts et des mers], recueil de données géographiques et de légendes de l'Antiquité chinoise composé entre les Royaumes combattants (V^e siècle av. J.-C., -221.) et les Han (-202, 220), il y avait de nombreux contes dans lesquels on trouvait des monstres sous la forme du serpent. De ce point de vue, le terme de « python » choisi par Vagnoni pour décrire un monstre est complètement raisonnable. Chrétien, Vagnoni choisit enfin de respecter la tradition des Chinois, et ce choix s'accordait parfaitement avec la culture chinoise.

La particule de « xi »

Dans l'histoire de Basilisse, après que Bisilisse et son mari Julien aient fait vœu de garder leur chasteté et de vivre dans la continence parfaite, Jésus et la sainte Vierge descendent devant eux, accompagnés par des des saints et des saintes. Ces derniers commencent à chanter pour louer les grandes vertus de ce couple :

Leur prière n'était pas achevée quand la chambre trembla fortement. Subitement, une nuée brillante apparut devant eux. Ils virent dans cette nuée Jésus accompagné par des saints sur son côté gauche, et la Sainte Vierge accompagnée par des saintes sur son côté droit. D'abord, le groupe de saints félicita le marié en chantant : « Quelle noble qualité que Julien possède ! Il contraint tous les désirs humains ! Personne ne sera plus courageux que lui ! » Ensuite, le groupe de saintes félicita la mariée en chantant : « Quelle chance que Basilisse a de se marier avec un homme vertueux ! Ils font vœu de rester chastes. Ils mériteront l'ascension au paradis ! »¹⁹⁹ (Vie de sainte Basilisse)

Quand nous traduisions les paroles de ces chansons chantées par les saints et saintes, nous avons trouvé, dans une certaine mesure, l'impossibilité de traduire le style de ces paroles. En effet, à travers le texte chinois, on constate la répétition de la particule de « xi » (兮). Le mot de « xi » est une particule poétique marquant une pause qui sert de petite articulation dans un discours, et il est également une sorte d'interjection plaintive. Cette particule est rarement utilisée aujourd'hui, mais il y a plus de deux mille ans, elle était fréquemment utilisée dans l'œuvre célèbre intitulée *Chu Ci* 楚辞 [*Chants de Chu*]²⁰⁰.

Les *Chants de Chu* sont une anthologie de dix-sept poèmes ou séries de poèmes.

¹⁹⁹ En chinois : 祈祷未毕，宫室震动，忽天光一道降至，光中见圣人一群，护从耶稣列左，又圣女一群，护从圣母列右。其圣人一群，先贺贤夫，而歌云：“儒里央其为高俊兮，人欲悉服兮，孰有及其勇者兮。”其圣女一群次贺贤妻而歌曰：“把西里撒幸配德士兮，同心矢洁而应冲天兮。”

²⁰⁰ Version traduite en français : *Élégies de Chu. Chu ci. Attribuées à Qu'Yuan et autres poètes chinois de l'Antiquité (ive siècle av. J.-C. - iie siècle apr. J.-C.)*, trad. Rémi Mathieu, Paris, Gallimard, coll. "Connaissance de l'Orient", 2004.

Pour moitié ils sont originaires du royaume de Chu et datent des IV^e et III^e siècles av. J.-C., à l'époque des Royaumes combattants. Les *Chants de Chu* marquaient le début de la poésie personnelle, en particulier avec le *Li sao* 离骚 [Tristesse de la séparation]²⁰¹ de Qu Yuan²⁰². Dans les *Chants de Chu*, on peut trouver partout la particule « xi », comme Jacques Pimpaneau le dit :

La métrique des *Chants de Chu* se répartit en trois types principaux. Certains vers comprennent cinq ou six mots, dont le rythme est marqué après le troisième mot par un mot (*xi*) qui n'a pas de sens et qui se répète à chaque vers. D'autres poèmes, dont le *Li sao*, ont des vers de six mots, avec un *xi* à la fin des vers impairs. Enfin certains poèmes sont composés de vers de quatre mots, le *xi* se trouvant à la fin des vers pairs : il prend la place du quatrième mot ou s'ajoute à la suite, constituant dès lors un vers de cinq mots.²⁰³

En tant qu'anthologie des premiers poèmes chinois, les *Chants de Chu*, ainsi que le style de ces poèmes, étaient sans aucun doute bien connus par le peuple des Ming. Vagnoni imite ici le style des poèmes dans les *Chants de Chu*, cela montre sa parfaite connaissance des classiques littéraires chinoises et son intention d'attirer l'intérêt de son lecteur.

Termes empruntés

Dans les histoires des saintes écrites par Vagnoni en chinois, il y a un terme qui apparaît fréquemment. C'est le terme chinois *Xiulian* (修炼) qui signifie « exercer des pratiques des austérités ».

Bien qu'on comprenne clairement la signification des pratiques des austérités, le

²⁰¹ *Li Sao* 离骚 [Tristesse de la séparation] est le premier long poème chinois, de trois cent soixante-douze vers, écrit par Qu Yuan (屈原) dans lequel le poète commence par parler de lui-même avant de décrire son errance à travers le ciel. Il est le premier des poèmes conservés dans les Chants de Chu et en est le chef-d'œuvre.

²⁰² Qu Yuan (屈原), né en 343 ou 340, mort entre 278 et 290 av. J.-C., était un poète chinois du royaume de Chu.

²⁰³ Jacques Pimpaneau, *Chine : Histoire de la littérature*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 1989 (réimpr. 2004), p. 48.

terme *Xiulian* est sans aucun doute un terme taoïste. Le taoïsme était un des trois piliers de la pensée chinoise avec le confucianisme et le bouddhisme. Si le bouddhisme prend son origine en Inde, le taoïsme est une religion enracinée sur le sol chinois. Les croyants taoïstes exercent sans cesse des multiples pratiques en quête de l'immortalité. Ces pratiques contiennent les pratiques méditatives et les rituels religieux (prières, offrandes). Il y a aussi une pratique particulière, à savoir l'alchimie. Dans les légendes taoïstes, il y a des saints qui se concentrent à sur la conception de pilules médicinales à avaler, dans l'espoir de rester immortel. Le terme *Xiulian* fait donc penser à toutes ces pratiques du taoïsme.

Néanmoins, en tant que jésuite, Vagnoni utilise souvent le terme *Xiulian* dans sa traduction des vies des saints en chinois. Il s'agit d'un emprunt du terme. Comme le christianisme était une religion inconnue de la plupart des Chinois, s'il avait traduit directement les termes chrétiens par la translittération, le contenu de ce nouvelle religion aurait été extrêmement difficile à comprendre pour les Chinois. Faute d'un vocabulaire adapté, il choisit finalement un terme emprunté du taoïsme. Ainsi, les Chinois pouvaient immédiatement saisir le sens de ce terme, malgré les différences entre les pratiques chrétiennes et celles taoïstes.

Dans l'histoire de sainte Catherine de Sienne, Jésus encourage Catherine à « rester impassible en abandonnant les sept passions » :

La nuit suivante, Jésus arriva devant elle et la loua pour sa charité. Jésus la réconforta en parlant du bonheur du royaume du ciel. De plus, il lui conseilla de rester impassible en abandonnant les sept passions, et de ne plus résister au destin. (Vie de sainte Catherine de Sienne)

On trouve ici le mot intéressant de « sept passions ». En effet, c'est un terme bouddhiste. Selon la doctrine bouddhiste, les sept passions désignent la joie, la colère, l'inquiétude, la frayeur, l'amour, la haine et le désir. Vagnoni emprunte ce terme

bouddhisme dans son œuvre, et selon lui, les « sept passions » représentent les émotions humaines qui empêchent les pratiques chrétiennes. De plus, dans la même histoire, Vagnoni emprunte un autre terme, à savoir celui de « cinq viscères », terme de la médecine chinoise :

Catherine avait toujours de la pitié pour les pauvres. Chaque fois qu'elle voyait les pauvres, elle avait des douleurs dans tous les cinq viscères. (Vie de sainte Catherine de Sienne)

Selon la médecine chinoise, les « cinq viscères » comprennent le cœur, le foie, la rate, les poumons et les reins. Les Chinois utilisent souvent ce terme pour désigner les organes vitaux du corps humain.

On peut considérer ce genre d'emprunt du terme comme une adaptation à la culture chinoise. En effet, Vagnoni n'était pas le premier missionnaire à emprunter des termes existants dans la civilisation chinoise. Dans *Tian Zhu Sheng Jiao Shi Lu* 天主圣教实录 [Véritable exposé de la religion chrétienne] par le père Michele Ruggieri, le terme *Tianzhu* fut proposé pour la première fois. Il faut savoir que le terme de *Tianzhu* qui signifie « seigneur du ciel » existait depuis longtemps dans la mythologie chinoise. Michele Ruggieri et Matteo Ricci empruntèrent ce terme dans leurs œuvres afin de désigner Dieu, le Seigneur des chrétiens. Cette tentative de traduction d'aussi bien Alfonso Vagnoni que de ses prédécesseurs nous montre leur bonne connaissance de la culture chinoise et leur respect de cette dernière.

Terme de modestie

Sur le folio qui suit la préface, nous pouvons voir les noms de l'auteur et des réviseurs du manuscrit. La traduction est la suivante : « Vies des saints de l'Église catholique, relaté par votre élève, le jésuite Alfonso Vagnoni, révisé par ses

compagnons Manuel Dias, Lazzaro Cattaneo et Rui de Figueiredo »²⁰⁴. Ici, il y a un mot intéressant qui est difficile à traduire avec exactitude. C'est le mot *houxue* (后学). *Houxue* est un mot de l'ancien chinois qui signifie « votre élève » ou bien « une personne moins érudite ». Normalement, les Chinois employaient ce mot très littéraire devant des personnes qu'ils considéraient comme leurs supérieurs, afin d'exprimer leur modestie et leur respect pour ces dernières. En chinois, il existe un certain nombre de mots que les gens utilisent pour montrer leur politesse et leur modestie, une qualité encouragée par Confucius. En Chine, il y a une phrase connue qui est : « San ren xing, bi you wo shi »²⁰⁵. Littéralement, cette phrase signifie : « parmi trois personnes qui marchent, se trouve forcément mon maître ». On peut traduire librement cela par : « On peut apprendre de n'importe qui ». Cette phrase est extraite des leçons de Confucius, soigneusement consignées par ses disciples dans le principal texte du confucianisme *Lun Yu* 论语 [Les analectes de Confucius]. En utilisant le mot *houxue*, Vagnoni montre sa modestie devant le lecteur chinois. Il utilise la technique oratoire *captatio benevolentiae* et cherche à s'attirer l'attention bienveillante et les bonnes grâces d'un auditoire. Ce détail relève sa connaissance parfaite tant des mots littéraires chinois que des propos de Confucius, et cela reflète donc qu'il était favorable à la stratégie d'adaptation proposée par Matteo Ricci.

II.3.5 La traduction des noms des saints

Dans son recueil des vies des saints en version chinoise, Vagnoni traduit évidemment tous les noms des personnages en chinois. Néanmoins, la plupart des noms traduits par Vagnoni semblent assez bizarres aux yeux des Chinois.

Comme nous le savons, en Chine, les noms et les prénoms sont composés de

²⁰⁴ En chinois : 天主教圣人行实，耶稣会后学高一志述，同会阳玛诺、郭居静、费德勒订。

²⁰⁵ En chinois: 三人行，必有我师。

caractères chinois. Généralement, pour traduire un nom occidental en chinois, il y a quelques principes. Premièrement, la translittération. La translittération consiste à reproduire le nom occidental phonétiquement à l'aide des caractères dont la prononciation se rapprochent le plus de celle du nom original.²⁰⁶ Deuxièmement, il faut choisir les caractères les plus convenables non seulement en fonction de la sonorité mais encore de l'origine et parfois même du sexe. En langue chinoise, il existe de nombreux caractères homonymiques. Ils ont la même prononciation, mais leurs écritures et leurs sens sont complètement différents. C'est pourquoi on devrait choisir parmi un grand nombre de caractères homonymiques un caractère convenable. Certains caractères, en fonction de leurs significations ou des leurs radicaux, peuvent refléter le sexe du personnage.²⁰⁷ En général, quand on fait la traduction des noms occidentaux en chinois, on choisit parfois les caractères dont le sens est neutre ou élogieux, c'est-à-dire, dépourvu de sens péjoratif ou de signification particulière mais sans aucune relation avec le nom original.

En regardant les noms des saintes traduits par Vagnoni, nous trouvons que Vagnoni a bien respecté le premier principe. Les prononciations des noms chinois et des noms originaux des saintes s'accordent bien. Cependant, les caractères qu'il a choisis restent bizarres. Par exemple, parmi les vingt-quatre noms des saintes, il y a quatre noms²⁰⁸ contenant le caractère 辣 (la) qui signifie « pimenté ». L'emploi de ce caractère dans les noms ou prénoms est extrêmement rare pour les Chinois. D'ailleurs, à travers ces noms chinois des saintes, on ne peut pas reconnaître de nom féminin. Cela montre que Vagnoni n'a pas respecté le deuxième principe.

Il est remarquable qu'au contraire de ces noms chinois bizarres des personnages,

²⁰⁶ La plupart du temps la prononciation n'est pas exactement la même, mais elle est relativement proche.

²⁰⁷ Par exemple, un prénom contenant le caractère 雪 (xue) qui signifie « neige » est souvent un prénom féminin, et un caractère dont le radical est « la clé de la femme » peut aussi être utilisé pour former un prénom féminin.

²⁰⁸ Ce sont les noms de Claire (嘉辣 Jia la), Thècle (德格辣 De ge la), Paule (保辣 Bao la) et Marcelle (玛尔则辣 Ma er ze la) .

ceux des missionnaires chrétiens comme Vagnoni lui-même soient considérés comme des noms typiquement chinois. Nous supposons que leurs noms chinois furent créés à l'aide des lettrés natifs. Quand Vagnoni faisait son travail de traduction tout seul, bien qu'il maîtrisât parfaitement la langue chinoise, sa traduction des noms des personnages de son œuvre n'était pas aussi parfaite.

En résumé, on peut dire que Vagnoni a adapté ses sources originales, dans l'espoir de présenter aux Chinois une collection d'hagiographies au goût de ces derniers, et d'intégrer son œuvre dans le contexte culturel et social de la fin de la dynastie Ming. Ces histoires des saintes ne sont pas de simples traductions de ses textes de référence mais aussi des créations littéraires par lesquelles Vagnoni fit preuve de la plus grande sincérité envers son lecteur.

Troisième Partie

I. La mission chrétienne et les femmes chinoises

I. 1 Difficultés rencontrées

Les femmes chinoises des dynasties Ming et Qing appartenait aux groupes vulnérables de la vie politique et économique. Ayant constaté que les femmes chinoises avaient plus besoin que les hommes de réconfort religieux, les jésuites européens en Chine ont adopté diverses stratégies pour développer leur mission auprès des femmes chinoises. Dans la société patriarcale, les femmes chinoises avaient un statut social inférieur et se trouvaient généralement dans un état où l'identité, l'expression de l'émotion et l'éveil de la conscience étaient dépréciées. La religion leur proposait dès lors un espace privé qui pouvait leur permettre d'échapper à la domination patriarcale. En ce temps-là, à chaque fête traditionnelle chinoise, de nombreuses femmes se rendaient aux temples bouddhiste ou taoïste, brûlaient de l'encens et faisaient des vœux. Les jésuites se rendirent compte que les femmes chinoises jouaient un rôle important au sein de la famille dans le maintien des croyances et de la vénération des dieux. À leurs yeux, elles avaient même une ferveur religieuse plus ardente que les hommes. De ce fait, les jésuites européens à la fin de la dynastie Ming accordèrent toujours beaucoup d'importance au travail de prédication de la foi parmi les femmes.

Cependant, en raison de la position sociale inférieure des femmes chinoises, les jésuites occidentaux rencontrèrent plusieurs difficultés. L'un des problèmes majeurs était le manque d'occasions de côtoyer les femmes. Álvaro Semedo, qui arriva en Chine un peu plus tard que Matteo Ricci, a décrit dans son *Histoire universelle du grand royaume de la Chine* :

Les femmes vivent fort retirées, & c'est une chose extraordinaire de voir une dame par les rues, pour âgée & honnête qu'elle soit ; & beaucoup moins est-il permis aux hommes de les visiter dans leurs maisons. L'appartement où elles logent est en vénération comme quelque lieu sacré,

& si quelqu'un sans y penser, veut entrer dedans, il ne faut qu'un mot pour l'arrêter tout court, & dire, c'est là que sont les dames.

Les serviteurs qui sont auprès d'elles pour les servir sont des enfants, & les parents mêmes, si ce ne sont les plus jeunes du mari, n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres, non pas le beau-père : ce qui s'observe avec tant de rigueur, que si un père veut châtier son fils (car jamais les pères ne relâchent rien de l'autorité qu'ils ont sur leurs enfants, & se conservent toujours le pouvoir de les châtier, bien qu'ils soient mariés) le fils n'a qu'à p.048 gagner promptement la chambre de sa femme : c'est un lieu de refuge, d'où le père n'ose approcher. Quand le devoir les oblige à prendre quelque visite en la maison de leur père, elles s'y font porter dans des chaises fermées ; lorsque pour satisfaire aux cérémonies de leur religion elles sont contraintes d'entreprendre quelque voyage à pied aux temples de leurs idoles, elles marchent le visage couvert ; & si elles montent dans un bateau avec leurs plus proches parents, comme je me souviens une fois d'en avoir vu plus de deux cents ensemble, au sujet de quelque pèlerinage, elles passent toutes les unes après les autres sans dire mot. On sait fort bien que la moindre ouverture que les femmes donnent à la fréquentation des hommes est une grande porte au danger de leur honneur.²⁰⁹

Selon Semedo, les femmes chinoises, notamment les femmes des couches supérieures, restaient toujours chez elles et ne sortaient jamais. Semedo était très étonné de cela. Toutefois, il essaya de comprendre et d'approuver ce choix des femmes chinoises :

Cette retraite, pour fâcheuse qu'elle semble être, s'adoucit peu à peu, par la coutume, & entretient la paix & le repos dans les familles.²¹⁰

De plus, Semedo se rendit compte que l'habitude de mener une vie retirée ne concernait que les femmes des couches supérieures :

Toutefois il ne se peut faire que dans un pays si étendu que la Chine, les femmes soient partout si solitaires : il y a quelques lieux, où les bourgeoises prennent les mêmes libertés que parmi

²⁰⁹ Álvaro Semedo, *op.cit.*, p. 45.

²¹⁰ Idem, p. 45-46.

nous, d'aller, & de venir, quoique les dames de qualité vivent partout fort retirées.²¹¹

Dans la lettre du père de Chavagnac au père Le Gobien, on trouve la description ci-dessous :

Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes ; c'est une maxime fondamentale dans tout l'Empire, qu'une femme ne doit jamais paraître en public, ni se mêler des affaires du dehors.²¹²

L'observation des pères était correcte. L'habitude des femmes chinoises de rester à la maison dataient de longtemps. Cette idée provenait d'une pensée confucéenne : « il est inapproprié pour les hommes et les femmes de se toucher la main. » Dans le *Classique des Rites* de Confucius, on trouve le passage ci-dessous :

Les hommes et les femmes ne devraient pas s'asseoir ensemble (dans le même appartement), ni avoir le même support pour leurs vêtements, ni utiliser la même serviette ou peigne, ni se toucher la main en donnant et en recevant. Une belle-sœur et un beau-frère n'interviennent pas (l'un sur l'autre). Aucune des concubines dans une maison ne doit être employée pour laver le vêtement inférieur (d'un fils). Les affaires extérieures ne devraient pas être apportées à l'intérieur de l'entrée (des appartements des femmes), et c'est également le cas à l'inverse. Quand une jeune femme est promise en mariage, elle porte les ficelles (sur son cou) ; et à moins qu'il y en ait une grande occasion, aucun (homme) n'entre dans la porte de son appartement. Quand une femme mariée rentre à son ancienne maison (en visite), aucun homme (de la famille) ne doit s'asseoir avec elle sur le même siège ou manger le même plat avec elle. (Même), le père et la fille ne devraient pas occuper le même siège. Homme et femme, sans l'intervention de l'intermédiaire, ne connaissent pas le nom de l'autre. À moins que le mariage n'ait été reçu, il ne devrait y avoir aucune communication ni affection entre eux.²¹³

²¹¹ Idem, p. 46.

²¹² Isabelle et Jean-Louis Visière, *Lettres Édifiantes et Curieuses des jésuites de Chine 1702-1776*, Paris, 2001, p. 643.

²¹³ Confucius, *Le Classique des rites*, Chapitre I. Voir le texte en chinois sur : http://so.gushiwen.org/guwen/bookv_3137.aspx. C'est nous qui traduisons. En effet, cette œuvre a été traduite en français : Confucius, *Mémorial des Rites*, traduit du chinois par Joseph-Marie CALLERY (1810-1862), Turin, Imprimerie royale, 1853. Mais cette version française n'est pas complète et nous n'y avons pas trouvé l'extrait que nous avons cité ici.

Cette tradition fut transmise aux dynasties suivantes et la chasteté des femmes reçut une grande attention durant la dynastie des Ming. L'habitude de vivre retirées chez les femmes de classe supérieure était de plus en plus répandue. En ce qui concerne les femmes de classe inférieure, cette habitude n'était pas aussi fréquente car les conditions nécessaires n'étaient pas réunies. Cependant, parce que c'était un rituel confucéen important, cette tradition a beaucoup influencé la société chinoise de toutes les dynasties. Ainsi, même les femmes des couches inférieures cherchaient parfois à ne pas sortir de chez elles.

Cette habitude des femmes chinoises fut un grand inconvénient pour les jésuites. Au moins dans la société des Ming où les femmes n'aimaient pas sortir, les jésuites ne pouvaient plus copier le modèle européen pour prêcher l'évangile aux femmes, sachant qu'au XVII^e siècle en Europe, les femmes commencèrent à acquérir un espace propre, en particulier grâce à des figures de relief comme sainte Claire. Les femmes de la noblesse étaient de plus en plus actives dans leur cercle²¹⁴, et l'Italie était le pays natal de Matteo Ricci et d'Alfonso Vagnoni.

Dans ce contexte, l'intention des jésuites de prêcher aux femmes chinoises la foi chrétienne comportait une grande nouveauté dans l'opinion publique, puisqu'elles n'avaient pas le droit de rencontrer des hommes en privé.

Bref, en raison du fait que les femmes apparaissaient rarement en public et que la chasteté féminine était louée par la société à la fin de la dynastie Ming et au début des Qing, les jésuites avaient peu de chance de voir les femmes. En conséquence, l'apostolat direct pour les femmes n'était pas concevable à l'époque. Pour cette raison, les jésuites durent adopter des stratégies spécifiques. À la lecture d'œuvres et de lettres des jésuites, ainsi que de relations anti-chrétiennes écrites par les Chinois, nous pouvons résumer les principales approches suivant lesquelles les jésuites cherchaient à convertir

²¹⁴ Par exemple, Isabelle d'Est en Italie.

le public féminin.

I.2 Stratégies des jésuites pour convertir les femmes chinoises

I.2.1 Convertir les femmes à l'aide de leurs maris

Les hommes avaient une position plus élevée dans les familles traditionnelles chinoises. Les jésuites cherchèrent donc souvent à convertir les hommes dans un premier temps, en espérant que le choix de ces derniers pourrait influencer les femmes de leur famille. Avant de quitter l'Inde en 1552, François Xavier conseilla au père Berze qui restait encore en Inde : « Visitez le moins possible chez les femmes [...] Si elles sont mariées, essayez de persuader leurs maris de s'approcher de Dieu. Passez plus de temps à prêcher aux maris plutôt qu'aux femmes, car en faisant cela, nous obtiendrons plus de succès. » Les jésuites après François Xavier suivirent généralement son conseil sur la conversion indirecte des femmes.²¹⁵

Matteo Ricci, pour sa part, raconta l'épisode suivant dans une de ses lettres d'octobre 1607 :

Après le retour du Supérieur de Nachin, il eut de nouveau un accident périlleux, si qu'à l'imitation des susdicts, cinq Dames voulurent faire oraison pour luy en la mesme chapelle; mais sorclores des nostres, d'autant qu'elles estoient dans l'enclos, elles substituerent leurs marys; & le Père derechef sortit de danger.²¹⁶

Et dans la lettre du père de Chavagnac au père Le Gobien :

²¹⁵ James Brodrick, *Origin of the Jesuits*, Greenwood Press, Westport, Connecticut, 1971, p. 172. C'est nous qui traduisons.

²¹⁶ Rodrigues Girao, Joao, *Lettres annales des royaumes du Japon et de la Chine, des années 1606 & 1607*, écrits par les P. Jean Rodriguez et Mathieu Ricci, au R. P. Claude Auquaviva, traduites de l'italien, Paris, C. Chappellet, 1611, p. 137-138.

De là il arrive que les jésuites ne peuvent instruire les dames chinoises ni par eux-mêmes, ni par leurs catéchistes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruisse sa femme, ou qu'il permette à quelque chrétienne de venir dans son appartement lui expliquer les mystères de la religion. D'ailleurs, quoique converties, elles ne peuvent se trouver à l'église avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici, c'est de les assembler six ou sept fois l'année, ou dans la maison de quelque chrétien, pour les y faire participer aux sacrements. C'est dans ces assemblées que l'on confère le baptême à celles qui y sont disposées. J'en baptiserai quinze dans peu de jour.²¹⁷

Ces relations des jésuites montrent bien l'efficacité de cette stratégie.

I.2.2 Convertir les femmes malades et souffrantes

Habituellement, les femmes chinoises rencontraient les hommes rarement en public, sauf exceptionnellement lorsqu'elles tombaient malades. Les femmes avaient le droit de voir des médecins masculins dans ce cas. À l'époque, nombre de jésuites européens maîtrisaient la médecine. Ainsi, quand les femmes chinoises étaient malades, les jésuites pouvaient les traiter et avaient donc l'occasion de prêcher directement. Selon eux, les femmes malades étaient plus disposées à accepter la doctrine chrétienne. Et celles qui étaient sur le point de mourir étaient les plus susceptibles de sentiments religieux. En outre, le christianisme préconisait que les croyants pourraient entrer au paradis et obtenir une vie immortelle, et cette promesse pouvait satisfaire les souhaits des malades.

Le père français Jean-François Gerbillon a raconté dans une lettre en 1705 :

Ce qui est arrivé à une dame chinoise est encore plus merveilleux. Elle était fort âgée, et tourmentée d'un violent flux de sang, qui la mit enfin à l'extrémité. Un Chrétien l'alla voir par hasard, et fit tomber insensiblement la conversation sur la religion chrétienne. Dieu lui donna si bien le don de la toucher, qu'elle demanda instamment le baptême. Elle obtint ce

²¹⁷ Isabelle et Jean-Louis Visière, *Lettres Édifiantes et Curieuses des jésuites de Chine 1702-1776*, Paris, 2001, p. 643.

qu'elle demandait, et même ce qu'elle ne demandait pas : car le jour qu'elle reçut le baptême, elle fut en même temps parfaitement guérie de son mal.

Sa bru, qui fut témoin de ce prodige, prit aussi la résolution de se faire chrétienne. Elle étoit étique depuis longtemps, et sa phtisie augmentait tous les jours. Elle se fit instruire, apprit par cœur les prières ordinaires et fut baptisée. La nuit suivante, sur les onze heures, elle sort du lit, fait lever son mari et les serviteurs, leur ordonne d'exposer sur la table les saintes images dont on lui avait fait présent quand on la baptisa, d'allumer des cierges, et de rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu qui l'appelait au ciel. À peine achevait-elle de donner ses ordres, qu'elle expira.²¹⁸

Le père Bouvet nous a raconté une histoire en 1710 :

La dame, dont j'ai à vous entretenir, avait épousé un seigneur du sang royal, qui pour marque de sa haute extraction, portait une ceinture rouge. Cette dame s'appelait Tchao-tai-tai, du nom de son époux, non qui est commun à toute la famille de l'Empereur.

Il y a quelques années qu'accablée de chagrin de voir son mari livrer la résolution d'attenter sur sa propre vie, et de terminer ses ennuis par une prompte mort; c'est une coutume assez ordinaire pour les dames de la Chine qui se croient malheureuses.

Abandonnée à son désespoir, elle était sur le point de se donner le coup mortel, lorsqu'elle crut voir entrer dans sa chambre, ainsi qu'elle me l'a raconté elle-même, une dame qui semblait descendre du ciel. Sa tête était couverte d'un voile qui trainait jusqu'à terre; sa démarche était majestueuse, et avait je ne sais quoi au-dessus de l'humain; elle était suivie de deux autres dames que se tenaient dans la posture la plus respectueuse. Elle s'approcha de la dame Tchao, et la frappant doucement de la main : *Ne craignez rien, ma fille*, lui dit-elle, *je viens vous délivrer de ces pensées sombres, qui vous perdraient sans ressource*. Et après ces mots elle se retira.

La dame Tchao reconduisit sa bienfaitrice jusqu'à la porte de son appartement, et à l'instant elle se trouva dans une assiette tranquille, et dans un calme d'esprit qu'elle n'avait point encore éprouvé. Elle appela sur le champ plusieurs de ses esclaves, qui avoient entendu confusément

²¹⁸ Idem, p. 41.

quelques-unes de ces paroles, et elle leur fit part de ce qui venait d'arriver. Mais comme elle n'avait encore nulle connaissance de religion chrétienne, elle s'imagina que c'étoit une apparition de quelque divinité du paganisme, qui avait veillé à sa conservation. Elle ne se détrompa que cinq ans après, dans une visite qu'elle rendit à une de ses parentes, qui étoit chrétienne et d'une piété tout à fait exemplaire. Ayant aperçu à son oratoire une image de la Sainte-Vierge, et ayant reconnu dans cette image le portrait de sa libératrice qu'elle avait toujours présente à l'esprit, elle se prosterna sur le champ, et frappant la terre du front : *Voilà, s'écria-t-elle, voilà celle à qui je dois la vie.* Et des-lors elle prit le dessein d'embrasser le christianisme.²¹⁹”

Ignorée par son mari, cette femme souffrait terriblement. Cependant, elle ne pouvait rien changer. Dans ce cas-là, la religion chrétienne lui rendit l'espoir. Après avoir rencontré le christianisme, elle crut que c'était la Vierge Marie qui avait sauvé sa vie.

I.2.3 Encourager les femmes converties à diffuser l'évangile

Les jésuites ont essayé par tous les moyens d'attirer l'intérêt des femmes pour la foi chrétienne, et une fois obtenu un succès, ils faisaient tout leur possible pour persuader la nouvelle croyante de prêcher à ses proches et à ses amies. Le père d'Entrecolles a mentionné une histoire dans sa lettre²²⁰: Il y avait une femme dont le mari était chrétien. Ce dernier n'était qu'un néophyte, mais il a amené sa grand-mère, sa mère, son père et ses deux frères à la voie du christianisme. D'ailleurs, il baptisa un grand nombre d'enfants avant leur mort, afin que ces derniers puissent aller au paradis. Nous pouvons constater que la capacité des femmes converties chinoises ne pouvait être sous-estimée. Encouragées par les jésuites occidentaux en Chine, elles n'ont épargné aucun effort pour se lancer dans les missions de propagande de la foi.

²¹⁹ Idem, p. 64-65.

²²⁰ Idem, p. 145.

I.2.4 Créer un environnement favorable

En Europe, les églises chrétiennes étaient fréquentées par les hommes et les femmes²²¹. Mais selon les coutumes chinoises, les femmes ne pouvaient pas paraître dans la même église que les hommes. Pour cette raison, les jésuites construisirent des églises pour femmes qui étaient indépendantes des églises pour hommes. Dans la *Vie de Johann Adam Schall von Bell S.J.*, il est écrit que « la tradition chinoise ne permet pas aux hommes et aux femmes de se mêler dans la même pièce. De ce fait, les jésuites construisirent des églises pour femmes à des endroits différents. Les offices religieux se déroulaient une ou plusieurs fois par semaine dans ces églises particulières. »²²²

I.2.5 Changer des règles

Comme il était difficile de mettre en œuvre le baptême pour les femmes, les jésuites avec Matteo Ricci en tête croyaient que le mode de vie religieux des femmes chinoises pouvait être adapté au celui de la tradition chinoise. Ainsi, ils supprimèrent la partie où ils avaient un contact physique avec les baptisées, et ils décidèrent de laisser les convertis chinois baptiser les femmes chinoises :

S'il y avait une femme qui voulait se convertir au christianisme, Vagnoni envoyait alors Zhong Mingren chez cette femme. Wang arrosait d'eau bénite le corps de la femme sans l'enduire de la main.²²³

Ce fut là une accusation contre Vagnoni des antichrétiens pendant la persécution de Nankin. Ils mentionnèrent que Vagnoni avait envoyé le converti chinois Zhong

²²¹ Chacun avait un côté.

²²² Wei Te, *Vie de Johann Adam Schall von Bell S.J.*, Pékin, 1949, p. 192. C'est nous qui traduisons.

²²³ *Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie*, op.cit., p. 10a.

Mingren pour baptiser les femmes en évitant les contacts physiques. Ces détails démontrent que les jésuites européens avaient adapté les règles des rites chrétiens à la tradition chinoise. Aux yeux des jésuites, cette stratégie pouvait d'une part répondre aux règles de base des rites chrétiens et d'autre part éviter la répugnance de certains Chinois.

Nous pouvons considérer les approches mentionnées ci-dessus comme faisant partie de la méthode de l'adaptation culturelle proposée par Matteo Ricci. Selon le statut social et les caractéristiques du mode de vie des femmes en Chine, les jésuites adoptèrent ces stratégies afin d'obtenir un succès plus important. Il faut avouer que ces stratégies ont eu un effet positif sur la progression de l'entreprise des jésuites. Mais d'autre part, leur approche pour s'adapter à la tradition chinoise fut fortement attaquée par leurs concurrents (tels que les franciscains et les dominicains note, bibliographie). Dans le même temps, les baptêmes pour les femmes n'étaient pas tolérés par les antichrétiens non plus.

I.3 Alfonso Vagnoni et les femmes chinoises

Vagnoni avait toujours accordé une grande attention à la propagande de la foi chrétienne auprès des femmes chinoises. À son avis, les hommes et les femmes étaient également tous les deux très importants. À la fin de l'histoire de sainte Brigitte de Suède, il écrit :

Concernant la sainteté et les vertus, il n'existe aucune différence entre les hommes et les femmes. (Vie de sainte Brigitte de Suède)

À part l'exemple mentionné ci-dessus dans lequel il a fait Zhong Mingren baptiser les femmes chinoises, la contribution de Vagnoni à la conversion des femmes chinoises consistent en deux aspects :

I.3.1 La fondation de la congrégation pour femmes à Nankin

En 1611, Vagnoni créa une congrégation pour femmes à Nankin. Le père Louis Pfsiter a écrit dans ses notices :

À cette époque, la chrétienté de Nankin était sans contredit une des plus belles de toute la Chine, au témoignage du Père Longobardi, supérieur de la Mission. C'était un jardin où fleurissaient toutes les vertus ; les conversions et les baptêmes y étaient en grand nombre ; on y comptait beaucoup de lettrés, des habitants de la ville et des campagnes, et aussi des étrangers. Le Père Vagnoni y institua une congrégation pour les dames, sous la protection de la Reine des Anges ; un bon nombre joignaient à la pratique de la pénitence l'oraison mentale et une chasteté perpétuelle.²²⁴

Le père Semedo décrivit cet aspect dans son ouvrage :

La résidence de Nankin jouissait cependant d'une profonde paix ; les Pères s'acquerraient du crédit, & gagnaient de plus en plus la faveur des magistrats & les bonnes grâces des mandarins : les fidèles croissaient de jour en jour en nombre & en dévotion ; & pour s'avancer davantage au service de Dieu, ils avaient érigé une congrégation à l'honneur de la sainte Vierge sa mère, avec les fruits qu'on reçoit ordinairement de la protection de cette grande reine.²²⁵

I.3.2 Œuvres en chinois

Sheng Mu Xing Shi 圣母行实 [Vie, mort et miracles de la Sainte Vierge] fut la première biographie en version chinoise de la Vierge Marie. Ce livre présente la vie de la Vierge Marie au lecteur chinois principalement à partir de trois aspects : sa biographie, ses vertus et ses activités, visant à attirer l'estime du lecteur chinois pour la Sainte Vierge. En tant que la première biographie détaillée en Chine de la Sainte Vierge, c'est un travail important qui permettait aux Chinois de mieux connaître le monde chrétien.

²²⁴ Louis Pfister *op.cit.*, p. 86.

²²⁵ Semedo, *op.cit.* p. 277-278.

Dans comme nous le savons, dans les *Vies des saints*, Vagnoni a raconté vingt-quatre légendes des saintes. La *Vie de la Sainte Vierge* a été publiée en 1631, soit deux ans après l'apparition des *Vies des saints*. Avant cela, il n'existait pas d'œuvre chinoise pour raconter les histoires des femmes chrétiennes occidentales. De ce fait, on peut dire que les *Vies des saints* furent la première œuvre en chinois qui a montré aux Chinois l'image des femmes idéales européennes, comme nous allons le voir précisément maintenant.

II. Les femmes chastes

II.1 Les femmes et l'hagiographie

La religion catholique insiste aujourd'hui, grâce à l'accroissement du nombre des religieuses et aux progrès de l'idéologie, sur l'égalité des hommes et des femmes. Les femmes ne sont ni inférieures, ni impures :

L'homme et la femme sont créés, c'est-à-dire ils sont voulus par Dieu : dans une parfaite égalité en tant que personnes humaines, d'une part, et d'autre part dans leur être respectif d'homme et de femme. « Être homme », « être femme » est une réalité bonne et voulue par Dieu : l'homme et la femme ont une dignité inamissible qui leur vient immédiatement de Dieu leur créateur. L'homme et la femme sont, avec une même dignité, « à l'image de Dieu ». Dans leur « être-homme » et leur « être-femme », ils reflètent la sagesse et la bonté du Créateur.²²⁶

Bien évidemment, à la lecture des récits hagiographiques du Moyen-Âge, du point de vue quantitatif, nous pouvons constater l'inégalité des sexes face à la sainteté. Par exemple, dans *La Légende Dorée*, les saintes sont beaucoup moins nombreuses que les saints.

Jean-Pierre Albert a marqué, dans *Le Sang et le Ciel*, un autre signe qui reflète la discrimination sexuelle, c'est la nomenclature des saints dans les recueils hagiographiques. Selon lui, dans l'hagiographie, les vierges et les veuves ne désignent que des femmes, bien que la conservation de la virginité et la situation du veuvage concernent également certains hommes :

Si la virginité de certains saints (les deux Jean évangéliques, Paul) est souvent mentionnée, elle ne fait pas partie de la définition de leur sainteté. Même chose pour le veuvage, signalé

²²⁶ Catéchisme de l'Église Catholique, articles 369 et suivants : « Égalité et différence voulues par Dieu ».

seulement pour les femmes.

Le seul groupe mixte est celui des martyrs. Cela s'explique par l'histoire – le culte des saints est d'abord un culte de martyrs bien réels qui peuvent être des hommes ou des femmes. Mais la sous-classe très usuelle des « vierges martyres » y réintroduit un marqueur sexuel. [...] On pourrait le penser puisque la plupart des grandes saintes, celles qui faisaient jusqu'à une date récente l'objet du culte populaire le plus intense, appartiennent à ce groupe. Mais on peut aussi bien lire dans ce cumul l'idée – à peine consciente, sans doute – qu'une femme a besoin de ces deux épreuves pour être pleinement sanctifiée. Et en effet, ce sont avant tout la douleur et le renoncement qui font les saintes, cela au moins parce qu'elles sont en principe exclues du ministère de la parole qui fonde les carrières de missionnaire évangéliste ou de pasteur hors pair : il revient le plus souvent à leur corps d'exprimer leurs mérites sanctifiants.²²⁷

Du fait de leur exclusion du sacerdoce, les femmes sont moins exposées que les hommes à subir un martyre ayant une claire signification religieuse, c'est-à-dire la mort pour la foi. La répression antireligieuse frappe en effet prioritairement les leaders institutionnels, en raison de leur prosélytisme et de leur participation directe à l'organisation de cultes interdits.²²⁸

Cette inégalité des sexes est en fait liée à la différence des fonctions des hommes et des femmes dans l'Église. Les femmes ne prêchent presque jamais, et l'enseignement officiel de l'Église n'est défini que par des hommes. Il est impossible que les femmes accèdent au sacerdoce qui est vu comme une fonction exclusivement réservée aux hommes. Selon le pape Jean-Paul II, cette « diversité des fonctions » est présentée comme fondée en nature. Du fait de leur capacité physique à donner la vie, les femmes disposeraient de qualités particulièrement précieuses dans les relations humaines (souci de l'autre, écoute, humilité, etc.)²²⁹.

Ainsi, par rapport aux saints, les saintes marchent sur la voie de la sainteté avec de

²²⁷ Jean-Pierre Albert, *Le Sang et le Ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier, 1997. p. 21.

²²⁸ Idem, p. 118-119.

²²⁹ Jean-Paul II, *Lettre aux femmes du monde entier*, 1995. Source : https://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/letters/1995/documents/hf_jp-ii_let_29061995_women.html.

sérieux handicaps. Leur carrière de sainteté mérite davantage d'études. Dans les *Vies des saints* de Vagnoni, on trouve également une inégalité quantitative des saints et saintes : parmi les soixante-quatorze saints, il n'y a que vingt-quatre saintes. Mais cela est compréhensible puisque cette inégalité des sexes existait depuis longtemps dans l'Église chrétienne. En effet, parmi les saints et saintes canonisés entre le XI^e et le XIX^e siècles inclus, les femmes n'étaient que 16%.²³⁰ Et chez Vagnoni, les femmes occupaient presque un tiers de l'espace de son livre. Cela montre déjà l'importance qu'il attachait aux femmes chrétiennes.

Dans la plupart des œuvres hagiographiques européennes, l'inégalité quantitative existe non seulement entre hommes et femmes, mais aussi à l'intérieur du groupe des saintes. Dans *La Légende Dorée*, les vierges occupent environ 80% de toutes les saintes mentionnées. C'est un pourcentage anormal. Cela montre bien que le Moyen-Âge ne vénait que des vierges, et de préférence des vierges martyres. On peut imaginer que, comme le martyr est en général considéré comme l'ultime épreuve pour un religieux ou une religieuse, l'Église ainsi que les hagiographes du Moyen-Âge trouvaient que les vierges martyres méritaient le plus la gloire de la sanctification.

En comparant *La Légende Dorée* et les *Vies des saints* de Vagnoni, on trouve clairement une différence : sous la plume de Vagnoni, le nombre des vierges égale exactement celui des veuves. Il y a douze vierges et douze veuves. La plupart des vierges chez Vagnoni étaient aussi mentionnées chez Voragine, tandis que seulement quatre vies de veuves avaient été racontées par ce dernier²³¹. Alors que le groupe des veuves était moins vénéré au Moyen-Âge, Vagnoni lui accorda une grande importance. Dans son œuvre, il y a des saintes dont les cultes étaient moins répandus. Par exemple, celui de sainte Basillisse. Épouse de saint Julien, sainte Basillisse n'était pas très connue au XVII^e siècle. Elle mourut plus tôt que son mari. En effet, c'est plutôt son époux

²³⁰ Pierre Delooz, *Sociologie et canonisation*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1969, p. 270.

²³¹ Ce sont sainte Félicité de Rome, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Paule et sainte Marie-Madeleine.

Julien qui était le veuf. Cependant, Vagnoni a décrit sa vie ainsi que celle de saint Julien dans le septième chapitre de son œuvre. Cela montre que Vagnoni a cherché douze saintes mariées tout exprès, afin que les deux groupes de saintes occupassent la même place dans son ouvrage.

II.2 Divergence de la définition de la chasteté

Tongshen Shengnu et Shoujie Shengfu

Dans les deux derniers volumes des *Vies des saints*, Vagnoni a raconté les légendes de douze vierges et de douze veuves. Dans les tableaux ci-dessous, nous indiquons les époques et les lieux où ces saintes vivaient:

Tableau 6: Époques et lieux des douze veuves

	Noms des Saintes	Époques	Lieux
1	Sainte Félicité	101-165	Rome
2	Sainte Brigitte 1303-1373	1303-1373	Suède
3	Sainte Élisabeth	1207-1231	Hongrie
4	Sainte Hedwige	1174-1243	Silésie
5	Mélanie la Jeune	381-439	Rome
6	Sainte Paule	347-404	Rome
7	Sainte Basillise	1 ^{er} siècle	Rome

8	Sainte Cunégonde	975-1040	Luxembourg
9	Sainte Françoise Romaine	1384-1440	Rome
10	Sainte Marie-Madeleine	1 ^{er} siècle	Terre Sainte
11	Sainte Catherine	1322-1381	Suède
12	Sainte Marcelle	325-410	Rome

Tableau 7: Époques et lieux des douze vierges

	Noms des Saintes	Époques	Lieux
1	Sainte Catherine	287-305	Alexandrie
2	Sainte Agathe	231-251	Catane
3	Sainte Lucie	283-304	Syracuse
4	Sainte Cécile	2 ^e siècle	Rome
5	Sainte Agnès	290-303	Rome
6	Sainte Christine	vers l'an 300	Bolsène
7	Sainte Claire	1194-1253	Assise

8	Sainte Catherine	1347-1380	Sienna
9	Sainte Barbe	Milieu du 3 ^e siècle	Héliopolis (Liban)
10	Sainte Marthe	1 ^{er} siècle	Terre Sainte
11	Sainte Dorothée	4 ^e siècle	Césarée, Cappadoce
12	Sainte Thècle	1 ^{er} siècle	Iconium

Du point de vue géographique, ces saintes provenaient de toutes les parties de l'Europe, d'est en ouest, du sud au nord. Du point de vue temporel, la sainte la plus ancienne vécut au I^{er} siècle, alors que la plus récente vécut au XV^e siècle, tout près de l'époque de Vagnoni. Vagnoni a soigneusement choisi ces vingt-quatre saintes et a fait de son mieux pour tenir compte de leurs époques, lieux, origines familiales, expériences de vie, etc. Il s'attendait à ce qu'elles puissent représenter les meilleurs chrétiens et devenir donc des modèles à imiter pour les converties chinoises.

Le sujet du sixième volume est nommé « Tongshen Shengnu » (童身圣女) en chinois, tandis que celui du septième volume est nommé « Shoujie Shengfu » (守节圣妇). Nous indiquons ici les noms des sujets en chinois parce qu'en réalité, si le mot « vierge » est parfaitement la traduction de « TongShen ShengNu », le mot « veuve » est loin d'être une traduction exacte, bien que nous soyons déjà habitués à le traduire ainsi. Littéralement, le terme « Shoujie Shengfu » signifie « femmes mariées qui restent chastes ».

Au début de chaque volume du livre, avant de raconter les vies, Vagnoni a écrit une ou plusieurs phrases pour expliquer le caractère du groupe. Pour les vierges, il a expliqué ainsi : « Dans la religion chrétienne, depuis l'Antiquité, il y a toujours des femmes chastes qui possèdent une aspiration noble. De la naissance à la mort, ne voulant pas se laisser polluer par les hommes, elles ne se marient jamais. Elles suivent les pratiques chrétiennes avec assiduité, afin d'obtenir la pureté de leur corps et de leur esprit, et de parvenir finalement à la sainteté. »²³² Et pour les veuves, Vagnoni a résumé le caractère du groupe en une seule phrase : « Les femmes qui restent chastes pour la foi malgré le mariage »²³³.

Il en résulte que d'après Alfonso Vagnoni, il y a un point commun important entre les vierges et les veuves, c'est leur résolution ferme de rester chastes, quel que soit leur état de mariage. En réalité, la chasteté était également considérée comme une vertu essentielle dans l'ancienne société chinoise. Néanmoins, la définition de la chasteté variait entre l'ancienne Chine et l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles où Vagnoni vivait.

II.3 Définition de la chasteté dans la Chine ancienne

Au moment où les premiers jésuites européens entrèrent en Chine, il y avait peu de femmes chrétiennes chinoises. À cette époque-là, la plupart des femmes qui avaient décidé de vivre la continence étaient des nonnes bouddhistes ou taoïstes. Cependant, bien que le bouddhisme et le taoïsme fussent les deux religions les plus répandues à l'époque en Chine, ils n'étaient jamais aussi importants que la pensée confucéenne qui tenait un rôle dominant dans la culture traditionnelle chinoise. De ce fait, le nombre des nonnes était assez limité, et pour la plupart des femmes, la seule pratique bouddhiste ou taoïste consistait en leurs sacrifices offerts aux dieux dans les temples.

²³² Le texte chinois de référence : 天主教中，从古常有高志之女，自幼及老，不嫁不污，勤修形神之洁，以终入圣域者。

²³³ Le texte chinois de référence : 守节竟为精修之妇者。

Néanmoins, au-delà du cadre religieux, la chasteté était un mot qui était très fréquemment mentionné dans l'ancienne société chinoise. La chasteté était une vertu féminine préconisée par la société féodale, et presque toutes les femmes étaient étroitement concernées.

Contrairement à l'idée chrétienne occidentale qui mettait l'accent sur l'égalité des hommes et femmes de rester chastes, la chasteté n'était qu'une exigence adressée aux femmes dans l'ancienne Chine. Le confucianisme encourageait les femmes à se marier tôt et à avoir beaucoup d'enfants, et il s'opposait au célibat. Dans cette société patrilinéaire, selon le système du mariage de l'époque, il était normal qu'un homme eût plusieurs femmes ou concubines, et la chasteté ne les concernait donc pas.

En tant que vertu louée par la société, la chasteté n'était pas un concept récent pour les Chinois de la dynastie des Ming. En effet, ce concept apparut presque deux mille ans avant la dynastie des Ming. Les femmes devaient rester chastes en faveur des hommes, c'est-à-dire de leurs maris (ou futurs maris). Même si leurs maris étaient morts, elles avaient tendance à ne pas se remarier, afin de montrer leur fidélité au mariage. L'œuvre chinoise *Lienü Zhuan* est un bon exemple pour montrer l'importance de la chasteté chez les femmes chinoises de l'ancienne époque.

Le *Lienü Zhuan* 列女传 [*Biographies de femmes exemplaires*], compilé par le lettré Liu Xiang (-77, -6) de la dynastie des Han, était une collection biographique illustrée des femmes célèbres et vertueuses dans la Chine ancienne. C'était le premier ouvrage qui ne racontait que des vies de femmes. Cet ouvrage servit de manuel confucianiste pour l'éducation morale des femmes dans l'ancienne Chine pendant deux mille ans. Il est généralement considéré comme une œuvre confucéenne parce que dans ce livre, les femmes étaient distinguées selon leurs valeurs morales.

Le *Lienü Zhuan* comprend 125 récits biographiques des femmes célèbres. Il est

divisé en sept volumes dont les sujets sont : modèles de la mère, femmes sages et éclairées, femmes bienveillantes, femmes chastes et obéissantes, femmes mesurées, femmes éloquentes, et épouses favorites. Le langage de cet ouvrage est fort vivant. Nous avons mentionné dans la première partie que les *Vies des saints* de Vagnoni avait un système de catégorisation similaire que celui du célèbre *Shiji*. En fait, *Lienü Zhuan* a également été profondément influencé par le *Shiji* en matière de catégorisation et de style de langage.

Considéré comme le premier ouvrage d'histoire uniquement sur les femmes, le *Lienü zhuan* a exercé une influence notable sur les générations suivantes. Il a proposé un critère pour évaluer les conduites des femmes qui a été utilisé par les souverains de toutes les dynasties. Racontant pour la première fois des vies des femmes célèbres de l'époque, cet ouvrage revêt également une grande signification dans l'histoire de la littérature féminine chinoise. Influencés par ce livre, dans les histoires officielles écrites par les fonctionnaires des dynasties ultérieures, il y avait toujours certains volumes consacrés aux histoires des femmes.

Dans cet ouvrage, il y a trois principales sortes de femmes chastes qui sont appelées les « modèles pour les femmes » : les femmes qui ont gardé leur virginité avant leur mariage, celles qui ont refusé de se remarier après la mort de leur mari, ainsi que celles qui n'ont pas quitté leur mari bien que ces derniers fussent gravement malades ou qu'ils les traitassent froidement. En effet, la conservation de la virginité avant le mariage était un principe moral que presque toutes les femmes respectaient. Dans la Chine ancienne, les femmes se mariaient généralement entre treize et dix-sept ans, et avant le mariage, contraintes par l'éducation parentale et la moralité sociale, elles s'entenaient à leur virginité afin de montrer leur respect pour leur futur mari. En ce qui concerne le maintien de la virginité avant le mariage, nous allons voir une petite histoire dans le *Lienü Zhuan* dont le sujet est « la femme de Wei » :

La femme était la fille d'un marquis du pays de Qi. Elle devait être mariée au souverain du pays de Wei. Mais le matin de son mariage, quand elle arriva à l'entrée de la ville, le souverain de Wei mourut soudainement. Ainsi, sa mère lui dit: « Nous pouvons rentrer maintenant ! » Mais elle n'écoula pas sa mère et insista pour aller chez le souverain de Wei. Ensuite, elle observa trois ans de deuil.

Quand elle eut terminé l'observance de deuil, le frère de son fiancé, qui était déjà monté sur le trône, lui adressa une invitation en disant : « Wei est un petit pays et ne peut pas accueillir deux cuisines séparées. Je voudrais vous demander de partager une cuisine avec moi. » La veuve dit : « Seul un couple peut partager une cuisine », et elle le refusa. Ensuite, le nouveau souverain de Wei envoya un messenger aux frères de la veuve au pays de Qi en espérant que ces derniers pourraient la persuader. Voulant tous qu'elle acceptât la proposition du nouveau souverain de Wei, les frères de la veuve envoyèrent à leur sœur un messenger pour informer cette dernière de leur point de vue. Mais la femme refusa toujours cette invitation. Elle composa un petit poème : « Mon esprit n'est pas une pierre, il ne peut pas être déplacé ; mon esprit n'est pas un tapis, il ne peut pas être enroulé. »²³⁴

²³⁴ Liu Xiang, *Lienü Zhuan 列女传 Biographies de femmes exemplaires*, Jiangsu, Éditions des Classiques, 2003, p. 166. C'est nous qui traduisons.



Figure 10: Illustration et texte de l'histoire « la femme de Wei »

Cette histoire s'est déroulée pendant la période de printemps et d'automne (-770, -476), à savoir deux mille ans avant la dynastie des Ming. Dans ce texte, la femme du pays de Qi devait se marier au souverain de Wei. Mais quand elle arriva à l'entrée de la

ville de son fiancé, ce dernier mourut. Malgré la mort de son fiancé, elle ne rentra pas chez elle et se considérait toujours comme la veuve de son fiancé mort. Elle observa donc trois ans de deuil pour lui. Cette histoire montre bien qu'il existait depuis longtemps avant la dynastie des Ming des femmes qui avaient conservé leur chasteté pour leur fiancé.

Au-delà des histoires de vierges, les veuves qui ne se sont jamais remariées et les femmes qui ont refusé de quitter leurs maris malades furent également appréciées par la société d'alors. Il faut noter que, pendant une longue période avant les Ming, bien que les veuves fussent encouragées à observer leur veuvage, on leur permettait de se remarier après un certain temps. Par exemple, selon la loi du début de la dynastie des Song (960-1279), les veuves pouvaient se remarier après avoir observé vingt-sept mois de deuil. Ce délai fut raccourci à cent jours pendant le règne de l'empereur Zhezong (1077-1100). Néanmoins, le nombre de veuves qui avaient décidé de conserver leur chasteté augmenta considérablement pendant la dynastie des Ming, et à ce moment-là, leurs comportements étaient beaucoup plus dramatiques et même excessifs. Par exemple, pour exprimer leur volonté de rester chastes, elles pouvaient faire des choses extrêmement étonnantes : se couper les cheveux, se couper les doigts, se couper les oreilles, se faire tatouer le visage, etc. Le suicide était considéré comme l'ultime preuve de la fidélité pour le mari décédé. Ces excès étaient encouragés à la cour des Ming.

La cour des Ming louait et récompensait les femmes qui gardaient leur veuvage et celles qui se suicidaient pour leur mari. Au cours de la dynastie des Ming, le nombre de ces deux sortes de femmes augmenta continûment, comme le montre la figure ci-dessous. Dans ce schéma frappant, le mot « zhennü » désigne les veuves qui ne se sont pas remariées et « lienü » désigne les veuves qui se sont suicidées après la mort de leur mari.

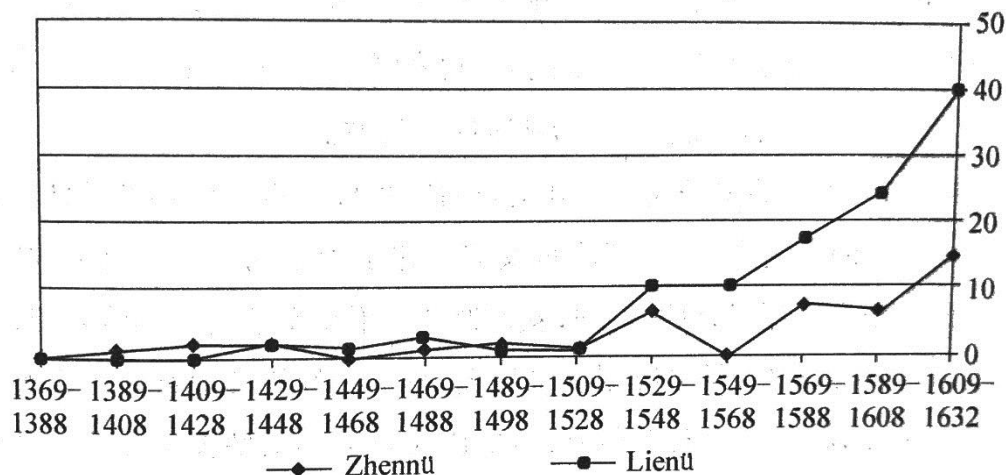


Figure 11 : Nombre des « zhennü » et des « lienü » pendant la dynastie des Ming²³⁵

Katherine Carlitz²³⁶ a souligné que les veuves qui se suicidaient étaient vues comme des modèles de femmes à partir de la fin du XV^e siècle, et à partir du XVI^e siècle, on pouvait voir dans toutes les communes des monuments spécifiques (arcs commémoratifs) qui étaient construits pour glorifier les femmes chastes.



Figure 12: L'arc commémoratif

²³⁵ Source :Chen Daixing, *Ming Shilu Leizuan 明实录类纂 Véritables documents Ming*, Wuhan, Presse de Wuhan, 1992.

²³⁶ Katherine Carlitz, *Shrines, Governing-Class Identity, and the Cult of Widow Fidelity in Mid-Ming Jiangnan*, *Journal of Asian Studies* 56.3, p. 612.

Il en résulte que dans la Chine ancienne, le concept de la « chasteté » n'était lié qu'au mariage. Les femmes étaient subordonnées aux hommes, et elles devaient être fidèles à leurs maris ou fiancés. Même si le mari était mort, elles étaient quand même encouragées à garder leur chasteté. Cela montre bien les entraves que la société féodale chinoise imposait aux femmes. Il faut savoir que cette « chasteté » n'avait rien à voir avec les religions. Cela est totalement différent de la chasteté des saintes chrétiennes, comme Vagnoni l'a décrite dans ses *Vies des saints*.

II.4 La chasteté selon le christianisme

Dans les *Vies des saints*, les vierges et les veuves faisaient de leur mieux pour conserver leur chasteté au nom de la foi chrétienne.

Certaines d'entre les vierges moururent courageusement en tant que martyres sous la violente persécution de l'Empire romain. Elles luttèrent contre l'idolâtrie, et subirent divers types de persécutions extrêmement cruelles. La plupart d'entre elles endurent des tortures terrifiantes – séduites par quelques-uns, emprisonnées par leurs parents, ou condamnées à de sévères supplices par des officiers – mais d'une inébranlable volonté, elles ne baissèrent pas la tête, et elles moururent enfin en martyres.

Néanmoins, presque toutes ces « veuves » étaient passées par le mariage, bien que pour la plupart involontairement. Néanmoins, après la mort de leur mari, ou bien après avoir accompli leur devoir de mariage, elles choisirent de cesser leurs relations conjugales pour être seulement fidèles à Dieu. Contrairement aux vierges, certaines veuves n'avaient subi aucun supplice, et certaines d'entre elles obtinrent même le soutien de leur mari. Par exemple, sainte Mélanie la Jeune. Le premier jour de son mariage, elle exposa sa volonté de garder sa chasteté à son époux. Au début, son époux refusa, et ils eurent deux enfants. Après la mort de leurs enfants, le jeune couple décida enfin de liquider tous ses biens et d'abandonner les choses inutiles, et ils parvinrent à

un commun accord de vivre dans la continence comme frère et sœur.

Jean-Pierre Albert a indiqué, dans son livre, l'incompatibilité du mariage et de la vie sanctifiante :

La réalité de leur vocation initiale et de leur réticence devant le mariage peut, en bien des cas, n'être qu'une pieuse invention, dont il faut toutefois mesurer la portée : la sainteté semble inconciliable avec un mariage librement consenti. Cette impression est confirmée par une autre donnée statistique : si l'on excepte le cas des martyres des premiers siècles, les saintes ayant fini leurs jours dans l'état des femmes mariées se comptent sur les doigts d'une main. Quant aux épouses martyrisées, elles sont le plus souvent incluses dans un groupe familial qui bénéficie d'une promotion collective. Le martyre isolé d'une épouse est inconnu de *La Légende Dorée*.²³⁷

C'est là une vérité que comprenaient toutes les veuves dans les *Vies des saints*. Elles abandonnèrent courageusement leurs richesses et leur statut social noble, et cherchaient toujours l'occasion de renoncer à la sexualité. D'après Vagnoni, pour les Chinoises, elles étaient sans doute meilleures que les vierges, parce que leurs expériences étaient plus faciles à copier. C'est probablement pour cette raison que les récits des légendes des veuves sont généralement plus longs que ceux des vierges dans son ouvrage.

Parmi les douze « veuves » présentées par Vagnoni, sainte Marie-Madeleine peut être vue comme une exception. Disciple de Jésus qui le suivit jusqu'à ses derniers jours, elle assista à sa Résurrection et incarne une figure importante du christianisme. Sainte Marie-Madeleine est citée au moins douze fois dans les quatre évangiles canoniques, plus que la plupart des apôtres²³⁸. Elle est aussi la femme la plus récente du Nouveau Testament. Différente des autres saintes, elle vivait la chasteté après une vie de désordre. Jean-Pierre Albert a mis les vierges et les prostituées repenties en parallèle. Selon lui,

²³⁷ *Le Sang et le Ciel*, op.cit., p. 29.

²³⁸ Eric Lyons, M.Min., *The Real Mary Magdalene*, Alabama, Apologetics Press, 2006.

les vierges nient la sexualité conjugale par défaut alors que la prostituée la nie par excès.²³⁹

Dans les *Vies des saints*, Vagnoni nous a montré comment sainte Marie-Madeleine se corrigea et prit le droit chemin. Le péché de chair motive sa dure pénitence. Après quelques années de sexualité déviante, Marie-Madeleine fit la connaissance de Jésus et se sentit soudainement honteuse de son péché. Dès lors, elle se repentit et suivit Jésus durant toute sa vie. En tant que prostituée repentie, Marie-Madeleine n'était ni vierge ni mariée. Pourquoi Vagnoni la mit tout de même dans le groupe des veuves?

Premièrement, sainte Marie-Madeleine et Jésus étaient souvent vus comme époux « en esprit ». Elle oignit Jésus de parfum, et essuya les cheveux de ce dernier. Elle était sans doute la disciple femme la plus importante de Jésus – juste après sa propre mère. En ce sens, il n'est plus étrange qu'elle devînt veuve après la mort de Jésus, son époux spirituel.

Mais ce n'est sûrement pas la raison principale. Vagnoni la classa dans le groupe des « veuves », parce qu'elle resta chaste pendant la deuxième période de sa vie. Pour Vagnoni, l'important, c'était que Marie-Madeleine avait un point commun avec les autres saintes : la fidélité pour Dieu. Quels que fussent leurs péchés, si elles pouvaient se corriger et commencer à accumuler leurs mérites, ces femmes avaient toujours la possibilité de devenir des saintes. En racontant l'histoire de Marie-Madeleine, Vagnoni donnait un espoir également aux grands pécheurs.

Bref, différente de la « chasteté » en Chine ancienne que les femmes conservaient pour leur mari, les femmes chrétiennes ne conservent leur chasteté que pour Dieu. Vagnoni consacra intentionnellement deux volumes de ce livre à décrire les saintes, et cela montre son intention d'apporter de nouveaux exemples aux femmes chinoises.

²³⁹ *Le sang et le ciel*, op.cit. p. 173.

III. Image des saintes dans les *Vies des saints* de Vagnoni

Un saint, précisément, ne naît, ne vit et ne meurt pas comme la majorité des humains. Il incarne idéalement une norme dont l'adaptation aux exigences ordinaires de la vie est pour le moins problématique. C'est bien pourquoi il a fallu le classer parmi les « spécialistes » des transactions avec le divin et considérer comme fonctionnel son statut d'exception.²⁴⁰

Toutes les religieuses ne sont pas des saintes. Afin d'atteindre la voie de la sainteté, elles doivent surmonter une succession d'obstacles. En choisissant l'amour céleste, elles renoncent à son homologue terrestre en abandonnant les valeurs profanes.

Dans cette partie, afin de voir la figure de la sainteté féminine sous la plume de Vagnoni, nous examinons les éléments essentiels des itinéraires biographiques de ces saintes, en comparaison avec le contexte historique et social chinois.

III.1 Les éléments essentiels des itinéraires biographiques des saintes

III.1.1 La vie ascétique

Dans l'œuvre de Vagnoni, toutes les saintes mènent une vie ascétique. Pour les chrétiennes, l'ascèse est le premier pas de la longue marche vers leur sanctification. Cherchant à tendre vers une perfection, elles exercent des pratiques rigoureuses exigées par l'ordre chrétien. Il s'agit de priver le corps de ses satisfactions les plus « animales ». Selon Jean-Pierre Albert, il s'agit de « vaincre la nature, de se faire en quelque sorte le théâtre vivant des combats de la nature et de la grâce »²⁴¹, et l'emploi du temps quotidien d'un religieux est une épreuve de force engagée avec la chair, contrainte de

²⁴⁰ *Le Sang et le Ciel*, *op.cit.*, p.131.

²⁴¹ *Idem*, p.56.

se soumettre à des rythmes qui ne doivent plus rien à la nature.²⁴² Bref, pour les saintes, il faut toujours exercer une surveillance constante sur le corps. C'est seulement ainsi qu'elles peuvent vivre dans la lumière de l'esprit et parvenir finalement à la sainteté, comme Jean-Pierre Albert le dit :

Une anthropologie du dualisme doit en conséquence tenir compte des expériences et des stratégies de production de sens qui donnent à l'existence d'un ordre de l'esprit le caractère de l'évidence. Et c'est là que les pratiques ascétiques, comme toute autre mise en balance des valeurs charnelles avec un absolu qui les dépasse, jouent un rôle décisif : pour affirmer la réalité de l'esprit, il faut mettre en scène ou organiser la défaite de la chair. Une vie de saint consiste ainsi, dans une large mesure, en une suite d'épreuves (recherchées ou subies) exprimant, de façon parfois dérivée ou métaphorique, ce conflit de valeurs. Impossible en effet d'ordonner sa vie à des valeurs transcendantes, d'ordre spirituel, sans entrer en conflit avec les valeurs de l'immanence. L'idéal ascétique apparaît donc comme le corrélat à peu près inévitable de la croyance en l'existence séparée de l'esprit. Le lien est d'autant plus fort que cette croyance s'accompagne, comme on le voit déjà dans la philosophie de Platon, d'une pensée de l'immortalité de l'âme et du salut. Se détacher du corps, c'est libérer dès cette vie le principe spirituel appelé à une existence supérieure, le purifier afin qu'il puisse accomplir pleinement sa destinée la plus haute.²⁴³

Les pratiques ascétiques des saintes se manifestent sous plusieurs formes. La première forme est bien l'abstinence sexuelle. La négation de la chair peut être considérée comme la nature de l'ascétisme. Comme nous l'avons dit, dans les *Vies des saints*, le point commun de toutes les vierges et veuves consiste en leur volonté de rester chastes. À part l'abstinence sexuelle, il y a d'autres façons de vivre l'ascétisme :

Le jeûne

Parmi les formes valorisées de la vie ascétique, le jeûne est l'un des exercices les plus répandus. Par rapport aux religieux masculins qui ne peuvent parfois pas renoncer

²⁴² Idem, p.56.

²⁴³ Idem, p. 55.

à la nourriture en raison de leurs fonctions au sacerdoce qui demandent plus de forces physiques, le jeûne est souvent considéré comme une conduite plutôt féminine. Dans les *Vies des saints*, il y a plusieurs saintes qui jeûnent :

Au début, elle mangeait une fois par jour. Elle ne mangeait un peu que le soir en évitant la viande et le vin. Plus tard, elle mangeait tous les deux ou trois jours, puis une seule fois par semaine. Elle ne mangeait que pour humecter sa gorge. (Vie de sainte Mélanie la Jeune)

Sa vie était très simple. Ne prenant jamais de lait, de poisson, de viande, d'alcool, elle ne mangeait qu'une fois par jour. Avant de manger, elle rendait toujours ses sincères remerciements au Seigneur. (Vie de sainte Paule)

Quant à Catherine de Sienne, elle pousse encore plus loin l'exercice du jeûne, jusqu'au point de se laisser mourir d'inanition :

Au fur et à mesure que le temps passait, plus Catherine était fervente, plus elle détestait les mets délicieux du monde. Elle mangeait de moins en moins, et elle avait un estomac de plus en plus fragile. Si elle avait essayé de manger davantage dans l'objectif de fortifier sa constitution physique, elle aurait sûrement vomi. Le seul aliment qu'elle absorbait était l'eucharistie. [...] Elle vivait ainsi dans l'ascèse pendant une trentaine d'années en se consacrant aux œuvres de bienfaisance. Au bout de trente-trois ans, elle fut atteinte du paludisme. (Vie de sainte Catherine de Sienne)

Réclusion

Dans les *Vies des saints*, les saintes adoptent souvent une forme extrême de pénitence, à savoir le mode de vie de la réclusion. Certaines saintes s'enferment seules un dans espace restreint :

Plus tard, elle se retira dans un couvent où elle prit le voile et vécut dans l'humilité. (Vie de sainte Cunégonde)

Elle se cloîtra dans sa chambre où elle se concentrait à pratiquer sa foi chrétienne strictement en refusant toutes les tentations extérieures. (Vie de sainte Cécile)

Elle menait ainsi une vie retirée pour pratiquer la foi chrétienne. Elle ne recevait aucune visite et ne sortait jamais s'il ne s'agissait d'une chose importante et urgente pour ses proches. (Vie de sainte Marcelle)

Et certaines se retirent dans un environnement totalement sauvage, forme de réclusion « externe », c'est-à-dire d'exclusion sociale :

Madeleine était accoutumée à une vie solitaire, c'est pourquoi elle voulait se retirer. Elle sortit de ville et s'installa dans une montagne loin du monde. Elle mangeait les herbes, buvait l'eau de rivière, et dormirait par terre en prenant une pierre pour oreiller.

La vie retirée est attirante pour les saintes. S'éloignant de tous les bruits et rumeurs, elles peuvent se concentrer sur leurs exercices, de sorte que leurs mérites croissent. De plus, la réclusion est une bonne solution pour les femmes souhaitant éviter toutes les tentations. Pour éviter les péchés éventuels causés par leur nature féminine, la meilleure façon est ainsi de vivre retirée du monde social.

D'autres mortifications diverses

Dans l'œuvre de Vagnoni, l'ascétisme des saintes se marque parfois par le manque de sommeil.

Non seulement Mélanie mangeait peu, mais encore elle dormait très peu. Elle ne dormait qu'une heure par nuit en se couchant sur l'herbe. Elle passait le reste du temps en oraison. De plus, elle profitait des intervalles entre les pratiques chrétiennes pour faire de la couture en faveur des pauvres. (Vie de sainte Mélanie la Jeune)

En abandonnant les parures luxueuses, les saintes choisissaient souvent des vêtements simples et sobres.

Elle portait le cilice et la ceinture de fer, afin d'asservir son corps. Pourtant, personne ne le sut puisqu'elle s'habillait normalement en apparence. Toutes les nuits, elle passait quelques heures dans le recueillement et dans l'union avec le Seigneur, et elle ne dormait que deux heures. Après la pratique des exercices de la doctrine, elle se fouettait, soit avec une corde, soit avec une chaîne de fer, jusqu'au moment où son sang coulait, dans l'intention de se punir pour les fautes qu'elle avait commises au temps passé. (Vie de sainte Françoise Romain)

Son vêtement était toujours propre mais grossier. Quelquefois, ses parents lui demandaient de porter des habits précieux. Alors, elle portait un cilice en-dessous. (Vie de sainte Claire d'Assise)

Elle portait toujours le cilice comme la tunique, et une corde comme la ceinture. Elle ne voulut jamais les enlever, malgré ses plaies profondes. (Vie de sainte Edwige)

Elles portent parfois le cilice. Les blessures occasionnées par la compression ou la friction du cilice constituent un contraste frappant avec la chair primitivement tendre des saintes. Ce montre la résolution des saintes chrétiennes de détacher leur esprit de leur corps.

Les exercices ascétiques des saintes nous font penser à un discours célèbre en Chine qui partageait un idéal analogue à celui du christianisme :

Lorsque le Ciel veut imposer à quelqu'un une grande charge, auparavant il abreuve son cœur d'amertumes, soumet à la fatigue ses nerfs et ses os, livre au tourment de la faim ses membres et tout son corps, le réduit à la plus extrême indigence, contrarie et renverse toutes ses entreprises. Par ce moyen il réveille en lui les bons sentiments, fortifie sa patience, et lui communique ce qui lui manquait encore (soit de connaissance soit de vertu).²⁴⁴

Dans ce discours, Mencius, penseur chinois confucianiste ayant vécu aux alentours de 380-289 av. J.-C, met l'accent sur les souffrances volontaires qu'on devrait subir

²⁴⁴ Mencius, *Quatrième des Seu Chou, Les Quatre Livres*, traduit par Séraphin COUVREUR, Paris, Éditions Les Belles Lettres, p. 154. Le texte chinois de référence est : 故天将降大任于是人也，必先苦其心志，劳其筋骨，饿其体肤，空伐其身行，行弗乱其所为，所以动心忍性，曾益其所不能。

pour atteindre au succès. Possédant le concept du mandat du Ciel²⁴⁵, Mencius pensait que le Ciel n'aidait que ceux qui avaient fait des efforts. C'est sans doute par hasard que les deux pensées dominant respectivement l'Europe et la Chine se faisaient écho de loin, mais elles permirent à Vagnoni de donner à ses récits chrétiens une dimension transporelle.

III.1.2 Les supplices et le martyre

Dans les *Vies des saints*, un certain nombre de saintes, en particulier les vierges, souffrent des supplices infligés par les païens. Si on a dit que les pratiques ascétiques correspondent aux souffrances volontaires, les supplices correspondent à celles passives.

Dans les *Vies des saints*, les supplices infligés aux saintes sont divers. Les supplices par le feu, par le fouet, par les bêtes féroces, par divers instruments cruels sont tous très souvent utilisés. Regardons des extraits sur ces supplices :

En apprenant que Cécile n'avait pas été exécutée, et qu'elle avait conduit les huissiers et plusieurs centaines habitants au baptême, le préfet fut extrêmement courroucé. Il ordonna de jeter la vierge dans une chambre brûlante pour que la chaleur l'étouffât jusqu'à la mort. Cécile y entra sans terreur. Elle y resta toute la nuit et tout le jour sans aucune trace de brûlure. Quand le préfet l'apprit, il se sent honteux d'avoir mis Cécile au supplice en vain. Il ordonna de la décapiter tout de suite. (Vie de sainte Cécile)

Après plusieurs essais pour persuader Dorothée sans aucun succès, le gouverneur ordonna aux serviteurs d'ôter les vêtements de la vierge. Et puis il la fit attacher au chevalet et étendre son corps. Bien que son sang coulât à flot, Dorothée restait calme comme si rien n'était arrivé. [...]

Il ordonna donc de mettre des torches ardentes à côté des flancs de la vierge afin de brûler ses

²⁴⁵ Le mandat du Ciel permet d'affirmer la légitimité du pouvoir des Empereurs de Chine. Il est fondé sur l'approbation que le Ciel accorde aux dirigeants sages et vertueux, approbation qu'il cesse d'accorder si ceux-ci ont une conduite mauvaise ou sont corrompus. Par la suite, le concept permet d'appréhender les manifestations naturelles comme des messages du Ciel. Les catastrophes naturelles étaient ainsi perçues comme des signes témoignant de la réprobation du Ciel, ce qui légitimait le peuple à se rebeller.

organes et ses entrailles. Dorothée fut joyeuse comme si elle était en train de goûter des mets savoureux. Tout rempli de honte, le gouverneur ordonna de la frapper au visage avec force pour faire disparaître son air joyeux. (Vie de sainte Dorothée)

Il ordonna de la faire manger par les bêtes féroces; cela attira les regards des habitants. Le bourreau conduisit Thècle garrottée devant la cage des bêtes, et essaya d'exciter ces dernières pour qu'elles mangeassent Thècle. [...] Le lendemain, il ordonna de jeter Thècle parmi les ours et les lions, mais ces derniers eurent la même réaction que celle des bêtes du jour précédent. [...] Il ordonna ensuite à ses serviteurs de pousser Thècle dans une fosse remplie de toute espèce de serpents venimeux. (Vie de sainte Thècle)

On peut dire que c'est souvent la douleur qui fait les saintes. Chaque nouvelle souffrance correspond à un pas de plus vers le ciel. Pour obtenir la sainteté, il faut subir les épreuves les plus douloureuses, et le martyre était sans aucun doute l'ultime épreuve. Le martyre demeure ainsi, à toutes les époques, une éventualité bien réelle. Il constitue d'ailleurs le premier motif de distinction d'un élu : sur les 1209 béatifications enregistrées en 1969, on comptait 1021 martyrs, soit plus de 85%.²⁴⁶

Dans le sixième volume de l'ouvrage de Vagnoni, la plupart des vierges meurent en martyres. La martyre signifie la mort volontaire pour la foi. Pourtant, avant d'être martyrisées, il leur faut subir nombre de souffrances et accumuler nombre de mérites. Après tous leurs supplices, les saintes rendent l'âme sous la dernière attaque, et elles obtiennent enfin la glorification.

III.1.3 Miracles

Comme beaucoup d'autres récits hagiographiques, les textes des *Vies des saints* sont souvent peuplés de passages merveilleux. Chez Vagnoni, les saintes font beaucoup de miracles, et leurs expériences sont souvent accompagnées de phénomènes

²⁴⁶ Pierre Delooz, *Sociologie et canonisations*, préface de G. Le Bras, Liège, Faculté de droit-La Haye, Martinus Nijhoff, 1969.

surnaturels. En tant que particularité du genre hagiographie, cela a souvent suscité des controverses entre les historiens qui mettaient en doute l'improbabilité des faits racontés par les hagiographes.

Dans l'œuvre de Vagnoni, il y a trois sortes de miracles autour des saintes :

Vision divine

Dans les *Vies des saints*, on peut trouver de nombreux passages sur l'apparition de Jésus. Jésus descend souvent devant les saintes lorsque ces dernières font une prière, ou qu'elles rencontrent un problème.

Les saintes ont souvent la vision divine non seulement de Jésus, mais encore de la Sainte Vierge, des anges, des autres saints, etc.

À ce moment-là, Agnès vit descendre un ange qui lui tendit une robe toute blanche. Ensuite, l'ange jeta une lumière prodigieuse. La lumière fut si éclatante que tous les endroits obscurs furent illuminés et que personne ne pouvait ouvrir les yeux. Reconnaissante, Agnès s'agenouilla pour remercier le Seigneur charitable, en le sollicitant de lui accorder plus de forces divines pour qu'elle tînt mieux son vœu de chasteté. (Vie de sainte Agnès)

Tout à coup, la terre trembla brutalement, et il surgirent des rayons de lumière merveilleux qui éclairèrent toute la maison et dans lesquels il y avait des mots éblouissants d'or : « Toutes les croyantes sous ta direction sont assez chastes pour obtenir ma faveur. Elles vont monter dans mon royaume et vivre dans le bonheur infini que j'ai préparé pour elles. » (Vie de Sainte Basillisse)

Dans leur vision divine, Jésus ou d'autres saints resplendissent parfois d'une lumière surnaturelle. Ces phénomènes ont une signification allégorique évidente : Dieu est lumière.

Miracles de leur vivant

La vie d'une sainte est bien évidemment souvent accompagnée par nombre de miracles :

Mélanie fit de nombreux miracles pendant sa vie. Une fois, elle rencontra une femme qui ne pouvait ouvrir sa bouche à cause du démon. Ne pouvant prendre aucune nourriture, elle était en danger de mort. Voyant cette scène, Mélanie fit le signe de la croix. Le démon disparut et cette femme guérit tout de suite. Un autre jour, elle vit une femme enceinte qui risquait de mourir car l'accouchement s'annonçait difficile. Elle délivra le ventre de cette femme, et cette dernière donna naissance à sa fille immédiatement. (Vie de sainte Mélanie la Jeune)

L'accomplissement de ces prodiges est toujours lié à l'intervention effective de Dieu. Dieu satisfait souvent les demandes des saintes juste après une prière de ces dernières.

Chez Vagnoni, il y a souvent des témoignages personnels de ces miracles, c'est-à-dire des observateurs directs des faits. En fin de compte, après avoir témoigné les miracles personnellement, les témoins sont parfois plus convaincus de la puissance divine, et cela peut conduire à leur conversion.

Miracles posthumes

Chez Vagnoni, on trouve souvent des paragraphes au sujet des miracles posthumes ajoutés à la description de la mort des saintes. Ce sont la plupart du temps des guérisons qui se sont déroulées sur les tombes de ces dernières.

Après la mort de Marthe, les gens de toute part vinrent visiter son tombeau avec respect, afin de bénéficier de sa faveur. En ce temps-là, le roi de Francs était sur le point de mourir à cause d'une maladie grave. Entendant parler des miracles faits auprès de sainte Marthe, il se rendit aussi à son tombeau. Il demanda à Marthe sa bénédiction, et il fut guéri par la sainte. (Vie de

sainte Marie-Madeleine)

Etna est le nom de la montagne la plus haute de Sicile dont la cime est couverte de neige persistante. Il y avait souvent des incendies dans la grotte de cette montagne. Un jour, un tremblement de terre effrayant se produisit. Un torrent de feu de soufre jaillit de la montagne et se répandit partout comme un fleuve. Tous les bâtiments qu'il submergeait furent entièrement détruits. La ville près de la montagne s'appelle Catane, c'est l'endroit où on garde le corps de sainte Agathe. Ne sachant plus que faire face au feu menaçant, les habitants de cette ville se pressèrent en foule vers le tombeau d'Agathe et ouvrirent son cercueil. Ils prirent le voile qui couvrait le corps de la sainte, et l'étendirent contre le feu en priant la sainte de les protéger. Face au voile divin, le feu décrut comme s'il possédait aussi une âme. Depuis, le peuple de toute part est reconnaissant de la faveur de la sainte, et les gens l'honorent jusqu'à nos jours. Il y a quatre-vingts ans, un nouveau fleuve de feu coula partout. Toutes les maisons furent brûlées au passage du feu. Quand le feu était sur le point d'entrer dans un village, le chef de village se rappela qu'il gardait toujours un coin du voile de sainte Agathe. Il le prit donc et l'accrocha comme un petit drapeau sur une hampe. Puis, il dressa la hampe contre le feu en se mettant en prière. Quand le feu atteignit cette hampe, il se divisa en deux voies qui passèrent autour de ce village tout en évitant de le brûler. (Vie de sainte Agathe)

Dans la vie de sainte Lucie, après que Lucie a prié pour sa mère qui était gravement malade, sainte Agathe apparaît dans son rêve.

Et voici que Lucie s'endormit soudain, et eut un rêve où elle vit descendre du ciel sainte Agathe, en robe parée de broderies extrêmement brillantes et entourée d'un grand nombre d'anges. La sainte lui dit en souriant : « Lucie, vierge protégée par Dieu, tu peux toi-même accorder des grâces. Pourquoi me demandes-tu de le faire? Notre Seigneur admire ta vertu et apprécie ta volonté de sauver ta mère. Autrefois, il me prit comme protectrice de cette région, et aujourd'hui, il veut te prendre comme médiatrice de cette ville. Sache que celle qui pratique sa foi le plus chastement correspond le mieux aux attentes du Seigneur. » (Vie de sainte Lucie)

Ces miracles posthumes sont le complément nécessaire de la vie d'une sainte. Ils montrent au lecteur que « la *virtus* du saint continuait à se manifester après sa mort, à la suite de la *vita* », et « un certain nombre de miracles posthumes constituent ce que

les Bollandistes ont appelé la *gloria posthuma* du saint »²⁴⁷. Selon Jean-Pierre Albert, le miracle signifie toujours le succès des pratiques ascétiques qui ont pour but la « dématérialisation du corps que l'âme déjà parvient à désertir » :

Le corps apparaît ainsi, de bien des manières, projeté hors de lui-même, chargé de significations qui ne cessent d'un brouiller les contours en multipliant à l'infini les métaphores de la désincarnation.²⁴⁸

Les trois sortes des miracles reflètent les trois étapes de devenir une sainte : au début, une chrétienne fervente n'a que des visions divines, ce genre de visions l'éclairent comme une lumière ; ensuite, avec de plus en plus d'échanges et de communications avec Jésus, elle peut, à l'aide de ce dernier, faire un certain nombre de prodiges afin de gagner l'estime des témoins ; enfin, après sa mort, elle est sanctifiée et elle peut ainsi avoir elle-même le pouvoir divin de continuer à protéger et à aider ceux qui s'adressent à elle.

III.1.4 Origine familiale

On constate que, dans les *Vies des saints* de Vagnoni, presque toutes les saintes sont issues d'une famille « riche et noble ».

Les saintes appartiennent explicitement à la couche privilégiée de la société. D'une part, cela reflète, dans une certaine mesure, des préjugés sociaux sur les couches inférieures pendant et après le Moyen-Âge. Peter Brown a indiqué dans son livre que les femmes dans les milieux de la haute société avaient « la richesse et le prestige requis pour exercer un effet permanent sur l'Église chrétienne » :

On avait fini par penser que les femmes consacrées abritaient un dépôt de valeurs estimées,

²⁴⁷ Pierre-André Sigal, *Histoire et hagiographie : les Miracula aux XIe et XIIe siècles*, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, volume 8, numéro 1, 1997, p. 237-257.

²⁴⁸ *Le sang et le ciel*, op. cit., p. 61.

par leurs porte-parole masculins, particulièrement précieuses pour la communauté chrétienne. Les femmes à vocation ascétique sont apparues dans les milieux de la haute société, où elles avaient la richesse et le prestige requis pour exercer un effet permanent sur l'Église chrétienne.²⁴⁹

D'autre part, la noblesse de famille dans les légendes des saintes peut être emblématique. Une famille noble possède toutes les conditions les plus enviables : les richesses, le statut social élevé, le confort, la sécurité, etc. Ces éléments représentent les valeurs de ce monde qui restent opposées à la valeur de la religion chrétienne dont un des trois vœux consiste en la pauvreté. Pour être sanctifié, il faut absolument un renoncement volontaire à ces bonnes conditions. Le courage des saintes est donc mis à l'épreuve. Se tournant vers les pratiques d'ascétisme, elles choisissent un autre genre de bonheur à la place du bonheur immanent. Cela montre également leur premier succès sur la voie sur la sainteté.

En outre, le fait que les saintes soient issues des familles riches et nobles revêtait une signification particulière pour Vagnoni, puisque pour lui, le principal groupe qu'il voulait convertir en Chine était celui des couches sociales les plus élevées. Comme nous l'avons dit dans la première partie, Vagnoni était un héritier ferme de la méthode Ricci. Il préférerait la conversion des lettrés et des élites que celle de milliers de paysans. Il en va de même dans le cas des femmes. Pour convertir les femmes chinoises, il lui fallait commencer par celles des couches élevées. Il est certain que les légendes des saintes issues des familles nobles semblaient plus intéressantes pour elles.

III.1.5 La beauté

La plupart des saintes dont les vies sont racontées par Vagnoni possédaient une beauté extraordinaire, et presque toutes les vierges étaient « jeunes et belles ».

²⁴⁹ Peter Brown, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Gallimard, p. 322.

La beauté a une signification particulière pour les saintes. D'une part, elle attire parfois le désir érotique des hommes. La beauté est la cause essentielle des demandes en mariage que les saintes affrontent. Pour les femmes qui se dévouent à la foi chrétienne, leur beauté est donc dangereuse pour elles. Afin de préserver leurs vœux, elles choisissent de refuser les prétendants. Ainsi, elles sont obligées d'agir contre la volonté de leurs parents et de subir bruits et rumeurs.

Dans le parcours sanctifiant de la plupart des vierges, la beauté joue un rôle important et c'est également une cause importante de leur martyre, car il arrive souvent que la déception du prétendant le pousse vite à devenir un persécuteur. Dans les légendes des saintes, les prétendants sont parfois ceux qui accaparent le pouvoir. Ne pouvant obtenir la femme qui les attire, ils sont souvent rendus furieux par les vexations subies. De ce fait, ils préfèrent punir voire anéantir l'objet de leur désir.

On dira donc que la beauté a deux facettes. D'une part, elle rend la figure des saintes parfaite, et les saintes sont belles tant au niveau du corps qu'à celui de l'esprit. D'autre part, elle est une dure épreuve pour les saintes, et elle est même la cause de leur martyre.

La beauté, selon les valeurs profanes, est un avantage pour une femme. Cependant pour une chrétienne pieuse, elle peut être dangereuse car elle peut pousser au péché les hommes. Cela signifie, dans une certaine mesure, que la féminité est un obstacle, et que pour pouvoir entrer dans une carrière sanctifiante, une femme doit renoncer à sa féminité.

On peut donc trouver dans les *Vies des saints* certaines saintes qui essayent de briser leur identité sociale ou biologique, c'est-à-dire leur féminité, en vue de la poursuite d'une sainte vie, telle que sainte Catherine de Sienne qui défigure son propre visage avec un couteau.

III.1.6 La parenté

Dans les *Vies des saints*, les relations des saintes avec leurs parents se manifestent sous plusieurs sortes.

Le vœu contre-nature de la sainte suscite en miroir des comportements dénatureés qui vont à l'encontre des valeurs sociales et familiales dont les parents persécuteurs sont censés assurer le maintien.²⁵⁰

Le refus de l'alliance et la vénération pour Dieu ont logiquement pour conséquence de susciter des troubles à l'intérieur de la parenté. Le père se contente parfois du rôle de persécuteur ou de bourreau. Par rapport aux mères, ils sont souvent plus arbitraires. Les activités des saintes sont souvent surveillées par leurs pères. Pour ne citer qu'un exemple, voyons celui du père de sainte Barbe :

Quelques mois après, son père revint. En voyant les trois fenêtres, la colonne au milieu ainsi que les signes de croix, il demanda à sa fille une explication. Barbe lui raconta ainsi tout ce qu'elle avait appris. En s'appuyant sur la doctrine chrétienne, elle cita des histoires des saints, et se référa à certains sages de l'Antiquité et de l'époque contemporaine. Ensuite, elle essaya de démontrer à son père l'absurdité et la déraison des idoles auxquels il sacrifiait. Courroucé, le père dégaina son épée et tenta de la décapiter. Elle s'enfuit. En chemin, elle rencontra une grande pierre qui avait une anfractuosité. L'anfractuosité était si étroite que seule une personne y pouvait s'abriter. Barbe se cacha dedans. Peu près, son père la poursuivit jusqu'à cet endroit, et il l'atteignit enfin. Il la frappa avec un béton, et la renferma dans sa maison. Ensuite, il se rendit au tribunal, et accusa sa fille d'être séduite par l'hérésie. (Vie de sainte Barbe)

Cependant, il y a également des saintes qui s'entendent assez bien avec leurs parents. Par exemple, sainte Mélanie la Jeune a toujours le respect et l'amour pour sa mère. Quand elle part en pèlerinage, sa mère l'accompagne tout le temps. Quant à sainte Marcelle, elle est très obéissante à sa mère :

²⁵⁰ *Le sang et le ciel, op. cit.*, p. 109.

Marcelle avait beaucoup de respect et d'amour pour sa mère. Sans attendre les demandes de sa mère, elle faisait son possible pour satisfaire les besoins de cette dernière. Elle était si obéissante que cela la faisait agir quelquefois contre ce qu'elle aurait désiré. Sa mère, sous prétexte que Marcelle n'avait pas d'enfant, voulut donner tous les biens familiaux à son petit-fils. Marcelle ne pensait jamais à hériter des richesses à la place de son frère, pourtant, elle eût beaucoup aimé les donner aux pauvres. Mais, ne voulant contredire sa mère, elle donna tous leurs biens à son neveu. Elle aimait mieux supporter cette perte que déplaire à sa mère. (Vie de sainte Marcelle)

Comme Vagnoni nous a montré plusieurs formes de parenté, il est probable qu'il connaissait bien le contexte culturel chinois sur les relations entre parents et enfants.

Les Chinois accordent toujours une grande importance à l'attitude des enfants envers leurs parents. La piété filiale est considérée comme une vertu clé dans la culture traditionnelle chinoise et c'est ainsi le sujet principal d'un grand nombre d'histoires.

Selon le confucianisme, la piété filiale signifie d'être bon envers ses parents, de prendre soins de ses parents, de bien travailler pour pouvoir soutenir ses parents matériellement, de ne pas être rebelle, d'afficher de la tristesse face à leur maladie, et d'effectuer des sacrifices après leur mort, etc.

Le confucianisme croit que la piété filiale doit être sincère. Il ne suffit pas de satisfaire matériellement les besoins de ses parents. Ce qui est le plus important, c'est le respect, c'est-à-dire de donner à ses parents beaucoup de respect et d'amour.

La piété filiale qu'on pratique maintenant ne consiste qu'à fournir les parents du nécessaire. Or les animaux, tels que les chiens et les chevaux, reçoivent aussi des hommes ce qui leur est nécessaire. Si ce que l'on fait pour les parents n'est pas accompagné de respect, quelle différence met-on entre eux et les animaux?²⁵¹

²⁵¹ Confucius, *Entretiens de Confucius et de ses disciples*, traduit par Séraphin Couvreur, Paris, Club des Libraires de France, Chapitre II, p.11.

Ce discours de Confucius montre bien que le respect est le point essentiel de la piété filiale. Dans la Chine ancienne, le respect pour les parents se manifestait principalement par l'obéissance. Quant aux femmes chinoises, elles devaient absolument obéir aux ordres de leurs parents, notamment ceux qui concernaient le mariage. Cela correspond bien au cas de certaines saintes comme Marcelle.

III.1.7 L'image des démons

Dans les *Vies des saints* de Vagnoni, le démon est une figure qui apparaît fréquemment. Les démons ne cessent de harceler les saintes. Ils cherchent par tous les moyens à empêcher les pratiques chrétiennes des saintes.

Une nuit qu'elle était en prière, un démon la surprit et l'effraya. La jeune fille craintive courut jusqu'à la statue de Jésus et se prosterna pour implorer la protection. Le démon la rattrapa sans pouvoir la blesser. (Vie de sainte Brigitte de Suède)

Qui sont ces démons ? Quelle est la signification symbolique des démons ?

Un démon est un être surnaturel bienfaisant ou malfaisant, doué de raison, émanant de lieux ou de personnes et supposé pouvant influencer les esprits des humains ou les lieux qu'il traverse. Il désigne quelque chose en lien avec la sphère « extra-humaine »²⁵². Dans la religion chrétienne, le terme de « démon » a le sens d'ange déchu, d'esprit du mal ou de diable. Le christianisme antique et médiéval présentait les démons comme invisibles, mais certains saints sont censés avoir lutté contre eux.

Dans les *Vies des saints*, les démons sont étroitement associés à toutes les actions méchantes. Ils séduisent les saintes avec des idées érotiques, les calomnient et même les attaquent directement. Tout cela reflète leur mauvaise conduite. Dans ce cas, quelle

²⁵² Jean-Patrice Boudet, Philippe Faure et Christian Renoux, *De Socrate à Tintin : Anges gardiens et démons familiers de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2011, p. 332.

est la raison pour laquelle les démons font le mal?

Quand Vagnoni décrit les comportements maléfiques des démons dans les *Vies des saints*, il mentionne souvent que « les démons ont suscité de la haine à cause de la jalousie ».

Plus Edwige montrait au monde ses vertus, plus le peuple l'admirait, alors que les démons étaient jaloux d'elle de jour en jour. (Vie de sainte Edwige)

Dévorés de jalousie, les démons essayèrent de mettre obstacle à ce jeune couple. (Vie de Sainte Mélanie la Jeune)

Par jalousie, le démon voulut troubler leur mariage. (Vie de sainte Cunégonde)

Vagnoni croit que la jalousie est une raison importante pour laquelle les démons cherchent à entraver les pratiques des saintes. Le mot de « jalousie » montre que les démons veulent également obtenir ce que les saintes ont déjà obtenu, y compris leurs mérites accumulés, leurs grandes vertus, leur bonne réputation ainsi que leur avenir brillant. Les démons semblent convoiter ces réalisations des saintes, mais en même temps, ils évitent toujours le processus nécessaire. Cette pensée les conduit sur la mauvaise voie et au côté opposé de celui de la sainteté. C'est souvent qu'il n'y a qu'un espace étroit entre le bien et le mal, entre le saint et le démon. C'est pourquoi les chrétiens doivent toujours faire attention au harcèlement et à l'attaque des démons.

Dans les *Vies des saints*, les démons attaquent toujours les saintes lorsque ces dernières sont seules, car elles peuvent alors sembler plus fragiles. Les démons choisissent d'attaquer les saintes quand elles sont seules parce qu'ils imaginent que la conviction des saintes est moins ferme à ce moment-là. En fait, c'est effectivement une épreuve pour les saintes. Dans le christianisme, l'exorcisme est une activité normale chez les saints. Il est même impossible pour les chrétiens de devenir saints sans la

capacité de chasser les démons. Dans les *Vies des saints*, les approches de l'exorcisme des saintes varient. La plupart du temps, elles chassent les démons à l'aide de l'intervention de Jésus. Elles prient, et Jésus descend auprès d'elles pour les sauver.

Ce qu'il faut savoir, en effet, c'est que le mot « démon » ne semblait point inconnu pour le lecteur chinois de la dynastie Ming. Sous l'influence du bouddhisme, les Chinois avaient leur propre compréhension de ce mot. Selon la doctrine bouddhiste, le démon est associé à la mort, à la renaissance et au désir²⁵³. Nyanaponika Thera a décrit le démon comme « la personnification des forces antagonistes à l'illumination ».²⁵⁴

De nombreux Chinois de l'ancienne époque étaient influencés par le bouddhisme. Ils croyaient que les démons représentaient les idées méchantes à l'intérieur du cœur. Ces idées et les idées positives constituaient la contradiction et la confusion de l'homme, et on devait se vaincre pour abattre les démons.

Cela peut montrer la différence de l'image des démons entre la culture chinoise et occidentale. Dans la culture chrétienne occidentale, ou dans l'œuvre de Vagnoni, les démons ne sont pas de mauvaises idées qui se cachent dans le cœur. Au contraire, ils ont des figures concrètes même métaphoriques et sont des ennemis de l'homme qui obstruent les pratiques des chrétiens de l'extérieur. Ils sont à l'origine de nombreuses misères dans ce monde. Ils dirigent les gens vers la mauvaise voie et même vers la destruction. Selon le christianisme, il existe diverses formes de démons. Cependant, dans les *Vies des saints*, Vagnoni a rarement décrit l'apparence particulière des démons. En revanche, il se concentre sur le récit de leurs paroles et de leurs comportements malveillants.

En raison de cette différence d'image des démons entre la culture chinoise et

²⁵³ Kevin Trainor, *Buddhism: The Illustrated Guide*, Oxford University Press, 2004, p. 34.

²⁵⁴ Thera, Nyanaponika (2008). *The Roots of Good and Evil: Buddhist Texts translated from the Pali with Comments and Introduction*, Buddhist Publication Society, p. 22.

occidentale, le lecteur chinois pouvait être confus quant à l'image de ces démons au début de la lecture. Mais nous croyons qu'il pouvait peu à peu comprendre le sens symbolique des démons du christianisme, à travers les descriptions vivantes et détaillées décrites par Vagnoni.

Nous avons mentionné ci-dessus que les démons dans l'œuvre de Vagnoni représentent les ennemis extérieurs qui entravent les chrétiens dans leur quête de la sainteté, et qu'ils sont considérés comme une épreuve pour les saintes. Ici, ces ennemis désignent-ils également ceux du christianisme en Chine?

Quatre ans après l'impression des *Vies des saintes* de Vagnoni, le ministre converti chinois Paul Xu a donné un discours où il essayait de persuader quelqu'un à se convertir au christianisme. Il dit : « À tous ceux qui veulent se convertir, il faut tout d'abord leur demander s'il existe des démons chez eux. Si oui, il faut les détruire dans un premier temps. Les démons, ce sont les bouddhas. »²⁵⁵

Paul Xu définit clairement le démon comme "bouddha" dans cette phrase. Cela montre que, selon lui, le plus grand ennemi qui empêche les activités chrétiennes en Chine est le bouddhisme. Dans les *Vies des saints*, Vagnoni ne mentionne jamais le bouddhisme quand il raconte les histoires de démons, mais nous pouvons supposer audacieusement que, d'après lui et d'autres jésuites de l'époque, la signification des démons n'était plus limitée à celle de la culture occidentale.

III.1.8 Révoltes contre l'hérésie

Dans les *Vies de saints*, il y a beaucoup de saintes qui luttent contre l'idolâtrie. Afin d'empêcher les habitants de vénérer les idoles, elles subissent de nombreuses

²⁵⁵ Xiao Jingshan, *Le Christianisme en Chine* 天主教传行中国考, Taiwan, Fu Jen Catholic University Press, 2003.

souffrances et même meurent en martyres. En effet, au moment où Vagnoni arriva en Chine, il y avait également beaucoup de Chinois qui vénéraient les idoles.

Dans la société féodale chinoise, l'idolâtrie existait depuis longtemps. Tout d'abord, en tant que religion traditionnelle en Chine, le taoïsme est polythéiste. Les dieux que les croyants taoïstes adorent ont divers niveaux et fonctions, comme l'Empereur de Jade²⁵⁶, le Très Haut Prince Patriarche²⁵⁷, etc.

Le bouddhisme était aussi une religion très populaire en ce temps-là. Bien que le fondateur du bouddhisme, Sakyamuni, n'ait pas attaché d'importance à l'idolâtrie (il était même contre l'idolâtrie), les adeptes bouddhistes considèrent quand même les Bouddhas comme leurs dieux, et ils ont construit de nombreuses statues de bouddhas dans les temples.

En raison de la diffusion répandue du taoïsme et du bouddhisme en Chine, l'idolâtrie était très commune dans la Chine ancienne. Dans chaque région chinoise, il y avait toujours nombre de temples où se trouvaient différentes statues de dieux. Les sacrifices offerts aux dieux reflétaient l'essence de l'idolâtrie chinoise. Pendant toutes les dynasties, les empereurs organisaient régulièrement des cérémonies sacrificielles en vue de prier pour la guerre à venir, ou de demander au ciel la pluie, ainsi que d'autres choses liées à l'agriculture. Ces sacrifices aux dieux provenaient en fait d'une vénération primitive pour la nature et le ciel. Les offrandes variaient en fonction différentes des idoles. Et en général, il y avait des fruits, des gâteaux, des céréales, et des animaux abattus comme des bœufs et des moutons. Il faut savoir que seul l'empereur et les aristocrates avaient le droit de participer à ce genre de cérémonie

²⁵⁶ L'Empereur de jade (Yu Huang Da Di 玉皇大帝) est un dieu chinois d'origine taoïste qui régit les autres dieux, lié au Ciel et à la souveraineté.

²⁵⁷ Le Très Haut Prince Patriarche ou le Vieux Seigneur de la Hauteur Suprême (Tai Shang Lao Jun 太上老君) règne sur les Immortels Célestes. Dans les temples il tient un éventail de plumes. Ses cheveux sont blancs, comme le décrit sa légende. Son anniversaire, particulièrement important pour les écoles taoïstes qui le considèrent comme leur patriarche, a lieu le 15 du 2e mois.

sacrificielle, et le peuple ne pouvait se rendre aux temples pour vénérer les idoles.

Dans le contexte historique et culturel chinois, tous ceux qui vénéraient les dieux n'étaient pas religieux. Au contraire, la plupart d'entre eux étaient des gens ordinaires qui n'appartenaient à aucune secte. Ils ne comprenaient pas clairement le dogme religieux, et leur vie quotidienne n'avait rien à voir avec les religions non plus. Certains d'entre eux ne pouvaient même pas bien distinguer entre le bouddhisme et le taoïsme. Cependant, en raison de l'influence profonde de ces deux religions en Chine, les gens ordinaires croyaient généralement en l'existence des dieux. Une des raisons pour lesquelles les Chinois de l'ancienne époque vénéraient divers dieux, c'est qu'ils souhaitaient se soulager des conflits familiaux et sociaux et des souffrances données par les catastrophes naturelles. Quand ils rencontrèrent des problèmes qui ne pouvaient être résolus par eux-mêmes, ils plaçaient donc leurs espérances dans les dieux afin d'obtenir leur aide et leur bénédiction. L'idolâtrie ne provenait d'un acte spirituel chez eux. Elle était due à la sensation d'impuissance et au simple souhait d'être protégés par des pouvoirs surnaturels. C'est pourquoi les gens se rendaient souvent aux temples pour adorer non seulement les bouddhas mais aussi les dieux du taoïsme, ainsi que d'autres idoles populaires qui n'appartenaient à aucune religion. En fait, ils ne faisaient pas trop d'attention à la signification exacte des religions ou des idoles qu'ils vénéraient.

Puisque l'idolâtrie était un soutien spirituel pour les Chinois de l'époque, le christianisme pouvait aussi être utilisé de la même manière. Il est possible que Vagnoni ait saisi cette occasion. Il présenta les vies des saints et des saintes aux Chinois, avec l'espoir que ces modèles chrétiens pourraient changer l'objet de la vénération du peuple chinois, et que ce dernier renoncerait enfin à ces idoles pour croire en Dieu. Influencé par le confucianisme et s'intéressant à la culture chinoise, il ne voulait pas attaquer directement le bouddhisme ni le taoïsme. Par conséquent, il ne critiquait pas l'idolâtrie dans son œuvre. Au lieu de cela, il a choisi un certain nombre d'histoires sur les saintes luttant contre l'idolâtrie pour leur foi en dépit de supporter les diverses formes de

tortures. Cela montre son objectif ultime de guider indirectement le lecteur chinois à abandonner l'idolâtrie.

III.1.9 La charité

Aux côtés de la foi et de l'espérance, la charité est définie comme l'une des trois vertus théologiques du christianisme. Saint Paul a donné une définition de la charité :

La charité prend patience, la charité rend service, elle ne jalouse pas, elle ne plastronne pas, elle ne s'enfle pas d'orgueil, elle ne fait rien de laid, elle ne cherche pas son intérêt, elle ne s'irrite pas, elle n'entretient pas de rancune, elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle trouve sa joie dans la vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout. [...] Les trois demeurent : la foi, l'espérance et la charité. Mais la charité est la plus grande. (I Co., 13, 1-7. 13)

La charité implique d'aider ceux qui en ont besoin, c'est une vertu commune à toutes les saintes chez Vagnoni. Elles nourrissent les affamés, désaltèrent les assoiffés, soignent les malades, visitent les prisonniers, enterrent les morts. Elles font tous les efforts pour offrir le réconfort, l'aide et l'espoir nécessaires aux personnes qui souffrent. Sainte Paule raconte les raisons pour lesquelles elle distribue ses richesses et aide les pauvres :

Paule distribuait ses richesses tous les jours pour accumuler les bonnes œuvres. Un jour, l'un de ses proches lui demanda : « tu ne gardes pas tes richesses pour tes enfants, mais les donnes à des inconnus. Est-ce vraiment bien et raisonnable? » Paule répondit : « Oui, c'est bien et raisonnable. Si je distribue ma fortune aux pauvres, je ne la perds pas. Au contraire, je recevrai des bénéfices au centuple comme si je la prêtais, d'autant plus que toutes ces richesses ont été offertes par le Seigneur, et que grâce à lui, elles sont bien conservées. Je les distribue aux gens pauvres à la place du Seigneur, c'est pour montrer son affection pour toute l'humanité. N'est-ce pas bien et raisonnable? Si je détenais toute seule ces richesses que le Seigneur m'a accordées, ce ne serait pas raisonnable et je serais coupable. » (Vie de sainte Paule)

D'une part, les pratiques de la charité leur permettent d'accumuler les mérites et les dirigent vers la perfection. D'autre part, ceux qui ont obtenu leur aide sont la plupart du temps touchés, et reconnaissants envers les saintes, ils rencontrent la foi chrétienne et se convertissent rapidement.

En Chine, la pensée confucéenne « ren » s'accordait bien avec le concept de la charité du christianisme. « Ren » est un concept essentiel de l'éthique du confucianisme qui peut être traduit par « bienveillance ». Selon le confucianisme, le « ren » est une vertu recherchée par tous les hommes de bien. L'amour bienveillant préconisé par le confucianisme comprend non seulement l'amour pour soi-même et pour ses proches, mais aussi au sens plus large l'amour de tout le monde. Dans les *Entretiens de Confucius*²⁵⁸, il y a des discours très connus en Chine :

Un homme parfait veut se tenir ferme lui-même, et il affermit les autres ; il désire comprendre lui-même ses devoirs, et il instruit les autres.²⁵⁹

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse à vous-même.²⁶⁰

Et Mencius a dit :

Celui qui aime les autres est aimé par eux. Celui qui respecte les autres est respecté par eux.²⁶¹

Si je respecte les vieillards de ma famille, et que peu à peu je fasse respecter les vieillards des autres familles ; si je donne des soins affectueux aux enfants et aux jeunes gens de ma famille, et que peu à peu je fasse donner les mêmes soins à ceux des autres familles.²⁶²

²⁵⁸ Les *Entretiens de Confucius* 论语 est une compilation de discours de Confucius (551-479 av. J.-C.) et de ses disciples ainsi que de discussions entre eux.

²⁵⁹ Confucius, *op.cit.*, Chapitre VII, p.59. Le texte chinois de référence est : 己欲立而立人，己欲达而达人.

²⁶⁰ Confucius, *op.cit.*, Chapitre XII, p.111. Le texte chinois de référence est : 己所不欲，勿施于人.

²⁶¹ Mencius, *op.cit.*, p. 67. Le texte chinois de référence est : 爱人者，人恒爱之，敬人者，人恒敬之.

²⁶² Idem, Livre I, Chapitre VII, p. 18. Le texte chinois de référence est : 老吾老，以及人之老；幼吾幼，以及人之幼。

Le confucianisme demande que chaque individu respecte les autres. Selon Confucius et Mencius, on devrait toujours se mettre à la place des autres et essayer de les aider à exaucer leurs vœux. Ils attachent également de l'importance au secours aux pauvres. Dans les *Entretiens de Confucius*, Confucius a dit : « J'ai entendu dire que l'homme honorable secourait les indigents ; mais n'ajoutait pas à l'opulence des riches. »²⁶³ Selon lui, un homme de bien devrait toujours aider les personnes en situation difficile, et ne devrait pas donner ses richesses à des personnes de famille aisée. Le confucianisme exhorte également les hommes riches à respecter les gens de couches inférieures, afin de recevoir le respect et la confiance de tout le monde. Toutes ces pensées confucéennes correspondent bien au concept de la charité dans le christianisme²⁶⁴.

Dans ce contexte, il était sûrement assez facile pour les Chinois de comprendre et d'admirer les bienfaits des saintes, et les femmes chinoises devraient aussi avoir l'intention de les imiter. Cela était complètement ce que Vagnoni désirait.

III. 2 Les saintes et les femmes chinoises

III.2.1 Figure particulière des saintes chrétiennes en Chine

Dans les *Vies des saints*, Vagnoni supprime parfois intentionnellement des expériences de vie de ses personnages, afin de créer des figures correspondant bien à la société chinoise.

Prenons l'exemple de sainte Catherine de Sienne. Catherine de Sienne est une tertiaire dominicaine mystique, qui a exercé une grande influence sur l'Église catholique. Elle est déclarée sainte et docteur de l'Église. Elle est l'une des figures marquantes du

²⁶³ Confucius, *op.cit.* p.112.

²⁶⁴ Sur l'éthique de réciprocité, les discours de Confucius et de Mencius nous font penser à des paroles des *Évangiles* : Matthieu 22, 36-40 : « tu aimeras ton prochain comme toi-même »; et Matthieu 7, 12 : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux, car c'est la loi et les prophètes. »

catholicisme médiéval, par la forte influence qu'elle a eue dans l'histoire de la papauté. Elle est à l'origine du retour du pape d'Avignon à Rome, et a effectué ensuite de nombreuses missions confiées par le pape, chose assez rare pour une simple religieuse au Moyen Âge.

Pourtant, dans les *Vies des saints*, Vagnoni ne mentionne pas son influence sur l'histoire de la papauté. En revanche, il décrit minutieusement les bienfaits de Catherine, ainsi que le dialogue entre elle et Jésus. Il met l'accent sur l'expérience de Catherine à se surmonter :

Un jour, quand Catherine s'occupait de cette femme malade, voyant les plaies sur le corps de cette dernière, elle voulut vomir et n'osa pas traiter ces plaies. Tout à coup, elle prit conscience de l'insuffisance de ses vertus. Afin de vaincre sa répulsion, elle suçait ces plaies elle-même jusqu'au moment où elle ne se sentit plus dégoûtée. Un autre jour, elle revit ces plaies et voulut de nouveau vomir. Comme la première fois, elle suçait les plaies et même but le pus pour se dépasser. (Vie de sainte Catherine de Sienne)

En tant que prêtre jésuite, Vagnoni cache le fait que Catherine de Sienne est dominicaine. De plus, il supprime dans son œuvre toutes les expériences de Catherine qui lui semblent peu intéressantes pour le lecteur chinois. De cette façon, il montre aux Chinois une Catherine charitable et fervente. On peut dire que Vagnoni s'applique toujours à l'autochtonisation de ses personnages.

III.2.2 Préférence pour les veuves

Comme nous l'avons dit, du point de vue quantitatif, on trouve une égalité complète entre les vierges et les veuves dans les *Vies des saints*. Bien que les hagiographes européens eussent toujours une préférence pour les vierges, et notamment les vierges martyres, Vagnoni insiste dans son œuvre sur l'égalité à l'intérieur du groupe des saintes. Si l'on examine plus minutieusement les légendes des vierges et des veuves sous la plume de Vagnoni, il n'est pas difficile de constater que celles des veuves

occupent parfois plus de folios. Voyons les tableaux ci-dessous :

Tableau 8 : Nombre de folios des vies des vierges

Nom de la sainte	Nombre de folios	Nom de la sainte	Nombre de folios
Catherine d'Alexandrie	7.5	Claire d'Assise	4
Agathe de Catane	4	Catherine de Sienne	6.5
Lucie de Syracuse	4	Barbe	3
Cécile de Rome	5.5	Marthe	3
Agnès de Rome	5	Dorothee	4
Christine de Bolsène	3	Thècle d'Iconium	2

Tableau 9 : Nombre de folios des vies des veuves

Nom de la sainte	Nombre de folios	Nom de la sainte	Nombre de folios
Félicité de Rome	3	Basilisse	8
Brigitte de Suède	4	Cunégonde de Luxembourg	3
Elisabeth de Hongrie	3	Françoise Romaine	5
Edwige de Silésie	5	Marie-Madeleine	3
Mélanie la Jeune	5	Catherine de Suède	4
Paule	4	Marcelle de Rome	6.5

À travers ces tableaux, nous pouvons constater l'importance que Vagnoni attache au groupe des veuves. En effet, par rapport aux vierges martyres, la vie de ces veuves s'approchent plus de celle des femmes chinoises de la fin des Ming.

Premièrement, à l'égard des religions « hérétiques », l'attitude des veuves est relativement plus modérée. Dans les *Vies des saints*, la plupart des veuves ne subissent pas de supplices donnés par les souverains hérétiques. Leur vie est donc plus tranquille. Face aux croyants hérétiques, elles peuvent parfois persuader ces derniers à se convertir au christianisme, comme ce que sainte Mélanie la Jeune fait :

À l'époque-là, il y avait à l'intérieur et à l'extérieur de Constantinople beaucoup d'hérétiques qui trompèrent le peuple et provoquèrent des troubles dans le pays. C'était Mélanie qui les vainquit et les dispersa. De plus en plus d'habitants se convertirent. (Vie de sainte Mélanie la Jeune)

L'environnement dans lequel ces veuves se trouvent s'accorde bien avec celui dans lequel étaient les femmes chinoises de la dynastie des Ming. Bien que les moines bouddhistes et certains mandarins fussent toujours hostiles au christianisme, il existait quand même des conditions sociales favorables au développement de ce dernier et les convertis chinois n'étaient pas confrontés à des supplices sanglants. De ce fait, Vagnoni préférait les histoires des veuves que celles des vierges martyres.

Ensuite, auprès de Vagnoni, le mode de vie des veuves était sans doute plus comparable que celui des vierges. La plupart de ces veuves mènent une vie retirée. Elles se ferment parfois dans une cellule isolée du monde, et consacrent tout leur temps à la lecture des classiques chrétiennes et à l'oraison. Cela correspondait parfaitement à la vie des femmes des Ming, notamment des femmes des couches supérieures.

Enfin, sous l'influence du confucianisme, les femmes chinoises étaient très obéissantes à leurs parents. Il était donc extrêmement difficile pour elles de ne jamais entrer dans le mariage. Dans ce cas, pour Vagnoni, la conversion des veuves semblait relativement plus facile. Pour toutes ces raisons, il choisit de conférer aux veuves plus de folios qu'aux vierges dans son œuvre.

Conclusion

De tous les Pères alors présents en cette mission, il n'en était pas, sauf peut-être le P. Ricci, qui fût plus aimé et plus estimé des fidèles et des idolâtres.²⁶⁵

Telle est l'appréciation que l'érudit italien Daniello Bartoli (1608-1685) porta sur le père Alfonso Vagnoni. Le père Louis Pfister cita cette phrase dans ses *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*. Bartoli et Pfister appréciaient hautement le travail que Vagnoni avait fait sur le territoire chinois. D'après eux, Vagnoni avait gagné l'admiration non seulement des croyants chrétiens mais encore des païens. De ce point de vue, ils le considéraient comme le père le plus brillant après Matteo Ricci, jésuite fondateur de la mission chrétienne moderne de Chine. On peut dire que parmi les premiers jésuites voyageant en Chine, il y avait très peu de personnes, comme Giulio Aleni, qui pouvaient égaler le succès évangélique et l'influence sociale d'Alfonso Vagnoni.

Comme la plupart de ses compagnons, Vagnoni s'occupait, dans ce contexte historique particulier, simultanément de plusieurs fonctions. Tout d'abord, il fut un missionnaire chrétien. De son arrivée en Chine en 1605, jusqu'à sa mort en 1640, il resta en Chine plus de trente-cinq ans. À part les années où il fut expulsé à Macao, il passa la plupart de son temps à Nankin et dans la province de Shanxi. Il montrait toujours une grande ardeur pour ses travaux en Chine. « Sans reculer devant aucune fatigue, à travers les montagnes et les vallées, par des sentiers non frayés et toujours à pieds, il allait à la recherche de toutes ses brebis, visitait chaque maison, consolait les affligés, soutenait les faibles, relevait les tombés, et soufflait partout le zèle pour la conversion des païens. »²⁶⁶ Pendant sa première période en Chine, en convertissant un grand nombre de Chinois à la foi chrétienne, il établit des fondements sociaux du développement du christianisme dans la région de Nankin. En 1624, il arriva dans la province de Shanxi, et pendant une dizaine d'années, il se démena dans plusieurs villes, se lia d'amitié avec nombre de lettrés chinois, et il étendit son influence parmi le peuple

²⁶⁵ Daniello Bartoli, *op.cit.*, p. 1145. Louis Pfister, *op.cit.* p. 91.

²⁶⁶ Louis Pfister, *op. cit.* p. 90.

avec ses œuvres de charité. Il obtint un succès absolu dans le Shanxi. De ce point de vue, Vagnoni fut un missionnaire jésuite très important dans l'histoire de la mission chrétienne en Chine.

Par ailleurs, on a vu qu'il fut un intermédiaire essentiel dans la communication culturelle entre la Chine et l'Occident. Face à un empire doté d'une civilisation très ancienne, afin que les dogmes chrétiens qu'il prêchait pussent être acceptés par la société chinoise, il apprit la langue chinoise assidûment, et devint ainsi l'un des premiers sinologues européens. Maîtrisant bien le chinois, il rédigea vingt œuvres en langue chinoise par lesquelles il présenta aux Chinois des connaissances occidentales, telles que la théologie, la pédagogie, la rhétorique, etc. Bien que son but consistât toujours à susciter l'intérêt des lettrés pour la religion chrétienne, ses œuvres permettaient à certains Chinois d'entrer en contact avec la quintessence des sciences humaines et naturelles du monde occidental.

Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi 天主圣教圣人行实 [*Vies des saints de l'Église catholique*], dont les deux derniers volumes forment notre corpus de recherche, est un ouvrage rédigé par Vagnoni en chinois. Dans cette thèse, notre travail a été divisé en trois parties.

Dans la première partie, nous avons tenté d'établir une biographie nouvelle de Vagnoni. Ce travail a été fondé sur des œuvres documentaires²⁶⁷, des œuvres des jésuites²⁶⁸, des recherches publiées²⁶⁹, et des documents historiques chinois²⁷⁰. Compte tenu des différentes positions où les auteurs se trouvaient, nous supposons que leurs points de vue ne sont pas toujours objectifs, tant chez les jésuites que chez les Chinois. De ce fait, nous avons toujours essayé de faire une étude comparative, afin de

²⁶⁷ Comme celles de Louis Pfister et de Joseph Dehergne.

²⁶⁸ Comme celles de Matteo Ricci et d'Álvaro Semedo.

²⁶⁹ Comme celles de George H. Dunne et de Jin Wenbing.

²⁷⁰ Comme l'*Histoire des Ming* et le *Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie*.

récapituler la vie de ce père fervent et assidu.

À l'aide de ces documents historiques précieux, nous avons également essayé de mettre en lumière les stratégies d'évangélisation utilisées par Vagnoni. Dans l'ensemble, on peut considérer Vagnoni comme un héritier de la méthode Ricci. Cela se manifeste par plusieurs aspects : son immersion culturelle, ses relations étroites avec les lettrés chinois, l'apostolat indirect, ainsi que son respect pour le confucianisme. Il entra matériellement et spirituellement dans le monde chinois. Néanmoins, il ne faut pas ignorer l'existence d'un changement de stratégie avant la persécution antichrétienne de Nankin. Pendant sa première période en Chine, après la mort de Ricci, Vagnoni fut, dans une certaine mesure, influencé par les stratégies proposées par Nicolo Longobardi qui s'opposait à l'idée de s'adapter aux coutumes et usages chinois et qui ne voulait accorder aucune concession pour altérer et réduire le peuple. Méprisant la transmission des sciences occidentales aux lettrés et aux mandarins chinois, il préférait une autre façon plus rapide, à savoir de prêcher directement la foi chrétienne aux gens les plus modestes. Influencé par Longobardi et grisé par le grand succès de la mission chrétienne à Nankin, Vagnoni commença à prêcher publiquement, et le public de son évangélisation passa de la couche supérieure à celle inférieure. Son changement de stratégie fut une cause importante de la persécution antichrétienne de Nankin, et Vagnoni se mit finalement en danger lui-même.

À la fin de la première partie, nous avons présenté les œuvres chinoises de Vagnoni dans une liste détaillée, et nous avons fait un résumé des caractéristiques de ses œuvres. Ensuite, nous avons commencé à présenter les *Vies des saints*, leur année et lieu de parution, la description du manuscrit, jusqu'à la présentation de la préface de ce livre. Nous considérons toute notre première partie comme une partie sur le contexte historique, et grâce à ces informations, nous avons pu mieux comprendre et étudier notre corpus de recherche.

Vu que cet ouvrage n'est pas encore réédité ni traduit, et qu'il existe peu de recherches en France sur Vagnoni et ses œuvres, afin de mieux présenter et étudier ce manuscrit, nous avons, dans un premier temps, jugé nécessaire de traduire en français de ces deux volumes.

Le texte de Vagnoni fut rédigé en chinois du XVII^e siècle. En tant que jésuite occidental qu'il était, Vagnoni écrivit son texte en chinois ancien, dans une langue complètement différente de celle qu'il parlait, et notamment différente du chinois moderne. Son écrit en chinois a ainsi suscité notre intérêt. En montrant que Vagnoni avait lui aussi puisé à des sources occidentales, et en identifiant l'essentiel de ses sources, nous considérons son texte, dans une certaine mesure, comme une traduction. Il traduisit ses sources en chinois, et nous avons retraduit aujourd'hui son texte chinois en français. Par l'ensemble de ce processus, nous pouvons finalement faire une étude comparative entre le texte de Vagnoni et les autres textes hagiographiques existant en Europe du Moyen-Âge au XVII^e siècle. Bien qu'il s'agisse ici donc de deux « traductions », les travaux de Vagnoni et notre traduction ne peuvent pas être lus dans la même perspective.

Afin de présenter autant que possible l'écriture et la structure du langage employé par Vagnoni, nous avons fait une traduction textuelle. Le chinois ancien est une langue assez concise, il n'est donc pas facile de la traduire vers une langue européenne. Au long de notre traduction, nous avons essayé d'être fidèle au texte original, de garder la spécificité de l'auteur et l'essentiel du texte, tout en respectant les normes linguistiques et discursives de la langue cible – le français moderne. Pourtant, tout en visant à respecter scrupuleusement le texte, nous étions parfois obligés de faire de petits ajouts, omissions ou modifications, afin d'éviter les structures lourdes, ambiguës même incompréhensibles. Par exemple, dans le texte chinois de Vagnoni, on constate souvent

la répétition des mots comme « sheng nu »²⁷¹, « sheng fu »²⁷², « xian nu »²⁷³, « xian fu »²⁷⁴, « sheng hou »²⁷⁵, etc. Vagnoni avait l'habitude d'utiliser ces mots pour désigner la sainte dont il racontait la légende. Cette habitude correspond parfaitement à des récits biographiques chinois anciens dont les auteurs préféraient répéter le titre de leur personnage plutôt que le nom réel de ce dernier. Malgré cela, si nous avons traduit le texte en français en conservant la répétition des titres des saintes, les phrases seraient devenues lourdes et moins compréhensibles.

Ainsi, dans le dernier paragraphe de la vie de sainte Brigitte, il y a l'extrait ci-dessous :

既死，天主显其德，俾造无数灵迹，有祈求圣妇者，瞽目复明，聋耳复聪，喑口复言，危病复愈，而自死中复活者，十有余人，是以圣妇令闻四达，民众趋之。后本国士民，闻圣妇死后神恩甚众，遂徙以归，近承其泽。西都犹存圣妇裹衣一袭，以治产难，常有神验，足为实证也。

Si nous traduisons cet extrait en conservant la répétition du mot « sheng fu », la traduction devient ceci:

Après la mort de la sainte femme mariée, le Seigneur augmenta sa force divine. Ainsi, on témoignait de miracles innombrables. Après la prière à la sainte femme mariée, les aveugles recouvrirent la vue, les sourds entendirent pour la première fois, les muets commencèrent à parler, les malades guérirent, et il y eut même une dizaine de personnes mortes de maladie qui revinrent à la vie. La bonne réputation de la sainte femme mariée se répandit partout, et les habitants se rendirent sans cesse à son tombeau. Plus tard, ayant entendu parler des grâces

²⁷¹ « Sheng nu » 圣女 signifie « la sainte ».

²⁷² « Sheng fu » 圣妇 signifie « la sainte femme mariée ».

²⁷³ « Xian nu » 贤女 signifie « la femme vertueuse ».

²⁷⁴ « Xian fu » 贤妇 signifie « la femme mariée vertueuse ».

²⁷⁵ « Sheng hou » 圣后, synonyme du mot « sheng fu », signifie également « la femme mariée vertueuse ».

importantes de la sainte femme mariée, de plus en plus de gens vinrent s'installer près d'elle et se convertirent, dans l'intention de bénéficier de sa faveur. Aujourd'hui à Rome, un vêtement de la sainte femme mariée est encore bien conservé pour aider les accouchements difficiles. Ses résultats efficaces peuvent être considérés comme une preuve éloquente.

Afin de rendre notre traduction plus claire et plus fluide, nous avons choisi de remplacer la répétition du titre par le nom de la sainte, et dans cet extrait, de remplacer « la sainte femme mariée » par « sainte Brigitte ». Ce genre de modification des mots ne change pas le sens du texte de départ, c'est-à-dire le texte chinois rédigé par Vagnoni. Tout au long de notre traduction, nous avons essayé, dans la mesure du possible, de conserver la structure syntaxique, la symétrie des phrases, les figures de styles, les moyens rhétoriques, les proverbes, ainsi que les émotions que l'auteur manifeste. Notre but était à la fois de maintenir le style de l'auteur et de rendre le texte traduit lisible par le lecteur français, tout en veillant à rendre de quelle façon Vagnoni racontait ces histoires il y a plus de quatre cents ans.

Pour traduire un auteur ancien, la connaissance de la langue écrite est indispensable. Grâce à nos bonnes connaissances de la langue chinoise, la compréhension du texte original ne nous semble pas très difficile, même si c'est un texte en langue ancienne et du domaine religieux. Pourtant, durant notre traduction, nous avons rencontré des difficultés, compte tenu du décalage linguistique et culturel entre les deux langues. La traduction ne peut jamais être parfaite pour transmettre toutes les informations du texte original. Nous avons souvent rencontré des incompatibilités lexicales et des incompatibilités grammaticales dans la traduction d'une langue à une autre. Par exemple, dans les *Vies des saints* de Vagnoni, les saintes sont souvent harcelées par les démons. Mais à cause de l'absence de distinction entre le singulier et le pluriel en chinois, nous ne savons pas s'il s'agit seulement un démon ou bien de plusieurs.

Si on dit que le travail de Vagnoni est aussi une traduction de sources occidentales,

cette « traduction » est loin d'être semblable que celle que nous avons faite, à savoir une traduction textuelle. C'est l'idée principale que nous avons proposée dans la deuxième partie de notre thèse. Dans cette partie, nous avons fait des comparaisons entre les *Vies des saints* de Vagnoni et les récits hagiographiques européens, et notre point de vue est partagé. D'une part, Vagnoni fit des traductions, mais la source à laquelle il avait puisé n'est pas unique. Il fut un traducteur, comme il l'avait confirmé dans sa préface²⁷⁶, mais il ne fit pas qu'une simple traduction. Les idées proposées par Li Sher-shiueh²⁷⁷ et Jin Wenbing²⁷⁸ ne sont donc pas tout à fait exactes. Il est possible que *La Légende Dorée* soit la source principale des *Vies des saints*, mais Vagnoni fit certainement références aux autres textes hagiographiques. Le travail de Vagnoni comprenait ainsi deux parties : la combinaison des sources et la traduction. Étant donné le fait qu'excepté les collections d'hagiographies les plus connus comme *La Légende Dorée*, la plupart des textes hagiographiques étaient rédigés en latin et n'ont pas été traduits en langues vulgaires, la recherche de toutes les sources de l'œuvre de Vagnoni reste difficile. D'autre part, le travail de Vagnoni est quand même loin d'être une traduction textuelle. Par rapport à « yi » (译), c'est-à-dire « traduire », il préférait « shu » (述), c'est-à-dire « raconter » ou « narrer ». Il raconta les histoires à sa propre façon, en adaptant ses sources originales.

Dans la perspective d'évaluer une traduction en chinois, deux grands traducteurs chinois modernes ont proposé leurs points de vue. Yan Fu (1854-1921), écrivain chinois dont les traductions d'œuvres philosophiques occidentales ont exercé une grande influence sur le mouvement intellectuel en Chine, a proposé trois critères pour évaluer une œuvre de traduction : « xin » (信), « da » (达), et « ya » (雅), qui signifient respectivement « la fidélité », « la réception par le public » et « l'élégance ».

²⁷⁶ Dans sa préface, il écrit en effet « je me permets de sélectionner les vies des saints les plus connus, de les traduire et narrer, et de compiler un recueil de ces histoires ».

²⁷⁷ Li Sher-shiueh a proposé que les *Vies des saints* de Vagnoni étaient la version chinoise de *La Légende Dorée*.

²⁷⁸ Jin Wenbing a proposé qu'une autre source possible était le *Flos Sanctorum* d'Alfonso de Villegas.

ou la beauté ». De son côté, Fu Lei (1908-1966), traducteur et critique d'art chinois qui a traduit plusieurs œuvres de Balzac au XX^e siècle, a écrit :

Le texte traduit doit être en chinois pur, sans la dureté ni la difficulté à prononcer; il doit pouvoir se lire couramment, avec une harmonie syllabique; quant au rythme et au tempo, il faut sûrement faire référence au texte original.²⁷⁹

Selon les critères proposés par Yan Fu et Fu Lei, le travail de Vagnoni n'est pas une simple traduction non plus : bien qu'elle mette en évidence « la réception par le public » et « l'élégance du langage », et qu'elle puisse être lu couramment, elle n'est pas assez fidèle à son texte original. Au contraire, Vagnoni fit souvent des ajouts, des omissions et des modifications du texte, dans le but de présenter aux Chinois une collection d'hagiographies au goût de ces derniers, et de permettre à son œuvre d'intégrer le contexte culturel et social de la fin de la dynastie Ming.

Dans notre deuxième partie, afin d'analyser l'écriture de cette œuvre, nous avons adopté la méthode de la comparaison. En comparant les *Vies des saints* avec d'autres ouvrages hagiographiques, nous avons essayé de trouver les points communs qu'ils partagent, et les particularités que les *Vies des saints* possèdent. Par rapport à une biographie, l'hagiographie est un genre littéraire particulier dont la forme est fortement stéréotypée et la visée est parfois utilitaire. En tant que première collection d'hagiographies en Chine, les *Vies des saints* de Vagnoni possèdent également ces caractères communs de la littérature hagiographique. Dans l'œuvre de Vagnoni, la forme stéréotypée est évidente. D'un point de vue structurel, bien que les histoires de ces saints aient des longueurs différentes, elles suivent un cadre unifié, et les histoires racontées par Vagnoni portent toujours le même schéma. Dans la préface de son œuvre, Vagnoni confirma l'objectif de sa rédaction, qui était simplement de convertir les Chinois. Il espérait que par la lecture de ces histoires des saints chrétiens, le peuple

²⁷⁹ Fu Lei, Fu Min, *Discours de la traduction de Fu Lei* 傅雷谈翻译, Pékin, The contemporary World Press, 2005, p. 56.

chinois pourrait découvrir la puissance extrême de Dieu et donc se déterminer à suivre l'exemple des saints.

Outre ces points communs avec la littérature hagiographique, l'œuvre de Vagnoni ne s'en distingue pas moins par ses particularités. Premièrement, l'une des innovations les plus importantes de Vagnoni consiste en la catégorisation des saints. Vagnoni divisa les soixante-dix-sept saints en sept catégories selon leurs professions, leurs modes de vie, leurs sexes ainsi que leurs états matrimoniaux. Cette méthode de catégorisation était très rare chez les Européens de cette époque-là. Ensuite, dans l'œuvre de Vagnoni, on constate parfois des mots empruntés au bouddhisme et au taoïsme. On peut considérer ce genre d'emprunts comme une adaptation à la culture chinoise, et cette tentative de traduction nous montre la bonne connaissance de Vagnoni de la culture chinoise, ainsi que son respect pour cette dernière. Quant au style de narration de son œuvre, Vagnoni résume le style de son écriture dans sa préface : « Sans terme phraséologique, le langage est dans un style cohérent et compréhensible. » À la lecture de son œuvre, on constate en effet le bon niveau de chinois de Vagnoni : les phrases sont assez complexes, et les mots sont très bien utilisés. Vagnoni emploie également nombre de figures de rhétorique dans sa narration. Les sept volumes du manuscrit sont tous écrits dans le même style, et il rédige comme un vrai Chinois. Nous supposons donc qu'il y avait sans doute des lettrés chinois qui l'aidèrent, bien que dans la préface des *Vies des saints*, les trois relecteurs²⁸⁰ que Vagnoni mentionne sont tous occidentaux.

Dans son œuvre, Vagnoni supprime un grand nombre de noms de personnages et de lieux, et il ajoute de temps en temps à sa narration des sermons de son cru. À travers toutes ces particularités, on peut mesurer les stratégies littéraires de Vagnoni pour toucher son lecteur.

²⁸⁰ Manuel Dias, Lazzaro Cattaneo et Rui de Figueiredo.

Nous avons enfin analysé l'image des femmes chez Vagnoni dans la troisième et la dernière partie. Tant dans le christianisme que dans la société chinoise de la dynastie des Ming, la féminité restait un sujet marginal. Dans cette partie, nous avons d'abord présenté le contexte historique sur la mission chrétienne et les femmes chinoises. En raison de la position sociale inférieure des femmes chinoises, les jésuites occidentaux rencontrèrent plusieurs difficultés. L'un des problèmes majeurs était le manque d'occasion de côtoyer les femmes. De ce fait, les jésuites adoptèrent plusieurs stratégies pour pouvoir convertir les femmes. Quant à Vagnoni, il fit établir une congrégation pour femmes à Nankin, et il changea un peu les règles d'usage en laissant les convertis chinois baptiser les femmes chinoises. Enfin, il rédigea ces vingt-quatre vies de saintes, ainsi que la Vie de Sainte Vierge, pour raconter les histoires des femmes chrétiennes occidentales aux femmes chinoises.

Dans ce contexte historique, nous avons analysé l'image des saintes sous la plume de Vagnoni. Par rapport à l'existence de l'inégalité entre les vierges et les veuves dans la plupart des récits hagiographiques, le nombre des vierges, dans l'œuvre de Vagnoni, égale exactement celui des veuves. On peut donc dire que Vagnoni accorda une grande importance au groupe de veuves. Différentes des vierges dont la plupart consacrent toute leur vie à lutter contre l'hérésie jusqu'à leur martyre, la plupart des veuves ont parfois une vie plus tranquille et elles ne subissent aucun supplice, certaines d'entre elles obtenant même le soutien de leurs maris. Nous avons relevé les éléments communs des saintes chez Vagnoni, c'est-à-dire l'ascétisme, les miracles, les supplices, la charité, les révoltes contre l'hérésie, la beauté et la noblesse, ainsi que le rôle des démons, avec une comparaison avec les éléments culturels chinois.

Sous la plume de Vagnoni, on trouve souvent des détails de la vie des saintes occidentales qui s'adaptent bien à la vie des femmes chinoises. Par exemple, chez Vagnoni, les saintes, surtout les veuves, mènent souvent une vie retirée. Elles font

souvent de la couture, comme le font sainte Brigitte de Suède, sainte Cunégonde de Luxembourg, sainte Mélanie la Jeune et sainte Marcelle de Rome. Ce détail s'accorde parfaitement à l'habitude des femmes chinoises de la fin des Ming dans la vie quotidienne. Dans la Chine ancienne, la tradition existait depuis longtemps que les hommes travaillaient à l'extérieur et que les femmes tissaient à la maison. La vie des femmes, notamment des femmes des couches supérieures, était généralement isolée du monde. Les femmes commençaient à apprendre la couture et la broderie dès l'âge le plus tendre. Pendant les dynasties Ming et Qing, la maîtrise de la couture devint même l'un des critères²⁸¹ selon lesquels les hommes choisissaient leurs épouses. Dans cet environnement social, quand les femmes chinoises, qui faisaient de la couture chez elles tous les jours, voyaient que les saintes chrétiennes partageaient le même mode de vie qu'elles, cela engendrait facilement l'envie d'imiter ces modèles occidentaux.

L'ouvrage des *Vies des saints* peut être considéré comme une procédé important employé par Vagnoni pour prêcher la foi chrétienne envers les femmes chinoises. Fondée sur les documents existants, il est assez difficile de connaître la propagation de cette œuvre parmi les femmes. Néanmoins, sous l'influence des jésuites comme Vagnoni, on trouvait à la fin des Ming les premières croyantes chrétiennes chinoises. Quand le père Francesco Sambiasi (1582-1649)²⁸² prêchait la foi chrétienne dans la région de Huaian, les femmes représentaient une moitié de l'ensemble de convertis :

Il avait converti et baptisé 3 mandarins, dont l'un de sang impérial, 30 personnes de qualité, 27 lettrés, 80 dames et autant d'hommes du peuple²⁸³.

Plus tard, quand Johann Adam Schall von Bell fit son travail d'évangélisation à la cour impériale de Pékin, il convertit également des femmes :

²⁸¹ Les quatre critères : la vertu, la bonne conduite, la beauté et la maîtrise de la couture.

²⁸² Francesco Sambiasi (1582-1649), jésuite italien en Chine. Il arriva à Macao en 1610, après un an de voyage sur le bateau Nossa Senhora da Piedade. Il travailla dans divers endroits lors de sa mission en Chine : Pékin (1613-1616), Kiating et ensuite Shanghai (1622). Il fit un voyage en Corée, puis retourna en Chine, à Kaifeng (1628), au Shanxi, au Shandong, à Nanjing (1631-1643) puis à Macao. Il participa à la révision du calendrier chinois.

²⁸³ Louis Pfister, *op. cit.* p.139.

Trois de ces nouvelles chrétiennes avaient le titre de reines; elles reçurent les noms d'Agathe, Hélène et Theodora. En 1640, il y avait au palais 50 dames, plus de 40 eunuques et 140 personnes de sang royal.²⁸⁴

Il en résulte qu'à la fin des Ming et au début des Qing, les converties chinoises étaient déjà assez nombreuses et qu'un certain nombre d'entre elles étaient des aristocrates. Comme les convertis chinois masculins, elles prenaient également des noms chrétiens. Ces noms étaient généralement proposés par les jésuites au moment du baptême. Selon la recherche de Kang Zhijie²⁸⁵, en général, les noms chrétiens des converties chinoises correspondaient à leur mois de naissance. Les noms les plus choisis pour elles étaient Agathe, Agnès, Catherine, Lucie, etc., c'est-à-dire justement de ces saintes célèbres dont Vagnoni avait traduit la biographie. De plus, nombre de chrétiennes chinoises aimaient également prendre le nom de Marie. Dans la vie quotidienne, on avait l'habitude de les appeler par leurs noms profanes. Néanmoins, à leur mort, on gravait certainement leurs noms chrétiens sur leur tombe.

Avec le développement du christianisme en Chine, outre les simples converties, les premières vierges chrétiennes chinoises surgirent. Le chercheur britannique R. G. Tiedmann a donné une définition de ces vierges chrétiennes chinoises :

Les vierges chrétiennes chinoises désignent celles qui restaient à la maison et qui consacraient toute leur vie à Dieu. Elles faisaient vœu de conserver leur virginité. La plupart de ces vierges habitaient avec leur famille. Elles instruisaient les femmes et les enfants par la foi chrétienne, s'occupaient des églises et soignaient les malades et les blessés.²⁸⁶

²⁸⁴ Idem, p.164-165.

²⁸⁵ Kang Zhijie, *Les épouses de Christ. Recherches sur les vierges chrétiennes en Chine* 基督的新娘，中国天主教贞女研究, Pékin, China Society Science Publishing House, 2013, p. 15-16.

²⁸⁶ Cité par Kang Zhijie, *op.cit.* p. 8. R. G. Tiedmann, *The Formation of Diocesan religious Congregation and Sisterhood in the Late Qing Some Preliminary Observation on an Elusive Phenomenon*, article présenté au 8eme International Symposium on the History of the Chinese Catholic Church Leuven, Belgium, 2004, p.1. C'est nous qui traduisons.

Pendant la période de Matteo Ricci, il n'y avait pas encore de converties chinoises qui faisaient le vœu de conserver leur virginité. Cependant, les jésuites de l'époque construisirent des églises indépendantes pour les femmes. D'une part, cela satisfait les besoins des femmes et leur permit de faire la messe tranquillement. D'autre part, cela fut favorable à l'apparition de vierges chrétiennes chinoises. Dans cet environnement, et certainement inspirées par les œuvres chinoises rédigées par les jésuites comme celles de Vagnoni, les femmes célibataires réalisèrent la valeur positive de la conservation de la virginité. Ainsi, elles essayèrent d'accomplir des actions concrètes afin de se rapprocher de Dieu.

Selon Kang Zhijie, le premier groupe de vierges chrétiennes chinoises apparut à Nankin en 1611, et plus tard, il y eut de plus en plus de vierges dans d'autres endroits, à Pékin, dans la province de Fujian, et dans le sud du fleuve Yantsé.²⁸⁷ Sachant que c'était en 1611 que Vagnoni fit établir une congrégation pour femmes à Nankin,²⁸⁸ nous pouvons dire que l'avènement des premières vierges chrétiennes chinoises fut étroitement lié aux activités de Vagnoni. Cela montre, dans une certaine mesure, le succès des stratégies que les jésuites, et Vagnoni en particulier, adoptèrent pour convertir les femmes.

Dans la biographie du père Francesco Sambiasi relatée par Pfister, on trouve l'histoire ci-dessous :

Il dirigeait aussi la conduite de plusieurs vierges chrétiennes, qui se distinguèrent toutes par leur piété et leur zèle. Le corps de l'une d'elles, morte en 1637, fut trouvé sans la moindre atteinte de décomposition 15 ans après, en 1652.²⁸⁹

C'est sans doute la première mention d'un miracle posthume fait par une vierge

²⁸⁷ Kang Zhijie, p. 31-35.

²⁸⁸ Louis Pfister, p.86.

²⁸⁹ Louis Pfister, *op. cit.* p. 140.

chrétienne chinoise. Ce miracle montre le respect des chrétiens chinois pour cette vierge.

Les vierges chrétiennes pendant les dynasties Ming et Qing vivaient souvent à la cour impériale et dans de grandes familles aristocratiques. Pendant la dernière période de règne des Ming, c'est-à-dire pendant les années de Chongzhen (1628-1644), il y eut un groupe de servantes à la cour impériale qui firent vœu de rester chastes et qui s'appelaient réciproquement « sœurs »²⁹⁰. Dans les familles des couches supérieures, il y avait également des servantes converties, influencées par leurs maîtres. Le père François Xavier d'Entrecolles, dans sa lettre adressée à la France, relata l'histoire d'une servante vierge qui fut soutenue par sa maîtresse chrétienne :

Une autre chrétienne, qui est esclave dans une famille très opulente, a été souvent sollicitée par sa maîtresse de renoncer à la foi, et de se marier à celui des domestiques de la maison qu'elle voudrait choisir pour époux. La vertueuse néophyte a rejeté constamment cette offre, apportant pour raison qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, et qu'elle lui a voué sa virginité. La dame, tout infidèle qu'elle est, a conçu une si haute estime de sa vertu, qu'elle lui a donné une espèce d'intendance dans sa maison et lui a confié le soin des jeunes filles esclaves. Cette autorité dont elle est nouvellement revêtue, elle ne l'emploie qu'à élever ces enfants dans la connaissance des vérités chrétiennes, et à remplir leurs jeunes cœurs des sentiments de la religion ; elle m'en amena deux il y a peu de jours, que je trouvai parfaitement instruites, et à qui j'administrerai le baptême.²⁹¹

En outre, les descendances des « trois piliers du christianisme de la fin des Ming », à savoir Paul Xu, Léon Li et Michel Yang, devinrent tous des chrétiens fervents et consacrèrent leur vie à la mission chrétienne en Chine. Après la mort de Michel Yang, sa fille Agathe Yang prit en charge de la congrégation pour femmes de Nankin pour une longue période, et son autre fille, Agnès Yang, fit établir une congrégation pour les vierges chrétiennes à Zhenjiang. Agnès Yang n'était pas vierge, mais elle décida de

²⁹⁰ Cf. Gail King, *Candida Xu and the Growth of Christianity in China in the Seventeenth Century*, in *Monumenta Serica* 46, 1998, p. 49-66.

²⁹¹ *Lettres édifiantes et curieuses*, *op. cit.*, p. 401.

rester chaste après la mort de son mari.²⁹² Elle rassembla des vierges chrétiennes dans sa congrégation, et ce genre de congrégation est considéré comme l’embryon de la communauté des vierges chrétiennes en Chine.

Bien que les œuvres et les activités des jésuites européens exercèrent une grande influence sur la Chine, il faut toutefois savoir que, en raison de la discontinuité des politiques des souverains chinois envers le christianisme²⁹³ et de la grande puissance sociale du bouddhisme et des religions autochtones, le christianisme n’est jamais devenu la principale religion de la Chine. Voici un tableau, proposé par Samuel Hugh Moffett, qui montre les nombres des croyants des différentes religions en Chine en 2000, ainsi que le pourcentage que chaque groupe occupait parmi tous les Chinois :

Tableau 10: Les nombres des croyants des différentes religions en Chine en 2000

Croyants religieux	Nombre en millions	Pourcentage
Croyants des religions folkloriques chinoises	360	28,5%
Bouddhistes	106	8,4%
Musulmans	19	1,5%
Catholiques	7	0,6%
Protestants	71	6,0%

Ce tableau nous permet d’avoir un point de vue objectif sur les influences des jésuites chrétiens : d’une part, leur but définitif ne fut jamais atteint, parce que la Chine n’est pas devenue un pays chrétien. D’autre part, c’est grâce à eux que la religion chrétienne est l’une des principales religions monothéistes en Chine. La contribution que les jésuites apportèrent aux échanges interculturels ne peut donc en aucun cas être

²⁹² Cf. R. G. Tiedemann, *Controlling the Virgins : Female Propagators of the Faith and the Catholic Hierarchy in China*, “Women’s History Review”, Vol. 17, N.4, 2008, p.503.

²⁹³ Par exemple, l’empereur Kangxi de la dynastie des Qing fut très ouvert et tolérant face au christianisme, alors que son successeur, l’empereur Yongzheng, ordonna d’interdire la propagande de la foi chrétienne sur tout le territoire chinois. De plus, même si Kangxi accueillit chaleureusement les chrétiens européens à sa cour, son but était toujours d’apprendre les sciences occidentales, et il ne fut jamais persuadé par les jésuites de se convertir.

négligé.

Les plus grandes originalités de notre recherche résident dans la combinaison de deux langues : le chinois ancien et le français moderne, dont les caractéristiques linguistiques sont extrêmement différentes, et dans la comparaison des femmes chinoises et des saintes chrétiennes occidentales. Dans notre mémoire de recherche de master²⁹⁴ a été déjà abordée l'image de la Chine de certains jésuites français au XVII^e siècle. Ces derniers rédigèrent des œuvres en français, dans le but de montrer aux Occidentaux l'image de cet empire lointain et mystérieux. Et nous essayons, *a contrario*, par cette présente thèse, de mettre en lumière les images des Européens que les jésuites présentèrent dans leurs œuvres aux Chinois. Tout cela nous aide à mieux comprendre ces échanges précieux aux XVI^e et XVII^e siècles entre la Chine et l'Occident.

Tout au long de cette thèse, nous reconnaissons que la recherche, la traduction et la rédaction sont des pratiques ascétiques, car nous avons rencontré différentes difficultés. À l'issue de cette thèse, nous devons dire que cette aventure n'est pas encore achevée. Il y a des travaux qui méritent toujours une recherche plus approfondie. Par exemple, les recherches des sources de toutes ces histoires racontées par Vagnoni. Cela nous encourage à avancer dans notre voie de recherche.

²⁹⁴ Sang Rui, dirigé par M. François Moureau, *L'empereur Kangxi et les jésuites*, 102 p. Mémoire de recherche de Master, Paris, Université Paris IV, 2012.

Bibliographie

I. L'œuvre d'Alfonso Vagnoni

1. Corpus

- *Tian Zhu Sheng Jiao Shen Ren Xing Shi* 天主圣教圣人行实 *Vies des saints de l'Église catholique*, Wulin, Église Chaoxing, 1629. 7 volumes, 1629, Bibliothèque nationale de France, Département des manuscrits, Chinois 6693.

2. Œuvres chinoises d'Alfonso Vagnoni

- *Tui Yuan Zheng Dao Lun* 推元正道论 *De l'unité de Dieu, contre les idolâtres*, Nankin, 1608-1610.
- *Xing Ling Shuo* 性灵说 *Traité de l'esprit*, Nankin, 1608-1610.
- *Zi Zhou Ou Bian* 谘周偶编 *Traité pour éveiller le monde*, Nankin, 1608-1610.
- *Jiao Yao Jie Lue* 教要解略 *Explication abrégée de la doctrine chrétienne*, Nankin, 1615.
- *Ze Sheng Shi Pian* 则圣十篇 *De l'imitation des Sages en dix chapitres*, Fuzhou, 1628.
- *Shi Wei* 十慰 *Dix consolations*, Jiangzhou, 1628-1631.
- *Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi* 天主圣教圣人行实 *Vie des saints de l'Église catholique*, Wulin, 1629.
- *Kong Ji Ge Zhi* 空际格致 *Traité de la composition matérielle de l'univers*, Jiangzhou, 1631-1633.
- *Sheng Mu Xing Shi* 圣母行实 *Vie, mort et miracles de la Sainte Vierge*, Jiangzhou,

- 1631.
- *Li Xue Gu Yan* 励学古言 *Exhortation à l'étude et à l'amour de la vertu*, Jiangzhou, 1632.
 - *Tong You Jiao Yu*, 童幼教育 *Manière de bien élever la jeunesse*, Jiangzhou, 1632.
 - *Pi Xue Jing yu* 譬学警语 *Livres des similitudes*, Jiangzhou, 1633.
 - *Da Dao Ji Yan* 达道纪言 *Recueil d'instruction*, Jiangzhou, 1636.
 - *Fei Lu Hui Da* 斐录汇答 *Questions philosophiques*, Jiangzhou, 1636.
 - *Shen Gui Zheng Ji* 神鬼正纪 *Traité des esprits*, Jiangzhou, 1636-1637.
 - *Si Mo Lun* 四末论 *Des quatre fins dernières*, 1636.
 - *Xi Xue Xiu Shen* 西学修身 *De la manière de se bien gouverner soi-même, ou de la perfection (éthique, morale), selon les Européens*, Jiangzhou, 1636-1637.
 - *Huan Yu Shi Mo* 寰宇始末 *Histoire du monde, ou du principe créateur du ciel et de la terre*, 1637.
 - *Qi Jia Xi Xue* 齐家西学 *De la manière de bien gouverner la famille, selon les Européens*, Jiangzhou.
 - *Xi Xue Zhi Ping* 西学治平 *De la manière de bien gouverner le royaume, selon les Européens*, Jiangzhou.

II. Ouvrages sur la mission chrétienne en Chine

- A.A.V.V., *Lettres Édifiantes et Curieuses Écrites par des Missionnaires de la*

- Compagnie de Jésus – Mémoires de la Chine*, Lyon, Imprimerie De J. B. Kindelem, 1832.
- AVARELLO Vito, *L'Œuvre italienne de Matteo Ricci : Anatomie d'une rencontre chinoise*, Paris, Editions Classiques Garnier, 2014.
 - BARTOLI Daniello, *Dell' Historia della Compagnia di Giesù la Cina, terza parte dell' Asia*, Rome, stamp. del Varese, 1663.
 - BARTOLI Daniello, *La Cina*, édité par Mortara Garavelli, Bice, Milano, Bompiani, 1997.
 - BERNAND Carmen, GRUZINSKI Serge, *Histoire du Nouveau Monde. De la Découverte à la Conquête*, Paris, Fayard, 1996.
 - BERNARD Henri, *Aux portes de la Chine. Les Missionnaires du XVIe siècle, 1514-1588*, Tianjin, Hautes Études, 1933.
 - BERNARD-MAÎTRE Henri, *Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident. Leçons données en Indochine en 1938-1939*, Paris, Cathasia-Les Belles Lettres, 1950 (Hanoï, 1939).
 - BERNARD-MAÎTRE Henri, *Saint François Xavier et la rencontre des religions*, Paris, Bloud et Gay, 1960.
 - BETHENCOURT Francisco, DE ALENCASTRO Luiz Felipe (sous la direction de), *L'empire portugais face aux autres empires : XVIe –XVIIe siècles*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2007.
 - CHEN Huan, *Chen Huan Xueshu Lunwen Ji 陈桓学术论文集 Recueil des essais de Chen Huan*, Pékin, Zhonghua Book Company, 1980.
 - DEHERGNE Joseph, *Répertoire des Jésuites de Chine de 1552 à 1800*, Rome, Institutum historicum S. J. [Societatis Jesu] ; Paris, Letouzey et Ané, 1973.

-
- DELACROIX Simon, *Histoire universelle des missions catholiques*, Paris/Monaco, Grund/Editions de l'Acanthe, 1956-1957-1958-1959.
 - DEMERSON Geneviève et Guy, DOMPNIER Bernard et REGOND, Annie. (actes du colloques de Clermont-Ferrand d'avril 1985 publiés par), *Les jésuites parmi les hommes au XVIe et XVIIe siècles*, Clermont-Ferrand, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II, 1987.
 - DUDINK Adrianus Cornelis, *Christianity in Late Ming China Five Studies*, Leiden, Rijksuniversiteit te Leiden, 1995.
 - DUDRINK Adrian, *Christianity in Late Ming China Five Studies*, Ph. D Thesis, Leiden, Rijksuniversiteit te Leiden, 1995.
 - DUDRINK Adrian, *NangongShudu (1620), PoxieJi (1640), and western reports on the Nanjing persecution (1616/1617)*, MonumentaSerica, Vol. 48, 2000.
 - DUNNE George H., *Generation of giants: the story of the Jesuits in China in the last Decades of the Ming dynasty*, Indiana, University of Notre Dame press, 1962.
 - DUNNE George H., *Chinois avec les Chinois : Le Père Ricci et ses compagnons jésuites dans la Chine du XVIIe*, traduit par G. Serve, Paris, Éditions du centurion, 1964.
 - DUTEIL Jean-Pierre, *Le Mandat du Ciel. Le rôle des jésuites en Chine*, Paris, éditions Arguments, 1994.
 - EDWARD T. Kelly, *The Anti-Christianity Persecution of 1616-1617 in Nanking*, Ph. D. Thesis. New York, Columbia University, 1971.
 - ELISEEFF Danielle, *Histoire de la Chine*, Monaco, éditions du Rocher, 1997.
 - ÉTIEMBLE René, *Les Jésuites en Chine (1552-1773) : la querelle des rites*, coll.

-
- Archives 25, Paris, R. Julliard, 1966.
- ETIEMBLE René, *Les jésuites en Chine, la querelle des rites (1552-1773)*, Paris, Julliard, 1966.
 - FANG Hao, *The Collected Works of Maurus Fang Hao Revised and edited by the author on his sixtieth birthday* 方豪六十自定稿, Taipei, Xuesheng Shuju 学生书局, 1969.
 - GERNET Jacques, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 4e éd, 2003.
 - GROSIER Jean-Baptiste, LE ROUX DESHAUTESRAYES Michel Ange André, *Histoire générale de la Chine, ou annales de cet empire, tome X*, traduites du TongKien-Kang-Mou par le feu Père Joseph-anne-marie De Moyriac De Mailla, Jésuite François, Missionnaire à Pékin, publiées par M. F. Abbé Grosier et dirigées par M. Le Roux Des Havtesrayes, Conseiller - Leâeur du Roi, Professeur d'Arabe au Collège Royal de France, Interprète de Sa Majesté pour les Langues Orientales, Ouvrage enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur KANG-Hi, & gravées pour la première fois, à Paris, Ph.-d. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi & du Collège Royal de France, rue Saint-Jacques, CLOUSIER, Imprimeur de la Faculté de Théologie, MDCCLXXIX, 1779.
 - LATOURETTE Kenneth Scott, *A History of Christian missions in China*, Taipei, Ch'eng-wen, 1970
 - KING Gail, *Candida Xu and the Growth of Christianity in Chine in the Seventeenth Century*, Monumenta Serica 46, 1998.
 - KIRÁLI Erzébet, *L'héroïsme chrétien*, in Tibor KLANICZAY, Eva KUSHNER, André STEGMANN (sous la direction de), *L'époque de la Renaissance 1400-1600. Tome IV : Crises et essors nouveaux (1560-1610)*, Amsterdam/Philadelphia, John

-
- Benjamins Publishing Company, 2000.
- LACOUTURE Jean, *Jésuites. 1. Les Conquérants*, Paris, Seuil, 1991.
 - LAPORTE Jean, *Traditions religieuses en Chine et mission chrétienne*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2003.
 - LI Shenwen, *Stratégies missionnaires des Jésuites français en Nouvelle-France et en Chine au XVIIe siècle*, Paris, l'Harmattan, 2001.
 - MASSON Michel, *Matteo Ricci, un Jésuite en Chine : les savoirs en partage au XVIIe siècle*, Paris, Facultés Jésuites de Paris, 2009.
 - MEYER Jean, *L'Europe et la conquête du monde*, Paris, Armand Colin, 1975.
 - PFISTER Louis, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine (1552-1773)*, Tome 1, XVIe et XVIIe siècle, Shanghai, Impr. de la Mission catholique, 1932.
 - RICCI Matteo et TRIGAULT Nicolas, *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine*, entreprise par les Pères de la Compagnie de Jésus, tirée des mémoires de Matthieu RICCI (1552-1610) par Nicolas TRIGAULT (1577-1628), et traduite en français par David Floris de Riquebourg-Trigault, Lille, Imprimerie de Pierre de Rache, 1617.
 - RICCI Matteo, *Le Sens réel du « Seigneur du Ciel »*, texte établi, traduit et annoté par Thierry MEYNARD, Paris, les Belles Lettres, 2013.
 - RODRIGUES Girao, Joao, *Lettres annales des royaumes du Japon et de la Chine, des années 1606 & 1607*, écrits par les P. Jean Rodriguez et Mathieu Ricci, au R. P. Claude Auqaviva, traduites de l'italien, Paris, C. Chappelet, 1611.
 - SEMEDO Álvaro, *Histoire universelle du grand royaume de la Chine*, composée en italien par Semedo et traduite par Louis Coulon, Paris, chez Sebastien Cramoisy

- et Garbriel Cramoisy, 1645.
- STANDAERT Nicolas, *Handbook of Christianity in China*, Leyde , Brill, 2000.
 - VISIÈRE Isabelle et Jean-Louis, *Lettres Édifiantes et Curieuses des jésuites de Chine 1702-1776*, Paris, 2001.
 - WAN Min, *Recherche sur la persecution antichrétienne de Nankin à la fin des Ming* 晚明南京教案新探, Chinese Academy of Social Sciences, 1997.
 - WEI Te, *Vie de Johann Adam Schall von Bell S.J*, Pékin, 1949.
 - XIAO Jingshan, 天主教传行中国考 , Taiwan, Fu Jen Catholic University Press , 2003.
 - XU Changzhi, *Sheng Chao Po Xie Ji 圣朝破邪集 Recueil d'écrits de la Dynastie Sacrée sur la Destruction de l'Hétérodoxie*, réédité par Xia Guiqi, Hong Kong, China Alliance Press, 1996.
 - XU Zongze, *Jesuits in the Ming and Qing translation between the feed* 明清间耶稣会士译著提要 , Shanghai, Shanghai Century Publishing Group, 2010.
 - YANG Tingyun, *Confucian and Christian in Late Ming China: His Life and Thought*, (Sinica Leidensia 19), Leiden / New York / Kobenhavn / Köln, E.J.Brill, 1988.
 - ZÜRCHER, Erik, *Bouddhisme et christianisme in Bouddhisme, christianisme et société chinoise, conférences, essais et leçons du Collège de France*, Paris, Julliard, 1990.

III. Ouvrages et articles sur les œuvres de Vagnoni

-
- FALATO Giulia, *The concept of friendship in Alfonso Vagnone S.J.'s work "Tongyou Jiaoyu 童幼教育 (On the Education of Children, c.1632)"*, International Communication of Chinese Culture, 2016.

 - JIN Wenbing, *A study on Alfonso Vagnoni and the spread of Western Learning to the Far East at the End of the Ming Dynasty*, Xiamen, Xiamen University Press, 2015.

 - LI Sher-Shiueh, *The Golden Legend: Alfonso Vagnoni's Chinese Translation of the Legenda Aurea in Late Ming China 黄金传说：高一志译述《天主圣教圣人行实》再探*, « Studies in translation history », Shanghai, Presse de l'Université de Fudan, 2001.

 - LI Sher-Shiueh, *A Preliminary Study of 224 Alfonso Vagnone's Chinese Translation of Legenda Aurea in Ming China 圣徒、魔鬼、忏悔：高一志译《天主圣教圣人行实》初探*, Chapitre VI du « Transwriting: Translated Literature and Late-Ming Jesuits », Research Centre for Translation, Institute of Chinese Studies, 2012.

 - MEYNARD Thierry, *Eastern Transmission of Western Politics: the Political Vision Contained in the <Da Dao Ji Yan> 西方政治观的东渐——<达道纪言>中所表达的政治观*, Guangzhou, Presse de l'Université Sun Yat-sen, 2009.

 - MEYNARD Thierry, *Encounter between Chinese and Western Ethics in the Late Ming dynasty: From the Nicomachean Ethics to Late Ming's Western Study of Personal Cultivation*, Journal of Chinese literature and philosophy, 2011.

 - MEYNARD Thierry, *Aristotelian ethics in the land of Confucius: a study of Vagnone's Western Learning on Personal Cultivation*, Antiquorum Philosophia, 2013.

- MEYNARD Thierry, *L'éducation à la fin des Ming, étude préliminaire sur le Tong You Jiao Yu d'Alfonso Vagnoni* 晚明中国的文艺复兴教育 , 关于耶稣会士高一志<童幼教育>的初步研究 , Guangzhou, Social Sciences in Guangdong, 2014.
- MEYNARD Thierry, LI Li Sher-Shiueh, *Jesuit chreia in late Ming China: two studies with an annotated translation of Alfonso Vagnone's Illustrations of the Grand Dao*, Bern, Peter Lang, 2014.

IV. Ouvrages sur la langue et traductologie

- FU Lei, FU Min, *Discours de la traduction de Fu Lei* 傅雷谈翻译, Pékin, The contemporary World Press, 2005.
- JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale, I. Les fondations du langage*, traduit par RUWET Nicolas, Paris, Éditions de Minuit, 1991.
- LI Sher-Shiueh, *European Literature in Late-Ming China* 中国晚明与欧洲文学, Pékin, SDX Joint Publishing Company, 2010.
- LI Sher-Shiueh , *Transwriting : Translated Literature and Late-Ming Jesuits* 译述 : 明末耶稣会翻译文学论 , Hong Kong, Research Centre for Translation, Institute of Chinese Studies, 2012.
- QIAN Cunxun, « Influences des traductions des archives occidentales sur la modernisation de la Chine » 近代译书对中国现代化的影响, *Wenxian*, 1986, No.2.

V. Œuvres sur le christianisme et sur l'hagiographie

- A.A.V.V., *Les présentations littéraires de la Sainteté du Moyen Âge à nos jours*,

- direction sous Élisabeth Pinto-Mathieu, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- BOUDET Jean-Patrice, FAURE Philippe et RENOUX Christian, *De Socrate à Tintin : Anges gardiens et démons familiers de l'Antiquité à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.
 - BRODRICK James, *The origin of the Jesuits*, Westport, Greenwood Press, Connecticut, 1971.
 - BROWN Peter, *Le Culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, traduction de A. Rousselle, Paris, Cerf, 1984.
 - DELOOZ Pierre, *Sociologie et canonisation*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1969.
 - DELUMEAU Jean, COTTRET Monique, *Le catholicisme entre Luther et Voltaire*, Paris, PUF, 1971.
 - DUBOIS Dom Jacques et LEMAITRE Jean-Loup, *Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale*, Paris, Cerf, 1993.
 - FALGUIERES Patricia, *Le maniérisme. Une avant-garde au XVIe siècle*, Paris, Gallimard, 2004.
 - FESTUGIÈRE A.J., *La Sainteté*, Paris, PUF, 1942.
 - HIGASHIBABA Ikuo, *Christianity in Early Modern Japan: Kirishitan Belief and Practice*, Leyde, Brill, 2001.
 - JACQUES DE VORAGINE, *La Légende Dorée*, Texte traduit, présenté et annoté par Alain Boureau, Pascal Collomb, Monique Goulet, Laurence Moulinier et Stefano Mula, Paris, Gallimard, 2004.
 - MARX Jacques, *Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, Vaticana, Libreria Editrice

Vaticana, 1982.

- REAMES Sherry L, *The Legenda Aurea: a reexamination of its paradoxical history*, Madison, University of Wisconsin, 1985.
- SEIDEL MENCHI Silvana, *Erasme hérétique : Réforme et Inquisition dans l'Italie du XVIe siècle*, traduction de l'italien par Pierre-Antoine Fabre de Erasmo in Italia : 1520-1580 (Bollati Beringhieri, 1987), Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996.
- SIGAL Pierre-André, *Histoire et hagiographie : les Miracula aux XIe et XIIe siècles*, Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, 1997.
- VAUCHEZ André, *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen Âge d'après les procès de canonisation et les documents hagiographiques*, Rome, École française de Rome, 1981.
- WALTER Philippe, *Mythologie chrétienne. Fêtes, rites et mythes du Moyen Âge*, Lille, Édition Imago, 2003.

VI. Ouvrages sur les femmes chrétiennes

- A.A.V.V., *Clio : Histoire, femmes et sociétés*, 2/1995, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1995.
- ALBERT Jean-Pierre, *Le Sang et le Ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier, 1997.
- BROWN Peter, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Paris, Gallimard, 1995.
- BYNUM Caroline, *Jeûnes et festins sacrés. Les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, Paris, Éditions du Cerf, 1994.

- Jean-Paul II, *Lettre aux femmes du monde entier*, 1995, disponible sur : https://w2.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/letters/1995/documents/hf_jp-ii_let_29061995_women.html
- KANG Zhijie, *Les épouses de Christ. Recherches sur les vierges chrétiennes en Chine* 基督的新娘-中国天主教贞女研究, Pékin, China Society Science Publishing House, 2013.
- LAVASTI Arrigo, *La vie de sainte Catherine de Sienne*, Paris, Seuil, 1953.
- LYONS Eric, M.Min, *The Real Mary Magdalene*, Alabama, Apologetics Press, 2006.
- TIEDEMANN R. G., *Controlling the Virgins : Female Propagators of the Faith and the Catholic Hierarchy in China*, “Women’s History Review”, Vol. 17, N.4, 2008.
- WARD Haruko Nawata, *Women Religious Leaders in Japan’s Christian Century (1549-1650)*, Farnham, Ashgate Publishing Ltd. 2009.

VII. Ouvrages spécifiques utilisés sur la culture chinoise

- CARLITZ Katherine Shrines, “Governing-Class Identity, and the Cult of Widow Fidelity in Mid-Ming Jiangnan”, *The Journal of Asian Studies*, 1997, Vol. 56, No.3.
- CHEN Daixing, *Ming Shilu Leizuan* 明实录类纂 *Véritables documents Ming*, Wuhan, Presse de Wuhan, 1992.
- CONFUCIUS, *Mémorial des Rites*, traduit du chinois par Joseph-Marie CALLERY (1810-1862), Turin, Imprimerie royale, 1853.
- CONFUCIUS, *Entretiens de Confucius et de ses disciples*, traduit par Séraphin COUVREUR, Paris, Club des Libraires de France, 1956.

-
- FREDERIC Louis, *Kangxi : grand kâhn de Chine et Fils du Ciel*, Paris, Arthaud, 1985.

 - LIANG Qichao, *Histoire académique chinoise des 300 dernières années*, premièrement publié en 1926, Taiyuan, Shanxi Ancient Books Publishing House, 2001.

 - LIU Xiang, *Lienü Zhuan 列女传 Biographies de femmes exemplaires*, Jiangsu, Éditions des Classiques, 2003.

 - MENCIUS, *Œuvres de Meng Tzeu*, traduit par Séraphin COUVREUR, Paris, Club des Libraires de France, 1956.

 - MINAMIKI George, *The Chinese rites controversy from its beginning to modern times*, Chicago, Loyola university press, 1985.

 - NYANAPONIKA Thera, *The Roots of Good and Evil: Buddhist Texts translated from the Pali with Comments and Introduction*, Sri Lanka, Buddhist Publication Society, 2008.

 - PIMPANEAU Jacques, *Chine : Histoire de la littérature*, Arles, Éditions Philippe Picquier, 1989 (réimpr. 2004).

 - SIMA Qian, *Mémoires historiques. Vies de Chinois illustres*, traduit par Jacques Pimpaneau, Arles, Philippe Picquier, 2002.

 - TRAINOR Kevin, *Buddhism: The Illustrated Guide*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Table des matières

Remerciements.....	1
Introduction.....	3
Première Partie.....	21
I. Alfonso Vagnoni (c. 1668 – c. 1640) : éléments biographiques.....	22
I.1 Documents de référence	22
I.2 La biographie d’Alfonso Vagnoni	25
1.2.1 L’Arrivée d’Alfonso Vagnoni en Chine.....	25
1.2.2 La persécution antichrétienne à Nankin.....	33
1.2.3 Les activités d’évangélisation de Vagnoni à Jiangzhou et sa mort	42
II. Stratégie d’évangélisation d’Alfonso Vagnoni	46
II.1 Contexte historique : la méthode Ricci	46
II.2 Vagnoni, héritier de la « méthode Ricci »	48
II.2.1 L’adaptation culturelle	48
II.2.2 Les relations étroites avec les lettrés chinois	50
II.2.3 L’apostolat indirect	52
II.2.4 Le respect pour le Confucianisme	54
II.3 Changement de stratégie avant la persécution de Nankin.....	57
III. Ouvrages en chinois d’Alfonso Vagnoni	67
III.1 Liste et analyse des ouvrages chinois de Vagnoni	67

III.2 Les <i>Vies des saints de l'Église catholique</i>	71
Deuxième Partie.....	80
I. La traduction des volumes VI et VII des <i>Vies des saints</i>	81
II. Première analyse du texte	210
II.1 Reproduction du style hagiographique.....	210
II.1.1 Forme stéréotypée.....	211
II.1.2 Objectif clair	212
II.2 Recherches sur les sources	216
II.2.1 Comparaison avec <i>La Légende dorée</i>	218
II.2.2 D'autres sources possibles.....	227
II.3 Originalité de la traduction des <i>Vies des saints</i>	230
II.3.1 <i>Shu</i> et <i>Yi</i>	230
II.3.2 La catégorisation des saints	232
II.3.3 Style de narration.....	235
II.3.4 Quelques marques lexicales.....	240
II.3.5 La traduction des noms des saints	247
Troisième Partie	250
I. La mission chrétienne et les femmes chinoises	251
I. 1 Difficultés rencontrées.....	251
I.2 Stratégies des jésuites pour convertir les femmes chinoises	255
I.2.1 Convertir les femmes à l'aide de leurs maris	255
I.2.2 Convertir les femmes malades et souffrantes.....	256

I.2.3 Encourager les femmes converties à diffuser l'évangile	258
I.2.4 Créer un environnement favorable.....	259
I.2.5 Changer des règles	259
I.3 Alfonso Vagnoni et les femmes chinoises	260
I.3.1 La fondation de la congrégation pour femmes à Nankin	261
I.3.2 Œuvres en chinois	261
II. Les femmes chastes	263
II.1 Les femmes et l'hagiographie	263
II.2 Divergence de la définition de la chasteté.....	266
II.3 Définition de la chasteté dans la Chine ancienne.....	269
II.4 La chasteté selon le christianisme	276
III. Image des saintes dans les <i>Vies des saints</i> de Vagnoni.....	279
III.1 Les éléments essentiels des itinéraires biographiques des saintes	279
III.1.1 La vie ascétique	279
III.1.2 Les supplices et le martyre	284
III.1.3 Miracles	285
III.1.4 Origine familiale.....	289
III.1.5 La beauté	290
III.1.6 La parenté	292
III.1.7 L'image des démons	294
III.1.8 Les révoltes contre l'hérésie.....	297
III.1.9 La charité.....	300

III. 2 Les saintes et les femmes chinoises	302
III.2.1 Figure particulière des saintes chrétiennes en Chine	302
III.2.2 Préférence pour les veuves	303
Conclusion	306
Bibliographie.....	323
Liste des Tableaux.....	341
Liste des Figures	341
Résumé en français	342
Résumé en anglais.....	342

Liste des Tableaux

Tableau 1: Liste des adeptes chrétiens chinois arrêtés dans la persécution de Nankin	63
Tableau 2: Liste des ouvrages en chinois laissés par Alfonso Vagnoni	68
Tableau 3: Liste des saints dans Vie des saints de l'Église catholique d'Alfonso Vagnoni.....	77
Tableau 4: Liste des douze vierges (en chinois et en français)	81
Tableau 5 : Liste des douze veuves (en chinois et en français)	83
Tableau 6: Époques et lieux des douze veuves.....	266
Tableau 7: Époques et lieux des douze vierges	267
Tableau 8 : Nombre de folios des vies des vierges	304
Tableau 9 : Nombre de folios des vies des veuves	304
Tableau 10: Les nombres des croyants des différentes religions en Chine en 2000.....	321

Liste des Figures

Figure 1 : Carte de la dynastie des Ming	25
Figure 2: Portrait de Vagnoni.....	27
Figure 3 : La couverture de <i>l'Histoire Universelle du Grand Royaume de la Chine</i>	35
Figure 4 : Le premier folio de la préface du <i>Sheng Chao Po Xie Ji</i>	37
Figure 5 : Le frontispice du premier volume.....	72
Figure 6 : Le frontispice du premier volume.....	73
Figure 7: Traduction du contenu du deuxième folio.....	74
Figure 8 : Liste des douze vierges dans le manuscrit	82
Figure 9 : Liste des douze veuves dans le manuscrit.....	84
Figure 10: Illustration et texte de l'histoire « la femme de Wei »	273
Figure 11 : Nombre des « zhennü » et des « lienü » pendant la dynastie des Ming.....	275
Figure 12: L'arc commémoratif.....	275

Résumé en français

Les missionnaires qui abordèrent le monde chinois à la fin de la dynastie des Ming et au début de la dynastie des Qing ont établi les fondements de leur entreprise en Chine et ont pris les premiers contacts avec la culture chinoise qui était différente et indépendante du monde chrétien. La plupart des premiers missionnaires occidentaux étaient italiens, parmi lesquels Alfonso Vagnoni est un nom capital. Alfonso Vagnoni (c.1568-c.1640) était un des rares jésuites qui ont vraiment pénétré dans les provinces de la Chine. Étant resté trente-sept ans sur cette terre orientale, il vécut plusieurs grands événements dans l'histoire du christianisme en Chine. Avec plus de vingt œuvres rédigées en chinois, il est considéré comme un des premiers jésuites qui ont laissé les œuvres les plus nombreuses en langue chinoise. L'ouvrage des *Vies des saints* [*Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi*] est un manuscrit hagiographique inédit gravé en chinois en 1629 à Wulin. Se fondant en partie sur la fameuse *La Légende dorée*, Vagnoni ne se limite pas à en faire la traduction. Il présente dans ce recueil soixante-quatorze saints dont un certain nombre ne sont pas mentionnés par Jacques de Voragine. Respectant les expressions chinoises, il présente aux Chinois les modèles chrétiens occidentaux sans oublier de chercher un accord entre les deux civilisations différentes. Il divise les soixante-quatorze saints en sept groupes (apôtres, pontifes, martyrs, confesseurs, ermites, vierges et veuves), parmi lesquels les femmes occupent donc deux volumes et prennent une place d'importance. Basé sur ces deux derniers volumes, cette thèse s'attache à découvrir le style de ce manuscrit, ainsi que l'image des saintes occidentales que Vagnoni cherche à montrer à son lecteur chinois. Cela nous permet d'une certaine façon de mieux comprendre la contribution que ce jésuite italien apporte aux échanges interculturels entre l'Europe et la Chine.

Mots-clés : Alfonso Vagnoni ; jésuite italien ; Chine ; saintes chrétiennes ; échanges culturels

Résumé en anglais

Western missionaries who went to China in late Ming and early Qing dynasties were founders of the Christian enterprise in China, and they had played a significant and pioneering role in the cultural exchanges between China and the Western Christian World. Most of these early missionaries were Italians, among whom Alfonso Vagnoni can't be ignored. Alfonso Vagnoni (1566-1640) was one of the few Jesuits who had really penetrated into the interior of China. He stayed in this eastern land for 37 years, during which he disseminated Christian teaching in different provinces and personally experienced several major events in the history of Christianity in China. With more than twenty books written in Chinese, he was regarded as one of the early Jesuits who left the most numerous books in Chinese language. *Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi* is a collection of hagiographies written by Alfonso Vagnoni. It was initially engraved by the Catholic Church Chaoxingtang of Wulin (Hangzhou, Zhejiang) in 1629. This work was based on the famous Golden Legend. However, the author was not confined to a translation. In this collection, he described the lives of 74 saints, and some of them were not mentioned by Jacobus de Voragine. While introducing these Western Christian role models to Chinese people, Vagnoni made extensive use of exclusively Chinese expressions, and strove to find the commonalities between these two disparate civilizations. In *Tian Zhu Sheng Jiao Sheng Ren Xing Shi*, Vagnoni divided the 74 saints into seven categories (the apostles, popes and bishops, martyrs, confessors, religious, virgins and widows), among which women occupied two volumes and thus had an important place. Based on these last two volumes, the present article attempts to carry out a preliminary study on the writing features of this work and on the images of the Western female saints that the author tried to show to his Chinese readers. The above also helps us better understand the contributions that this Italian Jesuit brought to the cultural exchanges between China and Western countries.

Key words : Alfonso Vagnoni ; Italian Jesuit ; China ; cultural exchanges ; female saints